

ALAIN
TRUDEAU

PROTOCOLE

ROMAN

D'après une photo d'Annie Bergeron

La Caboché

PROCOLE

ALAIN TRUDEAU

PROTOCOLE

Roman



Photographie
Annie Bergeron

Infographie
Pyxis

Mise en pages
Saga

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Trudeau, Alain, 1959-

Protocole : roman

ISBN 978-2-923447-12-4

I. Titre.

PS8639.R828P76 2008 C843'.6 C2008-940611-7
PS9639.R828P76 2008

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008
- Bibliothèque nationale du Canada, 2008

La distribution est assurée par la

Coopérative de **d**istribution et de **d**iffusion de livre
CDDL

Courriel : info@cddl.qc.ca
Site web : www.cddl.qc.ca

Les Éditions la Caboché

Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
Site Web : www.editionslacaboche.qc.ca

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre,
par quelque procédé que ce soit,
est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

REMERCIEMENTS

Je ne pourrais passer sous silence la contribution de toutes les personnes qui m'ont aidé, de près ou de loin, à la réalisation de ce roman. Ce projet n'est pas l'œuvre d'une seule personne, mais de toute une équipe. Je tiens donc à remercier :

Ma conjointe, Annie Bergeron, qui a toujours cru en moi. Sans elle, je n'y serais jamais parvenu. Merci mon amour de m'avoir aidé à réaliser mon rêve.

Tous ceux qui ont bien voulu participer au comité de lecture, soit Andrée Bouchard, Roland Bergeron, Marie-Andrée Rioux, Éric Trudeau et Roger Léger. Leurs critiques ont été des plus précieuses.

L'équipe des Éditions la Caboché, particulièrement Raymond Gallant et Lina Savignac qui m'ont généreusement accompagné lors de la correction, de la mise en pages, et ce, jusqu'à la rédaction finale de ce livre.

Le C.H.R.S. (Centre Hospitalier Régional du Suroît), soit Manon Dubreuil, Louise Pagé, Luc et Marie-Claude ainsi que le Collège de Valleyfield, soit Guy Laperrière, Suzie Grondin, Geneviève Lemieux et Daniel Lafleur pour leur collaboration lors de la prise des clichés pour la page couverture.

Photo Sueño, soit Annie Bergeron pour la photographie meublant la page couverture. Merci Annie d'avoir investi ton talent de photographe artistique dans la production de ce roman.

La Société Canadienne de la Sclérose en Plaques, soit Louis Adam, France Verville et Mélanie Charlebois pour leur implication.

Lorraine Bouchard pour ses précieux conseils qui ont mené à la publication de ce bouquin.

En terminant, je vous remercie, amis lecteurs, de lire cette histoire. J'espère que vous aurez autant de plaisir à découvrir ce suspense que j'en ai eu à le rédiger. De plus, par le geste que vous avez posé, vous contribuez à faire avancer les recherches sur la Sclérose en Plaques. Mon plus cher désir est de voir apparaître un traitement permettant d'irradier définitivement cette terrible maladie de la planète.

N'oubliez jamais de croire en vos rêves. Mettez-y les efforts, la persévérance, soyez ouvert à la critique et entourez-vous d'une équipe compétente. Voilà la recette gagnante qui a permis de concrétiser ce projet.

Alain

À Annie,
Ma muse, mon ange, mon amour et mon âme sœur.
À celle qui a toujours cru en moi.
Simplement, merci de me permettre de rêver à tes côtés.
Je t'aime, tu sais !
Alain XXX

À Jacob,
Les rêves sont en nous, il faut simplement y croire.
Pour les réaliser, il faut toujours travailler fort.
Je t'aime.
Papa XO

AVIS AUX LECTEURS

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

PREMIÈRE PARTIE

1

—Le colis est arrivé à bon port, annonce Bruce avec enthousiasme via son cellulaire, pressé de communiquer la bonne nouvelle à son supérieur.

—Bravo ! s'exclame James avec soulagement. Enfin, un fait positif ! Maintenant, rends-toi chez les Jordan et efface toutes traces permettant à quiconque de remonter jusqu'à l'organisation. On se comprend, n'est-ce pas ?

Sans attendre de réponse, James poursuit :

—Par la suite, traverse discrètement la frontière et disparaît de la circulation pour quelques semaines. S'il y a autre chose, contacte-moi, sinon, bonnes vacances, reprend-il, mettant ainsi fin à la conversation.

Un dernier boulot et enfin un peu de repos, pense Bruce soulagé d'arriver à la conclusion de ce périlleux casse-tête. C'est avec un sourire malfaisant lui ridant le coin des yeux, déjà affreusement crevassé par la tension et le stress de ses nombreuses années de loyaux services, qu'il prend la direction pour la dernière fois, espère-t-il, de la résidence de Chrystine.

Vingt minutes plus tard, il immobilise sa voiture devant la demeure des Jordan, se remémorant la marche à suivre afin de finir au plus tôt sa sale besogne.

Vérifiant l'absence de témoins gênants dans les alentours immédiats de la résidence et ne voyant personne, il sort de son

véhicule tenant fermement contre sa poitrine une petite mallette noire. Regardant de nouveau de tous les côtés à la recherche de spectateurs indésirables pouvant compromettre son anonymat, il court rapidement se dissimuler derrière les hautes haies protégeant de toute indiscretion la cossue propriété. De sa main libre, il frappe doucement à la porte d'entrée qui s'ouvre aussitôt.

—Entrez, j'ai été avisée de votre arrivée, dit Chrystine en refermant vivement la porte, une fois que Bruce eut franchi le seuil.

—Êtes-vous seule ? questionne sèchement le nouveau venu.

—Oui... répond craintivement Chrystine, fixant la mallette de cuir. Mon mari est sorti, finit-elle par dire.

—C'est très bien ! reprend Bruce d'un ton sans émotion. Je me dépêche de faire disparaître tous les mouchards de cette maison et je m'évanouis dans la nature. Vous me voyez pour la dernière fois, continue-t-il sans lever les yeux vers Chrystine, fixant le plancher de bois franc, tentant d'éviter le regard interrogateur de celle-ci.

Bruce se dirige rapidement à l'étage pour redescendre dix minutes plus tard. Il fait ensuite les pièces du rez-de-chaussée, retirant un à un de leur refuge les micros cachés un peu partout dans la maison.

—Madame Jordan ! J'ai terminé, dit Bruce cherchant vainement Chrystine d'un regard animal, scrutant attentivement autour de lui afin de retrouver sa proie. Madame Jordan ! Madame Jordan... Où êtes-vous ? reprit-il d'une voix impatiente.

—Dehors, dans la cour !

Sans attendre plus longtemps, il saisit la seringue bien fixée au fond de la mallette et sort son arme de son étui attaché solidement sous son bras gauche. Il ouvre la porte menant à l'arrière-cour et sort en prenant bien soin de dissimuler ses mains armées derrière son dos.

D'un pas lent et calculé, il se dirige vers Chrystine qui se

prélasse, confortablement assise dans une chaise à l'ombre du grand chêne. Il arrive, nonchalamment près d'elle, un sourire navré dessiné sur son visage durci par l'incontournable geste fatal qu'il s'apprête à accomplir. C'est tout de même déplorable de liquider une si belle femme, se surprend-il à penser.

—On ne bouge plus ! Police ! lui ordonne la voix de l'homme sortant de sa cachette derrière le gros tronc noueux du chêne. Jetez votre arme ! Les mains en l'air, vite !

Surpris, Bruce braque son revolver en direction de l'inconnu et appuie sur la détente. Plusieurs détonations se font entendre. Bruce s'affaisse sur les genoux. Ahuri par la tournure des événements, son regard de glace se voile. Tout signe de vie disparaît de ses yeux avant même que son corps ne tombe inanimé sur le parterre.

Autrefois uniformément d'un vert tendre, le gazon est maintenant taché d'éclaboussures rougeâtres résultant de quatre perforations, suintant de l'abdomen de l'ex-agent secret.

André accourt vers le corps inerte de ce qui fut Bruce, appose ses doigts contre la jugulaire de celui-ci et dit :

—C'est fini ! Il est décédé !

Il se retourne vers Chrystine et voit avec horreur la femme couchée face contre terre. Une rigole de sang se fraye un chemin entre elle et le sol, colorant les pousses de gazon d'un rouge vif. André laisse le cadavre et court porter secours à Chrystine qui ne bouge plus, mais qui semble toujours vivante. Elle respire péniblement, mais elle respire toujours.

2

20 ans plus tôt

La 3^e année scolaire terminée et les grandes vacances d'été enfin arrivées depuis hier, Michaël joue dans la cour arrière de sa jolie maison. L'habitation, bâtie sur deux étages en solides briques rouges, repose sur un immense terrain paysagé de sept mille mètres carrés.

La vaste propriété, délimitée par une haie de cèdres opaque d'une hauteur d'environ trois mètres, refuse aux passants et voisins tous regards indiscrets. Une large ouverture donne accès à la chaussée goudronnée reliant la rue au garage. Briqueté à l'image de l'édifice principal, celui-ci peut abriter jusqu'à deux grosses voitures.

À l'intérieur de la maison, toutes les chambres sont au deuxième étage. Au rez-de-chaussée, seul un large escalier de bois situé en plein centre sépare visuellement le salon de l'immense ensemble constitué de la cuisine et la salle à manger.

De la fenêtre d'une des chambres, on distingue un jardin d'enfant équipé de balançoires multicolores et d'un grand carré de sable. Celui-ci est délimité par de grosses et longues pièces de bois traité. Le tapis sablonneux et irrégulier, embarrassé de jouets de toutes sortes, fait office de terminus à une haute et longue glissoire jaune.

En cette journée de la fin du mois de juin, Michaël se balance en compagnie de sa mère avec l'insouciance caractéristique d'un enfant de son âge.

Sa mère est toute menue. Ses cheveux de couleur blé sauvage, ondoyant sous le souffle d'une légère brise, glissent sur ses frêles épaules dénudées. Son sourire, présentant des dents bien droites sans défaut apparent et d'une blancheur éclatante, illumine un fin visage bronzé respirant la joie de vivre. Se tenant derrière son fils, pieds nus dans l'herbe réchauffée par un soleil éblouissant, elle acquiesce volontiers aux supplications répétées de son enfant :

—Je veux toucher le ciel, maman ! lui répète sans arrêt Michaël riant à pleins poumons, le visage resplendissant de bonheur.

Enfin, ce n'est pas trop tôt ! Il peut dorénavant passer toutes ses journées à jouer. Les jours d'école remplis de contraintes font maintenant partie d'un passé qui semble déjà loin derrière lui.

La mère de Michaël pousse de plus en plus fort et la balançoire s'envole de plus en plus haut. Les jambes tendues du joyeux bout de chou sont maintenant perpendiculaires au sol, tandis que les chaînes retenant ce qui semble être devenu un engin interstellaire sont presque droites, tout en dessinant une légère courbure dans l'espace. Ses talons tambourinent contre le siège lorsque la gravité ramène son corps à toute vitesse en chute libre vers le sol.

Dans les yeux verts et brillants de Michaël, on perçoit clairement la joie de pouvoir enfin passer plus de temps en famille. Un sourire angélique traverse son visage. Comme il rayonne de bonheur !

Aucun nuage ne refroidit l'agréable chaleur du soleil frappant délicatement la tendre peau d'enfant exposée ainsi à l'air libre. Pieds nus et sans chandail, son corps respire enfin librement.

Soudain, ne sentant plus les mains de sa mère dans son dos,

Michaël tourne la tête dans tous les sens, le regard interrogateur afin de connaître la raison de cet arrêt de poussées subit. Du coin des yeux, il aperçoit sa mère s'éloignant de la balançoire. Elle se dirige vers deux policiers, l'air penaud, qui se tiennent près de l'entrée de la cour en lui faisant signe de venir les rejoindre.

Michaël ne tente même pas de freiner ses élans à l'aide de ses petits pieds. Ses mains laissent les chaînes et il saute vers l'avant avec les bras tendus vers le ciel, et ce, avant l'arrêt complet de la balançoire. Ce faisant, il s' imagine tel un super héros triomphant et volant grâce à ses propres pouvoirs. Il se remet promptement sur pied après une légère chute au moment de toucher le sol. Il se retourne le visage empli d'interrogations et de frustration et court rattraper sa mère qui parle maintenant avec ceux qui ont mis fin à un de ses jeux préférés.

Comme il arrive à leur côté tout essoufflé, sa mère tourne la tête vers lui. L'horreur déchire l'expression angoissée de ses yeux. Elle tend les bras vers lui, le regard perdu dans une mer de larmes. Elle se penche aussitôt pour serrer son fils contre elle, mais la voilà qui perd l'équilibre, les yeux révulsés et les paupières grandes ouvertes. Seul du blanc incrusté de fines lignes rouges apparaît à Michaël, voilant le regard de sa mère habituellement si doux.

Un des policiers l'attrape vivement par les bras, l'empêchant ainsi de tomber directement sur son fils.

Horrifié et le visage hagard, ne comprenant rien à ce qui se passe, Michaël tente vainement en battant l'air de ses bras de s'agripper à la spécieuse sécurité du vêtement maternel.

Avec autorité, un des policiers empoigne et retient fermement l'enfant contre lui. De sa main libre, il colle nerveusement sa radio portative à sa bouche et implore pour qu'on lui envoie du secours. L'autre officier dépose délicatement la femme au sol à l'ombre de la maison. Le regard angoissé, il fait brusquement signe de la tête pour indiquer à son coéquipier de conduire le

petit à l'intérieur de la résidence, et ceci, tout en se penchant sur le visage livide de l'infortunée victime de ce soudain malaise.

Tout le corps de la femme est secoué d'horribles spasmes, déformant ainsi son beau visage. Elle est méconnaissable. Les grimaces traversant ses traits gâchent la finesse de sa beauté évanouie.

Une fois à l'intérieur, on conduit directement le bambin au salon en traversant la cuisine à toute vitesse, tout en évitant l'imposant mobilier en bois de la salle à manger.

Les pieds de Michaël ne touchent plus le sol. Le policier porte aisément l'enfant, entourant son jeune prisonnier de ses gros et puissants bras. Paniqué, éberlué et les yeux exorbités Michaël tente de se dégager de l'emprise de cet homme. Le policier le dépose délicatement sur la causeuse, mais l'oblige d'une main fermement collée à son épaule suintante, malgré la climatisation centrale, à rester assis. Les pieds de Michaël battent le vide à un rythme fulgurant.

L'atmosphère est balayée par un remous insaisissable créé par les mouvements brutaux et nerveux de l'enfant.

Michaël lance des regards désespérés autour de lui. Il crie à l'aide comme sa mère lui a appris si jamais un étranger tentait de le retenir ou de le suivre. Il supplie intérieurement son père de revenir immédiatement à la maison afin de les libérer, lui et sa mère, de ces intrus en uniforme.

Michaël perçoit vaguement, son esprit étant trop occupé à tenter de décrypter ces nouvelles données pénétrant son environnement, le tumulte étourdissant de plusieurs sirènes se rapprochant rapidement. Absolument rien pour le rassurer. Par la suite, un épais brouillard parsemé de petits flashes éblouissants envahit son esprit tourmenté.

Par la fenêtre, plusieurs gyrophares aveuglants pénètrent dans l'univers de Michaël qui est déjà plus que perturbé. Ces événements balayent du revers de la main tous ces repères

durement acquis durant ces huit dernières années.

Une policière nouvellement débarquée s'approche de Michaël avec un triste sourire peu réconfortant suspendu à ses lèvres. Elle le prend dans ses bras avec douceur et compassion, lui expliquant qu'ils vont rejoindre sa maman à l'hôpital.

Lorsque la femme en uniforme le dépose délicatement sur la banquette arrière de l'auto-patrouille, bouclant prestement la ceinture de sécurité autour de sa taille, il tente d'apercevoir de ses yeux perdus, gonflés et larmoyants, où se trouve maintenant sa maman.



Le visage grisâtre et les yeux fermés, la mère de Michaël est couchée sur une civière poussée rapidement par deux hommes en direction d'une ambulance. Enveloppée d'une couverture de laine gris et rouge, fermement retenue par de larges sangles noires à son lit d'infortune, elle est glissée, avec promptitude, à l'intérieur du véhicule d'urgence.

Les portes à l'arrière du véhicule d'urgence se referment dans un bruit infernal de tôles froissées sur celle qui donna la vie à cet enfant déchiré d'une peur viscérale, empêchant son cerveau de penser normalement. Démarrant à toute allure avec ses lumières clignotantes et sa sirène hurlante pour démontrer l'urgence de la situation, l'ambulance disparaît promptement du champ de vision plutôt restreint de Michaël.

La voiture dans laquelle se trouve maintenant emprisonné Michaël prend à toute vitesse la même direction que le fourgon transportant sa pauvre mère. Trop estomaqué pour poser la moindre question, craintif ou résigné, on ne peut pas réellement affirmer ce qui se passe dans la tête de cet enfant, il ferme ses yeux brûlants de désespoir. Malgré son jeune âge, il prie de toutes ses forces et de tout son cœur pour être la victime innocente d'une

illusion projetée sur l'écran panoramique de son imagination.

L'auto-patrouille s'immobilise enfin. Il entrouvre lentement ses lourdes paupières enflées par les pleurs, ignorant complètement où il se trouve. De toute façon, il s'en fout éperdument, il ne désire qu'une chose, voir sa maman ! C'est aussi simple que ça.

La policière l'ayant accompagné le soulève, protégeant ainsi ses petits pieds nus du sol chauffé par un soleil brûlant et aveuglant. D'un même mouvement, elle entoure les épaules de Michaël d'une couverture douce et chaleureuse.



Posant sa pauvre petite tête inquiète et ballante contre l'épaule protectrice de la policière, il observe entre deux pleurs les allées et venues de tous ces gens ignorant sa présence.

Ils pénètrent dans un lieu sauvagement éclairé. Michaël ne reconnaît pas cet endroit. Il ne se souvient pas, mais absolument pas du chemin parcouru par l'auto qui l'a amené jusqu'ici.

Une armée de néons blancs émerge d'un plafond sale, défraîchi et jauni par le temps. Malgré tout cet éclairage, il fait encore plus sombre qu'à l'extérieur.

Les yeux de Michaël prennent quelques secondes à assimiler les contours de ce lieu complètement différent de tout ce qu'il a connu antérieurement. Sa vision s'accoutumant rapidement à l'éclairage artificiel, il perçoit entre ses pauvres paupières obturées par l'inflammation des dizaines de civières garées contre le mur. Elles sont toutes occupées d'hommes et de femmes, généralement âgés, souffrants et gémissants d'impatience. Plusieurs ont les yeux clos, tandis que quelques-uns affichent un regard hagard et plaintif. D'autres, enfin, observent passer les gens près d'eux avec une totale indifférence.

Un brouhaha de paroles incompréhensibles et de plaintes assourdissantes envahit l'esprit affolé et perturbé de Michaël.

La policière s'arrête devant un comptoir. Un mur de verre semble protéger une jeune femme aux longs cheveux bruns attachés en queue de cheval. Son visage montre un air blasé et insouciant. Sans lever les yeux vers les nouveaux arrivants, absorbée par quelques pensées inconnues, la préposée fixe le comptoir vide devant elle.

La policière, courbée vers la petite ouverture percée au centre de la paroi vitrée, lui dit d'un ton autoritaire :

—Mademoiselle ! Vous pouvez m'aider ?

Semblant sortir d'un profond sommeil, la préposée sursaute et lève des yeux tristes et sans éclat dans la direction d'où provient la voix.

—Je suis avec le petit Michaël Muller. Nous sommes attendus ! Où dois-je me rendre ?

—Vous avez dit Muller... Attendez un instant...Muller, Muller... Voilà, j'y suis, dit-elle en consultant une feuille qui était invisible quelques secondes auparavant. Allez au fond, la dernière porte à votre droite, numéro dix-huit, répond-elle sans aucune intonation dans la voix, le son visage froid et impassible.

Elle pointe négligemment de sa main gauche le corridor envahi de patients.

Après avoir traversé le long couloir en valsant entre les civières éparpillées, la policière s'arrête devant la porte d'une salle arborant froidement le chiffre dix-huit.

Elle s'introduit sans autre préambule dans cette toute petite pièce avec le petit Muller qui a maintenant les yeux clos et d'où s'échappent de grosses larmes, glissant sur ses joues enflammées et fiévreuses.

Cette pièce exiguë est littéralement étouffante. Elle étend le corps flasque et presque inerte de Michaël sur un petit lit situé en plein centre de la minuscule salle. Avant de partir, la policière susurre à l'oreille de Michaël d'une voix se voulant réconfortante :

—SVP, demeure sur ce lit. Je vais me renseigner et je reviens

tout de suite te dire comment ta mère se porte.

Et sur ce, elle quitte la pièce.

Au fur et à mesure que l'attente perdure et que les secondes s'écoulent, l'inquiétude s'empare sournoisement, mais assurément du corps de Michaël. Tout son être s'engourdit lentement, très lentement. L'attente s'éternise. Ses larmes laissent de longues traces humides et glissent le long de ses joues maintenant d'une blancheur cadavérique. La tête surélevée par un oreiller, ses yeux fixent maintenant l'ouverture donnant sur le couloir en face de lui. Il semble chercher désespérément une connaissance ou du moins un repère pouvant empêcher le déraillement définitif de son esprit ravagé par l'incompréhension des derniers événements.

Enfin quelqu'un !

Michaël retrouve un peu de sa force et de sa vitalité disparue. Il se redresse sur ses coudes avec les yeux pleins d'espoir. La policière réapparaît dans l'ouverture de la porte et entre dans la chambre accompagnée d'une dame au visage sans âge.

Les deux femmes chuchotent entre elles. Michaël saisit à peine les paroles de leur dialogue, mais il comprend à son léger accent que la nouvelle venue n'est pas francophone. Elle tente d'expliquer à la policière qu'elle est intervenante pour la Direction de la Protection de la Jeunesse et qu'elle est venue les rejoindre aussitôt que l'affreuse nouvelle lui est parvenue.

L'inconnue est coiffée d'un foulard rouge et délavé recouvrant la majeure partie de sa chevelure.

Vêtue à l'ancienne d'une longue robe carrelée rouge et noir, trop ajustée à ses volumineuses formes, la femme respire avec difficulté tant son corsage est serré.

Un lourd silence envahit la pièce. Les deux femmes semblent réfléchir tout en évitant de regarder Michaël. Ce dernier tente en vain de comprendre l'expression de découragement affligeant leur physionomie.

L'agente de la force policière de Montréal prend place aux

côtés de l'enfant qui ne désire rien d'autre que de voir sa mère. Elle s'assoit sur les draps blancs sans pli du lit. Sa main droite écarte délicatement une mèche de cheveux terne collée sur le front moite de Michaël.

—Je suis désolée, mon grand... Tes parents... Heu... Ta maman et ton papa sont partis au ciel, articule maladroitement la jeune policière d'un seul souffle.

Sa main s'éclipse du cuir chevelu en broussaille de Michaël et ses doigts désignent la grosse femme adossée au cadrage de la porte. Elle est restée muette et immobile durant le court discours de la policière.

—Voici madame Tanguay. C'est une madame très gentille, tu vas voir. Elle va prendre soin de toi à partir d'aujourd'hui. Est-ce que tu comprends ? dit-elle avec les yeux humides et cherchant désespérément un moyen de ravalier le flot d'émotions ravageant son visage.

—Je veux voir mon papa et ma maman ! Dites à mon papa de venir me chercher tout de suite ! coupe Michaël, les yeux affolés et perdus dans un flot d'incompréhension.

Michaël ne saisit toujours pas l'ampleur des mots prononcés par la policière.

—Je veux voir ma maman ! s'écrit encore avec fureur l'enfant, les joues empourprées, les yeux exorbités et tentant de toutes ses forces de quitter ce lit qui lui semble maintenant dur, noir et inconfortable.

La policière l'oblige à demeurer couché en lui repoussant les épaules contre le lit.

Michaël tente de respirer normalement, mais c'est avec difficulté qu'il inspire l'air qui semble se raréfier autour de lui. Un poison imaginaire, gris et nauséabond, s'invente un chemin et s'infiltre sournoisement, mais sûrement à l'intérieur de ses jeunes poumons brûlants.

Bouleversé par ce drame qu'il ne saisit point et étant inca-

pable de faire face à cette nouvelle réalité, son petit corps d'enfant de huit ans semble se pétrifier.

Michaël prend alors l'aspect d'un jeune fœtus coincé dans un ventre trop étroit pour concevoir. Incapable de bouger, les yeux ouverts sans distinguer ce nouveau monde rempli de visages inconnus, il laisse basculer son esprit dans un lieu imaginaire garni de bonheur et entouré de ses parents bien aimés. Sans réaction ni résistance, il s'emprisonne lentement dans un monde inexploré dont lui seul détient la clé.

Arrivant prestement au chevet de l'enfant, un médecin, dont le crâne luit telle une boule de bowling bien astiquée, prend les signes vitaux de Michaël. De ses larges mains, il saisit son petit poignet avec aisance et aplomb. Il contrôle la vitesse du rythme cardiaque de Michaël qui, lui, demeure immobile et sans aucune réaction. À l'aide de son pouce, il relève l'une après l'autre les paupières mi-closes de l'enfant. Elles révèlent des yeux qui fixent un vide devenu la nouvelle réalité de Michaël.

—Que lui est-il arrivé ? questionne le médecin fixant les deux femmes encore sidérées devant le comportement inattendu de l'enfant.

—Ses parents sont décédés plus tôt dans la journée ! répond tristement la policière avec une larme perlant au coin de l'œil.

La goutte, résultant de l'accablante situation, se faufile lentement et avec grâce sur le sillon que le temps a creusé entre sa joue et son nez.

Sur ordre du médecin, Michaël est transféré sans tarder à l'unité des soins intensifs. Il laisse derrière lui le souvenir de deux femmes tristes et ravagées par la douleur poignante et émouvante d'un événement incontrôlable qu'elles n'oublieront jamais.

Michaël se retrouve dans un lieu sombre, entouré de bips stridents, réguliers et étourdissants. Couché dans un lit entouré de barreaux horizontaux argentés, il est alimenté par intraveineuse, soit depuis son arrivée, il y a maintenant deux jours.

Jour après jour, heure après heure, à l'aide d'un linge d'une blancheur immaculée regorgeant d'eau fraîche, les infirmières humectent régulièrement les tendres lèvres maintenant sèches et crevassées de l'enfant. Elles remplacent les couches qu'on a enfilées à Michaël à une allure trop lente pour empêcher boutons et rougeurs d'incruster sa délicate peau. Les infirmières font de leur mieux afin de conserver ce jeune corps exempt de toutes meurtrissures. De toute façon, l'esprit de Michaël semble perdu dans un labyrinthe ou plutôt un tunnel dépourvu de toutes lumières et issues.

Même en changeant de position ce malheureux corps d'enfant, rien ne put empêcher d'immenses taches teintées de bleu et de rouge de se manifester sur les maigres et fragiles hanches de ce rescapé maintenant enfermé dans sa propre tête. Il dépérit à vue d'œil. Les intervenants médicaux tentent l'impossible afin de faire sortir ce bout de chou de cette torpeur aveuglante qui gagne de jour en jour une bataille injuste face à un enfant incapable de se défendre.

3

Chrystine se prépare à déguster une bonne tasse de thé bien chaud savamment et méticuleusement infusé lorsque le carillon de la porte d'entrée se fait entendre. C'est une suite harmonieuse de clochettes interprétant sans prétention les *Noces de Figaro* du très célèbre compositeur Wolfgang Amadeus Mozart qui l'avise de l'arrivée de visiteurs. Elle repose délicatement la théière afin de ne pas gâcher l'équilibre précaire de son infusion.

Chrystine se dirige lentement vers la porte. Arrivée à sa hauteur, elle jette un coup d'œil par le judas et aperçoit une femme. Elle ne la reconnaît pas immédiatement, et pour cause, elle ne l'a rencontrée qu'une seule fois.

Puis, elle se souvient partiellement de la visiteuse ainsi que de la discussion qui avait eu lieu entre elles. Tout est vague dans son esprit. Elle se remémore graduellement cette curieuse rencontre survenue lors d'un banquet donné en l'honneur de l'anniversaire de son mari. C'était à l'ambassade américaine, se souvient-elle, au courant de l'année dernière. Elle avait offert, sans réellement y croire, ses services à la directrice des Services de renseignements assise à ses côtés pendant la réception.

Hé oui ! C'est bien elle ! C'est bien madame Blankenberge. Comment aurais-tu pu oublier un nom aussi nul que saugrenu ? lui répond sa mémoire pratiquement infaillible jusqu'à ce jour.

Outre quelques babioles sans importance, elle peut fière-

ment se vanter de ne jamais oublier une rencontre ou un événement passé.

Que veut cette revenante ? En plein milieu de la matinée en plus ! se demande-t-elle intérieurement, apeurée par la présence de la femme qui se tient bien droite, sans bouger, derrière la porte close.

Je verrai bien ! se dit-elle.

Sur ces pensées, elle ouvre et accueille le plus courtoisement possible cet important et insondable personnage.

La nouvelle venue lui fait un peu peur. Chrystine sait très bien que cette femme n'a aucun scrupule. Des années de mensonges et de travail, pas toujours très net, lui ont permis de graver les échelons dans la hiérarchie secrète du contre-espionnage américain. Cette présence dans sa demeure ne la rassure pas du tout. Au contraire, tout peut arriver quand un personnage de cette envergure se trouve dans votre salon.

—Bonjour, madame Blankenberge. Que me vaut l'honneur de votre présence chez moi ? demande Chrystine en baissant les yeux et en lui présentant la main en signe de bienvenue.

Aussitôt entrée, Chrystine lui offre un siège de même qu'une tasse de thé.

—Non merci, répond sèchement l'imposante femme qui doit mesurer au moins deux mètres et peser, au minimum, dans les quatre-vingt-dix kilos. Je n'ai pas le temps. Mon chauffeur attend.

Il n'est pas le seul qui patiente dehors. Chrystine le voit très bien. En plus du conducteur de la grosse limousine noire, deux molosses impressionnants par leur gabarit se tiennent bien droit devant l'entrée. On imagine facilement que leurs yeux, voilés derrière d'opaques verres fumés encore plus sombres que le véhicule duquel ils ont débarqué, fouillent, scrutent et analysent les alentours de la cossue résidence.

Chrystine se sent toute petite et sans défense devant sa visiteuse qui la fixe de ses yeux sournois. Par moments, son

intimidant regard semble analyser vivement l'intérieur de la maison. Sûrement une habitude professionnelle, se dit en elle-même la pauvre Chrystine impressionnée par la dureté tatouée sur le visage sans expression de son interlocutrice.

—L'an passé, reprit Blankenberge sans attendre, vous m'aviez demandé de prendre contact avec vous si jamais une occasion d'aider votre pays se présentait. Today, eh... aujourd'hui, ce jour est arrivé. Ne le ratez surtout pas !

—Comment, ça aider les États-Unis ? coupe Chrystine intriguée, tentant de comprendre... non, de deviner, devrait-on dire, ce que lui veut l'organisation.

Offrir ses services à ces vautours ! À quoi avait-elle pensé ? Dans quel merdier me suis-je embarquée ? Idiote... Par moments, je ne suis qu'une pauvre idiote ! Trop tard pour y penser maintenant. Hé oui, beaucoup trop tard ! se reproche-t-elle nerveusement.

Car ce sont bien ces gens qui vivent dans l'ombre et la violence qui ont besoin d'elle. Mais pourquoi elle, justement ?

—Taisez-vous et laissez-moi parler ! ordonne sèchement la directrice de la CIA plus sérieusement que jamais.

Blankenberge fixe froidement Chrystine et hausse d'un cran le ton de sa voix qui est déjà d'une sonorité à donner des frissons dans le dos. Ses paroles résonnent dans la tête de Chrystine. D'une autorité plutôt désarmante, madame Blankenberge redessine un léger sourire conspirateur sur ses lèvres charnues.

—Cette conversation doit rester entre nous ! Personne vous entendez, personne même votre mari ne doit pas se douter de ma petite visite surprise. Secret national oblige !

Chrystine se laisse choir sur le canapé. Ses jambes ne peuvent plus supporter son corps pourtant mince et léger. Une éprouvante sensation malsaine voltige dans l'air conditionné de la pièce. Son front se couvre de gouttelettes trahissant ouvertement sa nervosité grandissante. Que me veut-elle exactement ? Que se passe-t-il ?

Qu'a fait mon idiot de mari pour que cette bonne femme débarque ici, dans ma maison ? Son cerveau cherche désespérément une réponse sans en trouver. Elle n'a pas le choix, elle doit écouter.

Chrystine s'enfonce au creux du sofa, fixe ses genoux et attend nerveusement la suite de ce qui devient ou plutôt et sans contredit, un éprouvant monologue.

4

Profitant du silence et du faible éclairage nocturne balayant le corridor menant au département des soins intensifs, Chrystine accompagnée d'un jeune garçon marchent lentement main dans la main.

Elle préfère venir à l'hôpital en fin de journée lorsque tous les visiteurs se sont poussés pour retrouver le confort de leur foyer. C'est toujours à ce moment qu'elle se présente, par obligation et non par plaisir, dans ce lieu qu'elle n'affectionne pas particulièrement.



Cet endroit, elle le connaît trop bien. Son fils unique, Robert y a séjourné plus de deux mois après sa naissance. Quelques complications postnatales sans gravité et aucune possibilité de séquelles pour l'enfant, lui avait assuré le docteur Henry. Elle avait eu si peur de perdre son bébé ou pire encore, qu'il soit handicapé mentalement. Par bonheur, ses craintes se sont avérées sans fondement.

Ce médecin, de nationalité américaine recommandé à sa famille par l'entremise de l'ambassade, pratique son art au Canada depuis plus de dix ans maintenant. Diplômé d'une grande université, Chrystine a oublié le nom de cette institution et de toute

façon, elle considère cette information comme étant une pacotille sans importance. Le médecin lui a été présenté comme étant un spécialiste hors pair, et jusqu'à aujourd'hui, elle ne peut prétendre le contraire. Il a tout de même bien pris soin de son fils, et ce, depuis toujours après tout.

Par ailleurs, son époux Jack avait dû subir une batterie de tests et de traitements supervisés par le docteur Henry. Son sperme posait problème d'après le médecin. Une déficience en protéines P34H à la surface du spermatozoïde est un indicateur d'infertilité masculine, avait-il rajouté. Chrystine ne comprit rien à tout ce charabia médical et elle s'en foutait éperdument. Elle voulait un enfant, c'est tout. Rien ni personne ne réussit à la faire changer d'idée, pas même Jack, plus que récalcitrant à l'idée de transgresser l'œuvre de Mère Nature. Celui-ci, pour retrouver un minimum de tranquillité, accepta à contrecœur de laisser le docteur Henry apporter les correctifs nécessaires pouvant remédier à son incapacité d'enfanter.



Chrystine et son fils se faufilent donc silencieusement en longeant le mur et pénètrent dans le département où repose le corps inanimé du jeune Michaël.

Sans dire un mot, l'enfant pourvu de grands yeux taquins et arborant une tignasse brune toute frisée s'approche du lit imprégné de silence morbide où repose Michaël immobile et recroquevillé. Il prend la main de l'infortuné gamin, le gratifie d'un sourire cordial et édenté ne laissant voir que ses canines. Aucun mot ne franchit ses lèvres. Seul un silence lourd de propos se laisse entendre.

Comme par miracle, les muscles de Michaël reprennent vie, laissant derrière l'enfant un scénario sans couleur. Ses yeux s'ouvrent, cherchant frénétiquement quelque chose ou quelqu'un

de familier. Son regard s'arrête sur le petit frisé qui lui sourit et, sans dire un mot, il prend entre ses doigts engourdis la main effleurant la sienne. Il referme les yeux sans délaissier pour autant la main si réconfortante.

Surprise ? Non, Chrystine n'est pas vraiment étonnée par ce prodigieux regain de vie du jeune garçon alité. En fait, elle n'a jamais réellement compris cette étonnante faculté qu'a son fils d'entrer secrètement en contact avec les gens par un simple toucher.

Tout ce qu'elle sait, c'est que son enfant a sans équivoque un don. Le don de réconforter et de panser les blessures invisibles aux yeux de tous. Elle-même, lors de moments tristes et pénibles, a été en mesure de ressentir et de constater le bienfait calmant et sécurisant du contact physique jaillissant de la petite main de son propre fils.

Personne, pas même le Dr Henry, n'a jamais été en mesure de lui expliquer ce prodige plus que particulier. Robert lui-même n'y comprend absolument rien. Maintes fois au cours des dernières années, il fut incapable de répondre à la kyrielle de questions posées par Chrystine entourant ce phénomène. Robert reste médusé par ces manifestations sensorielles plus que mystérieuses. Il lui est impossible d'expliquer et encore moins de comprendre pour quelles raisons les gens se portent mieux à son contact. Par le fait même, ces individus semblent comblés par une sérénité hors du commun balayant du revers de la main toutes noirceurs mélancoliques. L'espoir et la lumière refont alors surface dans leurs pensées, et ce, sans prévenir. Tout ce qu'il sait, c'est que ça fonctionne presque toutes les fois qu'il veut consoler une âme en peine.

Chrystine avise aussitôt le poste de garde du réveil miraculeux de leur jeune patient.

Ouvrant de nouveau les yeux, Michaël sursaute. L'espace entourant le lit est maintenant envahi de toute part. Il y a des blouses blanches partout autour.

Interloqué par cette réaction aussi soudaine qu'imprévue,

tout le personnel infirmier de l'étage s'agglutine autour du lit occupé par le petit martyr ressuscité. Effrayé et perdu, il se met à pleurer.

—Bande d'innocents ! vocifère Chrystine. Laissez-le respirer. Tassez-vous ! lance-t-elle, rouge de colère, le regard tueur, repoussant du lit sans ménagement les nouveaux arrivants.

—Premièrement, qui êtes-vous et qu'est-ce que vous faites ici ? interroge calmement l'infirmier en chef de service.

Il saisit le bras gauche de Chrystine, l'invitant ainsi à cesser de bousculer ses confrères et à se calmer.

—Lâchez-moi tout de suite ! ordonne Chrystine qui loin de se maîtriser, frappe de son bras libre la poitrine de l'inconnu qui tente maintenant de l'encercler de ses deux bras afin de l'immobiliser.

Pendant ce temps, indifférent au tumulte l'entourant, l'enfant arborant toujours son sourire laissant voir ses gencives ne bouge pas d'un poil. Son regard, d'une rare intensité pour un jeune de cet âge, ne délaisse en aucun moment l'infortuné qui continue à pleurer sans bruit.

—Lâche-moi ! Tu me fais mal, salaud ! crie Chrystine, le visage crispé par la colère.

Elle se débat avec véhémence, usant de toute son énergie disponible afin de se débarrasser de l'infirmier qui comprime sa poitrine avec force, l'empêchant partiellement de respirer et qui la pousse sans ménagement vers la sortie.

Elle dut se rendre à l'évidence. Elle est maintenant coincée entre les bras trop puissants de l'infirmier qui serre son étreinte tel un étau, et ce, jusqu'à en lui couper le souffle.

—Lâche-moi ! Tu as compris ! répète Chrystine plus calmement cette fois dans un souffle à peine audible.

Elle cesse toutes tentatives pour se libérer de cette prison de chair.

—Je suis la mère adoptive de cet enfant ! dit-elle en repre-

nant son calme et désignant du menton Michaël qui pleure toujours en silence, tenant inlassablement la main de l'enfant debout à son chevet.



Les yeux plissés devant cette nouvelle lueur, Michaël examine maintenant, sans rien dire, ce nouvel environnement jusqu'alors inconnu de sa réalité. Sans délaisser du regard le garçon qui tient doucement sa petite main, il demande à boire. Ce fut son premier contact avec un être exceptionnel ayant comme prénom Robert.

Personne ne put expliquer de quelle façon cette étincelle, surgie de nulle part, ragaillardit l'organisme profondément endormi de Michaël.

Il apprit, un peu plus tard, qu'une certaine madame Tanguay avait contacté Chrystine afin que celle-ci devienne sa nouvelle maman, et ce, dès la deuxième journée de son hospitalisation. Son adoption se réalisa sans heurt, le tout avec une déconcertante simplicité.

5

Madame Chrystine Jordan, munie d'un livre ou de plusieurs revues, toujours assise dans la chaise berçante placée dans le coin de la chambre, attend patiemment en se balançant, à un rythme lent et régulier, la fin de l'heure des visites. Depuis une semaine, elle se conforme aux règlements stricts de l'établissement hospitalier et vient voir Michaël aux heures prévues à cette fin.

Cette femme toute menue, semblant si fragile, dégage pourtant une assurance sans pareille. Se tenant toujours bien droite, ses cheveux bruns glissent sur ses épaules rejetées vers l'arrière, rehaussant ainsi une poitrine déjà plus que généreuse. Une fierté constante s'échappe de ses yeux bleus, éblouissant ainsi un joli visage ovale sans réel défaut apparent.



Michaël recommence à s'alimenter progressivement et régulièrement d'une nourriture fade, sans saveur ni extravagance. Tous les mets livrés sur un plateau recouvert d'un couvercle de plastique rigide beige sont tièdes.

Il mange par obligation et non par goût. Par chance, Robert continue de le visiter tous les jours sans exception. Il se fait une joie de promener Michaël régulièrement dans les couloirs du département pédiatrique de l'hôpital, poussant ardemment le

fauteuil roulant servant de véhicule récréatif plus qu'autre chose.

Le soluté, bien accroché au poteau émergeant du dossier du fauteuil roulant, se balance au rythme des fantaisies de Robert à peine plus grand que la chaise elle-même. C'est avec difficulté que celui-ci parvient à pousser le tout nouveau véhicule dans lequel Michaël se laisse paresseusement bercer. Courageusement, il déploie une énergie surprenante, traversant jour après jour le labyrinthe de couloirs chauds de l'hôpital empestant le désinfectant.

Ces fugues quotidiennes se répétèrent ainsi jusqu'à la pleine restauration physique de Michaël. L'imposition journalière des mains de Robert sur celles de son nouvel ami et nouveau frère semble accélérer le rétablissement des capacités physiques et psychologiques de celui-ci.

Madame Jordan, d'un calme angélique et d'une générosité maternelle peu communes, patiente jusqu'à leur retour d'escapades qui, de jour en jour, s'allongent. Ils passent ces instants de plaisir à se promener ou à jouer dans la salle commune de l'hôpital. Vous savez, cet endroit magique qui permet à des enfants tels qu'eux d'oublier un peu la pénible condition dans laquelle ils se trouvent.

De simples figurines au jeu vidéo, la panoplie de jouets permet à Michaël de vivre quelques instants de rêverie et d'oublier sa pénible réalité d'orphelin, et ce, malgré son bras souffrant et immobilisé par des bandages tenant bien en place l'énorme aiguille brûlante enfoncée profondément dans sa veine.

Les jours s'écoulaient lentement telle une source donnant vie au ruisseau et la condition physique du jeune orphelin s'améliore sensiblement. Michaël reprend des forces graduellement malgré des nuits remplies de cauchemars.

Les infirmières, toujours affables et souriantes, s'évertuent afin de minimiser ces visions nocturnes en lui faisant ingurgiter le cocktail de petites pilules prescrites par son médecin traitant.

Les différentes intervenantes tentent constamment, mais

vainement, de le rassurer lorsque vient le temps d'éteindre les lumières. Elles prennent même le temps de lui raconter de jolis petits contes enfantins aux conclusions riches de bonheur et d'allégresse.

Soir après soir, Michaël tente en vain de rester éveillé. Ses paupières, devenues trop lourdes par l'effet des sédatifs, ne cessent de se refermer malgré son obstination à scruter l'environnement l'entourant.

Sa conscience et sa vision atrophiées font en sorte que les murs bougent, avancent et reculent, se déchirant pour faire place à un long corridor mal éclairé. Ses angoisses et ses peurs se déplacent, rampant sur les parois de ce passage. On le sent combattre avec vigueur pour faire disparaître ces images d'apothéose qui lui glacent le sang, couvrant sa mince peau de chair de poule. Il ne cesse d'ouvrir et de fermer ses yeux rougis et gonflés par l'appel du sommeil.

La peur hérisse ses cheveux et de longs frissons glaciaux parcourent son dos, des reins à la nuque, faisant recroqueviller son corps en une petite boule informe. Il ne veut pas pénétrer dans ce monde, mais sa résistance s'inclinant devant la médication, il entre à contrecœur et mort de trouille dans un royaume réservé à la noirceur des ténèbres.



Les cauchemars comblant le sommeil de Michaël lui font revivre sans cesse la disparition de ses parents.

Nombre de fois, un inconnu masqué d'une cagoule noire laissant voir d'abominables yeux orangés tachetés de rouge tue de sang-froid ses parents profondément endormis. Ce monstre tient dans sa main armée, d'écœurantes longues griffes violettes à la place des ongles, un énorme fusil d'une noirceur destructive.

Michaël ouvre alors les yeux, encore troublé par la vue de

tout ce sang imaginaire. Ses oreilles, rendues sourdes par les détonations fictives, bourdonnent. Il crie à l'aide entre deux sanglots, se débattant contre un agresseur immatériel trop puissant pour lui.

Il est trop perturbé pour reconnaître les lieux où il se trouve, les sédatifs faisant encore un certain effet. D'un regard ruisselant de larmes, il cherche ses parents. Il ne retrouve qu'une chambre vide de tout amour parental.

Sortant peu à peu de ce monde irréel, son esprit reprend lentement contact avec la réalité. Il nage dans une mer de transpiration, entouré du personnel infirmier les yeux pleins d'indulgence. Ils s'affairent à retirer délicatement du lit aux draps inondés, un Michaël plus que terrorisé par cette vision cauchemardesque.

Ses yeux crient à l'injustice, implorant silencieusement les adultes présents de lui expliquer, mais surtout de lui faire comprendre ce qui se passe. Mais personne ne peut lui apporter de réponses compréhensibles pour un enfant de son âge.

Chaque nuit, les mêmes questions envahissent son jeune cerveau d'enfant qui ne veut pas entendre les vraies réponses.

Une fois sa jaquette remplacée et son lit refait avec des draps secs et propres, on recouche Michaël encore tout tremblant. De grosses larmes glissent en silence sur ses joues rougies par la peur et l'effort déployé pour sortir de sa chimère. Il finit par se rendormir, terminant la nuit sans l'ombre du moindre rêve ou cauchemar.

Puis cette folie consumant ses forces se dissipa lentement sans pour autant disparaître totalement. Ses hallucinations nocturnes s'atrophierent graduellement n'abrégant plus ses nuits à un rythme aussi effréné qu'à son arrivée. Le contact quotidien qu'entretient inlassablement son nouveau frère fait probablement partie intégrante de cette surprenante récupération.



Le corps de Michaël reprend tranquillement goût à la vie. Un léger sourire illumine faiblement son visage encore ravagé par une intense souffrance psychologique. Seuls Robert et sa mère parvinrent, pendant cette période, à lui faire recouvrer une certaine confiance en la vie que tous croyaient éternellement disparue. Il retrouve assez rapidement l'énergie nécessaire lui permettant de marcher ainsi que de courir.

Toujours immobilisé en partie par le soluté bien ancré dans son bras, Michaël ne ressent plus la fatigue de ses premiers jours de conscience. On peut le dire ainsi, sa rencontre avec Robert fut déterminante. Elle permit au physique de Michaël de retrouver le sentier menant à la guérison.

Par contre, le désarroi psychologique séjournant encore au plus profond de son esprit ne disparut pas totalement, et ce, malgré l'avis des différents intervenants médicaux convaincus du contraire.

Plus de vingt jours après son admission dans ce sinistre lieu, on vint lui retirer l'aiguille insérée dans son petit bras maintenant coloré et meurtri. Une douleur lancinante irradie sans scrupule l'intérieur de sa chair. D'une couleur peu rassurante, son articulation tapissée de jaune, de noir en passant par le bleu, élance sournoisement à chacun de ses mouvements.

Michaël n'ayant aucune famille connue de près ou de loin, monsieur et madame Jordan, les parents de Robert avec la précieuse collaboration de madame Blankenberge signèrent les documents nécessaires en vue de finaliser les procédures menant à l'adoption de Michaël.

L'affable travailleuse sociale fait part à Michaël de l'incroyable chance qu'il a dans les circonstances actuelles. Monsieur et madame Jordan vont devenir ses nouveaux parents. Sans cette

opportunité, explique-t-elle, l'orphelinat local serait devenu sa nouvelle demeure.

Malgré tout, un grand malaise laissé par la perte soudaine de sa mère et de son père lui transperce sournoisement les entrailles.

6

Un après-midi semblable à tous les autres, long et ennuyeux, un fauteuil roulant franchit la porte de la chambre de Michaël. Il est suivi de Robert solidement agrippé aux poignées. Monsieur et madame Jordan suivent silencieusement, un sourire avenant illuminant leur doux visage.

Pour la première fois, bien qu'il le visite régulièrement, le regard de Michaël s'arrête sur le père de Robert. Il découvre un grand homme bedonnant, presque chauve, n'arborant qu'une couronne de cheveux fins et d'un gris cendré. Le regard de son nouveau père est en partie dissimulé derrière d'épaisses lunettes aux montures noires. L'effet grossissant de l'épais verre ne lui permet pas de distinguer l'émotion véhiculée par les yeux de son sauveur.

Un sentiment de peur pourtant injustifié glace le sang de Michaël lorsque ses yeux tentent, sans succès, de trouver un certain réconfort dans l'expression pourtant exaltée de sa nouvelle famille.

Chrystine tend vers son nouveau fils un sac à dos rempli à faire rompre les fermetures éclair.

Une fois le sac ouvert, Michaël redécouvre avec bonheur son vieux jean bleu, son t-shirt blanc fraîchement lavé et repassé tandis qu'une nouvelle paire de baskets fait son apparition.

Après avoir retiré le morceau de tissu vert servant de jaquette,

Michaël enfille lentement ses effets personnels. Il commence par un tout nouveau sous-vêtement blanc signé Kelvin Klein, s'il vous plaît, puis il se glisse délicatement dans son vieux jean Tag maintenant légèrement trop grand.

Une douce odeur de lavande chatouille son nez lorsqu'il passe avec effort et douleur son chandail. Les effluves se dégageant du tissu sont très différents de ses souvenirs. Cette fragrance, quoiqu'agréable, est totalement dépourvue de sens à ses yeux. La poudre pour bébé, qui auparavant embaumait ses vêtements, a disparu aussi vite que ses parents, laissant un monde vide de tous repères envahir son pauvre esprit.

Son gilet est pourtant d'une blancheur sans pareille. Il arbore un dessin qu'il connaît bien, soit l'effigie d'un joueur de baseball frappant une balle invisible.

L'odeur est trop différente. Ce sont les mêmes vêtements que dans ses souvenirs, mais en même temps ils ne le sont pas. De toute façon, il n'a pas d'autre choix qui s'offre à lui, il doit bien s'habiller s'il veut sortir de cet endroit.

Après avoir inséré avec difficulté ses bas aussi bleus que son jean en se servant uniquement de son bras valide pour y arriver, il tente d'introduire dans ses pieds les espadrilles toutes neuves. Voyant l'incapacité physique de Michaël à les enfiler, son bras droit étant en trop mauvais état, madame Jordan aidée de Robert prend les choses en mains.

Ils se courbent devant Michaël, un sourire complice dessiné sur leurs lèvres et poussent légèrement contre le talon des semelles de gomme jusqu'à ce que les pieds de Michaël soient bien en place dans les espadrilles. Quelques secondes plus tard, les souliers de course tout neufs et bien lacés ornent les minuscules pieds de l'enfant.

Michaël rayonnant d'une fierté passagère se redresse. Il s'adosse contre le lit et le voilà finalement, malgré sa maigreur, prêt à quitter cet endroit.

AUJOURD'HUI

Dans le grand et luxurieux condominium généreusement éclairé par les immenses fenêtres qui entourent la pièce, Michaël, rêveur et déterminé, vient de compléter la rédaction de son tout nouveau manuscrit. C'est le cadeau d'anniversaire qu'il s'offre cette année. On n'a vingt-huit ans qu'une seule fois après tout !

Il fait basculer son fauteuil un peu vers l'arrière et joint ses mains fatiguées derrière la nuque, caressant de ses doigts ses longs cheveux châtain clair. Les trois longues heures passées à taper sur le clavier de l'ordinateur les modifications finales apportées à son histoire l'ont épuisé, mais satisfait. Son regard brillant d'espoir se perd au-delà de la fenêtre toute grande ouverte. Quelques rares voitures qui circulent lentement à l'avant font entendre leur présence.

Les yeux de Michaël fixent le vide comme hypnotisé par la vue des grands chênes qui dévoilent légèrement, derrière eux, un ciel d'un bleu plus que majestueux. Quelques nuages blancs éparpillés par-ci par-là dissimulent la beauté picturale de cet éden.

Cette fois sera la bonne ! se dit-il plus que confiant. Il est maintenant persuadé que ce récit sera enfin retenu par un éditeur

qui voudra bien publier son roman.

C'est la huitième version de cette foutue histoire après tout !

Cet endroit calme et bien aéré lui sert de bureau. Son frère Robert, récemment diplômé en tant que médecin spécialisé en neurologie, partage avec lui les cinq autres pièces d'un beau et grand penthouse nouvellement rénové. Ils en sont devenus propriétaires que tout récemment. À peine six mois.

Aujourd'hui, Michaël se félicite de n'avoir pas dilapidé tout l'argent versé par la compagnie d'assurances couvrant la précieuse vie de ses parents décédés tragiquement, voilà maintenant près de vingt ans. Grâce à cette petite fortune, plus de trois millions, adroitement administrée par Chrystine, et ce, jusqu'à ses vingt et un ans, il peut aujourd'hui, après avoir terminé ses études en littérature, profiter de la vie et s'adonner sans contrainte financière à sa passion, l'écriture.

Mais laissons à Michaël le soin de nous raconter cette histoire, car après tout, personne d'autre que lui n'est en mesure de bien narrer son incroyable aventure.

8

Je n'ai que de vagues souvenirs de mes parents biologiques. Seulement quelques photos représentant d'heureux moments de mon enfance en leur présence traînaient au fond d'un tiroir. Elles me permettent de voir les visages souriants de mon père et de ma mère. Indistincte et pratiquement effacée de ma mémoire par le temps, cette époque enfouie sous les événements subséquents à cette tragédie me laisse presque indifférent.

Une infime émotion d'amertume subsiste dans mon cerveau sans réellement incommoder mes pensées. Mon existence aurait-elle été différente, mais surtout, plus heureuse en leur compagnie ? Il m'est impossible de répondre par l'affirmative ou par la négative à cette interrogation. Cela me hantera probablement jusqu'à la fin de mes jours. Mais peu importe, je peux simplement affirmer que je jouis amplement de la chance d'avoir été accueilli et aimé par la famille extraordinaire que sont les Jordan.

Mes cauchemars et mes visions nocturnes ont miraculeusement disparu lors de mon arrivée dans leur demeure. Ils ont fait place à de vilaines migraines occasionnelles, survenant seulement à la suite d'une activité physique longue et intense. Un grand stress m'occasionne les mêmes souffrances.

Parsemés de vertiges déséquilibrants m'obligeant à prendre appui sur le premier objet à portée de mains, ces malaises m'inquiètent sans m'alarmer outre mesure. À chaque récurrence,

ma mère adoptive me fait promettre d'ingérer deux comprimés analgésiques, gracieuseté de notre bon docteur Henry, et de me contraindre à demeurer étendu à l'horizontale pendant au moins une bonne heure selon les ordres de ce même médecin.

La douleur se dissipe comme elle est venue me permettant de reprendre, avec dynamisme, mes occupations interrompues par cette souffrance inexpliquée.

Un extraordinaire sixième sens, si je peux l'appeler ainsi, se développa au même rythme que mes maux de tête.

Ce don ou cette faculté mentale, appelez ça comme vous voulez, me permet de deviner, sinon de prévoir à l'avance, qu'elle sera la réaction des gens à un événement se produisant autour de moi. Encore mieux, j'entends... non, je crois entendre des voix m'interpeller.

Parfois, je me dis que mon imaginaire débordant de ce genre de folie me donne de nouvelles idées qui mèneront à l'écriture de futures pages afin d'élaborer mes prochaines histoires.

Je suis dans l'impossibilité de comprendre ce phénomène habitant mon esprit et encore moins de l'expliquer.

Je n'ose en parler à qui que ce soit, malgré les questions répétées de ma mère sur mon état après chacune de mes crises dont elle a été témoin. La crainte d'être perçu comme un être illuminé ou purement déséquilibré explique aisément mon mutisme.

Aux questionnements chargés d'inquiétude de Chrystine, je réponds inlassablement que tout va aller mieux d'ici quelques minutes. Pas question de l'alarmer avec de telles folies cérébrales. Je me dis que cela va sûrement et graduellement disparaître avec le temps.



Tous mes amis proches, Jacob, Judith et Caroline, ainsi que ma famille, sauf Jack qui cuve sa bière et dort comme d'habitude

dans son vieux fauteuil au salon, sont présents à cette soirée organisée par Chrystine en l'honneur de mon anniversaire.

Dans mes souvenirs, Jack buvait modérément, sans plus. Depuis son départ, voilà plus de dix ans de l'ambassade américaine pour une retraite forcée, personne n'en connaît la véritable raison, mais bien méritée d'après moi, mon père adoptif boit comme un trou sans fond.

Ses journées passées à la maison se résument assez facilement. Aussitôt sorti du lit, en général le soleil est déjà bien haut dans le ciel, il se débouche une bière en guise de petit déjeuner. Par la suite, il grignote entre deux consommations ce qu'il peut trouver dans le frigo. Pour ce qui est de la valeur nutritive de ce qu'il engouffre, je me doute bien que son alimentation souffre de plusieurs carences. Il termine toujours sa journée de beuverie endormie dans un coin isolé de la maison familiale, en général dans son vieux fauteuil miteux. Il n'a jamais voulu que Chrystine se débarrasse de l'antiquité recouverte de tissu sans couleur, usé à la corde. Il n'a jamais été en mesure de se résoudre à le voir disparaître à tout jamais de son environnement immédiat. C'est comme si ce satané fauteuil était la seule chose qui le raccroche à l'existence. Mais enfin, c'est sa vie, n'est-ce pas ? Jamais ce maudit défaut ou cette putain de maladie qu'est l'alcoolisme n'a fait en sorte que Jack soit désagréable envers moi. C'est plutôt le contraire qui se produit lorsque mon père boit.

Il ne cesse de répéter, la bouche pâteuse lui causant certains problèmes d'élocution, qu'il m'aime énormément et de toujours faire bien attention à moi. Je ne comprends pas pourquoi il radote constamment cette même mise en garde, mais je lui réponds inlassablement que je l'aime aussi et c'est la vérité. Poliment, je rajoute doucement, une pointe de tristesse dans la voix, qu'il doit cesser sa consommation alcoolisée sans plus tarder avant que celle-ci ne finisse par complètement détruire sa vie.

Tous mes beaux discours sur les dangers de l'alcool semblent le laisser indifférent. Lors de ces courtes conversations, une mince étincelle jaillit de son regard vitreux et mi-clos. Fort probable qu'un bonheur rabougri par le temps refait surface lorsqu'il se remémore son passé. Il a constamment un sourire moqueur déformant son visage quand je tente de discuter avec lui, mais ce rictus dessine bien la tristesse lui labourant profondément les entrailles.



Les yeux rivés à l'horloge accrochée au mur de la salle à manger, nous attendons avec impatience l'heure fatidique inaugurant le début d'une année de plus à mon actif.

Pendant un court moment, mon esprit abandonne la fête afin de revivre un passé loin dans mes souvenirs, mais encore agréablement présent dans mes pensées. Indifférentes aux conversations animées m'entourant, mes rêveries dérivent lentement. Elles s'ancrent fermement aux souvenirs de mes rencontres inattendues. Vous savez, le genre de rencontres qui changent le cours d'une vie.

Robert, Jacob et moi formons un petit groupe très uni depuis notre adolescence. L'entente entre nous a été instantanée. Depuis qu'un certain professeur nous a réunis, je ne me souviens pas exactement... à propos d'un quelconque travail d'équipe... nous sommes devenus inséparables.

Caro s'est jointe au groupe en tant que mon amie de cœur en janvier dernier pour être précis.

Caro vingt-quatre ans, un visage angélique, une chevelure lustrée, sans boucles, d'un brun foncé presque noir couvre ses délicates épaules. Ses yeux, couleur jade, expriment une coquetterie sans pareille. Un corps à la taille fine, digne des plus grands mannequins, complète cette vision idyllique de la femme

physiquement parfaite. Enrichie de jolis petits seins bien ronds et de fesses d'un galbe à vous rendre fou, cette demoiselle très avisée pour ses vingt-quatre ans prenait possession de mon cœur, plutôt de mon corps pour être honnête.

Son seul défaut, un sale caractère à vous donner l'envie de vous sauver en courant. L'excitation sexuelle que provoque chez moi le contact avec cette fille me fait oublier chaque fois la promesse que je me suis faite maintes fois. À chacune de ses crises, je me jure de ne plus jamais la revoir. Hélas, la chair est bien faible.



5-4-3-2-1 Bonne fête ! s'exclame à l'unisson tout ce beau monde m'entourant.

Ils rayonnent de joie, leurs sourires sont plus éblouissants que le lot impressionnant de chandelles couvrant mon gâteau d'anniversaire. Robert rit à gorge déployée, tient son ventre secoué de spasmes d'une main tout en me tendant une bouteille de bière bien froide de l'autre.

Une panoplie de cartes de vœux plane jusqu'à moi. Elles se posent docilement sur la table tout autour de mes paumes ouvertes prêtes à les accueillir.

Seule Caro, les yeux taquins, me remet la sienne en main propre. Elle rapproche ses lèvres invitantes, toutes peintes de rouge, de mon oreille attentive y glissant un langoureux « bonne fête ». Ce qu'elle peut me rendre fou, celle-là, et ce, dans tous les sens.

Prenant appui sur mon épaule droite, Caro pétrit ma fesse gauche légèrement relevée de ma chaise. Elle effleure de ses lèvres pulpeuses la peau rougissante de ma joue.

Il fait de plus en plus chaud dans cette pièce !

Elle descend lentement, sans gêne aucune, jusqu'à ma bouche afin d'y déposer un tendre baiser.

Caroline se relève de sa position précaire et instable, se glisse derrière moi m'entourant le cou de ses bras, assoyant son menton sur mon épaule. Elle s'immobilise ainsi, laissant traîner sa joue chaude contre la mienne. Mon visage est maintenant coloré d'un rouge écarlate tandis que mon sang bout d'un désir très charnel.

J'ouvre les cartes une à une, lisant rapidement leurs joviaux et humoristiques contenus. Je relirai attentivement les textes lorsque je serai seul, car je ne sais pour quelle raison, les bons vœux assombrissent toujours ma vision de larmes incontrôlables.

—Merci beaucoup, merci tout le monde, dis-je jovialement.

C'est avec un sourire plus qu'amical, projetant du bonheur je dirais que je me lève pour serrer et embrasser tout ce beau monde.

—OK, maintenant prouve-nous que tu es un homme... s'époumone Jacob déjà passablement éméché, tanguant mollement sur ses jambes. Tu...Tu dois vider cet...te bière...e...

Jacob fait une pause, semblant oublier ce qu'il est en train de dire. Il prend une grande inspiration et continue de déformer, non, plutôt d'allonger les mots.

—d'un seullll... trait, articule-t-il avec difficulté.

Tous commencent à chanter la traditionnelle **Bonne fête**, ignorant totalement Jacob qui sans même protester se dirige au salon. Il se laisse tomber mollement sur le canapé et s'endort aussitôt.

Jacob n'a jamais vraiment supporté l'alcool. Deux bières, tout au plus, et s'en était fait de notre ami. Nous le retrouvons toujours endormi sur le premier sofa qu'il rencontre où qu'il soit.

Peu après, vers minuit trente, Chrystine m'embrasse et m'enlace dans ses bras, me souhaitant de nouveau un bon anniversaire. Elle spécifie affectueusement que, malgré mes vingt-huit ans, l'abus d'alcool demeure un fléau généralisé et pour être bien certaine de capter toute mon attention sur ce sujet, elle me rappelle que Jack a entrepris sa descente aux enfers à mon âge. Sa mise

en garde terminée, elle souhaite bonne nuit à tout le monde et monte à sa chambre pour la nuit.

La petite fête ne se prolonge pas. Elle prend fin moins de trente minutes plus tard.

Après avoir réveillé Jacob qui ronflait au même rythme qu'une vieille locomotive à vapeur, je le jette amicalement dans un taxi. Robert attend patiemment que je souhaite une bonne nuit à Caro pour que nous puissions retourner chez nous. Il se trouve que mon frère et moi sommes venus ensemble ne prenant que mon véhicule.

Au moment de franchir la porte menant à la rue, profitant de ce rare moment d'intimité depuis le début de la soirée, Caro me serre contre elle. Elle me gratifie d'un remarquable sourire puis m'embrasse passionnément. Une légère perte d'équilibre nous fait tanguer et sépare brusquement nos corps entrelacés.

Le taxi appelé précédemment se gare devant la maison. Je souhaite bonne nuit à Caro qui me tape un joyeux clin d'œil en ouvrant sans bruit la porte-moustiquaire.

Robert lève les yeux au ciel, découragé par ce qu'il appelle mon manque de fierté personnel. Il n'arrive toujours pas à comprendre la ou les raisons qui me poussent à la revoir. Pour lui, cette fille n'est qu'un problème sur deux pattes. Ce sont ses propres paroles, je le jure solennellement. J'ai tenté de trouver une explication acceptable pouvant satisfaire mon frère. Rien à faire. Il ne peut tout simplement pas la blairer.

Elle se précipite dans la nuit en direction de son transport devant la ramener chez ses parents où elle habite encore d'ailleurs.

Je demeure quelques instants immobile, respirant intensément les frais effluves de cette nuit étoilée.

Quelques minutes plus tard, Robert et moi roulons en silence en direction de notre condo.

9

À mon réveil, la tête encore embrouillée par un sommeil sans rêve et souffrant d'ondes douloureuses, je m'étire longuement tentant ainsi de faire revivre mon corps engourdi. C'est plus fort que moi, je me cale au plus profond de mon oreiller, tire les couvertures en recouvrant mes épaules frigorifiées par la climatisation centrale. Je referme les yeux tentant de succomber à nouveau au bien-être apaisant qu'est le sommeil.

Incapable de retourner dans la douceur des bras de Morphée, je me résigne péniblement à revenir au pays de la réalité. Je me redresse malaisément afin d'enfiler ma robe de chambre reposant au pied de mon lit.

Comme tous les jours à mon réveil, je me dirige lentement vers ma pièce de travail, où repose sur le bureau en bois naturel mon ordinateur personnel. Après avoir mis l'appareil sous tension, j'ouvre le programme me permettant de prendre mes courriels. Pour la première fois depuis quatre mois, je prends congé de l'écriture. Par la suite, je me dirige vers la salle de bain en laissant traîner paresseusement mes pas. J'avale deux cachets d'analgésique régulier qui, je l'espère, débarrasseront mon crâne de ce battement infernal rebondissant constamment et régulièrement contre mes tempes. Cette fois, c'est tout ce qu'il y a de plus banal comme migraine. Aucun rapport avec les symptômes nécessitant l'aide de la drogue du docteur Henry.

Quelques minutes plus tard, la tête déjà plus solide qu'à mon réveil, je suis de retour devant l'écran lumineux de mon ordinateur. L'appareil m'indique que j'ai reçu plus de vingt messages via internet. J'ouvre lentement et distraitement mon courrier électronique. Tout mon corps réagit au ralenti ce matin.

Les souhaits d'anniversaire se succèdent les uns à la suite des autres. Presque toutes mes connaissances m'ont fait parvenir leurs bons vœux de succès et de bonheur pour l'occasion.

Je m'arrête plus longuement sur un écrit provenant de Caro. Elle louange son attachement à ma personne et combien son amour est vrai. Elle décrit minutieusement ses sentiments envers moi et m'indique qu'elle espère seulement qu'ils sont réciproques.

Je sens une légère insécurité dans son texte, mais je ne m'arrête pas à cette pensée. Ses parents désirent me recevoir pour le souper de ce soir. J'espère seulement que ma migraine fera partie du passé pour l'occasion.

Je décide de terminer la lecture de tous mes courriels avant de répondre à Caroline. Je lui dirai que j'accepte avec joie l'invitation de ses parents. Tant pis pour son insécurité maladive.

Tiens ! Je ne connais pas l'expéditeur du message suivant. *BABYLONE I* peut-on lire. Ce texte a été envoyé à huit heures précises ce matin même, indique le logiciel.

J'ouvre ce message de source inconnue et le mystérieux contenu, que je crois d'abord être indésirable, apparaît instantanément.

Mes yeux arrondis fixent le texte, toute fatigue et douleur disparaissent immédiatement à la vue de l'écrit. Mon cerveau tente de bien traduire ce que mon regard enregistre rapidement. Je relis une deuxième fois le court texte, éberlué par son contenu.

C'est sûrement une blague de mauvais goût ! me dis-je intérieurement. Je grimace de dégoût en tentant de minimiser l'impact du message électronique qui ébranle tout de même mon équilibre psychologique si durement récupéré avec les années.

Ça ne peut être que Robert qui m'envoie cette connerie. Ce n'est pourtant pas son genre de faire l'imbécile de la sorte ! À moins que... C'est sûrement ça !

Je retrouve soudainement le sourire et j'éclate de rire.

Pas de doute, je vais avoir droit à une surprise-party. Je suis convaincu que c'est cela !

Je consulte le texte pour une troisième fois. Je tente de trouver un indice ou une erreur permettant de démasquer l'auteur de ce stratagème qui se lit comme suit :

Bonne fête, monsieur Muller. Je suis un ami de vos parents biologiques disparus. J'ai plusieurs informations très confidentielles à vous dévoiler au sujet de leur disparition. Venez me rencontrer ce soir, à vingt-deux heures, au resto-bar le CALIMAÇON situé au 22 610, boulevard Maisonneuve. Je serai assis à une table au fond de la salle, juste à côté du juke-box. Vous pourrez m'identifier grâce à la cravate verte que je porterai. Soyez là sans faute, votre vie en dépend.

Effacez sans tarder ce message afin qu'il ne tombe pas entre les mains de quiconque, notre sécurité en dépend.

Un ami de votre père qui ne vous veut que du bien.

Il me semble que Robert aurait pu inventer une autre histoire pour me surprendre au lieu de ressortir mes vieux fantômes du placard.

Sur ce, j'élimine tous les messages de mon système, sauf bien entendu celui provenant de ma bien-aimée. Je lui répondrai plus tard. Mon petit déjeuner est plus important.

D'abord, je dois faire remarquer à mon idiot de frère que ses petites cachotteries ne m'ont pas trompé. Je sais pertinemment que mes copains m'attendront ce soir dans ce bar.

Par contre, il y a tout de même une chose que je ne comprends pas. Pourquoi avoir choisi cet endroit reconnu pour être ennuyant à mourir ? Continuant de m'interroger sur le déroulement de cette soirée imprévue, je descends nonchalamment à la cuisine manger un morceau afin de préparer mon estomac à l'arrivée

d'un nouveau flot d'alcool. Vraiment pas facile d'avoir vingt-huit ans ! me surpris-je à penser, un sourire approbateur illuminant mon visage.

10

—Jordan ! Mon nom de famille est Jordan ! lançai-je les yeux accusateurs et le ton plus que réprobateur au visage de Robert.

Mon frère déjà confortablement installé à la table de la cuisine devant un café termine lentement avec sa nonchalance matinale habituelle la première de deux rôties barbouillées de confiture aux framboises.

Je constate avec surprise la présence de notre mère venue nous rendre une petite visite à l'improviste. Pour quelle raison se trouve-t-elle ici si tôt dans la matinée ? Je ne sais pas. Je le saurai bien assez tôt. Pour le moment, je continue ma petite enquête.

—De quoi parles-tu ? questionne mon frère, le regard plein de surprise, d'une voix enrouée et encore ensommeillée.

C'est l'élocution matinale normale de ce con que peut être mon frère, pensai-je, retenant avec grande peine un sourire amical.

Agrippant minutieusement sa seconde rôtie, Robert tente de préserver la propreté de ses doigts du liquide collant. Il engouffre rapidement le coin de sa toast dégoulinant de gelée rougeâtre. Il mastique sa bouchée la bouche grande ouverte. Il ne prend même pas la peine de relever la tête dans ma direction. Comme si je n'existais pas, il fixe d'un regard vide le pot de confiture, restant indifférent à mes propos.

—Je te parle du courriel que tu m'as fait parvenir ce matin.

Tu sais bien, celui où tu m'appelles monsieur Muller. Pauvre innocent !

Je scrute son expression faciale, cherchant un malaise ou une simple gêne dévoilant la réaction d'une personne s'étant fait prendre à son propre jeu.

Mais rien, enfin presque rien. Je ne perçus que de la surprise dans les yeux encore endormis se relevant lentement vers moi. Bon acteur, il est très bon comédien le frerot, songeai-je intérieurement, feignant une légère contrariété.

Par contre, du coin de l'œil, je vois Chrystine sursauter et tourner brusquement la tête dans ma direction lorsque le nom de Muller fut mentionné.

Elle se trouve tout près de nous, au salon pour être précis. Elle feuillette négligemment je ne sais quelle revue.

Mon regard se tourne vers elle, mais au même moment, elle reprend sa position première et semble rester indifférente à notre conversation. Peut-être... Mais non, c'est impossible qu'elle soit Babylone ! Chrystine a simplement été stupéfaite d'entendre mes propos, j'en suis convaincu.

—De quel courriel parles-tu ? questionne Robert éberlué, surprit par mon agressivité matinale. Primo, je viens à peine de me réveiller. Secundo, je ne me souvenais même pas que ton ancien nom de famille fût Muller. Tertio, cela fait moins de trente minutes que je suis descendu me faire à déjeuner. De plus, maman est arrivée ici voilà plus d'une heure.

Je regarde vers elle un peu surpris. D'un signe de tête, elle confirme les dires de Robert.

—Tu capotes ce matin ? Ça ne te fait pas de vieillir d'un an ? Tu vas voir, on s'y habitue assez rapidement, rétorque amèrement Robert plus insulté par ces accusations portées à son égard que choqué.

Il lance dans ma direction un regard incrédule et interrogateur. Sa tête complètement rasée, pour ce qu'il lui restait de

cheveux, est légèrement penchée vers la droite. Son visage s'éclaire d'un sourire moqueur dévoilant ses dents habituellement si blanches. En ce moment, celles-ci sont maculées de petites taches rouges lui donnant un air sanguinaire.

—Oublie ça, lui dis-je, balayant l'air des mains en signe d'abdication.

Je hausse les épaules d'indifférence, voyant bien qu'il me sera impossible de le faire parler à propos de cette petite soirée...

Résigné, je me prépare quelques rôties et m'abstiens donc de lui poser d'autres questions. J'en saurai sûrement plus lorsque je serai en compagnie de Caro. Cette fille semble incapable de me cacher quoi que ce soit.

—Et toi ! Que fais-tu ici ? demandai-je un peu brusquement à ma mère sans même prendre le temps de la regarder.

Tout ce temps, elle est demeurée immobile dans le fauteuil, toujours aussi silencieuse.

—Je t'apporte tes médicaments, répond sèchement Chrys-tine sans lever un œil dans ma direction. D'autres questions, votre honneur ? finit-elle par formuler, se moquant ouvertement de moi.

Je déteste faire rire de moi ainsi. Mais que voulez-vous ? Ma chère mère a toujours eu la répartie facile. Elle n'en rate jamais une.

Quarante-cinq minutes plus tard, après m'être excusé auprès de ma mère, douché et habillé, je sors pratiquement en courant du condo. Je me glisse derrière le volant de ma voiture, une jolie Mustang noire décapotable de l'année.

Un fabuleux présent de mes parents acheté plus tôt au printemps pour souligner mon anniversaire de naissance. Je démarre le puissant moteur et abaisse le toit afin de profiter de l'agréable journée ensoleillée, gracieuseté de Mère Nature. Je prends la route sans connaître ma destination. J'ai seulement besoin de sentir le vent sur ma peau et de décompresser un peu. Croyez-le

ou non, une escapade de ce genre détend son homme comme rien d'autre. Tout ce brouhaha matinal m'a perturbé légèrement et Dieu seul sait que j'ai un urgent besoin de détente.

J'adore rouler sans but au volant de cette prestigieuse voiture. Ce sentiment de liberté et le vent fouettant mon visage et ébouriffant mes cheveux n'ont pas de prix à mes yeux. Je roule donc, pendant je ne sais pas exactement combien de temps, avant de revenir sur mes pas et de rentrer à la maison.

Ce que le temps peut filer vite ! Ma montre indique maintenant quinze heures trente.

Je me désaltère en vitesse de deux grands verres d'eau fraîche et me voilà de nouveau sur la route. Mais cette fois, je me rends directement à la demeure des parents de Caroline.



Le père de ma copine se prénomme André. Il est reconnu comme étant un des plus brillants enquêteurs de la police mont-réalaise. C'est un homme affable doté d'un sens de l'humour hors du commun.

Ma surprise fut grande lors de notre première rencontre. Je m'attendais à faire la connaissance, de par ses fonctions, d'un être dur et froid. Je croyais, à tort je l'avoue, avoir affaire avec un maniaque de la sécurité et des règlements, quels qu'ils soient.

Étonné par la gentillesse de ce policier, maintes fois décoré pour la qualité de son travail irréprochable, j'en suis venu à adorer me retrouver en sa présence. Nous pouvons discuter des heures durant, quel que soit le sujet abordé. Nous profitons de ces moments plus qu'agréables pour siroter tranquillement une bière ou deux, aucune comparaison possible avec la consommation exagérée de mon père Jack.

Quant à sa mère, la belle Sophie, j'aime autant ne pas trop en parler. Très coquette, mais pourvue d'un caractère exécration,

rien ni personne n'est jamais assez bien pour fréquenter sa précieuse personne. Je me demande d'ailleurs la raison pour laquelle le père de Caro demeure encore dans la même maison qu'elle. Comment peut-il encore aujourd'hui, et ce, depuis près vingt ans, entendre jour après jour les cris et les caprices de cette sorcière ?

Il ne mentionne jamais dans aucune conversation le nom de sa femme. Elle doit sûrement être très créative et performante au lit. C'est le seul argument possible, crois-je, afin de retenir si longtemps un personnage si attachant tel qu'André.

Je considère que ce n'est point une raison valable pour endurer et surtout, apprécier la promiscuité d'une telle personne. Que ce soit notre conjointe ou simplement un inconnu, personne n'a le droit de nous faire chier ainsi. Mais qui suis-je pour juger les gens ? Après tout, c'est de la mère de Caro dont je parle, mais je n'y peux rien. C'est ainsi.

Stationnant précautionneusement mon rutilant bijou devant la modeste demeure des parents de ma copine, j'aperçois son père qui coupe avec attention quelques fleurs de la magnifique rocaille. Le majestueux tapis de couleurs recouvre pratiquement tout le terrain à l'avant du bungalow. M'apercevant, monsieur Provost lève sa main gantée, l'agitant de droite à gauche en signe de bienvenue. Je coupe le moteur sans remonter la toiture de l'auto. Le temps est superbe, aucun risque de pluie à l'horizon.

Je descends rejoindre mon beau-père qui se redresse en retirant son gant. Arrivé à sa hauteur, il me tend la main que je m'empresse de serrer.

—Bonne fête, l'écrivain ! Ça va ? Pas trop difficile de traîner une année de plus aujourd'hui ? se moque-t-il gentiment, un gigantesque sourire dévoilant ses dents jaunies par son passé de fumeur.

André m'a toujours appelé « l'écrivain ». Ça le fait sourire. Ça l'a d'ailleurs toujours fait sourire. Il me répète sans cesse, je sais bien qu'il dit ça pour me voir rougir, que ce n'est pas un

vrai travail d'écrire des histoires. À tous les coups, son jeu réussit et je ne peux empêcher la peau de mon visage de prendre une couleur à faire blanchir ses roses rouges.

Il continue de me brasser vigoureusement le bras de haut en bas semblant bien décidé à me détacher l'épaule du reste du corps. Je profite d'un moment d'inattention de sa part et je parviens, tant bien que mal, à libérer ma main.

—Pas de différence appréciable par rapport à hier, lui répondis-je gaiement, juste un léger mal de crâne en plus. En passant, serez-vous là ce soir ? questionnai-je, feignant avec désinvolture être au courant de la soirée surprise m'étant destinée.

—Après le souper ? m'interroge-t-il le visage déformé par l'étonnement. Pas au courant, reprit-il tout en haussant les épaules.

Il repose son genou au sol et étudie avec attention sa rocaille. Quelle mauvaise herbe sera sa prochaine victime ? Seul lui le sait. Je suis absolument incapable de voir la différence entre une bonne ou mauvaise herbe.

—Si tu cherches Caro, elle est allongée sur le patio arrière. Dépêche-toi avant qu'elle ne pique une crise parce qu'elle ne te voit pas arriver assez vite à son goût. Tu attends quoi ? Allez ouste ! Vas vite la rejoindre ! déclare André avec bonne humeur tout en arrachant vivement une pousse verte.

J'ai affaire à de très bons comédiens ! me dis-je tout en suivant du regard les mouvements souples et rapides des doigts d'André. Ils arrachent, brassent et nettoient sans relâche chaque centimètre de sa plate-bande.

Je me retourne faisant maintenant dos à André et reprends ma marche qui me mènera à l'arrière de la maison. J'espère surprendre ma blonde par mon arrivée soudaine.

—Hé, l'écrivain ! m'interpelle André d'une voix enjouée.

Je m'arrête sans même me retourner. Je souris dans mon for intérieur en attendant la suite de son discours. Je sais très bien ce qu'il va me dire.

—Quand penses-tu trouver un vrai boulot ?

Et voilà ! Je vous l'avais bien dit ! André ne rate jamais une occasion pour m'embarrasser. Il se mit instantanément à hurler de rire.

—Toujours aussi drôle, le beau-père ! répliquai-je, imitant pendant quelques secondes son hilarité non forcée.

J'admire réellement sa joie de vivre si contagieuse. La facilité qu'il a de balayer du revers de la main ses difficultés pour temporairement les oublier m'a toujours fasciné. Bon... Fini la rigolade. C'est bien le fun, mais ma blonde attend.

Peut-être se fait-elle bronzer les seins nus profitant paresseusement des derniers chauds rayons de soleil de cette fin d'après-midi ? fantasmai-je tout en poursuivant mes pas.

J'avance lentement, regardant méticuleusement le sol afin d'éviter de marcher sur une brindille pouvant trahir ma présence.

Surprise et amère déception m'attendent. Arrivant furtivement tout près du patio, j'entrevois ma copine. Elle est effectivement étendue, mais pas au soleil. Elle se trouve plutôt à l'ombre sous le feuillage du gros érable en retrait tout au fond de la cour. Vêtue d'un jean et d'une camisole blanche, elle a les yeux clos. Elle est couchée en position foetale dans un hamac et semble dormir à poings fermés.

J'avance précautionneusement et sans bruit. Je me penche au-dessus d'elle. J'approche mes lèvres de son visage. Au moment où je m'apprête à déposer un doux baiser sur sa joue, elle se réveille en sursaut. Caro laisse échapper un cri strident qui transperce douloureusement mes tympans.

La tête de Caro, dans un réflexe de surprise, se soulève instinctivement et brusquement sa tempe frappe violemment contre mon front. Surpris et légèrement étourdis, nous nous regardons sans rien dire, nous massant les points d'impact vigoureusement du bout des doigts.

Le moment de surprise passé, Caroline se relève tant bien

que mal de son lit de cordes. Elle se redresse, ne laissant en aucun moment son regard noir se détourner du mien. Puis son visage changea de forme et de couleur. Crispé par la douleur... Non, je dirais plutôt déformé par la colère ! Ses yeux normalement si doux crachent maintenant des éclairs foudroyants d'une telle intensité que je recule d'un pas. Son expression faciale est gonflée par la fureur.

Elle commence à vociférer des tonnes de bêtises. Je ne la reconnais absolument pas. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas ma Caro qui est là, juste en face de moi, mais bien celle que me décrit constamment mon frère !

—Qu'est-ce qui t'a pris, pauvre innocent ? Tu as perdu la tête, imbécile. Con comme ça, ça ne se peut pas. Épais, niaiseux, sans-dessein, tu ne peux pas faire attention !

Surpris par tant de colère, les yeux arrondis par l'horrible scène qui se joue devant moi, je recule encore. Je n'en crois pas mes yeux. Mes oreilles bourdonnent, je crois me trouver en face de sa mère.

La peur... Hé oui ! La peur dissipe complètement la sourde douleur créée par cette simple collision. Nous devrions pourtant rire de cet incident. Je vois bien qu'elle ne trouve rien d'amusant en ce moment. Et moi qui croyais que ma douce avait au moins hérité des gènes pacifiques de son père. Pour une surprise, c'est toute une surprise. Une amère déception envahit tous mes sens. Je devrais me sauver en courant, mais quelque chose me retient.

—Pardonne-moi !

Je suis outré par les paroles plus que blessantes que Caro m'envoie en pleine face.

—Je ne voulais pas te faire peur, juste t'embrasser.

Je reste sur mes gardes, haussant d'un cran le ton de ma voix.

—Tu es mieux de t'excuser ! continue-t-elle, sa voix reprenant une dimension plus humaine bien que remplie de reproches.

Qu'ai-je fait pour mériter toute cette merde ? Robert a bien raison. Cette fille est malade !

—Tu n'as pas le droit de me faire aussi peur ! Ne recommence jamais ça. Tu as compris ?

—Je te dis que je m'excuse, ça ne te suffit pas ? dis-je exacerbé, haussant encore la voix d'un cran. Même choquée, tu n'as pas le droit de me parler de cette façon ! Je n'accepterai jamais de me faire rabrouer sur ce ton pour une connerie de ce genre. Je crois qu'on ferait mieux d'oublier tout ça, et puis non ! Oublie-moi tout simplement, dis-je en lui tournant le dos fièrement, redressant les épaules et reprenant d'un pas vif la direction inverse. Je rentre chez moi. Je n'ai plus rien à faire ici. Non, mais ! Pour qui te prends-tu ?

—Attends Michaël ! Attends ! Je t'en conjure, reste ! Ne pars pas ! supplie-t-elle un tremblement faisant vaciller l'équilibre de sa voix. C'est moi qui m'excuse. Pardonne-moi. Mes paroles ont dépassé mes pensées. Tu sais bien que je t'aime et que j'ai besoin de toi. On ne va pas se laisser simplement parce que j'ai dit des conneries. S'il te plaît ! Viens ici. Reviens près de moi. Je m'excuse encore et je te promets de ne plus jamais recommencer.

Je m'arrête, tourne la tête dans sa direction, elle pleure. Ses mains recouvrent complètement ses yeux. Ses avant-bras appuyés contre ses genoux soutiennent sa tête qui oscille dans un mouvement interminable de négation. J'hésite, puis n'en pouvant tout simplement plus, je rugis d'un ton dur se voulant sans réplique :

—Oublie-moi, je vais en faire de même. Jamais je ne pourrai effacer de mon cerveau les conneries que tu viens de déblatérer comme une... oui, c'est ça... comme une demeurée ! De plus, ce n'est pas la première fois que j'entends tant de méchancetés et de sottises jaillir ainsi de ta bouche. Je suis convaincu que ce ne sera pas la dernière non plus. Je ne veux plus vivre dans la peur de me faire engueuler pour des imbécillités. La seule chose qui m'importe dans la vie... Ce n'est... J'hésite, car je veux bien peser

mes mots. Ce n'est pas très compliqué, beauté, je veux tout simplement être heureux et je préfère être heureux seul que d'être malheureux à deux. Je sais, je sais, ce n'est peut-être pas très original comme phrase, mais c'est exactement ce que je pense. Salut !

Sur ces paroles, je quitte la cour arrière sans me retourner. Je pense aux avertissements répétés de Robert. Je me dis qu'il avait bien raison. Mais je ne lui ferai pas le plaisir de lui avouer ça tout de même.

Je me retrouve face à face avec monsieur Provost qui me sourit tristement. Il m'enlace amicalement les épaules de son bras et me raccompagne à ma voiture tout en me disant tout bas :

—Je suis désolé, Michaël, j'ai tout entendu... Méchant cadeau de fête ! Sa mère toute crachée, débite sarcastiquement André.

C'est bien la première fois qu'il m'appelle par mon prénom, pensai-je surpris, mais touché par ses propos.

Ses yeux d'une réelle tristesse plongèrent dans les miens. Aucune larme ne se fit voir, seule une bonne dose d'amertume brouille sa vision. Je lis un désarroi profond dans son regard. Non, je dirais plutôt que je vois un voile, vous savez le genre de regard que les gens ont après la perte d'un être cher. C'est ça ! Ses yeux transpirent le deuil. Il me serre avec force contre lui et dit :

—Tu seras toujours le bienvenu dans ma maison. Si jamais tu avais envie de parler ou besoin de quelqu'un sur qui compter, n'hésite surtout pas et appelle-moi, d'accord ?

—Merci monsieur Provost, désolé pour le souper, mais je dois partir, dis-je timidement, retenant fièrement des larmes de rage et non de désespoir.

—Inquiète-toi pas, mon gars. Je comprends très bien ta réaction, réplique-t-il un sourire moqueur retroussant le coin de ses lèvres.

Il rajouta sans attendre :

—J'aurais dû avoir ton courage et faire exactement la même

chose voilà déjà bien des années, soupire-t-il, me serrant encore plus fort contre lui. On est d'accord ? Si tu as besoin de moi, n'hésite pas, téléphone. Pas trop compliqué à comprendre pour un écrivain ? poursuit André un peu mal à l'aise, mais ayant retrouvé son visage amical et souriant.

Sans réellement y croire, esquissant un petit rictus triste du coin des lèvres, je lui réponds :

—Promis juré.

Sur ces paroles, André libère mon épaule de sa puissante étreinte et nous nous séparâmes.



Je démarre en trombe, laissant un nuage de poussière s'élever entre mon ancienne vie et moi. J'aperçois du coin de l'œil Caro, le visage bariolé de larmes, me faire un signe de la main, mais je l'ignore. Elle se tient piteusement derrière la fenêtre du salon.

J'ai pris la bonne décision, j'en suis sûr. J'essaie seulement de m'en convaincre pour le moment. De toute façon, je verrai bien ce que me réserve l'avenir. Un jour à la fois disait toujours une vieille connaissance pleine de sagesse.

J'espère seulement que Caroline ne viendra pas gâcher ma soirée d'anniversaire au *Calimaçon*. Avoir foutu en l'air ma fin d'après-midi doit lui suffire amplement.

Comme tout le monde me croit en compagnie de Caro et de ses parents, je profite de ce contretemps pour me diriger tranquillement en direction du centre-ville. La radio de la voiture crache dans les haut-parleurs un très vieux succès du groupe irlandais U2, *Sunday bloody Sunday*. Malgré mon état d'âme, je me surprends à fredonner le refrain.

Je me retrouve donc, descendant lentement la rue St-Denis à la recherche d'un endroit où garer mon auto. Ce qu'il y a

comme monde qui circule dans ce quartier !

Les magasins, les bars et les restos à la mode s'étendent à perte de vue. La fraîcheur de ce début de soirée additionnée aux ombres apaisantes projetées par les petits immeubles calme mon envie de hurler. La joie et le bonheur hantant cette partie de la ville éclipsent lentement les relents de ma déception, sans pour autant évacuer la chaleur étouffante qui se dégage de la route nouvellement goudronnée.

Par chance, deux jeunes et jolies demoiselles, les bras chargés de paquets, quittent le trottoir. Elles se dirigent gaiement, d'un pas décidé, vers un petit cabriolet rouge qui occupe un espace de stationnement situé juste à ma droite.

J'enclenche mon clignotant et ralentis jusqu'à m'immobiliser à la hauteur de l'automobile vers laquelle les filles se dirigent lentement. Blaguant et riant, leurs yeux anonymes dissimulés derrière leurs verres solaires dernier cri, elles me sourient lorsque je leur fais poliment signe de passer.

Elles continuent leur conversation qui semble particulièrement drôle. J'entends leurs rires contagieux sans toutefois avoir la possibilité de comprendre le pourquoi de cette bonne humeur. Aucune importance... La vue de ces expressions joyeuses redore ma journée assombrie par ma rupture inattendue.

Après avoir déposé sur le siège arrière de l'auto leurs sacs pleins à craquer de je ne sais quoi, la conductrice, une jolie brunnette, démarre le moteur. Elle clignote à gauche jetant un regard dans ma direction. Je lui fais un galant signe de la main lui désignant que la route est libre et qu'elle peut sans crainte quitter l'espace de stationnement. Le sourire toujours aussi ravissant, elle incline la tête vers moi, me remerciant. Elle agite frénétiquement les doigts dans une forme de salut coquin.

Aussitôt l'auto partie, je m'empresse de prendre la place ainsi libérée. Heureux hasard, mon resto-bar préféré, le *Winny's* n'est qu'à quelques pas de ma position, de l'autre côté de la rue.

Après avoir relevé et remis en place la toiture de ma décapotable, je sors du véhicule et enclenche l'alarme.



Ma bonne humeur retrouvée, je traverse la rue en sifflant. Comme c'est curieux ! À vrai dire, le célibat récemment acquis peut autant faire rire que pleurer. Bien entendu, tout dépend si nous sommes l'affreux de l'histoire ou la pauvre victime.

Je me trouve pratiquement devant le resto. La chance est de mon côté, l'édifice qui abrite le *Calimaçon* se trouve sur la même artère, un peu plus à l'ouest du *Winny's*.

Je pénètre dans ce lieu culte de ma génération qu'est le *Winny's*. Le personnel de l'établissement me salue cordialement. Je m'installe au bar situé tout au centre de ce resto-pub branché. L'endroit est bondé de monde, il doit y avoir une bonne cinquantaine de personnes à l'intérieur. Le faible éclairage produit par les petites lumières tamisées encastrées un peu partout au plafond amène inévitablement le corps à la détente. Une douce musique latino complète le portrait.

Mes yeux prennent quelques instants à retrouver leur acuité normale.

—Salut Michaël, comment vas-tu ? Je te sers une bière comme d'habitude ? me demande gentiment la plus que souriante Josée.

La plantureuse préposée au bar a de longs cheveux bruns, presque noir ébène. Elle se tient maintenant en face de moi, derrière le large comptoir d'acajou l'entourant.

Elle fixe attentivement mes pupilles dilatées par le faible éclat de lumière illuminant le bar en me gratifiant de son plus beau sourire.

—S'il te plaît ! lui répondis-je doucement, accentuant le sourire déjà extravagant dessiné sur mes lèvres.

Joignant les mains sous mon menton dans un geste désinvolte, je rapproche mon visage du sien. Je poursuis ainsi mon manège se voulant enjôleur, je continue :

—Je vais manger quelque chose en même temps.

—Si tu es patient, je termine vers trois heures trente, dit-elle en me tapant un clin d'œil enjoué, éclatant du même coup d'un rire contagieux.

C'est tout à fait Josée. Elle n'en rate jamais une lorsque la bonne humeur l'habite. Son humour à connotation sexuelle est de notoriété publique ici. Jamais déplacée, elle ne laisse personne indifférent. Ses paroles font rêver en secret certains de ses clients, mais le monde qui la connaît un peu, sait qu'elle a un amoureux et que c'est le parfait bonheur entre eux. Donc, aucune chance. Personne d'autre que son copain ne peut espérer finir la nuit dans ses bras.

—Ça ne sera pas long, Julie va prendre ta commande avec plaisir, continue-t-elle en arborant une mimique complice.

Elle se dirige hâtivement vers les réfrigérateurs remplis de bières et fait signe à Julie de venir me voir. Celle-ci virevolte comme une dingue d'un client à l'autre. Tous semblent impatients de commander à manger.

—De toute façon, je ne suis pas libre ce soir, lui avouai-je en riant au moment où Josée réapparut devant moi.

Elle dépose en vitesse une bière bien fraîche devant moi. La bouteille ruisselle de gouttelettes d'eau, mouillant ainsi la petite serviette de papier à l'effigie de l'endroit.

—Peut-être une autre fois, répond-elle feignant une terrible déception.

Nos rires instantanés firent tourner la tête des clients de sexes masculins assis seuls et situés à proximité. Je lis dans leurs regards mornes et sans vie de l'envie. Hé oui ! Ils trouvent sans doute que j'ai beaucoup de chance de m'amuser ainsi avec la plus jolie fille de l'endroit. Dans les faits, je n'ai jamais rencontré un

gars sain d'esprit repousser un moment de plaisir en compagnie d'une belle femme. Sauf, bien entendu, si leur orientation sexuelle diffère de la mienne.

Julie arrive au même moment. À voir ses yeux parcourir vivement les tables, je comprends facilement que son temps est précieux. Elle n'a tout simplement pas le temps de converser longuement. Moi non plus d'ailleurs. Alors après m'avoir gratifié de son plus beau sourire accompagné d'un timide bonjour, je m'empresse de lui commander poliment la spécialité maison, un bon steak accompagné d'une montagne de frites.

—Bien cuit mon steak, s'il te plaît.

Les émotions humaines vont et viennent selon les circonstances aléatoires de la vie. Un ruisseau se gonfle bien après un orage pour mieux reprendre son débit normal suite au retour du beau temps.

Malgré ma séparation impromptue plus tôt dans la journée, mon tempérament enjoué reprend le dessus. J'oublie rapidement toute la désolation qu'un tel événement produit normalement.

Sans doute que l'âge, mais surtout d'être de sexe masculin joue un grand rôle dans la facilité d'effacer les embûches amoureuses. Car c'est avec une désinvolture déconcertante que mon cerveau arrive à passer à autre chose. Quoi qu'il en soit, je termine mon délicieux repas et je commande une autre bière.

J'attends avec impatience l'heure prévue pour me rendre aux festivités organisées par mes amis. Souriant intérieurement, je me demande qui sera là et que me réservent mes proches comme surprise en cette chaude et douce nuit étoilée d'été.

Mais pourquoi arrêter son choix sur ce bar miteux qu'est le *Calimaçon* ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Y a-t-il une terrasse à l'arrière ? Peut-être qu'elle est dissimulée par la devanture de ce vieil immeuble délabré, défraîchi et décoloré par le soleil, le vent et le temps ? Je n'en sais foutrement rien.

La seule certitude, s'imposant à mon esprit rationnel pour le moment, se compose de deux substances relativement raisonnables. Premièrement, le club est pourri et sans intérêt. Deuxièmement, je dois y être pour vingt-deux heures précises. L'impatience et la curiosité entourant cette surprise-party me gagnent peu à peu.



Ma montre indique maintenant vingt et une heures quinze. La bouteille de bière vide reposant sur le bar me fixe. Je l'entends presque me supplier de partir ou de la remplacer par une nouvelle venue bien froide.

J'ai tout mon temps pour reprendre une bonne mousseuse. Moins de deux minutes de marche me séparent du *Calimaçon*.

Hésitant, je prends malgré tout la décision de partir du *Winny's* à l'instant même, quitte à marcher très lentement.

J'étire le temps, je flâne devant les vitrines étalant leurs marchandises disposées de façon calculée. Malgré ma lenteur à progresser, que je qualifierais même d'apathique, je me tiens maintenant devant la façade de l'immeuble abritant le fameux *Calimaçon*.

Je jette un coup d'œil à ma montre qui indique neuf heures quarante-cinq. Après tout, quelle différence cela peut-il faire ? Ce n'est pas quinze minutes d'avance qui vont changer quelque chose. Ils sont sûrement déjà prêts à me recevoir.

Caro a peut-être téléphoné à mon frère, annonçant à grands cris de désespoir la nouvelle de notre récente séparation. Probablement pas ! Du moins, j'en doute fortement. Elle sait fort bien que Robert ne la porte pas dans son cœur. Peut-être Jacob ? Non... Impossible... Elle ne le connaît pas suffisamment pour le déranger avec ses problèmes de couple. De toute façon, je sais très bien qu'il lui répondrait, sans aucun tact, que ce ne sont pas

ses problèmes et de régler ça avec la personne concernée.

Par le fait même, je ne crois pas que mon arrivée en ce lieu avant l'heure mentionnée dans l'énigmatique courriel de ce matin importe réellement.

11

J'ouvre la porte. Je pénètre dans ce lieu teinté d'une noirceur macabre et animé d'une joie que seul un adulte en pleine déchéance est en mesure de comprendre. Je suis aussitôt absorbé par l'atmosphère ténébreuse et enfumée de cette salle malsaine. Une odeur fétide pince douloureusement mes narines.

Le temps que mes yeux s'ajustent à cette obscurité mélancolique, je sens les regards pesants et réprobateurs des clients ausculter ma personne. Accoudées au vieux bar noir et crasseux, ils m'examinent tel un extraterrestre débarqué de nulle part.

Aucune trace des copains. Seulement quelques vieilles peaux délaissées par le temps fuyant mon regard surpris. Ils se retournent et recommencent à caqueter dans un brouhaha infernal.

Un antique juke-box poussiéreux, adossé au fond de la salle, crache une chanson d'une époque tellement lointaine que je ne peux l'identifier. Attablé tout à côté, un homme sans âge affublé d'une ridicule cravate verte fluo, me dévisage.

Il regarde par-dessus mon épaule vers la porte qui vient à peine de se refermer. Il examine et scrute attentivement les moindres recoins obscurs de l'endroit ainsi que tous les occupants prenant place dans la pièce. Il me fait signe de la main d'approcher.

Une angoisse... Non une anxiété maladive se dégage et enveloppe le périmètre immédiat de ce curieux personnage. Je peux sentir une crainte troublante transpirer des gestes vifs et nerveux

accompagnant le comportement agité de l'homme me faisant face.

Apeuré, destabilisé au plus profond de mon être, je me demande ce qui se passe réellement. Suis-je dans un de mes putains de cauchemars ? Je ne crois pas. J'essaie de comprendre, de voir ce qui m'a échappé dans cette histoire qui ne tient pas la route.

Le message de ce matin était donc authentique ! Il ne parvenait pas de Robert ou de mes amis, mais bien de cet inconnu. Que me veut-il exactement ? Qui est cet homme sorti de nulle part ? Voilà qu'il prétend être un ami de mon père biologique ! Et quoi encore ? Laissez-moi rire !

Les jambes en coton, je m'avance lentement et péniblement vers le vieil homme. D'un geste impatient, il me fait signe d'approcher au plus vite. Mon front est moite. Mes aisselles laissent échapper un flot anormal de sueurs froides et malodorantes.

La table est isolée dans un coin sombre du bar. Une faible lueur s'évade timidement de la vieille machine à musique.

Les membres engourdis par une peur viscérale hérissant tous les poils de mon corps, je tente d'intégrer dans mon cerveau survolté toutes ces nouvelles données m'éclatant inopinément au visage. J'arrive harassé près de la table.

L'homme tente un sourire auquel je ne réponds pas. Il fait un mouvement amical et invitant du bras. Il m'indique de prendre un siège et de m'asseoir à ses côtés. Incapable de prononcer quoi que ce soit, je gesticule négativement de la tête mon désaccord. D'un geste brutal du pied, il repousse une chaise, m'ordonnant de ses yeux sévères d'obtempérer. Apeuré, je tente de faire volte-face, mais sa main se referme violemment sur mon bras. Il me tire sans ménagement jusqu'à la table et m'oblige à y prendre place.

Malgré la peur qui m'habite, aucun son ne transperce mes lèvres paralysées. Je devrais pourtant crier mon désarroi haut et fort. Mais rien ne se fit entendre. Il se penche alors vers moi,

colle pratiquement ses lèvres contre mon oreille droite et me confie d'un ton se voulant rassurant :

—N'aie pas peur, Michaël, je suis un ami. Je ne te veux aucun mal, au contraire.

Facile à dire ça ! Et pour quelle raison devrai-je me sentir en sécurité ? Il a plus l'air d'un vieux fou que d'un ami, non ! me dis-je en tentant avec difficulté de me montrer calme. J'essaie de contrôler mon anxiété grandissante. Semblant bousculé par le temps, l'homme parle à toute vitesse sans prendre le temps de respirer.

—Je suis le général Grant, Georges Grant. Ton père, un très grand scientifique, était aussi un bon ami à moi. Il travaillait pour mon département sur différents projets de recherche ultra-secrets pour le compte de notre armée. L'organisation canadienne a enquêté pendant plus de deux ans et la disparition de ton père n'a jamais été élucidée. Voilà dix ans, suite à ma retraite, j'ai repris l'investigation à mon point de vue inachevée. Je suis incapable de croire à la conclusion officielle de l'enquête. Je ne gobe tout simplement pas les explications se rapportant à la mort accidentelle de ton père. J'ai découvert, petit à petit, une kyrielle de faits non répertoriés qui tendent à prouver le bâclage ainsi que l'aboutissement hâtif et erroné des conclusions de cette enquête. Maintenant que tu ne vis plus chez les Jordan, j'ai besoin de ton aide pour tenter d'éclaircir certains points qui restent encore nébuleux et incompréhensibles. Je vais te prouver d'ici quelques minutes que ma théorie est plus que probable, qu'elle est exacte en fait.

J'en suis persuadé, j'ai affaire à un vieil enfoiré de première revivant ses souvenirs de jeunesse au présent. Cette pensée calme mes angoisses. Je réussis à me détendre un peu.

Je décide de jouer son jeu et continue, un sourire en coin, de le laisser divaguer. Qui sait ? Sa folie me servira peut-être dans mes écrits futurs.

Le général prend une grande inspiration avant de continuer sur le même rythme endiablé.

—Tous les résultats de mes recherches se trouvent dans l'attaché-case, ici, juste sous la table. Voici une copie des dossiers, me dit-il plus sérieusement que jamais.

Le plus discrètement possible, il sort de la poche intérieure de son veston un disque compact inséré dans un petit boîtier de plastique rigide. Il le dépose secrètement, glissant son bras sous la table à l'abri des regards indiscrets, dans la paume de ma main tendue et ouverte.

Je m'empresse de glisser le CD dans la poche de ma chemise. Je suis maintenant plus amusé qu'inquiet.

—Maintenant, écoute bien ce que je vais te dire et ne pose aucune question avant que j'aie terminé.

Je commence à m'amuser comme un petit fou. Je ne peux cacher un petit sourire. Je tente alors de questionner ce *James Bond* passé date.

—Que me voulez...

—Tais-toi et écoute ! reedit-il brusquement, coupant ainsi toute nouvelle initiative interactive de ma part.

Il jette de vifs et courts regards autour de nous. Il approche de nouveau ses lèvres de mon oreille.

Surpris par ce geste, je m'adosse plus profondément sur la chaise droite. Il fait de son doigt maigre aux jointures gonflées par l'arthrite un signe impatient m'invitant à me rapprocher et le flot de paroles reprend de plus belle. Mais cette fois, sa voix est hésitante et chevrotante, à peine audible.

—Je sais que tu me prends heu... pour un pauvre crétin. Un vieux fou serait plus juste, non ! Alors comment expliques-tu que je sache qui tu es ? Que je connaisse ton courriel, tes parents adoptifs ou encore ton père biologique, ça ne t'intrigue pas ?

Évidemment, tout ça m'intrigue ! Mais ces informations sont publiques. De plus, je sais que cette disparition subite a fait

toutes les manchettes dans le temps. Les journaux l'ont publiée, la radio l'a décrite et la télévision a tenté de résoudre l'énigme. Mais quelle énigme ?

J'ai moi-même fait plusieurs recherches sur le sujet, il n'y a pas si longtemps d'ailleurs. Je voulais simplement mieux connaître mes parents biologiques et tenter de comprendre les événements qui ont fait de moi un orphelin. Voilà tout ! Rien ne permet de croire au complot. C'est complètement dément comme idée !

Par contre, pour ce qui est de mon adresse courriel, je ne comprends pas. De quelle façon l'a-t-il obtenu ? Sortant de ce bref moment d'aberration, je laisse de côté cette interrogation et je poursuis l'écoute de l'histoire à dormir debout de ce clown.

—Je t'en conjure, tu ne dois parler ou répéter à personne... Tu comprends bien... à personne de ton entourage... surtout pas à tes parents adoptifs, notre conversation et tout ce que je vais t'apprendre ce soir...

Le général lève la tête et me fixe droit dans les yeux en poursuivant.

—... doit strictement rester entre nous. Tu as bien compris ?

J'acquiesce positivement de la tête, bien que ces paroles me fassent encore sourire. Je suis stupéfait de constater que je conserve mon sang-froid malgré l'incertitude et l'incompréhension totale du discours. Tout me semble tellement incohérent, inimaginable.

C'est un malade, un fou échappé de l'aile psychiatrique de je ne sais quel hôpital. Il dit n'importe quoi et fort probablement que le disque est vide de toute information sur quelque sujet que se soit ! me dis-je intérieurement.

—Bon, pour commencer, continue de chuchoter le supposé général.

Ses yeux sont rivés aux miens. Ce mec devrait faire du cinéma. me surpris-je à penser. D'un débit plus rapide, il poursuit sur le même ton de confiance.

—Je sais que tu es sous haute surveillance depuis longtemps,

la CIA pour être plus précis. Je ne crois pas qu'ils te suivent pas à pas, renchérit-il continuant son monologue de plus belle. La surveillance s'effectue principalement à l'intérieur et autour de la résidence des Jordan. Ton condo est aussi truffé de micros, j'en suis convaincu. Vaut mieux être plus prudent que pas assez. Tu ne crois pas ?

—Mais pourquoi ? risquai-je encore de demander, intrigué de connaître la suite imaginative du récit.

Sans répondre, il poursuit :

—J'ai recueilli des preuves irréfutables que ton père... je veux dire... ton père biologique est toujours viva...

Un bruit sourd, presque imperceptible, se glisse insidieusement entre la cacophonie musicale et les conversations animées claironnant dans le bar. Babylone arrête son monologue sur le champ. Sa tête a un drôle de mouvement vers l'arrière, comme si une main invisible lui empoignait les cheveux tirant ceux-ci violemment contre le mur. Ses yeux s'arrondirent de surprise et une petite tache rouge apparut au centre de son front.

Il s'effondre sur la table, renversant le verre et son contenu. Je me lève en tremblant de toutes parts puis retombe les jambes plus molles que du coton sur la chaise. J'approche ma main dans le but de lui secouer l'épaule.

Merde ! Mes yeux affolés balaient rapidement la scène. Mon regard ahuri rencontre, échoué sur le mur, un large cercle de sang dégoulinant. La marque disgracieuse est enduite de cheveux et de nombreux morceaux d'une matière jaunâtre. La cervelle, sans doute plus équilibrée que je ne le pensais, de l'officier retraité macule la paroi jadis blanchâtre,

Je me penche sur le corps immobile. Un énorme trou couronne l'arrière de la tête du général. Le cadavre est couché en partie sur la table. Il se trouve en équilibre précaire. Son épaule droite gît dans le vide. Sa main repose lamentablement contre le sol, paume vers le haut.

Les yeux ouverts de Grant sont vides de toute expression. Ils me fixent sans me voir. J'y trouve quand même un début de réponse à mes questions.

Cet homme n'était pas fou ! Illuminé légèrement sans aucun doute, mais pas déséquilibré mentalement. Ce qui ressemblait à un délire n'était rien d'autre qu'un puissant cri d'alarme.

Pris de panique, je jette un coup d'œil vers l'entrée et j'aperçois un individu s'éclipser promptement par la porte principale. Il m'est impossible de distinguer de qui il s'agit.

Les lumières s'allument soudainement. Les quelques clients se tournent instinctivement dans notre direction. Leurs regards se posent sur moi pour ensuite s'arrêter sur le corps sans vie du général. Un terrifiant décor apocalyptique se révèle sous la lumière incandescente des néons qui viennent d'apparaître au plafond comme par magie.

Les clients sont terrorisés par la vue du sang, des cheveux et de la cervelle en morceaux collés au mur. C'est tout ce qui reste du crâne défoncé du général. Le corps gît lamentablement, telle une vieille poupée de chiffon oubliée depuis longtemps sur la table.

L'affolement gagne les gens présents. Ils s'empressent de prendre la fuite, se bousculant les uns contre les autres à la porte d'entrée. Ils tentent de sortir de cette hécatombe le plus rapidement possible, craignant sans doute l'arrivée imminente des policiers.

Estomaqué par la situation, j'ai peine à bouger. Je trouve la force de me lever, repoussant vers l'arrière la chaise qui se renverse sur le sol dans un bruit assourdissant. Le boucan est atténué par l'hystérie collective des gens. Ils semblent impuissants à comprendre les événements s'exhibant sans gêne et sans aucune censure devant leurs yeux arrondis. Ils expriment en criant la dérision de ce moment inattendu. Le tout est digne du meilleur roman d'horreur disponible sur le marché actuellement.

Rebondissant contre les murs, les hurlements se mêlèrent

au son strident produit par la sirène des véhicules d'urgence se rapprochant rapidement.

Tout mon corps est engourdi, mes membres sont tellement lourds que, comme dans un mauvais rêve, tout se passe au ralenti. Je dois absolument sortir d'ici avant que la police débarque. Personne ! Non personne ne croira à cette histoire de fous.

Je suis plus que secoué, mais parfaitement conscient des événements m'entourant. Je secoue frénétiquement la tête espérant le retour immédiat de mes fonctions cérébrales. L'immobilité qui m'agresse sauvagement perd des forces. Je reprends rapidement mes esprits et mon corps revit.

J'ai une de ces soifs ! La gorge me brûle. Le manque de salive colle ma lchette au palais. Ce n'est tout de même pas le moment de commander une bière.

Avant tout, je dois quitter cet endroit pour ensuite vérifier le contenu de la petite mallette du général. S'il dit vrai, que vais-je y trouver ? Et surtout que vais-je en faire ?

Je repère la sortie d'urgence juste sur ma droite. Je saisis fermement de la main gauche l'attaché-case resté sagement sous la table.

Je réalise quelques pas, tends ma main libre et attrape la barre horizontale de la porte de secours. Je pousse fermement et sors en catastrophe de ce merdier. Je me retrouve seul dans la nuit. Une petite ruelle faiblement éclairée, meublée seulement de quelques conteneurs à déchets se dessine devant moi.

Aucune trace de qui que ce soit, seulement le son infernal des sirènes qui se rapprochent. Je secoue de nouveau la tête dans tous les sens, forçant ainsi mon esprit à reprendre contact avec cette réalité cauchemardesque.

Prenant la ruelle en direction de l'est, ayant retrouvé l'usage normal de mes jambes, je me glisse aussitôt dans un corridor encore plus sombre que la ruelle. Ce passage s'ouvre miraculeusement sur ma droite entre deux bâtisses distantes entre elles d'un

mètre environ. Cet étroit couloir mène directement au trottoir de cette artère bondée de gens de tous âges et de toutes nationalités. Les citadins circulent lentement et nonchalamment. Ils profitent allègrement de cette fabuleuse nuit estivale sans être conscients du drame venant de se produire à quelques pas d'eux.

L'approche et l'arrivée imminente des véhicules d'urgence ne changent pratiquement rien au comportement des marcheurs. Quelques-uns, du regard, cherchent à leur droite puis à leur gauche la provenance de ce tout ce boucan. De ma cachette, je peux même apercevoir mon automobile de l'autre côté de la rue entre les nombreux passants.

Accélérant la cadence de mes pas, je me retrouve en quelques secondes sur la chaussée parmi les marcheurs. À ce moment précis, plusieurs auto-patrouilles de la police tentent de se frayer un chemin à travers la dense circulation, et ce, jusqu'à la porte du bar.

La foule créée par le nombre grandissant de curieux s'attroupant dans la rue, devant le *Calimaçon*, me permet de me faufiler incognito et sans encombre jusqu'à ma voiture.

Après avoir fouillé hâtivement d'une main tremblante les clefs de la Mustang coincées tout au fond de la poche de mon pantalon, je sors difficilement mon trousseau. Par la suite, je désactive le système d'alarme. J'ouvre enfin la portière de la voiture afin d'y faire glisser la mallette sur le siège arrière. Cette foutue mallette qui, apparemment, contient des documents dont je ne comprends pas encore le sens. Ce sont sûrement des renseignements d'une grande valeur tenant compte que ces papiers semblent plus importants que la vie de ce pauvre général.

Si je me fie au carnage sans lendemain dont je viens d'être témoin, je suis bien malgré moi mêlé à une histoire qui dépasse mon imagination pourtant fébrile et que je croyais sans limite.

À la seconde où je m'apprête à déposer la cause de tout ce bordel dans l'auto, un individu d'une force colossale s'agrippe à

mon bras. Il me projette au sol avec une facilité déconcertante. Dans un mouvement d'une rare violence, il m'arrache l'attaché-case de la main en vitesse. D'une voix rauque et menaçante, il dit :

—Ne te mêle pas d'affaires que tu ne peux pas comprendre, sinon...

Il repart aussi promptement qu'il est arrivé. Il marche d'un pas rapide et se mêle à la foule attirée par l'ambulance qui vient d'ouvrir ses portes arrière pour en descendre une civière.

Je me relève péniblement, tout en frottant avec hâte mes vêtements recouverts de poussière. Je tente d'apercevoir, regardant de tous les côtés, le connard qui m'a rudoyé et renversé de la sorte.

Ma bousculade avec l'inconnu semble être passée inaperçue. Personne ne se donne la peine de me regarder. Je semble invisible. Les curieux m'ignorent. Les policiers, occupés à retenir la foule qui veut tout voir du spectacle macabre, ne portent aucune attention à ma présence. Je suis mieux de quitter ce lieu au plus vite, avant que certains témoins du meurtre ne donnent une description précise de la personne qui était attablée avec la victime juste avant le coup de feu.

Je prends place derrière le volant, vérifie que le disque se trouve toujours dans ma poche de chemise. Eh oui ! Il est encore là !

Je mets le contact et lentement, je quitte le stationnement, m'intégrant telle une ombre à la circulation rendue très dense. La curiosité des conducteurs des autres voitures facilite ma sortie en douce de cette chimère.

Quelques intersections plus loin, je suis dans l'obligation de ranger ma voiture sur le bas côté de la rue. L'effet adrénaline a tout simplement disparu. Je tremble de tout mon corps. Mes vêtements sont souillés de quelques gouttelettes de sang et trempés de transpiration. Ma vision se brouille constamment.

Je ne peux croire que ces événements se sont réellement produits malgré que le disque reposant dans ma poche en soit la

preuve. Les yeux clos, je prends de grandes respirations en souhaitant de tout mon cœur me réveiller. Je veux sortir sans tarder de ce cauchemar autant inquiétant que surréaliste.

J'ouvre les yeux, le brouillard a disparu de ma vision, mais le décor n'a pas changé. Je suis réellement dans la merde jusqu'au cou. Pour le moment, je ne souhaite qu'une chose : rentrer à la maison le plus vite possible.

Il me faut prendre mes médicaments sans tarder, car la tête commence à m'élancer. Je veux prendre une douche, me réfugier dans ma chambre et tenter de comprendre ce qui se passe afin de remettre un peu d'ordre dans mon cerveau en ébullition.

12

—Alors ? s'enquit la femme sans même lever les yeux vers son subordonné.

L'homme marche d'un pas lourd. Par respect ou par crainte, il traverse l'immense bureau sans même lever les yeux vers sa patronne. L'antre est situé au dernier étage d'un prestigieux édifice du centre-ville qui en compte une vingtaine. Sous une immense fenêtre aux volets partiellement clos, elle est confortablement assise dans un spacieux fauteuil de cuir noir.

Elle invite l'homme, d'un rapide signe de la main, à prendre place dans une des deux chaises droites situées en face d'elle. Ses mains potelées sont jointes sous son double menton. Ses coudes reposent sur un large bureau en bois massif. Il est recouvert d'une pile de dossiers religieusement disposés les uns sur les autres.

Nerveusement, l'homme vêtu d'un habit noir trois-pièces s'assoit sur la petite chaise rigide. Il croise ses longues jambes, déposant ses larges mains légèrement tremblantes sur ses cuisses musclées.

—Bien... hésite-t-il. Il y a eu quelques petits problèmes... Mais l'opération s'est tout de même bien déroulée, se dépêche-t-il de rajouter la voix chevrotante, fixant du même coup son pied droit qui ne cesse de se balancer de haut en bas.

—Comment ça, quelques problèmes ? hurle avec fureur la femme, relevant les yeux et fixant d'un regard véhément l'homme.

La tête du sous-fifre s'enfonce profondément entre ses impressionnantes épaules.

—Que voulez-vous dire par quelques problèmes ? Que s'est-il passé exactement ? continue-t-elle en baissant légèrement le ton de sa voix qui n'en demeure pas moins exaspérée.

—Hé bien... Nous sommes arrivés avant l'heure du rendez-vous, mais le jeune Muller se trouvait déjà sur place et...

—Comment ça, sur place ? Vous deviez éliminer le général avant même cette rencontre et tout ce que vous avez trouvé à faire, c'est de descendre ce... ce... cet illuminé devant le jeune ! reprit furieusement la femme, lui coupant la parole.

De ses points fermés, elle frappe violemment le bureau, faisant ainsi trembler la montagne de documents s'y trouvant.

—Cela veut-il dire qu'il a eu le temps de recevoir certaines informations de la part du général ? crie-t-elle, folle de rage.

—Non, non, non ! Bruce s'est chargé du général au moment où ils ont commencé à parler ensemble, se défend sans grande conviction l'homme de plus en plus agité sur sa chaise. Le jeune n'a pas été blessé et il a pris la fuite immédiatement avec la mallette du général. J'ai profité de la panique générale pour récupérer le porte-document, et ce, sans me faire remarquer, poursuit-il fièrement, relevant les yeux vers sa supérieure.

—Comment pouvez-vous m'assurer qu'ils n'ont pas eu le temps de discuter ? Vous dites que Michaël a tenté de disparaître avec la valise ! Ils ont sûrement eu l'opportunité de parler, sinon pour quelle autre raison croyez-vous que Michaël veuille prendre le large en possession de la valise ? dit-elle le visage maintenant gonflé et coloré de plaques rouges. Simplement parce qu'il avait besoin d'un nouvel attaché-case, vous pensez ? se moque-t-elle, dessinant une grimace sarcastique de ses lèvres serrées. Apportez-moi les documents de Grant d'ici cinq minutes et il vaut mieux pour votre santé que personne, je dis bien, personne, ne puisse relier les événements de ce soir avec l'organisation.

Madame Blankenberge ne tient plus en place. Elle est maintenant debout derrière son bureau. Ses yeux lancent des flèches. La respiration sifflante, elle poursuit rageusement l'énumération de ses nouvelles instructions.

—Maintenant, sortez d'ici, pauvre crétin. Augmentez immédiatement la surveillance chez les Jordan et chez le jeune. Vérifiez deux fois plutôt qu'une toutes, je dis bien, toutes les conversations téléphoniques ou électroniques entrant ou sortant des deux résidences. Je veux que quelqu'un suive dès cette nuit et pas à pas Michaël Jordan dans tous ses déplacements, que ce soit à pied, en voiture et même en avion. Compris ? À la moindre bavure, vous disparaîsez de la circulation. Me suis-je bien fait comprendre, James ?

—À vos ordres ! Soyez sans crainte, tout va bien aller rassure l'homme plus blanc qu'un fantôme en se redressant.

Il salue rapidement sa supérieure tel un automate dépourvu de flexibilité.

Sur ce, il accélère le pas et sans se retourner vers sa patronne quitte la pièce devenue trop torride à son goût.



Blankenberge saisit le téléphone reposant sur son bureau. Elle appuie impatiemment sur une touche automatique à la droite du clavier. À l'autre bout du fil, la sonnerie se fit entendre deux fois avant qu'une voix féminine ne réponde par un « oui » rauque et endormi.

—Je suis persuadée que Michaël a reçu ce soir de Grant certaines informations pouvant compromettre notre sécurité et la viabilité de l'étude en cours ! débite-t-elle avec autorité sans attendre que son interlocutrice daigne se rendre compte de la provenance de l'appel. Soyez très vigilante et assurez-vous qu'il ne commence pas à fouiner un peu partout. Il ne doit absolument

pas saisir le sens des événements qui se sont produits ce soir, continue-t-elle dans un même souffle.

—Que se passe-t-il ? demande la voix maintenant bien réveillée et truffée d'inquiétude.

—Il a été témoin de l'élimination de notre problème. La rapidité avec laquelle il a quitté les lieux de l'incident et le sang-froid avec lequel il a réagi, me font craindre le pire, répond-elle froidement. Nous passons au plan B immédiatement ! ordonne-t-elle.

Blankenberge raccroche brusquement le combiné, mettant fin sans préavis à la communication.

Abasourdie et complètement éveillée par cette information inattendue, maintenant assise dans son lit les draps repoussés jusqu'aux genoux, elle fixe, de ses grands yeux arrondis par la surprise, le combiné du téléphone. Un sifflement aigu et continu indiquant que la communication est rompue lui parvient de l'appareil resté entre ses doigts tremblants. Les paroles déstabilisantes qui avaient surgi du téléphone hantaient son esprit.

Non, non, non ! Ce n'est pas possible, émit son cerveau apeuré et inquiet. Elle repose machinalement le combiné sur sa base au centre de la table de nuit.

Elle jette un regard circonspect vers son mari qui dort toujours à poings fermés. Celui-ci n'a apparemment pas été réveillé par la sonnerie, réglée au minimum quand même, de l'appareil ou par le peu de conversation qu'elle vient d'avoir avec sa supérieure.

Elle rejette avec attention les couvertures au pied du lit. Elle se lève, passe son peignoir, reprend le téléphone sans fil et sort sans bruit de la chambre à coucher.

S'enfermant discrètement dans la salle de bain, prenant soin de bien verrouiller la porte, elle compose le numéro d'un associé sur le poste téléphonique. Elle appuie nerveusement l'appareil contre son oreille et attend fébrilement, tournant en rond sur elle-même avec exaspération, que l'on daigne bien répondre à son appel.

13

Je roule lentement, entrant le plus silencieusement possible dans l'allée menant à la maison. Un silence lourd et pénétrant m'accueille et envahit mon corps tremblant. Mon organisme tout entier est agressé de légers spasmes. Je penche la tête d'une épaule à l'autre tentant de délier les muscles noués de mon cou. Je coupe le moteur, pose ma tête qui veut exploser contre le dossier de cuir et ferme mes yeux fatigués.

Normalement si confortable, l'habacle de la voiture dégage un sentiment d'oppression et de grande froideur. Je suis glacé jusqu'aux os, incapable d'interrompre les tremblements me parcourant sans relâche. Un bon bain chaud me fera sûrement du bien, me dis-je, massant vigoureusement et simultanément à l'aide de mes mains transies, semblant appartenir à quelqu'un d'autre, mes tempes souffrantes. Je sors maladroitement de l'auto, les jambes flageolantes, exactement comme une personne en état d'ébriété avancée.

Je fais un incroyable effort de concentration afin de parvenir sans trébucher jusqu'à la porte d'entrée. Ma vision se dédouble au point que je dois fermer fortement les paupières, puis je les rouvre lentement afin de pouvoir voir de nouveau normalement. Bizarrement, malgré que je sois seul devant la maison et qu'il n'y ait pas d'auto qui circule dans la rue, j'entends des échos de paroles.

Ces voix ne disent rien de compréhensible, seulement des

syllabes ou des parties de mots se font entendre. Tout est incohérent et se mêle dans mon cerveau. Analogues au récepteur radio d'une auto, passant sans arrêt d'une fréquence à l'autre, ces sons n'arrêtent pas de me harceler.

Je m'assois lourdement sur la marche du perron, saisissant ma tête déchirée d'élancements entre mes mains. La porte s'ouvre derrière moi. La voix inquiète de Robert me parvient et d'un ton frôlant la panique, il me demande :

—Que se passe-t-il, Michaël ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je tente de me ressaisir avant de me retourner pour lui faire face. Le souvenir de ce général à la con me disant de ne parler à personne me revient instantanément. Surtout pas à ta famille adoptive ! avait-il averti. D'après lui, les propos assourdissants dont il m'a fait part ne regardent personne d'autre que moi. Voyons donc ! Robert est plus qu'un frère ! C'est mon meilleur ami après tout. De toute façon, cet enfoiré de Grant n'a pas eu le temps de me dire grand-chose.

Je suis déchiré entre la peur d'une certaine vérité dans les dires du général et la loyauté envers ma famille. Je décide d'attendre à demain pour faire part à mon frère de ma rencontre funeste.

Je vérifie discrètement que le disque se trouve toujours à l'endroit où je l'ai rangé. Oui, il est toujours là.

—Je ne sais pas ce que j'ai ! lui dis-je, le ton de ma voix feignant l'incompréhension la plus totale. Peut-être... oui, ça doit être que... que... je me suis engueulé avec Caro ce soir ! finis-je par déclarer innocemment.

Je trouve cette raison valable pour expliquer mon désarroi. Piteusement, je continue :

—Je veux avaler mes foutus médicaments sans tarder, prendre un bon bain chaud et dormir.

Je sais pertinemment qu'il me sera difficile, voire impossible de trouver le sommeil sans avoir pris connaissance du contenu apparemment gravé sur le disque compact.

—Viens que je t'aide, m'offre gentiment Robert.

Je repousse sans grande conviction ses mains qui tentent de s'infiltrer sous mes aisselles.

—Ne fais pas l'idiot, laisse-moi t'aider, chicane Robert.

Il reprend son ton de voix normalement si chaleureux. Il glisse ses mains sous mes bras. D'un puissant mouvement vers le haut, Robert me relève et m'aide à reprendre pied.

—Ne t'inquiète pas, tout finit toujours par s'arranger, tu vas voir, s'empresse-t-il de rajouter, se voulant rassurant.

Mon frère me soutient de sa main passée sous mon coude droit tandis que je m'accroche à la rambarde. Je parviens, tant bien que mal, à grimper les marches de l'escalier et à pénétrer dans le condo pour me rendre jusqu'à ma chambre.

—Ça va aller ? reprit-il, voyant l'incertitude de ma démarche en direction de la porte de la garde-robe où mon peignoir pend négligemment sur un crochet.

Après avoir pris possession de mon vêtement, je marche lentement, traînant jusqu'à mon lit mes pieds qui sont d'une incroyable lourdeur. Je m'assieds lentement et sans mouvement brusque pouvant accentuer la douleur sillonnant hypocritement les profondeurs enflammées de mon crâne, je reprends mon souffle. Je retire avec précaution ma chemise ainsi que mon jean.

Je prends bien soin de transférer le disque de ma poche de chemise directement dans celle de mon peignoir. Je m'assure d'un coup d'œil furtif que Robert n'est plus dans l'embrasure de ma porte de chambre à coucher à surveiller avec inquiétude le moindre de mes faits et gestes.

Insérant une main où repose le disque compact afin de mieux le camoufler aux yeux de Robert, je me dirige lentement, les viscères noués, vers ce havre de paix qu'est normalement pour moi la salle de bain.

C'est d'ailleurs le seul endroit dans une maison où l'on peut verrouiller la porte sans que personne pose de question sur la

signification de ce geste antisocial. C'est dans cette pièce et seulement là que nous sommes vraiment, et sans contredit, rois et maîtres de nos actions et pensées.

L'épaule appuyée contre le mur adjacent à la salle de bain, mon frère m'informe que si je désire quoique ce soit de ne pas me gêner et de lui en faire part.

—Je me trouve juste à côté, dans le bureau, m'assure-t-il. Je suis assis en compagnie d'un bon bouquin, incapable pour le moment de trouver le sommeil, renchérit-il me suivant curieusement du regard, et ce, jusqu'à ce que je referme la porte de la salle d'eau derrière moi.



Au contact de l'eau chaude, mon corps se détend. Je ferme les yeux après avoir vérifié du regard, pour une deuxième fois, que la porte est bien verrouillée. Les tremblements cessent peu à peu, laissant mon anatomie retrouver un certain équilibre précaire, je l'avoue, mais beaucoup plus rassurant que dans les dernières minutes précédant mon arrivée.

Mon cerveau demeure en effervescence, recommençant à analyser les nouvelles données avec lesquelles il n'a jamais été confronté. Il dissèque sans arrêt la soirée en fines particules temporelles. Désorienté, bousculé par la violence dont je fus témoin, j'essaie de séparer le cauchemar de la réalité même si je sais pertinemment que cette chimère est bien réelle.

Je suis très conscient que je n'ai pas imaginé toute cette histoire quand même ! Le sang, le général affalé, immobile sur la petite table dans ce bar sordide. La cervelle de celui-ci éparpillée et collée contre le mur... Cette vision me rend malade.

Par chance, je suis en possession de ce disque, car sans lui je suis certain que les récents événements auraient fait en sorte que mon cerveau se serait noyé dans une pure folie disgracieuse. Sans

cette preuve physique, j'aurais sûrement disjoncté. Toutes les attaches reliant ma vie à cet univers malade et handicapé de toute logique rationnelle feraient sûrement partie du passé.

Comment le tueur a-t-il eu l'information sur le lieu et l'heure de ma rencontre de ce soir ? Ai-je été suivi sans m'en rendre compte ? Je ne pense pas, à moins que... mais bien sûr... Mon ordinateur est sûrement piraté !

Si c'est le cas, impossible de prendre connaissance dès cette nuit du rapport du général, pensai-je à une vitesse surprenante et étourdissante. Je dois attendre à demain pour aller au café internet le plus près afin de visionner le contenu du CD. Non, mieux encore, je me rendrai chez mon bon ami Jacob à la première heure. C'est un crack de l'informatique. Je lui demanderai de venir à la maison vérifier, mais surtout d'éliminer de mon système toutes traces d'effraction ou d'un logiciel-espion. Cette pensée fit réapparaître un semblant de sourire légèrement narquois sur mon visage maintenant plus détendu. Voilà ! C'est exactement ce que je vais faire demain.

Fier de ma clairvoyance face à cette situation pour la moins embêtante, je retire le bouchon du bain. Je prends la serviette déposée sur le couvercle de la cuvette. Après m'être séché, je remets mon peignoir et je vérifie pour la nième fois que le disque se trouve toujours bien dans le fond de la poche, je quitte la salle de bain en direction de ma chambre.

Refermant le livre qu'il tient maintenant d'une seule main en prenant soin de glisser un doigt entre les pages afin de retrouver sans peine la suite de son roman, Robert se redresse. Il a entendu le faible déclic provenant de la serrure se déverrouillant, annonçant ainsi ma sortie imminente de cette pièce.

—Est-ce que ça va mieux ? chuchote-t-il d'une voix douce et compréhensive tout en reprenant confortablement place bien au fond de son fauteuil chéri.

—C'est OK ! lui répondis-je sans arrêter de marcher.

Je continue mon chemin vers ma chambre sans trop de difficultés, mes jambes ayant repris leur vigueur.

—N'oublie pas ton médicament fréro, conseille aimablement mon frère.

—Ne crains rien ! J'ai une migraine carabinée, aucune chance que j'omette de prendre les bonbons du docteur, mentis-je.

Pour une rare fois, je ne suivrai pas les conseils normalement si avisés du nouveau neurologue qu'est devenu Robert.

Je n'ai pas l'intention de prendre quoi que ce soit pour soulager mon cerveau souffrant. Je verrai bien ce que cela va donner. Après tout, puis-je réellement faire confiance au Dr Henry ou à Chrystine ? Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Je suis convaincu d'une seule chose. Les idées claires, voilà ce que je me dois de préserver pour l'instant ! Peu importe que je trouve le sommeil ou non. Je dois avoir toute ma tête afin de tenter d'éclaircir l'histoire ahurissante venue chambarder ma petite tranquillité.

Je ferme la porte de ma chambre derrière moi. Je me rends jusqu'au lit où je m'assieds. J'extrais de l'emballage qui repose sur ma table de chevet deux des fameuses pilules blanches, gracieuseté du doc. Je les émiette entre les doigts et fais basculer les granules du prétendu analgésique au fond de ma petite poubelle située tout contre mon lit. Je recouvre le tout de plusieurs mouchoirs en papier que je froisse intentionnellement. J'ingurgite deux bonnes gorgées d'eau du verre plein à ras bord que j'ai ramené de la salle de bain. Et voilà, plus rien n'y paraît !

Je retire finalement le disque de la poche de mon peignoir. Je glisse délicatement mon trésor entre l'enveloppe de tissu et la mousse rembourrant mon oreiller. Je ferme la lumière, m'étends sur le dos, fixant de mes yeux grands ouverts un plafond invisible. Il semble sans fond tant la noirceur a engouffré mes quartiers.

Malgré ma douleur crânienne grandissante, le stress et l'énervement découlant de cette éprouvante soirée, l'épuisement

vient à bout du tourbillon faisant valser sans relâche mon esprit.
Un sommeil d'une profondeur infinie et d'une noirceur sans rêve
s'empare hypocritement de mon corps courbaturé par la tension.

14

À mon réveil, très tôt en ce début de matinée, ma tête encore légèrement douloureuse implore mon physique ankylosé de demeurer en position horizontale. Mon esprit refuse catégoriquement de remuer la moindre parcelle de ce corps. Il demeure encore prisonnier des vapeurs enivrantes du monde irréel du dieu grec des songes, le fils de la nuit et du sommeil, Morphée.

Refaisant lentement surface, mon esprit se prélassa aux limites bordant la mince frontière séparant le rêve de la réalité. Pas tout à fait convaincu que mes souvenirs de la veille étaient réels, je glisse d'un geste incertain ma main sous mon oreiller à la recherche du fameux disque. Rien ! Je me redresse vivement sur les coudes. Je suis maintenant parfaitement éveillé. Dieu merci, ce n'était qu'un autre abominable tour de mon fichu cerveau. Je déteste cauchemarder de la sorte. Je n'ai quand même pas besoin de ce genre de chimère pour trouver de nouvelles idées de roman.

Je m'assois en croisant les jambes. Je suis soulagé d'être de retour dans la vraie vie.

Je saisis l'oreiller, reprenant minutieusement ma fouille entre les rangées de tissu à peine froissé par ma courte nuit.

Je veux tout de même m'assurer que je n'ai rien planqué à cet endroit. J'ai besoin de calmer mes idées.

Maudit bordel ! Un soupir qui se situe plus près du découragement que du soulagement s'échappe de mes poumons. Je

touche le coin du boîtier protégeant le CD. Au même moment, je perçois les mouchoirs fripés de la veille au fond de ma corbeille. Je retire le disque de sa cachette et le dépose soigneusement sur la table de chevet. Impossible de détourner mon regard de cet objet.

Comme cela peut être déstabilisant de constater que, malgré ses espoirs, la réalité devient plus aliénante que le plus angoissant des cauchemars nocturnes jamais imaginés.

Sans attendre, j'enfile mes vêtements. Je prends bien soin de dissimuler le disque. Délicatement, je le cale entre mon pubis et mon caleçon.

Je descends lentement à la cuisine comme tous les matins. Robert n'est pas encore levé. L'horloge indique à peine sept heures.

J'en profite pour me servir une généreuse portion de céréales que je submerge de lait. J'avale, non, je gobe mon petit déjeuner à toute vitesse sur le coin du comptoir. Je ne me rappelle pas avoir déjà eu autant d'appétit pour le petit déjeuner.

Quelle surprise ! Mon mal de crâne a presque complètement disparu, et ce, sans aucune médication. Et toutes ces années passées à avaler régulièrement cette fameuse drogue. Était-ce seulement pour me soulager ? Tout ça n'est pas très clair. Je verrai à débrouiller ce point plus tard. Pour le moment, j'ai plus important à faire.

Déposé sur le coin de la table, un bout de papier griffonné de la main de Robert m'attend. Il indique qu'il sera absent du pays pour quelques jours. Il s'excuse d'avoir omis de m'en faire part hier soir et m'explique qu'à la vue de mon piteux état, ça lui était complètement sorti de la tête. Une convention, écrit-il, qui regroupe tous les grands neurologues de la planète se déroule en ce moment à Washington. Je ne peux me permettre de rater cette réunion ! Ces mots terminent le bref message de mon frère.

Je suis persuadé que Robert excellera en tant que médecin spécialiste. Son talent, mêlé au don d'apaiser les gens par un

simple toucher, le conduira sûrement à réaliser de grandes choses dans sa vie professionnelle. Je dois sûrement mon bon sommeil de la nuit passée au fait qu'il m'a soutenu et aidé lors de mon arrivée hier soir. Par contre, c'est aujourd'hui que son extraordinaire talent aurait été en mesure de m'aider à atténuer mes récentes souffrances psychologiques.

Pas de problème, je vais m'en sortir sans lui. À son retour, je me promets de tout lui raconter. Comme ça, je vais avoir le temps nécessaire pour mieux comprendre ce qui se passe ici.



Je ne peux tout de même pas débarquer si tôt et sans avertissement chez Jacob ! Bof ! On verra bien... Plus qu'énervé, tendu à la limite, je dirais, je sors.

Aussitôt à l'extérieur, je me précipite vers ma voiture, déverrouille la portière et... merde... Une sirène ahurissante s'échappe de mon capot. En voilà une heure pour faire tout ce boucan semblent crier les oiseaux offusqués. Ils fuient à tire-d'aile. Sans doute espèrent-ils retrouver un peu de calme sous d'autres cieux.

Dans ma hâte, j'ai complètement oublié de neutraliser l'alarme de mon automobile. Je n'ai pas encore acquis le réflexe de désarmer le foutu système antivol de mon véhicule avant d'ouvrir la portière. Ça viendra ! Je suis persuadé qu'avec un peu de temps cela deviendra un automatisme.

Je m'empresse de faire taire la criante sirène.

J'embarque dans mon auto, démarre le moteur et recule sans précipitation jusqu'à la rue déserte de toute circulation. Au même moment, je crois entendre Chrystine me supplier de revenir à la maison pour ensuite l'entendre vociférer, MERDE, MERDE ET MERDE !!!

Maintenant, j'imagine entendre la voix de ma mère adoptive malgré les obstacles et la distance nous séparant l'un de l'autre.

Quelle folie !

Ce n'est pas la première fois que mon cerveau me joue des tours. Auparavant, je n'entendais aucune parole précise. Par contre, là, les mots prononcés par Chrystine résonnèrent très clairement dans ma tête surchauffée. C'est complètement dément. Pourtant, malgré les événements d'hier, je me sens parfaitement sain d'esprit. Mais le suis-je vraiment ?

OK ! Peut-être est-il impossible de se rendre compte de sa propre folie, mais une chose est certaine, ce qui rend inconfortable mon pantalon n'est pas le fruit de mon imagination. Et ça, j'en suis bien certain.

À l'instant même où mon pied appuie sur l'accélérateur pour me diriger vers la demeure de Jacob, je prends la résolution de tester mon équilibre psychologique tout de suite après ma rencontre avec mon ami.

Je souhaite de tout mon cœur que cette stabilité fragile, selon le nouveau neurologue qui se fait maintenant appeler Dr Jordan, n'ait pas été compromise par ce que j'ai vécu hier soir. Je vais m'assurer que le radiorécepteur, que devient ma cervelle par moments, soit une pure création de mon imagination déjà plus que fertile.

C'est peut-être normal dans mon cas. Ce meurtre fait sans doute revivre inconsciemment toute l'atrocité de mes vieux souvenirs. Plus particulièrement la traumatisante journée qui coïncide avec la disparition de mes parents.

Pour ce faire, je me rendrai au parc cette après-midi afin d'y croiser des gens. Je dois absolument vérifier l'exactitude de ma désopilante théorie sur mes nouveaux talents télépathiques auprès d'inconnus.

Je suis très conscient des doutes qui m'assaillent. Est-ce que mon cerveau disjoncte ? Est-il possible d'entendre ce que les gens autour de moi pensent ? Ce n'est pas possible d'avoir la tête aussi mélangée !

Avant tout, je dois absolument voir Jacob pour enfin lire sur l'écran de son PC les documents gravés sur le CD.

Je roule lentement en croisant quelques rares véhicules et je décide d'arrêter prendre un café. Je veux lire les journaux du matin. J'enclenche mon clignotant droit afin d'aviser le véhicule qui circule loin derrière moi de mon intention de pénétrer dans le stationnement pratiquement désert d'une chaîne de restauration rapide. Leur publicité vante les mérites d'un café toujours frais, et ce, quelque soit l'heure du jour ou de la nuit.

Je gare mon automobile près de la porte d'entrée. J'enclenche l'alarme, aussitôt sorti de l'habitacle motorisé.

C'est le rendez-vous dominical des lève-tôt, ce resto !

À peu près toutes les voitures qui circulent, en fait j'en vois que quelques-unes en plus de celle qui se trouve derrière moi semblent converger vers cette halte routière citadine pratiquement déserte.

Je pénètre dans l'établissement. Mon anxiété est palpable. La plupart des tables sont vides. Une légère paranoïa s'infiltré sournoisement dans mon esprit aux aguets du moindre fait inhabituel. Je saisis nerveusement le journal du jour mis à la disposition de la clientèle. Je jette quelques furtifs coups d'œil autour de moi. Rien d'anormal.

Je me dirige vers une serveuse qui semble s'ennuyer à mourir. S'ennuyer à mourir, tu parles d'une expression ! Je ne m'en servirai plus jamais, promis.

Seule derrière un comptoir vide de clients, la jeune femme sourit malgré une nuit blanche qui lui a laissé de larges cernes noirs sous ses yeux fatigués.

—Un bon café, s'il vous plaît.

Mon regard fuit les yeux de la femme pour terminer son parcours sur le carrelage sombre et sans vie du plancher.

—Crème ? Lait ? Sucre ? demande-t-elle d'un automatisme attristant.

Je préfère encore ma folle situation actuelle à la sienne qui transpire d'une monotonie associée à une routine quotidienne ennuyante. Sans que mes yeux quittent le sol, je lui réponds :

—Une crème, s'il te plaît.

Je désire ardemment lui sourire afin de masquer mon profond désarroi, mais j'en suis incapable. Mes yeux s'interdisent à quitter le sol.

Je jette un coup d'œil à la page frontispice du journal. L'angoisse paralyse mon corps me pétrifiant sur place.

Une photographie expose des ambulanciers poussant une civière recouverte d'un sac noir à large fermeture éclair. Je sais pertinemment qui se trouve à l'intérieur. Derrière le véhicule d'urgence, le bar. Ce caboulot maudit qu'est devenu à mes yeux le *Calimaçon* figure sur la photo dans toute sa décrépitude. En gros titre, on lit :

MEURTRE INUSITÉ. UN VÉTÉRAN EST TUÉ D'UNE
BALLE À LA TÊTE.

—Monsieur, votre café... Monsieur ! Monsieur, votre caf...

L'appel répété de la serveuse me ramène à ma triste réalité.

—Oui, oui, excusez-moi !

Géné, je replie expressément le journal, le glisse sous mon aisselle et prends le cabaret que la serveuse me tend patiemment depuis quelques secondes déjà.

Je m'assois à la première table que je rencontre. Elle est située près d'une fenêtre. Je dépose le plateau et dispose le journal devant moi.

Bizarre, aucune voix ne perce les remparts de mon cerveau dans ce restaurant. Par contre, la première page de ce quotidien retient tellement mon attention que j'en oublie mon café. L'article décrit avec justesse, dois-je le spécifier, l'état du corps inerte et encore chaud du général lors de l'arrivée des policiers.

L'inspecteur chargé du dossier lance un appel à la population. Il tente désespérément de retracer un témoin de la scène du

crime, peut-on lire. *Un jeune homme, fin de la vingtaine, de longs cheveux châtain clair, mesurant environ deux mètres se trouvait en compagnie de la victime au moment du drame, est activement recherché par les services d'ordre public pour interrogatoire.*

Après avoir lu cet article, une abondante transpiration marque et délimite les aisselles sur le tissu de mon chandail. Je me sens épié de toute part, pourtant mon regard parcourt la salle pratiquement vide et je ne croise pas les yeux de qui que ce soit s'intéressant à ma petite personne. Me voilà paranoïaque maintenant.

Mal à l'aise, je plie le quotidien, laisse ma tasse de café encore pleine à ras bord et je quitte précipitamment cet endroit.

Mort de trouille, je prends bien soin de glisser le journal sous mon bras afin d'en continuer la lecture, mais cette fois à l'abri des regards indiscrets. Je dissimule le mieux possible le quotidien de l'œil indifférent de la serveuse. Elle est maintenant occupée à servir un nouveau client qui vient tout juste d'entrer.

Sortant d'un pas rapide de l'établissement, je jette nerveusement un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je m'assure que mon bref passage à cet endroit passe aussi inaperçu que possible, je déverrouille la portière sans oublier, cette fois, de neutraliser le système d'alarme de la voiture.

Aucun regard accusateur, simplement l'indifférence du peu de gens bien accoudés à leur table. Une totale insouciance embaume l'atmosphère lors de ma sortie en catastrophe du resto.

Sans perdre de temps, j'extirpe adroitement la Mustang encadrée des autres véhicules du stationnement. Je reprends la route en direction de la demeure de celui que j'ai autrefois rencontré lors de cours d'informatique au Cégep, soit Jacob.

Celui-ci est plutôt du genre intello. Cheveux très courts, affublé de verres très épais aux montures rondes, il sillonnait, les épaules voûtées, les couloirs de l'école. Il tentait, en vain, de passer incognito parmi les autres élèves. Il était le genre d'étudiant qu'on préfère ignorer. Vous voyez le portrait ? Non ?

Jacob semblait vivre sur une autre planète que la nôtre. Il était le souffre-douleur de l'école qui se faisait enfermer dans son casier entre deux cours. Mais c'était aussi celui qui devenait une référence bougrement pratique quand venait le temps de comprendre les complexités de n'importe quelle matière enseignée dans ce collège. Cet intellectuel est devenu notre ami. Nous avons appris Robert et moi à bien le connaître. D'une intelligence au-dessus de la moyenne, Jacob est vétérinaire aujourd'hui. Ses grosses lunettes ont disparu en même temps que son manque de confiance en lui.

S'il est chez lui, il me permettra de me servir de son ordinateur afin de visionner le disque. Par la suite, comme je le connais, il se fera un plaisir de venir faire le grand ménage dans mon système. Il supprimera facilement tous logiciels malveillants installés à mon insu dans l'ordinateur.

En quittant l'aire de stationnement, je remarque un véhicule élégant et luxueux garé tout au fond du stationnement. Une Volvo, je crois. La carrosserie est impeccablement nettoyée et cirée. D'un bleu acier, amplifiant avec grâce et splendeur les jets croissants et aveuglants du soleil matinal, elle s'ébranle à ma suite dès mon départ. La berline prend la même direction que moi tout en gardant une certaine distance entre nous.

Suis-je suivi ? Espionné comme l'a prétendu le général Grant hier soir ? Quelle raison justifie le fait que je sois encore de ce monde ? La chance ? Peu probable.

La netteté mêlée à la rapidité avec laquelle le général a été éliminé ne ment pas. Seul un professionnel de la gâchette peut agir avec une telle froideur d'exécution et une telle précision. Le tueur se doute-t-il que le dossier est en ma possession sous forme virtuelle ? Je ne le crois pas.

C'est plus que probable que ce véhicule se dirige vers un lieu tout autre que le mien, mais je ne peux m'empêcher de suivre attentivement, avec des coups d'oeil inquiets et rapides dans mon

rétroviseur, mon prétendu poursuivant. Il circule à vitesse réduite, à peine cent mètres derrière moi. Je ralentis et me gare sur le bas côté de la rue. La Volvo bleu acier passe à mes côtés sans même ralentir sa cadence.

Je reprends la route tranquillement sans observer d'autres anomalies paranoïaques malgré mes multiples coups d'oeil décochés vers la route. Je me rends bien compte que mes pires inquiétudes sont fondées. Mes pensées me ramènent constamment au tragique événement d'hier laissant tous mes poils hérissés sur ma peau humide. Je me refuse d'interpréter tous les événements se produisant autour de moi comme étant engendré par celui qui a traité le général comme de la merde. Il a peut-être mis fin brutalement à son existence et aurait sûrement été en mesure de faire la même chose de ma vie. Alors ? Comment se fait-il que je fasse encore partie de ce monde ?

Arrivé au carrefour menant à la rue Prescott, je ralentis presque au point de m'arrêter, prenant précautionneusement sur ma droite. La route déserte de toutes âmes mène directement au domicile de Jacob.

J'essaie de me souvenir de l'apparence de la résidence de Jacob. J'y suis d'ailleurs allé qu'une seule fois depuis qu'il y a emménagé voilà maintenant trois mois. Dévalant le chemin légèrement en pente s'ouvrant devant moi, évitant tant bien que mal la multitude de nids de poules plus grands et plus profonds les uns que les autres, je tente de retrouver ou du moins de reconnaître l'emplacement exact du domicile de mon ami.

Tout à coup, je remarque une automobile. C'est la même Volvo que j'avais aperçue lors de mon arrêt au resto et perdue de vue quelques minutes plus tard. Elle progresse paresseusement sur le bitume. Puis elle se gare doucement sur le bas côté d'une rue transversale à celle où ma Mustang ronronne et zigzague au ralenti. C'est bien la même !

Sans plus attendre, je pousse à fond sur l'accélérateur. Le

moteur de la Mustang rugit. Je me dirige à toute vitesse vers la berline de luxe occupée par je ne sais qui, mais qui semble me suivre à la trace depuis ce matin.

Comment peut-il se trouver à cet endroit avant même mon arrivée à destination. J'ai pourtant pris bien soin de vérifier, et ce, plusieurs fois, que je n'étais pas suivi par qui que ce soit. Bien sûr ! Ça ne peut être que ça.

D'après certains films que j'ai visionnés, un émetteur GPS introduit dans les composantes de la voiture peut transmettre en continu, via les ondes satellite, ma position exacte à moins d'un mètre près sur toute la surface du globe. Ce n'est pas beau la technologie ?

C'est peut-être bien beau, mais cela est plus qu'emmerdant en ce moment !

Je me rapproche rapidement du véhicule embarrassant. Arrivant à pleins gaz à la hauteur de la rue où s'est garée la Volvo, je braque mon volant vers la gauche. Dans un crissement de pneus, je m'introduis dans cette même artère. Je freine, bloquant les quatre roues. De longues traces noires apparaissent sur l'asphalte grisonnant et vieillissant. L'auto arrête exactement à la hauteur de la portière du véhicule, côté conducteur, de mon prétendu poursuivant. Les vitres teintées d'un noir lugubre, illégal en passant, ne me permettent pas de distinguer clairement la physionomie de son occupant. De toute façon, il me fait dos. Je distingue seulement que le mec est avantageusement baraqué. Ses épaules musclées ne bronchent pas d'un seul centimètre malgré mon arrivée en catastrophe à ses côtés.

—Ce jeune con m'a repéré ! entendis-je avec ébahissement murmurer au plus profond de mon cerveau.

C'est sans doute le tueur du général et il sait pertinemment que je suis en possession de quelque chose de compromettant pour lui. Il veut le récupérer et attend le moment opportun pour le faire, songai-je maintenant plus en furie qu'apeuré.

Sans attendre que l'homme décide de me faire face et braquer un engin meurtrier dans ma direction, je repasse en première vitesse et repars aussi rapidement que le fougueux moteur de ma voiture le permet.

Je tourne à gauche à la première rue qui se présente à moi. Je fais demi-tour en vitesse faisant valser l'arrière de l'auto. Sans tarder, je retourne à l'endroit où quelques secondes auparavant se trouvait la Volvo. Tiens, plus rien ni personne ! Une rue déserte se dessine devant moi, aucune trace de l'automobile bleu acier qui a disparu tel un mirage.

Maintenant, j'en ai la certitude, je suis bel et bien suivi !

Merde ! Quel imbécile je fais... Le numéro de la plaque d'immatriculation de la berline... Pourquoi ne l'ai-je pas pris en note plutôt que d'agir comme un idiot en fonçant à l'aveuglette vers ma mort ?

À l'avenir, je devrai me servir de ma tête au lieu d'agir impulsivement, dis-je pour moi-même, dépité par mon manque flagrant d'opportunité.

Cette chance se reproduira, je n'en doute pas une seule seconde. Quelle importance ont les informations gravées sur ce disque ? Apparemment plus que je ne le crois ou que je puisse le concevoir.

Avant tout, je dois absolument graver une copie du CD et en prendre connaissance le plus rapidement possible, tout cela dans le plus grand secret, me dis-je, changeant subitement mes plans pour la journée. Je verrai Jacob plus tard. Je prends maintenant la direction de la gare Centrale située au centre-ville. J'ai une idée afin de parvenir à mes fins tout en disparaissant, pour quelques heures, de l'écran de surveillance de mon poursuivant. J'espère que mon plan va fonctionner aussi simple soit-il.

15

Merde, merde et merde ! s'exclame Chrystine en voyant Michaël s'éloigner à bord de son bolide. Où diable va-t-il si tôt ? Peu importe, je ne bouge pas d'ici avant son retour. J'en profiterai pour faire le tour du condo comme l'a exigé cette putain de madame Blankenberge. Elle est absolument certaine que Michaël détient des documents incriminant pour l'organisation. Pour quelle autre raison tenterait-il de semer ses gorilles ?

Je déteste l'idée même de m'insinuer chez mes fils en cachette, surtout pour fouiller !

Pardonnez mon intrusion, les gars, mais je n'ai pas vraiment le choix.

Me voilà bien mal prise. J'aurais dû fermer ma grande gueule plutôt que de parler à cette bonne femme de la CIA. Et tout ça juste pour me rendre intéressante !

Une vieille histoire qui me suit toujours. Ce que je peux être conne quand je veux !

Ces pensées l'accompagnent jusqu'à l'aire de stationnement prévue pour les visiteurs. Elle gare sa voiture, sort de l'auto et se dirige promptement vers l'entrée des résidences, son trousseau de clefs bien en main. Chrystine fit tourner la clef que ses fils lui avaient remise en cas d'urgence dans la serrure et pénètre.

16

Enfin, la station ferroviaire se trouve sur ma gauche. J'immobilise la voiture dans un espace de stationnement qui vient tout juste de se libérer. Je sors de l'auto, mais au lieu de me rendre sur le quai d'embarquement, je prends une tout autre direction.

Je traverse la rue. De gestes vifs et rapides tels ceux d'un chat apeuré, j'évite la multitude d'automobiles circulant à la recherche d'un endroit où se garer. Je m'engouffre, poussant sans ménagement les lourdes portes de verre qui mènent à l'embarcadère du métro.

Je dévale les marches menant au train souterrain deux par deux. Ma main gauche est solidement ancrée à la rampe centrale. Elle supporte en partie le poids de mon corps en assurant mon équilibre. Je me retrouve, le souffle court, le front trempé de sueurs face au guichet donnant accès au métro situé dix mètres sous terre. Jetant un regard anxieux derrière moi, m'assurant de ne pas être talonné ou poursuivi, je paie le droit d'entrée au métro à un homme dans la cinquantaine. Dénué de toute expression, il a l'air de s'emmerder royalement. D'ailleurs, qui aimerait passer sa journée enfermée dans une bulle de verre profondément enfouie sous terre ?

J'ai assez de mes problèmes sans commencer à analyser ceux des autres quand même !

J'introduis le billet reçu comme droit de passage dans une petite fente sur ma droite. La barrière se déverrouille automati-

quement, cédant sans aucune difficulté à la pression exercée par mes bras, me permettant ainsi de pénétrer sur le quai.

Par chance, un train constitué de cinq wagons se trouve déjà sur place. Un dernier signal sonore faisant un bruit sourd tel un antique klaxon défraîchi par le temps indique le départ imminent de mon tout nouveau transporteur.

Je m'empresse de prendre place à l'intérieur du wagon, pénétrant au moment même où les portes coulissantes se referment en émettant un indisposant bruit de métaux froissés. Ce brouhaha ne fait qu'accroître le malaise déchirant sans répit mon système nerveux déjà passablement malmené.

Debout au centre du wagon, les brusques secousses annonçant le départ du train m'obligent à agripper solidement la barre verticale se trouvant à la hauteur de mes yeux. Quelques minutes plus tard, je me laisse transporter à toute vitesse vers un autre quartier de la ville. Le train s'arrête docilement sur le quai de la station suivante.

Reprenant ma course folle, je m'extirpe du wagon, monte en vitesse l'escalier permettant de changer de métro afin de repartir en direction opposée. Je réussis à me rendre sur l'autre quai au moment même de l'arrivée de ma correspondance. Aussitôt que les portes du wagon s'ouvrent, je m'enfonce dans l'habitacle. Cette fois-ci, je m'assois sur un inconfortable siège de métal recouvert d'un tissu craquelé rouge imitant maladroitement le cuir.

—Il m’a repéré et a filé à toute allure espérant me semer, déclare Bruce d’une voix froide et inexpressive, les yeux plissés scrutant les environs immédiats. Il a sûrement pensé que nous le suivions par le biais du GPS de son auto, reprit-il un sourire en coin. Le jeune a laissé sa voiture à la gare Centrale. Il a pris le métro et est maintenant à la station McGill, déclare calmement Bruce dans son portable. Ne vous inquiétez pas, je ne le lâche pas d’une semelle, indique-t-il nonchalamment, je suis bien positionné, légèrement en retrait de l’autre côté de la rue et j’attends simplement de le voir sortir de la bouche de métro, et ce, d’une minute à l’autre, résume Bruce avec fierté à son supérieur, prenant un ton se voulant rassurant.

—Parfait, demeure invisible à ses yeux cette fois-ci et garde le contact visuel sur ta cible tout en m’indiquant, au fur et à mesure, ses moindres déplacements jusqu’à sa destination finale, ordonne James légèrement nerveux et mettant aussitôt fin à la conversation.

James compose anxieusement un simple numéro de quatre chiffres sur son portable et fut immédiatement en contact avec sa patronne.

—Tout va bien madame, nous continuons la surveillance à distance. S’il y a des développements, je vous les transmets sans tarder, dit rapidement James déglutissant le plus silencieusement

possible, la voix voilée et saccadée par une anxiété incontrôlable.

Lorsqu'il s'entretient avec la numéro un de l'organisation, sa difficulté à surmonter et à dissimuler sa crainte de provoquer encore la colère de sa patronne résonne dans sa voix. Un autre échec, avait-elle spécifié, serait son dernier. James tient trop à la vie pour vérifier l'exactitude des dires de cette femme. Il sait parfaitement que cette folle dit vrai !

Sa correspondante met fin à la communication sans lui dire quoi que ce soit d'autre.

Avec soulagement, laissant entendre une bruyante expiration, James se rassoit dans son fauteuil. Il scrute avec un intérêt peu commun le petit point rouge se déplaçant maintenant avec lenteur sur son écran récepteur déposé sur son bureau.

La marque lumineuse cesse de bouger, puis oscille très lentement, presque sur elle-même, ne se déplaçant vers la droite que sur une distance d'à peine un mètre avant d'arrêter de nouveau et de recommencer son manège dans le sens contraire.

La manœuvre se répète ainsi, sans arrêt, une dizaine de fois avant que le clignotant rouge de l'écran ne fasse place à la dure vision d'un noir apocalyptique pour James et Cie. Une rupture temporaire de contact tente de se rassurer James. Son cerveau est tout de même inquiet. Le mouchard électronique dissimulé adroitement sur Michaël a toujours été et est encore d'une grande fiabilité jusqu'à maintenant infaillible.

Au même moment, un bip strident résonne. L'émetteur-récepteur FM attaché à la ceinture de James le fit sursauter mettant fin à son questionnement. Concentré sur son écran maintenant vide de toute trace du jeune Muller, cherchant du regard un indice éclaircissant ce phénomène inexpliqué, il saute de sa chaise portant la radio à sa bouche grande ouverte par la surprise.

Les yeux arrondis par une colère, sombrant rapidement dans la crainte de douloureuses représailles de la part de sa patronne, il empoigne le petit combiné. Il colle le petit récepteur à son oreille

droite avant même qu'une deuxième sonnerie se fasse entendre. Une nervosité viscérale lui transperçant le bas ventre, il répond sans laisser à son interlocuteur le temps de parler.

—Que se passe-t-il encore ? Je n'ai plus aucun signal sur l'écran de mon récepteur ! As-tu au moins un contact visuel avec le jeune ? Réponds-moi, ça presse ! ordonne James, le visage crispé par une peur facilement palpable dans sa voix tremblotante.

Jamais auparavant James n'avait eu aussi peur d'être confronté à un échec. C'était pourtant très clair dans sa tête, il était inconcevable, voire impossible de perdre toutes traces de ce garçon ! La technologie de pointe dont il dispose ne lui a jamais fait défaut.

—On ne doit absolument pas le perdre de vue, tu as bien compris ? reprit James dont l'appréhension viscérale le perturbant s'est vite transformée en une profonde agressivité envers son subalterne.

—Calme-toi ! finit par dire bêtement le traqueur. Moi aussi, je l'ai perdu de mon écran, mais je ne deviens pas fou pour autant. Cesse de t'inquiéter, il est entré dans une boutique voici quelques minutes. Je me trouve face à l'entrée du magasin, juste de l'autre côté de la rue. J'attends qu'il ressorte afin de poursuivre ma filature.

—Tu es malade ou quoi ? hurle James dans le combiné.

Le visage écarlate, l'homme fait les cent pas dans son petit bureau, puis poursuit :

—Va immédiatement à l'intérieur de la boutique et vérifie discrètement qu'il s'y trouve toujours ! ordonne-t-il fermement, abaissant tout de même d'un cran la virulence du ton de sa voix rauque.

Il se dégage dans la pièce une odeur pestilentielle créée par l'abondante transpiration découlant de l'insoutenable crainte que vit James en ce moment. Une insignifiante erreur peut s'avérer impardonnable dans ce métier peu orthodoxe, voire fatale.

—OK, OK ! J'y vais tout de suite ! Ne panique pas ! répond Bruce d'une voix frôlant l'impatience.

Il traverse prudemment l'artère commerciale évitant tel un toréador chevronné les véhicules indifférents à sa présence. Il fonce, tête première, en direction de la porte toute grande ouverte du magasin de vêtements unisexes.



Personne ne m'a suivi, j'en suis certain, pensai-je, balayant des yeux la foule anonyme sortant du métro. Je jette un dernier regard circulaire empli d'anxiété. Soulagé par l'indifférence totale des gens autour de moi, j'entreprends de sortir du train souterrain au centre d'une horde de passagers se bousculant. C'est dément. Les gens se pressent sans ménagement les uns contre les autres vers la sortie donnant sur la rue.

Quittant ma cachette provisoire, j'ouvre les larges et pesantes portes vitrées donnant accès au monde extérieur. Mon regard aveuglé par la vive luminosité du soleil montant ainsi que l'odeur nauséabonde de l'air vicié, le tout commandité par les émanations excessives de gaz carbonique des véhicules, m'arrache une grimace d'inconfort. Mes yeux, retrouvant rapidement leur acuité normale, recherchent un indice démasquant toute trace de mon poursuivant.

Ne remarquant absolument rien d'inhabituel autour de moi, un sentiment de réussite gonfle mon ego. Cette sensation envahit les moindres fibres de mon corps d'une satisfaction peu commune.

Accompagné d'une grande fierté d'avoir réussi mon escapade matinale dans le seul but de semer l'inconnu, je marche maintenant rassuré. Je ne crois plus être espionné ni suivi dans mes allées et venues. Les gens autour de moi sont pressés de se rendre je ne sais où, tandis que mes pas rapides m'amènent vers le café internet le plus près situé juste au coin du prochain pâté de maisons.

Soudain, une ombre à la carrure peu commune se démarque parmi les quelques marcheurs déambulant de l'autre côté de la rue. L'impressionnant personnage se tient en retrait, juste en face de moi, du côté opposé de l'artère commerciale d'où je viens à peine de débarquer. Enveloppé dans l'ombre de l'étroite et obscure ruelle séparant deux bâtisses ancestrales, quelqu'un se terre. Mon sixième sens m'avertit que c'est l'homme qui me talonne depuis ce matin. Il feint, avec une désinvolture alarmante, de suivre des yeux les passants traînant nonchalamment devant son refuge.

Avec plus d'intensité, je scrute les environs à la recherche de la Volvo. Surprise ! La voilà à moins de cent mètres à la gauche de ma position. Comment est-ce possible ? Comment peut-il connaître mon itinéraire à l'avance maintenant que je me déplace sans ma voiture ?

J'en déduis simplement que le système GPS de ma Mustang n'est pas le coupable qui indique ma position à mon poursuivant.

Incommodé par la déstabilisante réalité de ces pensées, je scrute d'un regard circulaire un endroit sécuritaire pour me planquer. Cette ingérence non désirée de la part de cet homme dans ma vie privée me trouble, me choque.

D'un pas rapide, je zigzague sur le trottoir, évitant du mieux que j'en suis capable les flâneurs en extase devant les vitrines. Elles exposent des marchandises de qualité douteuse et proposent aux innocents touristes le souvenir ou le cadeau apparemment parfait.

Longeant la rue d'un pas décidé et tournant la tête en direction de l'emplacement où se terrait le gorille à l'apparence humaine, je perçois que celui-ci se glisse parmi les marcheurs. Il prend sans hésiter la même direction que moi. Je me doute bien que le CD intéresse ce gars, mais avant tout, je dois absolument découvrir le comment et surtout le pourquoi de sa présence ici. L'émetteur GPS se trouve assurément sur ma personne ! Sinon, comment expliquer que l'inconnu ait si aisément retracé ma position malgré

tous les changements apportés à mon itinéraire depuis la gare Centrale.

Il faut absolument que je débusque l'emplacement exact de ce mouchard afin de le détruire sans tarder. C'est le seul moyen pour que je puisse enfin retrouver ma tendre solitude. Celle-ci me manque énormément.

Une boutique de vêtements unisexes ayant la porte d'entrée ouverte se présente sur ma droite.

Voici l'endroit idéal pour trouver quelques minutes d'isolement, pensai-je rassuré un peu. Je tente d'entrevoir l'inquiétante silhouette de mon poursuivant qui est maintenant invisible à mes yeux. Il ne doit pas se trouver bien loin de ma position actuelle.

Je pénètre le plus discrètement possible dans la boutique. Je regarde droit devant moi, espérant ainsi faire croire à l'inconnu que je n'ai pas repéré sa troublante et inquiétante présence dans les parages.

À l'intérieur, une jeune femme, plutôt mignonne, me gratifie d'un sourire avenant en spécifiant d'une voix douce et agréable :

—Si tu désires quoi que ce soit, fais-moi signe...

—Justement... lui répondis-je le plus calmement possible. Un individu me pourchasse depuis ce matin et j'ai un urgent besoin d'aide ! lançai-je nerveusement, jetant sans cesse des regards apeurés vers le trottoir.

Je me dissimule du mieux possible, courbant mon long corps derrière la vitrine encombrée de pantalons, de jupes et de chandails plus colorés les uns que les autres.

Je suis bien conscient du côté burlesque de ma position. Si le ridicule ne tue pas, il peut de temps à autre nous aider un peu.

—Dis-moi tu, s'il te plaît ! s'exclame-t-elle, rigolant gentiment. Que puis-je faire exactement pour te venir en aide ? dit-elle le plus sérieusement de monde.

Son regard est incrédule et incertain. Elle tente, les yeux rivés sur moi, de bien saisir mes propos ainsi que la portée de

mes paroles. Tout cela lui semble tellement loin de sa réalité.

Son attitude laisse transparaître une légère hésitation voilant ses beaux yeux gris qui brillaient d'une joie de vivre peu commune, quelques secondes avant mon curieux boniment.

—J'avoue que ta façon d'aborder les femmes est très originale, se moque-t-elle tendrement, fixant maintenant la pointe de ses souliers, mais pas de chance. J'ai un copain que j'adore et...

—Je ne te fais pas la cour !

Je hoche négativement la tête, dépité par la conclusion hâtive traversant l'imagination fertile de cette fille.

L'impatience qui me gagne sculpte de nombreux plis d'inconfort sur la peau moite de mon front, puis brusquement, je déclare :

—Je suis réellement dans le pétrin !

Elle doit en voir de toutes les couleurs par ici. Tous ces types, ceux d'apparence normale, dois-je préciser, mais au comportement psychologique quelque peu bizarre doivent être monnaie courante dans ce quartier chaud.

Ce quadrilatère est réputé pour ses réseaux très bien structurés de prostitution et de petits revendeurs de drogues. Ces itinérants du plaisir arpentent inlassablement les trottoirs, croisant sans gêne aucune les passants.

Les touristes tentent, discrètement bien entendu, d'immortaliser sur leur pellicule les filles déambulant le long du trottoir. Peu décentes, elles exhibent sans aucune pudeur leurs maigres et déplorables attributs physiques.

Ne tenant plus en place et à la demande expresse de mademoiselle, je reformule ma requête :

—C'est une trop longue histoire à raconter, mais je t'en prie, aide-moi !

—Eh bien ! Si tu veux ma collaboration, reprit-elle les traits durcis par l'incompréhension, explique-moi en détail quels sont tes problèmes, continue-t-elle le plus sérieusement du monde.

Par la suite, je verrai ce qu'il m'est possible de faire pour t'aider, exige-t-elle, le coin gauche de ses lèvres pulpeuses mimant un mince rictus complice, mettant au défi la crédibilité de mes propos.

—Tout ce que je sais...

J'hésite. Après tout, je n'ai rien à perdre.

—OK... repris-je bien décidé à me sortir de cette impasse. Un inconnu me suit depuis ce matin. J'en déduis qu'un émetteur GPS miniature est dissimulé sur moi et je dois le trouver au plus vite afin de le détruire. Je dissimule volontairement l'historique réel de mes récentes péripéties, omettant intentionnellement plusieurs détails. Puis-je examiner attentivement mes vêtements dans cette cabine d'essayage ?

Je désigne, le bras tendu, un exigu placard.

—Va plutôt au fond du magasin, la cabine est plus spacieuse, répond-elle, indiquant de son joli petit menton une porte légèrement en retrait tout au fond du commerce. Si tu as besoin d'aide, n'hésite pas. Élyse... Mon prénom est Élyse, signifie-t-elle, sans me laisser de ses yeux interrogateurs, reprenant lentement sa place derrière le comptoir.

Cela ne doit pas être tellement difficile de débusquer une petite pièce de métal ou de plastique insérée dans une couture de vêtement. De toute façon, il faut bien qu'elle y soit. Un vêtement trafiqué laisse sûrement une trace, peut-être infime, mais quand même, une toute petite trace, me dis-je rempli d'espérance.

Je pénètre prestement dans la salle d'essayage indiquée par Élyse.

Si cette cabine est spacieuse, j'ose à peine imaginer l'étroitesse des autres. J'ai à peine un mètre carré pour me changer. Je me déshabille totalement ne gardant que mes chaussettes.

Prenant impatiemment chaque morceau de linge, je glisse méticuleusement mes doigts tremblotant le long de chaque couture, de chaque vêtement. J'espère qu'un petit renflement solide se laissera découvrir et viendra ainsi confirmer mes folles suppositions.

Rien ! Le néant ! La colère gagne du terrain. Elle remplace maintenant ce sentiment glacial qu'est la peur. Minutieusement, je recommence à faire courir frénétiquement mes doigts sans toucher l'objet tant convoité. Incrédule, je recommence à enfiler mes vêtements, espérant qu'une idée de génie se pointe au sein de mon cerveau stressé, hargneux et fatigué.

—Alors ? s'enquit Élyse sur un ton frisant l'impatience.

—Je ne trouve absolument rien.

Anxieux et désespéré, je termine de remonter vivement mon pantalon pendant qu'Élyse se rapproche de la cabine. J'entends des ricanements qui proviennent de l'autre côté de la porte. Elle me prend pour un dingue ! Elle a peut-être tout à fait raison ! J'ai moi-même de la difficulté à départager chimère et réalité.

—Tu sais, dans les films ces petits gadgets sont souvent dans les chaussures ou tout simplement implantés sous la peau, conclut-elle, un rire poli faisant tressauter légèrement sa voix.

Je reste sans mot dire. Ses conclusions sont d'une simplicité théâtrale, mais d'une logique aveuglante. Il est bien plus simple pour eux d'insérer ce bidule dans un emplacement... Mes espadrilles ! Pour quelle raison n'y ai-je pas pensé plus tôt. Merci, belle inconnue.

—Tu as sûrement raison !

Cette idée m'encourage. Je sors partiellement habillé de la cabine mon chandail et mes espadrilles en main.

—Prends celle-ci, dis-je, lui tendant mon espadrille gauche qu'elle prit du bout des doigts, un certain dégoût dessiné sur son beau visage. Essaie de trouver s'il a été trafiqué le moins possible pendant que je vérifie l'autre, la suppliant du regard.

Je lui fais dos pour mieux profiter de la lumière du néon au-dessus de ma tête. Examinant minutieusement mon soulier de course en le faisant pivoter de tous les côtés, je sursaute lorsqu'Élyse me demande d'une voix éteinte par une curiosité teintée d'incrédulité :

—Excuse-moi !

—Tu as trouvé quelque chose ?

Curieux de partager sa découverte, je me retourne expressément pour lui faire face.

—Veux-tu me raconter la vraie histoire, si tu tiens tant à ce que je t'aide ? dit-elle son regard inquisiteur transperçant le mien. Et je ne veux que la vérité, m'implore-t-elle, ses yeux prenant un air frustré empreint d'une curiosité malsaine.

—Qu'est-ce qui te fait croire que je mens ?

Je suis ébahi par sa clairvoyance. Je lui décroche tout de même un regard feignant la surprise. Sans attendre réellement de réponse à ma question... Ai-je besoin absolument d'une réponse ? Non. Je sais pertinemment qu'elle me demandera de quitter les lieux si je n'éclaire pas sa lanterne immédiatement. Je n'ai pas besoin d'être télépathe, juste à lire l'expression alarmée de ses yeux fixés sur mon visage, je le sais parfaitement.

Après tout, peu importe... Je lui résume rapidement les événements rocambolesques des dernières heures, laissant intentionnellement de côté tout ce qui touche au meurtre dont je suis le témoin principal.

Je lui confie l'existence du mystérieux disque compact qui m'a été remis par un inconnu. Je relate ma course effrénée depuis la gare Centrale afin de semer mon poursuivant indésirable jusqu'à mon apparition ici, dans son lieu de travail.

—Ton histoire est digne des plus grands films d'espionnage, reprit-elle un rictus sceptique dessiné sur ses lèvres, exprimant bien ses doutes quant à la véracité d'un tel conte.

—C'est pourtant la vérité !

Offusqué et d'un geste théâtral, je sors le disque compact de mon caleçon pour prouver mes dires.

—OK ! OK ! Je te crois, mais ça n'a aucun sens.

Elle jette un coup d'œil furtif à l'espadrille qu'elle tient toujours du bout des doigts puis me regarde de nouveau incrédule.

—Tourne-toi, m'ordonne-t-elle sans attendre, d'un air sérieux et sans équivoque.

—Pourquoi ? Qu'as-tu...

Malgré mon étonnement, je me tais et j'obéis tout de même à sa demande. C'est très clair dans ma tête, je n'ai pas le choix. Je dois faire ce qu'elle demande, sinon...

—La petite cicatrice que tu as derrière l'épaule... commence-t-elle hésitante.

Elle fait glisser doucement ses doigts sur ma peau à la hauteur de mon omoplate gauche.

—Quelle petite cicatrice ?

Incrédule, je me contorsionne la tête au maximum, tentant ainsi d'apercevoir cette marque.

—Juste là, répond-elle, déposant à nouveau tendrement un doigt contre la peau de mon dos. Je sens comme une petite bosse à cet endroit-là, continue-t-elle. Viens voir dans le miroir de la cabine, dit-elle lentement, avec douceur.

Elle laisse tomber mon espadrille au sol tout en saisissant ma main, me tirant vers la porte ouverte de la cabine.

Je la suis sans dire un mot, étourdi par cette nouvelle donnée impliquant une partie de mon existence dont je n'ai aucun souvenir conscient. Je me souviens maintenant... Chrystine affirme que cette minuscule empreinte a toujours décoré mon dos.

—Regarde...là, indique-t-elle du bout de son doigt dès le moment où je fais dos à la glace.

Elle me croit maintenant ! Du moins en partie...

Je tente de palper l'infime cicatrice. Que ce soit de la main gauche ou de la droite, il m'est impossible de toucher à l'endroit désigné par Élyse.

—Tu as un couteau ou un exacto ?

—Tu n'as pas l'intention...

Élyse ne peut terminer sa question. Elle se laisse tomber sur le petit banc fixé à la cloison de la petite salle. Blanche comme

un drap, elle parvient avec difficulté à formuler, hochant négativement de la tête, son désarroi face à ma demande.

—Il n'est pas question que je joue les chirurgiennes ! J'étudie en communication, pas en médecine ! débite-t-elle, offusquée, se prenant la tête entre les mains, continuant de la secouer négativement d'une épaule à l'autre.

—Mais tu dois m'aider !

—Oublie ça ! Je suis incapable de rester consciente à la simple vue du sang, alors imagine faire une incision dans la peau de quelqu'un... Va à la clinique médicale ou à l'hôpital, mais oublie-moi. Tu as compris ? dit-elle se relevant lentement, se soutenant du bras droit légèrement plaqué contre le mur afin d'assurer son équilibre encore précaire.

—Alors, sors d'ici, je vais essayer quelque chose.

Je fulmine contre cette situation peu conventionnelle.

—Le mur du fonds est solide, j'espère ?

Je recule jusqu'à la porte de la salle d'essayage et sans attendre sa réponse, je m'élance sans grande conviction, je l'avoue, vers le mur devant moi. Avant de le percuter, je me retourne à demi, laissant mon dos absorber le choc de la collision. Je reprends le même manège plusieurs fois, et ce, de plus en plus violemment. La cloison est plus résistante qu'elle en a l'air. Par contre, mon omoplate s'insurge contre cette méthode d'automutilation archaïque et plus douloureuse qu'autre chose.

Je ne sais pas si cette folie passagère va donner le résultat escompté, mais une chose est sûre la peau de mon dos affreusement mise à rude épreuve prend une teinte rougeâtre et s'épaissit à vue d'œil. L'inflammation causée par les chocs répétés s'intensifie et une vive douleur m'éperonne jusqu'à la base de la boîte crânienne.

—Arrête tes conneries ! implore Élyse, le visage hagard, au bord des larmes.

Une dernière fois.

Je reprends du même coup ma course endiablée vers le mur

intact malgré les secousses répétées que la paroi a subies sans broncher.

Suite à cette dernière tentative afin de neutraliser, si ma théorie du GPS est bonne, la petite protubérance dans mon dos, je m'affaisse sur le tapis, la douleur me sciant les deux jambes.

—Je crois que tu as raison, dis-je entre deux plaintes. Je vais devoir consulter de toute façon un médecin maintenant, repris-je souriant en me moquant péniblement du ridicule de la situation. Tu dois me trouver complètement débile.

Timidement, j'évite son regard accusateur.

—Ben... Mets-toi à ma place, réplique-t-elle sèchement. Tu débarques ici, je ne te connais pas et tu me racontes une histoire à dormir debout. J'aimerais bien voir ta réaction si cette situation était inversée !

—Je te croirais complètement folle, répondis-je, tentant de rire entre deux élancements. Ne t'en fais pas, je me rhabille et je te laisse tranquille.

Je me remets péniblement sur les jambes, grimaçant à chaque mouvement sollicitant les muscles endoloris de mon dos.

—Tiens, voilà ton espadrille conclut-elle, embarrassée, haussant les yeux au ciel, lançant mollement la chaussure à l'intérieur du cubicule pour ensuite fermer la porte derrière elle.

—Merci pour ta patience.

Ma gaillardise m'embête et me gêne. Je m'en veux un peu de lui avoir fait subir ce pur instant de folie. Au moment où je termine de lacer mes souliers, j'entends Élyse qui d'une voix enivrante accueille un autre client.

—Je peux vous aider ?

—Non merci, je jette simplement un coup d'œil, dit une voix masculine d'une rare politesse.

Je perçois le glissement de pas feutrés sur le tapis recouvrant le sol, s'approchant de ma position.

—Peut-être... se ravise l'homme à la voix rauque. Un jeune

homme est venu ici il y a quelques minutes et j'aimerais savoir où il se trouve, je ne l'ai pas vu ressortir de votre commerce.

À ces paroles, je stoppe sèchement tout mouvement pouvant laisser deviner ma présence en ce lieu. J'étouffe difficilement un élanement subit dans le dos d'une main posée sur ma bouche.

—Vous ne pouvez pas l'avoir vu sortir...commente Élyse sans la moindre hésitation.

Ça y est, il m'a retrouvé et Dieu seul sait ce qui va maintenant se passer. Elle va me croire maintenant !

Je déglutis un trop-plein de salive engendré par mon silence et assurément par une frousse peu commune.

—Il m'a gentiment demandé la permission d'aller à la salle de bain, puis est sorti en catastrophe par la porte de service arrière, mentit calmement Élyse, indiquant l'arrière-boutique d'un geste théâtral de la main. Mais qui êtes-vous ? demande-t-elle avec méfiance scrutant attentivement le va-et-vient nerveux de l'homme qui ne cesse de jeter de rapides coups d'œil autour de lui.

Elle a du cran cette fille. Beaucoup de cran, songeai-je caché dans mon minuscule refuge, attendant la suite des événements avec courage.

—Police ! répond brusquement l'agent sans même la regarder. Merci de votre coopération, mademoiselle, remercie froidement l'homme en sortant rapidement du magasin.

Police mon cul ! Il y a longtemps qu'il m'aurait intercepté pour m'interroger à propos d'hier soir s'il était policier. Mais qui sont ces enfoirés ? Le seul lien apparent entre ce gars et moi se résume au général.

Le chemin est maintenant libre, m'indique Élyse. Il est sorti en courant du magasin portant à sa bouche un minuscule téléphone portable.

Elle poursuit son monologue avec furie.

—Veux-tu bien me dire dans quelles emmerdes tu t'es foutu ? Et de quel droit es-tu venu te planquer ici ? Je ne veux pas de

problème avec la police, moi !

—Est-ce qu'il t'a montré sa plaque de policier ?

—Non, mais...

J'entrouvre légèrement la porte de la cabine, risquant un regard dans la boutique. Les explications à tout ceci se trouvent probablement sur le CD que je n'ai pas encore eu la chance de visionner ?

—Tu es bien certaine qu'il n'est plus dans ton champ de vision ? continuai-je plus nerveux que jamais.

—Attention ! Le voilà qui revient ! avertit Élyse, une peur non feinte faisant vibrer sa voix.

Je referme juste à temps la porte battante. Me retranchant dans ma petite cachette, je l'entends demander :

—Vous pourriez m'indiquer la porte par laquelle il s'est enfui ?

—Pas de problème, réplique-t-elle aussitôt avec audace et fermeté. Venez avec moi.

Je les entends passer tout près de moi, se dirigeant vraisemblablement vers l'entrepôt du magasin. Une porte s'ouvre laissant entendre un bruit métallique de pentures mal huilées.

—Par là ! désigne-t-elle, le bras tendu vers la ruelle.

Une sonnerie de téléphone retentit dans la boutique. Je sursaute sur place. Je me tiens prêt à faire face au pseudo-policier si jamais il découvre ma présence ici.

Un bruit sourd m'indique qu'on ferme avec vigueur la porte de l'arrière-boutique. J'entends Élyse s'excuser poliment auprès de l'homme, il faut qu'elle réponde sans faute au téléphone.

Je pense rapidement. C'est soit une amie qui veut placoter ou son patron qui lui demande un compte-rendu de ses ventes effectuées dans la dernière heure.

Des pas légers et rapides ne pouvant appartenir qu'à Élyse résonnent à mes oreilles. Je suis à l'écoute du moindre mouvement dans le commerce. J'entends les excuses d'Élyse à son

patron, car je suppose que c'est lui. Elle lui explique rapidement son impossibilité de parler pour l'instant, car elle se trouve en compagnie d'un client. Elle raccroche le combiné après avoir émis les formules de politesse habituelles.

Pendant ce temps, de lourds pas tournent en rond devant la mince porte me séparant de problèmes que je présume majeurs. Je cesse de respirer, espérant que ma présence en ce lieu reste incognito.

—Excusez-moi, je peux vous être utile pour autre chose ? lui demande Élyse d'un ton légèrement agacé. J'ai beaucoup de travail, continue-t-elle du même souffle.

—Merci pour tout, répond l'homme à la voix rauque, tout en s'éloignant de ma position.

—Bonne fin de journée ! lance avec désinvolture Élyse.

—C'est ça, bonne journée !

Son bon vœu dégage plus de frustration que de politesse. Le ton de sa voix indique très bien que le bougre est plus que contrarié par l'insuccès de ses recherches.

C'est avec soulagement que mes poumons reprirent vie lorsque j'entendis les petits pas vifs d'Élyse revenir en ma direction.

—Cette fois, c'est OK. Il est parti. Ne bouge surtout pas de là, je ferme la porte à clefs et je reviens.

Obéissant aveuglement à sa demande, j'attends avec impatience son retour signifiant que la voie est libre de tout danger pour l'instant. Mon épaule me fait souffrir énormément. Ma peau devenue d'un rouge écarlate prend de l'expansion au point que je ne peux pratiquement plus me servir de mon bras gauche. Chaque mouvement n'est que souffrance. La douleur me harcèle au plus profond de mon être.

Comment se fait-il que ma vie soit de nouveau perturbée à ce point ? Tout était trop beau pour durer.

En un seul week-end, je laisse mon amie de cœur, j'assiste à

un meurtre « live », je me fais bousculer par un inconnu et tout ça pour je ne sais quelle raison. Que va-t-il encore m'arriver ? J'ai maintenant une peur paranoïaque des étrangers et de tout ce qui m'entoure. C'est sans compter l'inconfort maladif qui agresse mon esprit jusqu'à mon corps tout entier.

—Parfait, tu peux sortir de là, nous sommes maintenant seuls.

Les paroles d'Élyse me parviennent avant même que le déclic provenant de la serrure, indiquant que la porte est bien verrouillée, ne me soit clairement arrivé aux oreilles. Elle ouvre la porte de la cabine d'essayage demandant que je reste penché et à l'écart de la vitrine.

Je sors rapidement de ce trou à rat qu'est ma minuscule cachette. Je tente de dissimuler une grimace causée par un farouche élanement percutant mon dos.

—Viens avec moi dans l'arrière-boutique, reprit-elle, enveloppant ma main dans la sienne qui est chaude et humide. Il y a un ordinateur doté d'un lecteur CD où tu vas pouvoir visionner ton disque apparemment si important pour plus d'une personne, poursuit-elle le regard inquiet, mais étincelant d'une curiosité exigeant plus qu'une simple explication.

Péniblement, je lui emboîte le pas jusque dans l'arrière-boutique. Je suis curieux, mais apeuré par ce que je vais découvrir lors de la lecture de ce disque compact. Je le ressorts de mon caleçon avec précaution et m'assieds sur la chaise légèrement rembourrée qu'Élyse me présente négligemment de la main.

Voici enfin le moment que j'attends. L'heure de vérité quoi !

J'insère la cause hypothétique, présumée de tous mes récents ennuis dans le lecteur de CD-ROM. L'ordinateur est légèrement désuet comparativement aux nouvelles générations de PC beaucoup plus puissants.

Un léger sifflement se fit entendre lorsque l'ordi démarra le lecteur qui fit tourner le disque. C'est avec la plus amère déception

que mon regard explore l'écran à la recherche d'icônes permettant l'ouverture du mystérieux dossier. Aucun dossier n'apparut. Seulement une phrase toute simple et on ne peut plus claire illumine l'écran :

« Mot de passe »

—Qu'est-ce que tu attends ? m'interroge Élyse penchée au-dessus de mon épaule, suivant avec attention le déroulement des opérations.

—Bon ! Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie, dis-je pour moi-même sans répondre à l'interrogation émise par Élyse.

Pourquoi ne m'a-t-il pas révélé ce mot pourtant si important en me remettant le disque. Sans lui, l'accès au dossier est foutu. Il me semble que cela aurait été plus intelligent de la part du général de me donner ce mot de passe en tout premier lieu plutôt que de me déblatérer sa horde de mises en garde contre mon entourage familial, explosai-je, vociférant, insultant la mémoire de cet homme.

Je vais devoir trouver une façon de prendre contact avec Jacob sans être repéré, et ce, le plus tôt possible.

—Merde ! Merde ! Et merde !

Furieux, je frappe violemment de mon bras encore valide le petit bureau de bois sur lequel repose l'ordi.

—Tu ne connais pas le mot de passe ? s'inquiète Élyse.

—Bien non ! Le gars est décédé avant de me le révéler !

Ma réponse se veut sarcastique. Je fixe l'écran. Je suis éberlué, non, plutôt frustré devant ces trois mots d'une telle simplicité à lire, mais d'une complexité maladive à faire disparaître de l'écran.

Malgré tout, je tente aléatoirement différents mots qui me viennent à l'esprit. Je commence à taper sur le clavier : « *GÉNÉRAL* ». Sur l'écran apparaît : « Mot de passe invalide ». Je recommence : « *GRANT* ». « Mot de passe invalide » s'affiche de nouveau.

Qu'est-ce que ça peut bien être ? m'entends-je penser tout haut. Réfléchis Michaël, réfléchis... Peut-être... Je n'ai rien à

perdre, alors je tape de nouveau : « *MICHAËL* » et presse la touche **Entrée**. Toujours la même putain de réponse : « Mot de passe invalide ».

Entre deux élancements, il me vient une idée. Le courriel qu'il m'a fait parvenir était signé d'un drôle de nom. J'essaie de me souvenir... Bof... Je vais essayer une dernière fois, ensuite je me tire d'ici et je trouve Jacob au plus vite.

Je suis persuadé qu'il sera en mesure de déjouer les contrôles de sécurité du programme pour qu'enfin je puisse lire ce satané dossier.

Je tape : « *BABYLONE* », puis presse encore **Entrée** et j'attends encore l'apparition du fameux message qui marque mon incompetence en informatique. Pourquoi n'ai-je pas suivi assidûment tous mes cours sur le décryptage informatique ? Je me console en me soulignant que peu de gens possèdent ce talent, mais surtout que ceux-ci sont équipés d'appareils sophistiqués leur permettant de déjouer les systèmes sécurisés de ces logiciels.

À mon grand étonnement, les yeux arrondis par la surprise et abasourdis par la peur, ces mots si frustrants s'effacent pour me permettre de contempler la beauté d'un petit sablier apparaissant soudainement à l'écran.

C'est avec frénésie que je vois se dessiner une dizaine d'icônes portant toutes un titre différent.

—Tu as réussi ! s'exclame Élyse sans cacher l'excitation la parcourant.

Je tremble de trouille. Ouais ! J'ai peut-être réussi à l'ouvrir ce fameux dossier, mais que vais-je découvrir derrière les petites icônes qui se tiennent maintenant immobiles devant mes yeux ? Le seul moyen de le savoir, c'est de double cliquer la première icône tout à la gauche de l'écran intitulé : « *HISTORIQUE* ».

Je me tourne et regarde ma nouvelle complice sautant sur place, ses yeux pétillants fixant frénétiquement l'écran. Elle est plus excitée par mon succès que je ne le suis par mes propres

émotions. Je refais face aux icônes qui m'angoissent à me rendre malade. J'ai les boyaux qui se tordent d'anxiété, le dos déchiré criant à l'aide. Je clique sur la petite valise qui à première vue semble inoffensive, mais qui m'épouvante et m'inquiète tel un colis piégé prêt à exploser.

—Vous m’aviez certifié que Michaël n’en saurait jamais rien ! Cela faisait partie de l’entente ! crie l’homme en colère, son visage cramoisi contrastant affreusement avec son sarrau d’une blancheur immaculée.

Sa chevelure normalement et impeccablement lissée vers l’arrière est lamentablement décoiffée par le va-et-vient agité de ses mains de chaque côté de sa tête. L’homme marche nerveusement, couvrant de ses pas la totalité de la superficie praticable du local abritant son laboratoire.

—Docteur... Docteur, calmez-vous.

—Comment ça, me calmer ? On voit bien que vous...

—Michaël ne sait rien et n’en saura jamais rien. Nos hommes ont la situation bien en main, ne craignez rien, rassure la voix féminine sortant du haut parleur de l’appareil téléphonique en position main libre.

—Si vous touchez à un seul cheveu de Michaël, je vous... je vous...

—Calmez-vous, reprit la voix tout à coup mielleuse, aussi douce et chaude qui susurrerait à l’oreille de son amant une maîtresse comblée.

19

—Regarde... Hé toi ! Je ne sais même pas ton nom fit remarquer ironiquement Élyse.

Elle dépose amicalement et tendrement sa main gauche sur mon épaule intacte.

—Michaël, Michaël Jordan, répondis-je d'une voix monocorde, les yeux écarquillés fixant l'écran d'où surgissent quelques neuf pages concernant l'historique d'un ancien protocole de recherche. Intitulés « *Projet Babylone* », ces documents sont vieux de presque 30 ans d'après la date inscrite dans la marge de gauche du premier paragraphe.

Ensuite se succèdent les unes à la suite des autres, un nombre impressionnant de dates. Elles sont suivies de notes explicatives se rapportant à différents événements et interventions s'étant produits à ces moments. Mon nom apparaît régulièrement ainsi que celui de mon père biologique. Je me demande en fixant sans relâche l'impressionnant document :

—Tu as un CD vierge ? Je veux faire une copie du disque.

À première vue, ces écrits relatent une certaine expérience dont mon père est le principal acteur.

Je me souviens vaguement des absences répétées de mon paternel de la maison. Ma mère répétait inlassablement toujours la même rengaine lorsque je demandais où se trouvait mon géniteur. Elle disait dans un soupir teinté d'une légère impatience :

Michaël je t'en prie... Combien de fois devrais-je te répéter que ton papa est en voyage d'affaires !

Je parcours rapidement les pages. Les consonnes et les voyelles formant des mots inconnus de mon quotidien. Je tente vainement d'établir un lien entre ces écrits et les dires du général Grant. À la toute fin du rapport, on lit que le dernier mandat effectué par mon paternel date de 20 ans. On y retrouve l'heure, le jour et l'année de la disparition de l'avion amenant mon créateur vers une destination non spécifiée dans ce dossier.

Élyse réapparut et me présente un disque argenté tout neuf. Je ne m'étais même pas aperçu qu'elle n'était plus derrière moi. Mon cerveau est envahi par les données inscrites à l'écran.

Je fixe attentivement les mots ainsi que les phrases que je désirais tant visionner depuis hier soir.

Je m'empresse de fermer l'étonnant dossier afin de transférer ces informations sur le nouveau disque. L'ordinateur gentiment mis à ma disposition par cette pure inconnue si avenante fonctionne à la perfection. Pendant le transfert des données, je me rends compte que je n'ai pas réellement pris le temps de bien regarder Élyse.

Grâce au sang-froid et à la spontanéité de cette fille, mais surtout, merci mon Dieu, à la confiance presque aveugle qu'elle m'a vouée, j'ai enfin la possibilité de visionner ce foutu disque.

L'homme à ma poursuite semble être disparu, parti à la recherche d'une autre piste lui permettant de me retrouver.

Je suis persuadé, du moins j'espère que cette fois-ci est la bonne, qu'il a perdu toute trace de mes déplacements, sinon pour quelle raison est-il venu jusqu'ici ? Sûrement afin de s'assurer visuellement de ma disparition, non ?

J'écoute les battements accélérés de mon cœur résonner tout au fond de mon corps partiellement estropié et si douloureux. Le GPS s'est sûrement détraqué suite aux violents coups d'épaule répétés dans la cabine contre le mur.

J'observe discrètement et en silence la physionomie d'Élyse.

Elle dégage une assurance peu commune. Pas très grande, de poids légèrement supérieur à la moyenne, un doux épiderme rosé enveloppe sa délicate structure osseuse. Je spécifie délicate, car lorsque mon regard s'arrête sur la grosseur de ses poignets, il est facile de constater la petitesse de ses os.

Ce n'est pas le genre de fille pour laquelle je ferais des folies. Légèrement grassouillette, un visage presque parfait agrémenté sans contredit son joli petit nez retroussé. Ses yeux rieurs, de forme ovale, reflètent l'azur bleuté d'un ciel complètement dégagé de tout nuage. Sa chevelure d'un noir ébène, de coupe garçon, entoure ce doux portrait qui inspire une certaine confiance.

L'attente du transfert de données du CD au disque dur se prolonge sur d'interminables secondes. Cela semble s'éterniser, malgré la rapidité évidente de l'opération.

J'entends sans cesse le tumulte provenant de la ruelle arrière qui me fait continuellement sursauter sur la chaise. La fébrilité de mon système nerveux produit d'incontrôlables mouvements saccadés traversant chaque muscle de mon corps.

Je masse mes tempes vigoureusement, tentant de modérer mon mal de crâne qui s'insinue lentement, mais sûrement, dans ma pauvre tête déjà passablement tourmentée par tous les récents événements.

—Ça va ? m'interroge Élyse visiblement inquiète par le mouvement répété de mes mains frottant inlassablement mon front.

Je suis de plus en plus affligé par la pénible détresse qui traverse impitoyablement mon visage pâissant.

Je lui dis sans répondre à sa demande empreinte d'une inquiétude compréhensive :

—Vite ! Passe-moi le CD.

Plus les minutes avancent dans le temps, plus la douleur est insupportable. Mon cou se contorsionne dessinant de drôles de mouvements saccadés.

—Bon... Enfin ! L'ordinateur a enregistré avec succès le contenu du disque.

Je le retire du lecteur et j'y insère à la place un CD vierge. Mon cerveau brûle. Je revois encore et encore l'horreur de l'affreuse scène apocalyptique du drame survenu la veille au soir. Je m'étonne de la vitesse avec laquelle le général est passé d'acteur principal au rôle de simple figurant. Tout ça en l'espace d'une nanoseconde.

Il ne me reste qu'à enregistrer le document sur le nouveau disque pour ensuite effacer toute trace de mon passage en ce lieu. Le transfert de données, cette fois, se fait beaucoup plus rapidement. Une fois terminé, je m'empresse de faire disparaître l'enregistrement précédent de l'ordinateur du commerce. Je vérifie que tous les fichiers maintenant copiés apparaissent bien à l'écran. Pousant un profond soupir de contentement, j'extirpe la précieuse copie parfaitement réussie du graveur et je remercie Élyse qui, toujours silencieuse, ne rate aucun de mes mouvements.

—Merci beaucoup de ton aide.

Je me relève péniblement de mon siège pour lui faire face.

Dans un mouvement non prémédité, je prends son beau minois entre mes mains. J'embrasse tendrement sa joue. Malgré la surprise exprimée dans le regard incrédule d'Élyse, celle-ci n'oppose aucune résistance face à mon geste. Même qu'elle fait glisser délicatement ses lèvres le long de ma joue, tentant de s'emparer de ma bouche.

Sa langue s'efforce de franchir avec douceur la barrière de mes lèvres, cherchant ainsi libre cours à une danse langoureuse et sensuelle initiée par ce doux baiser.

Je suis incapable de poursuivre ce charmant manège aussi excitant puisse-t-il être. Je manque de temps et mon esprit n'a aucunement l'intention de se laisser aller vers un processus menant à une nouvelle relation amoureuse.

Je repousse délicatement l'ambition, quoique contagieuse,

dégagée par ce moment d'intimité et de promiscuité. De plus, cette occasion de plaisirs est complètement gâchée par la douleur grandissante fracassant mon crâne déjà presque inapte à mettre mes idées en ordre de priorité.

Je dois reprendre sans tarder la route me ramenant à la maison. Je veux, du moins pour l'instant, éliminer mon mal de tête qui sera bientôt impossible à supporter.

Pas question d'ingérer les miraculeux cachets analgésiques du bon docteur. Je ne sais même pas, je n'ai d'ailleurs jamais su de quel médicament il s'agit et encore moins où je peux m'en procurer. Ce que je sais par contre, c'est qu'aucun analgésique en vente libre comme le Thylénol, Aspirine ou Advil ne réussit à diminuer l'effet paralysant de cette douleur inhibant toute pensée rationnelle.

Tendant un sourire se voulant rassurant à l'endroit de ma nouvelle amie, je lui dis :

—Pardonne-moi, je dois absolument partir sans perdre de temps.

J'espère revoir ce gars même si je ne saisis pas entièrement son histoire sans queue ni tête, entendis-je clairement et avec surprise. Toutefois, l'absence de tout mouvement de lèvres se dessinant sur le visage d'Élyse me rend perplexe.

—Promis, je te donne des nouvelles, ne t'inquiète pas. On se revoit bientôt, repris-je, imaginant que mon désarroi physique rend illusoire et utopique tout raisonnement provenant de mon esprit mal en point.

—J'espère bien ! s'exclame-t-elle les yeux rayonnants d'une flamme illuminant son beau visage tout souriant, fixant intensément mon regard hagard. J'aimerais réellement te revoir dans d'autres circonstances moins pénibles.

—Tu viens de le dire, pourquoi le répéter une deuxième fois ? m'étonnai-je.

Je continue à la fixer d'un regard pénétrant que je voudrais tout autant rassurant.

—Tu m'accuses de radotage ? ajoute-t-elle riant de bon cœur.

—Pardonne-moi, mais j'ai cru entendre tes espérances... Excuse-moi encore, mais je ne vais pas très bien. Par moments, quand la tête me fait mal à ce point, j' imagine entendre certains propos ou plutôt, certaines pensées provenant des gens autour de moi, m'excusai-je sincèrement désolé de mon irrationnelle attitude.

Il est peut-être malade ? entendis-je encore.

Je suis ébahi d'entendre la voix d'Élyse sans qu'elle prononce aucune parole. Il est peut-être schizophrène, continue le doux chant inarticulé.

—Tu as raison, je dois être complètement dérangé, mais de là à être schizophrène...

—Mais comment ? m'interrompt-elle.

Son visage est démoli par l'incompréhension la plus totale. Elle a les yeux exorbités et arrondis par l'exactitude de mes propos surréalistes, mais surtout par leur nature surnaturelle.

—Sais pas !

Je hausse les sourcils signifiant ainsi ma propre incompréhension.

Je suis néanmoins irrité par sa question pourtant plus que logique.

—Dès qu'une réponse cohérente sera disponible, je t'en ferai part, juré promis, répondis-je sèchement.

Sur ces paroles, je remets le CD dans mon pantalon, prenant par le fait même la copie. Je glisse celle-ci dans la poche latérale de mon pantalon cargo.

—À bientôt et merci encore, lui dis-je en souriant.

Je tente, du mieux que je peux, de minimiser l'expression de douleur traversant mon visage au moment de remettre mon chandail.

—Attends ! Laisse-moi t'aider ! dit-elle se rapprochant de nouveau.

Elle enfle délicatement le col du chandail autour de ma tête puis m'aide à passer les manches une à une.

Bloquant les cris de douleurs voulant s'échapper de ma gorge, nous avons fini par me rendre présentable.

—Merci encore ! lui répétais-je, déposant de nouveau mes lèvres contre sa joue toute rouge de gêne. Je peux ? demandais-je en lui montrant la sortie arrière.

Je pose la main de mon bras encore valide sur la barre horizontale permettant l'ouverture de la porte arrière du magasin.

Sans attendre de réponse, je pousse sur la tige métallique, ouvre l'issue et sors. Je me retrouve de nouveau seul dans une ruelle vide de toute vie humaine. Je croise seulement le regard indifférent d'un chat à rayures grises passant par là.

20

—Je ne le vois plus, annonce Bruce à son supérieur via son cellulaire aussitôt sorti de la boutique.

Il ne reconnaît même plus le son de sa propre voix. Un tremolo de panique se faufile à son insu dans ses cordes vocales.

—Comment ça tu ne le vois plus ? s'insurge James avec fureur.

—La vendeuse m'a assuré qu'il s'était poussé en catastrophe par la sortie arrière débouchant sur une petite ruelle.

Bruce est conscient qu'il n'a plus droit à l'erreur. Le moindre faux pas de sa part signifie automatiquement une rétrogradation de ses privilèges sociaux qui sont assez avantageux pour quelqu'un comme lui.

Le lycée terminé sur la peau des fesses, il n'a aucune autre formation académique que celle acquise dans les forces armées lors de son service militaire. Bruce sait très bien que le seul avenir agréable à sa portée se résume au boulot qu'il fait aujourd'hui, et ce, depuis plus de dix ans.

Ses compétences se résument sommairement à sa capacité de peser sur une gâchette, atteignant à coup sûr la cible lui étant attribuée à éliminer. Formé à agir selon les ordres, non à penser, il ne peut imaginer ce que deviendra sa vie dans un domaine autre que celui-ci. Tout ce qu'il sait faire de mieux se résume essentiellement à voler et à tuer, éliminer nos ennemis se contente-il de répéter pour être « politically correct ».

Jamais appréhendé par les autorités policières, ni même soupçonné par qui que ce soit à propos de quelconques crimes, il se considère comme étant le meilleur dans ce domaine. Alors, pourquoi s'inquiéterait-il pour son sort au sein de l'organisation ? Une petite bévue, simplement une petite erreur, due à la débrouillardise d'un petit merdeux.

Bien non ! Il ne faut pas que je m'inquiète outre mesure. Je vais le retrouver plus vite que Lucky Luke ne dégainé son arme. James va bien voir que je suis le meilleur, pas de doute. Il va comprendre que j'ai tout de même bien fait mon travail.

Sur ces pensées réconfortantes, Bruce continue sa conversation plus qu'animée.

—Retrouve-le et vite, répond James d'un ton de voix ne laissant aucune place à la discussion. Branche-toi sur le GPS de sa voiture. Immédiatement !

—À vos ordres, patron. Il se trouve assurément tout près d'ici, annonce Bruce retrouvant soudainement son assurance, ce qui plut à son supérieur. Je te rappelle aussitôt que je l'ai repéré, promet avec une ferme détermination l'agent secret américain. Attends, oui c'est lui ! Je le vois ! s'exclame-t-il dans l'émetteur encore ouvert.

Une fierté teintée d'un soulagement perceptible s'entend parfaitement à l'autre bout du cellulaire.

Il marche nonchalamment de l'autre côté de la rue en direction de la station de métro. Je l'intercepte, patron ? s'enquit l'agent.

—Tu le suis seulement. Tu me tiens au courant de tous ses déplacements et tu restes discret, mais surtout... surtout, tu ne l'approches sous aucun prétexte. S'il se sent traqué, nous risquons de le perdre une fois de plus, alors fais gaffe ! conseille James.

Il est plus que soulagé par la tournure des événements qui, enfin, lui permettront de transmettre des nouvelles positives à sa patronne qui, d'après lui, s'énervé sans raison.

Il est un professionnel et personne, non personne ne peut

mettre ses capacités ainsi que ses compétences en doute. Surtout pas ces bureaucrates qui ne connaissent absolument rien au travail sur le terrain. Il y a toujours des développements aléatoires lors du déroulement de ce genre de mission. Par expérience, il le sait très bien.

C'est tout de même avec un énorme allègement de la pression lui tordant les boyaux qu'il compose le numéro privé de sa supérieure.

—Bonjour madame ! salue poliment James. Nous avons repris le contrôle de la situation. Le jeune Jordan a été repéré rue Sainte-Catherine. Bruce le suit à distance raisonnable sans risquer de le perdre à nouveau de vue. Il semble se rediriger vers le stationnement de la gare Centrale où se trouve son véhicule, affirme James, une certaine fierté non dissimulée dans la voix.

—Tant mieux, c'est meilleur pour votre santé, jeune homme ! Je veux connaître sa position toutes les heures, et ce, jusqu'à nouvel ordre. C'est compris ?

—Pas de problème, madame. Ne vous inquiétez plus, tout se déroulera parfaitement. Deux de nos hommes surveillent la voiture et peuvent ainsi relayer Bruce si Michaël reprend la route. D'une façon ou d'une autre, il lui est maintenant impossible de disparaître de nouveau sans laisser de trace. Je vous l'assure, madame.

—D'accord ! tranche la femme d'un ton dégageant un scepticisme à peine voilé.

La communication coupe aussitôt. James sait maintenant ce qu'il lui reste à faire.

Il va s'assurer que personne ne passe outre à ses ordres. Il s'occupera personnellement de régler toute situation conflictuelle, et ce, avant même qu'un nouvel incident impliquant le jeune homme ne se produise et n'envenime de nouveau la quiétude régissant son cerveau.

Tout comme son subalterne, James préfère, et de beaucoup,

ne pas recevoir son congé de l'agence d'une manière rapide et définitive. Il préfère crever plutôt que de se voir renier par sa patronne. Jamais il ne se retrouvera à la rue mendiant sa maigre pitance quotidienne au bon vouloir des passants. La vue d'un itinérant l'écoeure. Il ne veut pas finir ses jours en tant que loque humaine.

Non, il préfère manger les pissenlits par la racine au dernier scénario où il fait office de sans-abri. Tout comme Bruce, il ne sait rien faire d'autre que de mettre en branle et exécuter les ordres et consignes dictés par les hauts placés dans la hiérarchie de l'organisation.

Semblant sûr de lui, imperturbable, il prend soin de contacter son équipe afin de s'assurer que tout est sous contrôle. Les risques de perdre de nouveau la trace du jeune Jordan font partie d'un passé révolu, il en est convaincu. Sa crainte de faillir de nouveau à cette mission, pourtant d'une simplicité enfantine, demeure présente.

21

Je suis de nouveau suivi. Qu'il aille se faire enculer cet enfoiré, j'en ai plus qu'assez. L'épaule en charpie, un étau serrant sans pitié ma tête devenue un récepteur radio incontrôlable, je réintègre l'habitable protecteur de ma voiture.

Je mets le contact et le moteur de ma Mustang ronronne de satisfaction en retrouvant vie après quelques heures de mort clinique dans ce stationnement. L'air chaud et vicié fait graduellement place à une atmosphère riche de fraîcheur et de fragrances agréables à l'odorat.

Mon retour à la maison fut des plus pénibles. La douleur se fait de plus en plus vive dans mon épaule et la pression indescriptible s'insinuant derrière mes yeux devient, plus le temps passe, insupportable. La sensation est telle que c'est avec difficulté que je garde les yeux ouverts.

Enfin, me voilà de retour chez moi. Je gare lentement ma voiture à son endroit habituel. Je ferme les yeux, écoutant les battements accélérés de mon muscle cardiaque chargeant et éclaboussant la base de mon crâne d'une pression intolérable.

Je ne veux plus ouvrir les yeux. J'ai la désagréable et douloureuse sensation que sans la résistance de mes paupières closes, mes globes oculaires seraient catapultés hors de leur orbite, et ce, sans préavis. J'ai un urgent besoin de mes analgésiques.

Devrais-je les prendre ? Je ne sais pas... Ces maudites

migraines me rendent complètement gaga. Peut-être que ça disparaîtrait si je me repose un peu. Hier soir en tout cas, je n'ai rien pris et toute cette souffrance avait presque disparu à mon réveil.

J'ouvre lentement la portière me questionnant sur la meilleure chose à faire pour l'instant. La voix inquiète de Chrystine me ramène rapidement à la réalité.

—Chrystine ? Que fais-tu ici ?

—Je passais dans le coin et je suis venue vous voir ton frère et toi. Pourquoi cette question ? Ça va ? Tu n'as pas l'air bien !

Ses paroles dissimulent maladroitement les mots qui déboulent dans mon esprit. Il se doute de quelque chose... Pourquoi a-t-il jeté ses comprimés dans la poubelle ? Que vais-je faire maintenant ?

Elle a fouillé partout dans la maison ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Le général disait la vérité. Chrystine est donc de mèche avec celui qui me suit. Voyons donc, ça n'a aucun sens ! Comment une personne gentille et aimante comme elle, qui a pris soin de moi comme de son propre fils depuis vingt ans, peut me vouloir du mal ? Impossible !

C'est douloureux, mais c'est bougrement pratique de connaître les pensées secrètes des gens. Dois-je réellement écouter ces incohérences mentales qui aveuglent mon raisonnement ? Je commence à penser que j'ai un grave problème d'ordre psychique. En tout cas, c'est à vérifier et au plus vite.

Jusqu'à la confirmation médicale de mon déséquilibre mental, je persiste à croire que mes folies ne sont pas réellement imaginaires.

—Simple curiosité, mentis-je.

J'évite tout contact visuel avec ma mère qui détecte et qui a toujours su, d'un simple regard si nous proférions des faussetés.

—Robert n'est pas ici et j'ai encore un de ces maudits de mal de crâne, repris-je innocemment. Je veux ma médication. Je n'en peux plus !

—Viens, appuie-toi sur moi. Entre et va t'étendre dans ta

chambre, dit Chrystine en m'offrant son bras en guise d'appui.

Je m'extirpe de l'auto pour me rendre péniblement jusqu'à la porte d'entrée du condo.



Le visage de ma mère prend une couleur de plus en plus cramoisie au fur et à mesure qu'elle supporte mes kilos. Par la suite, elle court à la salle de bain et revint un verre d'eau à la main. De l'autre, ses doigts retiennent prisonniers deux analgésiques que je m'empresse d'ingurgiter.

Je ne peux plus endurer ce calvaire. Ma tête veut littéralement exploser. C'est la dernière fois que je prends ces satanées pilules. Promis, juré !

Malgré la douleur, j'ai énormément de difficulté à demeurer éveillé. C'est étonnant avec quelle rapidité et efficacité ces médicaments font effet. Quelques minutes après avoir posé ma tête endolorie sur l'oreiller, je tombe dans un sommeil que j'espère réparateur, mais qui s'avère rempli de cauchemars effroyables.

Dans un premier temps, je flotte dans une pièce sombre. Je vole paresseusement et avec curiosité au-dessus d'une civière recouverte d'un drap d'une blancheur fantomatique. Entouré de gens habillés d'uniformes médicaux d'un vert maladif, de quoi donner la nausée, masqués, prêts à entreprendre ce qui ressemble à une délicate opération sur un corps recouvert d'une toile blanche.

Je peux distinguer pas moins de six personnes autour de la civière où repose je ne sais qui. Il m'est impossible d'apercevoir le corps, les médecins étant tous penchés au-dessus de lui.

Je nage allégrement jusqu'à me retrouver à la verticale au-dessus de la civière. Je tente d'un mouvement de la main droite de tasser une tête qui cache mon regard. Je suis plus que curieux de découvrir l'identité de l'inconnu étendu sur ce qui est devenu

une table en acier inoxydable. Ma main passe au travers de la tête recouverte de cheveux d'un noir d'encre lissé méthodiquement et soigneusement vers l'arrière, maintenu ainsi par une épaisse couche de gel coiffant.

Je me rends compte, à ce moment précis, que je suis complètement immatériel. Je crie, mais personne ne fait attention. Je me laisse descendre, je ne sais vraiment pas comment. Je passe carrément au travers des différents personnages entourant la scène. La table métallique reluit sous la lumière incandescente qui traverse mon corps translucide, ne laissant aucune ombre apparaître sur le métal.

Ce que je vois m'estomaque. Un tout petit poupon repose sur le ventre sans bouger. Il est recouvert d'un drap percé d'un minuscule petit trou d'à peine quatre centimètres de diamètre à la hauteur de sa fragile petite épaule gauche.

Un des hommes, à l'aide d'un scalpel bien affilé, fait une minuscule incision dans la peau rosée du bébé endormi, inconscient de toute cette activité portée à son endroit. L'homme insère un petit objet brillant dans l'ouverture de la plaie, puis referme celle-ci à l'aide de quelques points de suture.

Sans avoir le temps de réfléchir à ce que je vois, mon corps est aspiré vers le haut par une force indépendante de ma volonté. Cette puissance me siphonne jusqu'à ce que le néant d'une étanchéité ridiculement sombre envahisse et prenne le contrôle absolu de mon conscient. Celui-ci ne demande pas mieux que de tourner la dernière page du chapitre d'un livre me faisant vivre des rêves plutôt fous.

À mon réveil, la migraine a disparu. Non seulement, la douleur émanant de ma tête a quitté sournoisement cette pièce, mais je me retrouve complètement nu sous les draps. Tous mes vêtements ont disparu de mon champ de vision.

Avec horreur, je constate que je n'ai plus de slip. Où est le disque qui s'y cachait ? Bordel, comment expliquer la présence

de cet objet dans mon pantalon à Chrystine ? Et que dire de son contenu qui n'est encore que spéculation et vagues théories un peu folles. En plus, le tout venant d'un être fatigué par la vie, mais encore assez conscient et dangereux pour qu'on lui retire le droit de respirer.

Affolé, je me redresse sur les coudes afin d'avoir une vision plus large de mon environnement. Mon regard cherche désespérément le boîtier du CD qui se trouvait plus tôt protégé de toute indiscretion extérieure. Rien.

Je vois mon pantalon cargo impeccablement plié et déposé sur le dossier de ma chaise de travail. D'un seul mouvement, me voici debout. Je tâtonne les poches de mon pantalon à la recherche du boîtier carré dans lequel se trouve la copie conforme du disque disparu.

Je suis agréablement soulagé de sentir sous mes doigts que la forme mince et carrée se trouve toujours bien enfoncée au creux de cette poche latérale de mon pantalon. OK, c'est bien, j'ai la copie, mais où se trouve et surtout, qui a l'original en sa possession ?

—C'est ça que tu cherches, Michaël ? questionne une voix au ton intrigué qui me fait sursauter.

Jetant un regard apeuré du côté d'où provient la voix, je suis convaincu de me retrouver face à face avec le sourire moqueur de l'inconnu qui m'a poursuivi tout l'avant-midi. Celui-ci doit être accompagné de Chrystine, le regard réprobateur, hochant de dégoût la tête de droite à gauche. Tout ce beau monde entourant Robert, intrigué par la découverte inusitée du CD dissimulé dans un endroit encore plus anormal, soit dans mon sous-vêtement, n'existe que dans ma tête.

Robert se tient seul, immobile, l'épaule reposant contre le cadrage de la porte. Il exhibe bien haut le petit boîtier contenant le disque. Je me trouve nu comme un ver face à mon frère méfiant et sans gêne. Il résiste à la tentation d'éclater de rire

réalisant tout à coup l'ironie de la situation.

—Que fais-tu là ? Tu ne devrais pas te trouver à Washington ?

—Cela doit être très précieux pour que tu le caches contre ta bite ! s'exclame Robert tout souriant, évitant de répondre à ma question.

Il ne put retenir un petit rire agaçant.

—Pardonne mon indiscretion, je l'ai trouvé accidentellement. Notre chère mère m'a demandé de te déshabiller pour que tu dormes mieux. Je l'ai surprise au salon quand je suis revenu de l'aéroport, s'excuse-t-il haussant les mains au ciel dans un geste signifiant «que veux-tu que je te dise».

—Tu n'as pas répondu. Que fais-tu ici ? questionnai-je de nouveau plus inquiet que jamais.

—Mon vol a été annulé et remis à ce soir, répond Robert.

Robert semble beaucoup plus intéressé par le CD qu'à autre chose. Il reprend son histoire sans attendre.

—Lorsque j'ai tiré sur ton pantalon afin de le retirer, ton slip est venu en même temps et ceci, il releva la main exposant à nouveau le CD, est tombé de lui-même au sol. Je l'ai alors ramassé en espérant que tu me mettes au courant de sa provenance, mais surtout de son contenu. Je peux le visionner avec toi, s'il te plaît ? Ce sont des nus de filles ? Quelques-unes que je connais ? continue-t-il un sourire espiègle traversant son visage d'une oreille à l'autre.

—Est-ce que Chrystine est au courant de l'existence de ce CD ?

Je m'inquiète, remettant de peine et de misère mon slip en utilisant uniquement mon bras droit, le gauche m'interdisant tout mouvement.

—De plus, veux-tu bien me dire ce qui t'est arrivé à l'épaule ? réplique Robert l'air inquiet, sans répondre à ma question.

Je réalise qu'il est surtout curieux d'entendre certains éclaircissements expliquant toute cette cachotterie de ma part.

Que vais-je lui dire ? Puis-je lui faire confiance ? Ce sont quand même ses parents. D'après ce que j'ai compris de l'infime

monologue tenu par le général hier soir, ce sont eux qui manipulent avec soin les cordelettes donnant vie à cette histoire abracadabrante. J'essaie vainement de lire des réponses dans la tête de mon frère. Ça ne fonctionne plus. Les dragées du doc probablement, songeai-je perturbé par ce changement radical. Ma langue ressuscite et sort de la torpeur créée par la présence stupéfiante de Robert dans ma chambre.

—Tu n'as pas répondu à ma question ! dis-je en augmentant le ton tout en continuant à le fixer.

—Pourquoi ? Que contient ce disque ? Je sais ! Ce ne sont pas des photos de filles nues, mais mieux encore, une vidéo porno mettant en vedette ta blonde en ta compagnie. C'est ça, hein ? Avoue-le... cochon, reprit Robert riant à chaudes larmes, certain d'avoir découvert le pot aux roses.

Je lève les yeux au ciel découragé d'entendre les idées loufoques de Robert, mais soulagé d'apprendre qu'il n'a pas pris connaissance du contenu gravé sur le disque. Je m'interroge tout de même sur ce que je dois lui révéler. Dois-je lui faire part du peu de choses que je sais de cette histoire jusqu'à maintenant ? Si je lui en parle, va-t-il s'empresse de demander des explications à ses parents ? Si je lui explique ce qui se passe, voudra-t-il corroborer les faits avec eux ? Je ne crois pas qu'il soit capable d'une telle sottise si j'explore en sa compagnie les secrets bien protégés de ces dossiers. Ouais ! S'il m'a été possible de trouver le code pour avoir accès à ces fichiers, n'importe qui peut y arriver sans trop transpirer.

D'un autre côté, le général a parlé de me méfier de toute la famille, pas seulement de Chrystine. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Suis-je en train petit à petit de perdre la tête, de devenir fou ou pire encore, schizophrène comme l'a si bien exprimé Élyse ?

La tête recommence à me faire mal. Non pas la douleur épouvantable qui m'a renversé ce matin tel un poids lourd chargé

me passant sur le corps sans pitié. Non, un vrai mal de tête. Vous savez, celui qui ne nous empêche pas de fonctionner et de vaquer à nos occupations quotidiennes, et ce, malgré une lancinante et hypocrite détresse nous rendant visite à un rythme cadencé, réglé comme une horloge bien huilée.

—Écoute Robert...dis-je, prononçant lentement chaque syllabe.

Je me rapproche de lui pendant qu'il continue de me présenter mon trésor au bout de ses doigts, son bras bien tendu en ma direction.

—Fais-moi confiance, repris-je d'une allocution sèche et plus rapide.

Je lance mon bras droit vers l'avant avec la même rapidité que les syllabes s'échappent de mes lèvres dessinées d'un petit sourire narquois.

Mes doigts prirent contact avec le boîtier en plastique transparent. Robert, surpris par ma réaction soudaine, n'eut pas le temps de réagir afin d'éviter que je prenne possession de l'objet de ma convoitise. Glissant de nouveau le disque dans mon sous-vêtement, je regarde fixement Robert encore incrédule par mon geste. Il a la bouche arrondie par la surprise et le plus sérieusement du monde, je lui déclare :

—Ce joujou m'appartient, bonhomme. Tu as compris ? Je te promets que si tu n'en parles à personne tu pourras le visionner toi aussi. On est d'accord ?

—Je voulais mettre juste un peu d'ambiance ici ! répliquet-il boudeur.

Robert semble mal à l'aise face au geste que j'ai posé. Cette attitude semble peut-être insignifiante pour lui, mais combien déstabilisante pour moi. Je ne sais vraiment plus du tout à qui je peux faire confiance pour le moment.

Chrystine se faufile la tête entre Robert et le cadrage de la porte.

—Oh ! Excuse-moi ! fit Chrystine visiblement gênée. Je ne savais pas que tu étais réveillé, je te laisse t'habiller, dit-elle, mal à l'aise de se trouver face à moi alors que je suis presque nu.

Sa réaction me fait sourire. Ce n'est pourtant pas plus indécent que de se balader en maillot de bain. Enfin...

Il ne faut pas toujours chercher une raison ou tenter de comprendre ces réactions purement féminines. Je crois sincèrement qu'on perd énormément de notre temps à essayer de le faire. Je préfère, et de beaucoup, sourire dans ces moments-là.

—Viens me voir en bas lorsque tu seras décemment vêtu, j'ai à te parler. C'est OK, Michaël ? reprit-elle en me tournant maintenant le dos.

Robert est plié en deux tellement la réaction de sa mère lui paraît ridicule et inappropriée. Elle avait fait de Michaël son fils tout de même et l'avait vu nu plus d'une fois depuis vingt ans. Mais que voulez-vous ? C'est à ne rien comprendre.

Le rire franc et contagieux de Robert m'atteint sans avertissement comme un virus qui s'empare de votre corps sans crier gare. La douleur m'étreignant n'empêche pas mes épaules de tressauter suivant la cadence d'un rire rappelant les joies souvent partagées entre mon frerot et moi.

—Qu'est-ce qui vous prend tous les deux ? interroge Chrystine sur un ton légèrement réprobateur.

Sur ce, elle quitte sans attendre de réponse de notre part.



Le fou rire habitant la chambre se calme lentement, reprenant de la vigueur chaque fois que nos regards se croisent. Récupérant peu à peu notre souffle, au même rythme que notre sérieux, je me rends compte du ridicule engendré par la méfiance envers Robert, peut-être non fondée, que m'imposent les paroles du vétéran décédé.

Cette folie me fait oublier que Robert est mon frère, mais surtout, qu'il est mon complice et confident, et ce, depuis mon arrivée inattendue en cet environnement nouveau voilà maintenant plus de vingt ans. C'est plutôt long vingt ans à jouer la comédie, non ? C'est très dur à croire.

Cette connivence que mon frère et moi partageons normalement me manque énormément. Il me semble que cela fait des lunes que notre complicité amicale et fraternelle s'est endormie.

Pourtant, tout n'a commencé qu'hier soir, du moins je n'en suis conscient que depuis ce temps. Tant pis, pardonnez-moi mon général, mais j'ai le sentiment que s'il y a une personne au monde en qui je peux avoir pleinement confiance, c'est bien Robert !

Ma décision est prise. Je dois faire part de mes craintes et de mon questionnement qui perturbe au plus haut point mon existence à Robert. Une existence qui me semble si précaire depuis quelques heures. Seulement seize heures...

Néanmoins, tant d'événements se sont produits depuis ce temps. Cette macabre soirée d'anniversaire semble si lointaine. Seize heures seulement et tant de problèmes...

Réussissant enfin à reprendre notre sérieux, je regarde Robert et lui fait signe de se rapprocher de moi.

C'est décidé, adviene ce pourra, je me confie à la seule personne de ma famille en qui j'ai encore pleinement confiance. Je lui chuchote sur un ton de confidence les yeux rivés dans les siens :

—Ce que je vais te dire doit absolument rester entre nous. J'ai ici, sur ce disque, que je sors délicatement de mon slip, un paquet de fichiers dans lesquels mon nom et celui de mon père biologique apparaissent sans relâche. Je ne sais pas encore pourquoi, mais j'ai la ferme intention de le découvrir.

Les paroles s'échappent de ma bouche à une vitesse fulgurante, dotée d'une vitalité indépendante de ma propre volonté.

—Un homme, il se nommait général...Tu imagines enfin ! Il s'est fait descendre d'une balle en pleine tête, et ce, pendant qu'il me parlait. Tu vois, il me parlait, à moi, pas à quelqu'un d'autre, à moi seulement à moi et puis, boum, plus rien.

Je repris mon souffle et continuai mes explications.

—Il a juste eu le temps de me remettre ce disque avant de s'effondrer sur la table, mort. Ses yeux sont demeurés grands ouverts, fixant un monde inconnu de nous, les vivants.

Arrêtant de nouveau mon exposé, je tente de remettre mes pantalons cargos soigneusement pliés quelque temps auparavant. Je grimace au moindre mouvement faisant remuer mon épaule blessée.

—Attends ! Je vais t'aider, dit Robert le visage décontenancé, estomaqué par ma confiance.

Il s'empresse de s'agenouiller pour retenir le ceinturon du pantalon récalcitrant afin que je puisse aisément l'enfiler.

—Merci, merci beaucoup, dis-je reconnaissant pour son aide.

—Tu es en train de me dire... La personne décrite dans le journal de ce matin et recherchée par la police depuis hier soir... C'est toi ? C'est bien toi ? Tu en es bien certain ou tu dérailles complètement ? m'interroge Robert, le visage décontenancé, la gueule grande ouverte par cette surprenante révélation sortie de la bouche même de son frère, de son meilleur ami pour tout dire.

—Ne bouge pas, je vais chercher maman, elle connaît sûrem...

—Tu es malade ! le coupai-je, apeuré. Quand je te dis que personne ne doit savoir... C'est personne. Pas même nos parents. Compris ? Du moins, pas pour l'instant. Je veux prendre connaissance de tout, je dis bien de tout le contenu de ce disque avant d'en parler aux parents. OK ?

—OK ! répond-il après quelques secondes de profonde réflexion.

—Mais, il y a toujours un mais avec Robert. Je veux regarder en même temps que toi ce qu'il contient, continue-t-il, pointant de son index l'objet de notre nouvelle complicité.

Je l'avoue, cela me fait bien plaisir. Une part d'inquiétude se confond tout de même à ma joie. Le tout produit un mélange indescriptible de soulagement et d'angoisse.

Va savoir ce qui se trouve réellement sur ce disque. Le général, en me mettant en garde contre ma propre famille, a fait germer quelques doutes sur l'authenticité des sentiments parentaux, mais surtout de l'incertitude entourant l'identité réelle de mes proches.

Si tout ça s'avère la vérité, comment Robert réagira-t-il ? Ces révélations vont peut-être démolir toutes ses croyances. Désillusionner tout son univers en quelques instants et qui sait, rendre impossible toute retraite ou retour en arrière dans le temps. Robert pourra-t-il réellement survivre psychologiquement à un tel choc ? Je ne sais pas, mais je n'ai plus réellement le choix. Non ?

—C'est parfait, je suis d'accord. Je vais faire la lecture de ce document avec toi, mais à une seule condition... répondis-je, gardant bien en tête qu'il demeure le fils de Chrystine.

Peut-être est-il... Je ne sais plus, non vraiment plus du tout ce qui est vrai ou faux dans tout ça.

Jamais au grand jamais, je ne me suis senti aussi ignorant et insécurisé qu'en ce moment même.

—Quelle condition ? demande Robert, levant les yeux au ciel découragé par mon attitude protectrice.

D'après son expression faciale, ma panique est exagérée et sans fondement.

—Ah ! Oublie ça, fréro. Après le souper, nous irons dans le bureau commencer nos recherches. Pour l'instant, maman m'attend en bas. Peux-tu m'aider à enfiler ce chandail ? dis-je. Non, arrête ! Je vais mettre une chemise, ça va être plus simple, mais surtout moins douloureux, continuai-je en fouillant dans la garde-robe à la recherche de ma chemise en denim.

—Mais, vas-tu enfin me dire ce qui t'est arrivé à l'é...

—Après le souper, le coupai-je. Tu connais pourtant notre mère. Elle est très patiente, mais elle a aussi ses limites. Tu le sais aussi bien que moi, non !

Sur ces paroles, je sors de la chambre pieds nus, mais décent comme m'a bien fait comprendre Chrystine.

Je m'empresse, enfin je fais le plus vite qu'il m'est permis dans mon état, de me rendre auprès de Chrystine.

Elle est assise dans la cuisine. Elle se tient la tête à deux mains, les coudes appuyés contre la table, les yeux clos. Elle relève la tête lorsqu'elle perçoit ma présence. Son regard d'une grande tristesse défie le mien.

Que veut-elle me dire ? Y a-t-il un rapport entre ce qu'elle me veut et le peu que je sais de ce nébuleux protocole ? Peut-être m'a-t-elle reconnu après avoir pris connaissance de la description du jeune homme recherché dans le quotidien de ce matin.

—Salut, mon grand ! Désolée pour l'introduction surprise dans tes quartiers tout à l'heure, dit-elle, retrouvant par miracle son sourire si tendre et avenant. Je voulais simplement te dire de ne pas oublier ton rendez-vous demain à 13h30 avec le docteur Henry pour essayer d'en finir avec tes maux de tête. Je t'avoue que je suis fatiguée, mais surtout écoeurée de te voir souffrir comme ça.

—Mais comment as-tu réussi à avoir un rendez-vous pour demain ? Nous sommes dimanche quand même, répliquai-je aussitôt, curieux d'entendre ses explications.

Je deviens fou ! Il ne peut y avoir d'autres raisons. Voilà que Chrystine se charge de prendre mes rendez-vous médicaux. Je suis tout de même majeur et vacciné. Et depuis quand se permet-elle d'intervenir dans ma vie de la sorte ?

Surpris par cette initiative hors du commun de ma mère, je pince la peau de mon bras. Je veux m'assurer que je suis bien éveillé.

—Ce rendez-vous est prévu depuis maintenant trois mois.

Je t'en ai sûrement parlé. De toute façon, c'est demain. Je suis pourtant convaincue de t'en avoir fait part, sinon pardonne-moi, m'explique-t-elle tout bonnement comme si de rien n'était.

—Aucun problème. De toute façon, je dois passer chez mon courtier demain matin. J'ai des papiers à signer. Je dînerai dans le coin et par la suite je me rendrai chez le doc. Ça te va comme ça ?

—Parfait, répond Christine se relevant péniblement de sa chaise au même moment.

Elle me fixe de la tête aux pieds tout en me gratifiant de son plus beau sourire.

C'est vrai qu'elle a l'air épuisé, pensai-je, constatant les larges cernes noirâtres imprimés sous ses yeux voilés.

Elle arbore le genre de sourire qui a fait craquer mon père plus d'une fois, ce sourire à qui personne ne peut résister, pas même un jeune rebelle tel que moi.

—On soupe dans trente minutes, continue-t-elle en se dirigeant vers le lavabo.

Je m'étonne du sang froid que dégage Chrystine. Personne ne l'a invitée à partager notre repas que je sache. Oh ! Peut-être que Robert s'en est chargé après tout !

C'est le premier souper qu'elle prendra ici depuis la crémailière de notre condo, soit depuis trois mois.

Après tout, j'ai sauté par-dessus le dîner. Je sais, je sais, qui dort dîne dit-on. Mais dans mon cas, cette maxime idiote ne s'applique pas. Mon estomac gronde de gourmandise.

—Et nous mangeons ?

—Des pâtes, monsieur. Je vous ai apporté tout ce qu'il faut ce matin. D'autres questions cruciales pour la survie de *MOS-SIEUX*, se moque-t-elle gentiment.

Son visage dégage un bien-être... je dirais plutôt qu'elle semble libérée d'un fardeau ou d'un boulet trop lourd à porter.

Je ne sais pas, mais c'est l'impression qui m'est tout de suite venue lorsque je l'ai discrètement regardé me répondre.



Une heure plus tard, le repas terminé, Chrystine toute penaude nous regarde et demande :

—Je peux coucher ici, les gars ? Votre père doit cuver sa bière à l'heure qu'il est et je ne peux plus endurer ce calvaire. Il va falloir que je remette de l'ordre dans la maison, que je ramasse les bouteilles vides, que je déshabille et couche votre père. Ça ne me tente vraiment pas. Pas ce soir, s'il vous plaît...

Encore une surprise de taille. Robert et moi restons médusés devant cette nouvelle donnée. Que se passe-t-il maintenant ? Chrystine veut-elle laisser Jack ?

—Ça ne va pas maman ? s'inquiète Robert ahuri.

—J'ai uniquement besoin d'un peu de tranquillité. Ne soyez pas inquiets, je ne demande pas le divorce, je veux simplement me reposer ce soir. Une nuit c'est tout. Juste une nuit, supplie-t-elle.

Robert me regarde, je hausse les épaules d'indifférence signifiant ainsi que de toute façon ce n'est que pour une nuit. Nous ne pouvons tout de même pas jeter notre mère à la rue.

—Aucun problème. Prends la chambre d'ami, l'invite aussitôt mon frère heureux de pouvoir rendre service à sa mère.

La vaisselle lavée et rangée, Robert qui ne m'a pas quitté d'un pouce depuis notre dernière discussion, prend mon coude du creux de sa main notifiant à notre mère :

—Nous allons dans le bureau. J'ai un nouveau jeu vidéo que je désire essayer avec Michaël. S'il y a quoi que ce soit, tu cries.

Sans attendre de réponse, mon frère insistant du regard tire légèrement sur mon coude. Nous prîmes aussitôt la direction de mon lieu de travail.

Aussitôt entré dans la pièce, Robert ferme sans bruit, outre quelques lamentations des peintures criant leur désaccord à bouger, la porte derrière nous.

—Enfin seuls ! s'exclame Robert.

Il se frotte les mains l'une contre l'autre, se donnant un air de malfrat sur le point de procéder à une escroquerie bien organisée.

—Sors le CD !

Il est excité comme un enfant qui sait que le Père Noël va passer durant son sommeil.

Il ne se rend indubitablement pas compte de ce qui se passe. Tout ce cirque n'est qu'un jeu pour lui. J'espère tout au fond de moi que ces dossiers ne sont que pure spéculation. Et même s'ils s'y trouvent plusieurs vérités non dévoilées, on ne refroidit pas un homme pour une banalité quand même. Je me demande sincèrement lequel de nous deux va paniquer en premier, s'il y a vraiment de quoi capoter dans ces écrits.

Ce qui m'énerve le plus, ce sont les dernières paroles du général Grant qui me sont revenues graduellement en cours de journée : « Votre père est viva... ».

Je sais, cela paraît simple à comprendre, mais lorsqu'on y pense, cela peut signifier plusieurs choses. Bien sûr, le premier mot qui nous vient à l'esprit, afin de terminer cette phrase qu'il n'a pu conclure par lui-même, c'est : « vivant ». Mais cela peut aussi bien être : « victime », qui sait ? J'espère que la réponse exacte me sera enfin dévoilée une fois tous les dossiers ouverts et parcourus. Je ne peux m'empêcher d'espérer que le général ait tenté de me dire que mon père est toujours vivant. Mais pour quelle raison loufoque serait-il encore de ce monde et que moi, son propre sang, soit tenu dans le secret concernant son éventuelle résurrection plus que tardive.

Vingt ans, voyons c'est impossible ! Jamais un père digne de ce nom ne peut garder le silence aussi longtemps à moins d'être dans un profond coma. Si cela avait été le cas, je l'aurais su...

J'aurais bien dû demeurer chez ma copine ce soir-là au lieu de me persuader de tout foutre en l'air les derniers six mois de ma courte vie. De plus, comment ai-je pu imaginer qu'une fête

en mon honneur eût été organisée, à mon insu, dans ce foutu débit de boisson d'un âge sortant directement de l'histoire ancestrale de notre belle ville ? Pour ce qui est d'avoir de l'imagination, je ne suis pas en reste, croyez-moi sur parole.

Au lieu de forger, de supposer ou d'imaginer différents scénarios complètement déments, je m'installe face à l'ordinateur. Je m'étire le corps le plus droit possible afin de parvenir à glisser ma main dans mon pantalon sans le désagrafer. Je me laisse tomber lourdement sur la chaise se trouvant juste derrière moi. Robert suit avec attention tous mes gestes sans poser la moindre question.

De toute façon, il comprend par mon attitude claustrophobique qu'il n'obtiendra aucune réponse à ses interrogations et que la seule solution envisageable est de me laisser procéder à ma façon et à mon rythme.

J'ouvre le boîtier transparent, retirant avec précaution le disque et insère avec détermination la plaque argentée qui m'est si précieuse dans le lecteur CD de l'ordinateur. Non, plus que précieuse, inestimable, je dirai.

Je pointe à l'aide de la souris l'icône donnant accès à la page de présentation du disque. Je clique sur celui-ci et le fameux « Mot de passe » apparaît. Tapant les premières lettres du mot m'amenant dans un monde que je ne veux pas vraiment connaître, l'obscurité envahit aussitôt la pièce. Seul l'éclairage provenant du soleil couchant frappant contre le store fermé s'infiltre timidement entre l'espace restreint des lamelles de métal.

—La génératrice devrait déjà être en fonction, s'inquiète Robert à haute voix. Que se passe-t-il ? s'égosille-t-il, m'obligeant à me souvenir de ma migraine.

Le ton strident de sa voix anormalement aiguë transperce le tympan de mes pauvres oreilles. L'attitude de mon frère me surprend. Il est ordinairement tellement calme. Mais que puis-je y faire ? Je m'exclame brusquement :

—Vas-tu arrêter de crier comme un perdu ! Va plutôt voir

ce qui se passe.

—Je reviens tout de suite, ne bouge pas ! dit-il en sortant rapidement du bureau, prenant le corridor menant à la cuisine.

Il revint plusieurs minutes plus tard, cela sembla durer une éternité, en levant les épaules d'incompréhension.

—Il n'y a que notre condo qui est privé d'électricité. Maman tente de rejoindre un électricien, mais il se trouve qu'on est dimanche. Aucun ouvrier ne semble disponible avant demain matin m'a-t-elle spécifié, récite Robert les yeux au ciel, bras en croix tel un automate bien rôdé à faire les messages, et ce, sans oublier un seul mot de la communication dictée par Chrystine.

—J'aimerais qu'on m'explique de quelle façon on peut être les seuls dans le bâtiment à manquer d'électricité. C'est sûrement une surcharge qui a fait sauter nos disjoncteurs. Voyons donc ! dis-je exaspéré par la situation. Viens ! Allons vérifier l'état du panneau électrique.

Chrystine n'a probablement même pas songé à vérifier s'il y avait un problème aussi simpliste à résoudre que de remettre les commutateurs en position « ON », songeai-je irrité.

La douleur transperçant mon omoplate se fait moins vive et se trouve maintenant plus concentrée en un seul point bien précis, juste vis-à-vis la petite cicatrice découverte fortuitement par Élyse. Vraisemblablement les comprimés analgésiques n'agissaient pas exclusivement au niveau crânien, mais ensommeillent tout mon corps sans exception. Je peux pratiquement me déplacer normalement. Les épaules bien droites, mon bras gauche un peu raide malgré tout exécute ses fonctions normales sans trop réanimer la brûlure bien ancrée dans ma chair au-dessus de l'omoplate.

—Où vas-tu ? m'arrête Chrystine d'un ton autoritaire tout en déposant son cellulaire sur la table de la cuisine.

—As-tu vérifié les commutateurs de la boîte électrique ? questionnai-je en guise de réponse.

—Bien entendu, réplique-t-elle aussitôt.

Les traits de son visage dessinent un rictus désagréable. Elle semble offusquée par ma question.

—Tu prends ta mère pour une dégénérée en phase terminale ? reprit-elle, son visage arborant maintenant un sourire moqueur un peu débile.

Nos rires envahirent la pièce. Je la supplie d'un regard rempli de culpabilité de pardonner mon agacement exagéré.

—Allez les gars, continue-t-elle le plus sérieusement possible.

Elle étouffe de sa main posée sur ses lèvres quelques petits éclats de rire fortuits s'échappant de sa gorge.

—Allons au resto-bar prendre une consommation ! C'est ma tournée ! L'électricien passera d'ici quelques heures. Alors, ne traînons pas ici à l'attendre comme des crétins.

—Et pourquoi pas ?

Je suis très curieux d'entendre sa réponse.

—Nous reviendrons avant son départ, se moque Chrystine, les yeux indiquant la fin de la discussion.

Que vais-je faire ? Je ne peux laisser le disque dans l'ordinateur et prier afin que personne n'en prenne connaissance avant notre retour. Tu parles d'une coïncidence quand même !

—Comment se fait-il que tu aies rejoint un électricien aussi vite ? Un dimanche en plus ! interrogeai-je, méfiant.

—C'est un ami. Tu te souviens de Carl ? L'homme à tout faire. Il travaille à l'ambassade depuis des lunes, répond négligemment Chrystine tout en prenant son sac à main qu'elle avait laissé sur le comptoir.

Je ne me souviens pas du tout de ce Carl. Il faut dire que ça fait maintenant plus de dix ans, depuis la retraite de Jack, que je n'entends plus réellement d'échos venant de l'ambassade. De toute façon, peu importe qui vient, l'important c'est que le courant électrique soit rétabli le plus tôt possible. J'implore ma mère, cherchant par le fait même une bonne excuse pour retarder

notre départ le plus longtemps possible :

—Attends, s'il te plaît ! Je veux simplement retirer le jeu du lecteur CD.

—Tu le reprendras plus tard, dit sèchement Chrystine exaspérée par mon entêtement à discuter.

Son visage est vide de tout sentiment. Me fixant, elle ouvre au même moment la porte menant à l'extérieur.

Je veux rester ici et attendre. Je suis tout de même assez vieux pour prendre une décision par moi-même, non ! rétorquai-je nerveusement, faisant craquer bruyamment les articulations de mes doigts.

Chrystine lâche la poignée de porte, fait volte-face et me regarde fixement les poings plantés au creux de ses hanches et me sermonne le plus sérieusement du monde :

—Maintenant, Michaël, écoute-moi bien. Tu as peut-être 28 ans, mais tu es toujours mon grand garçon. Alors, fais-moi plaisir et ne discute pas. J'ai dit, nous partons et «nous» veut dire, dois-je le préciser, Robert, toi et moi. Compris cette fois ? Conclusion de cette polémique, merci ! ironise-t-elle tout en se retournant pour disparaître lentement dans l'éclairage tamisé du soleil décroissant.

Robert me regarde, hausse les épaules et me lance un regard qui veut tout dire. Ne discute pas avec elle, viens !

Je fais un discret signe de tête à mon frère signifiant que j'abdique et que je les rejoins dans un instant.

Retournant sur mes pas prendre mon portefeuille qui gît sur le coin de mon bureau de travail, un espoir fou me contraint à m'agenouiller à côté de la source de toutes mes craintes. Même si j'ai compris que je ne peux rien faire pour l'instant, je tente de faire expulser de l'ordinateur la preuve contenant certaines informations qui, semble-t-il, ne devraient pas être en ma possession.

Rien à faire. Si, il y a une chose : être le premier à pénétrer dans ce foutu bureau aussitôt que ce Carl aura rétabli la situation.

Merde ! Que va-t-il se passer si je ne récupère pas ce putain de disque. Dire que je n'ai même pas encore été en mesure de bien le visionner. Bordel de merde !

Je me remets péniblement sur pied prenant appui sur le rebord du meuble supportant l'écran. Celui-ci projette la couleur décrivant le mieux mon humeur du moment. Du noir, rien que du noir.

Dans un excès de colère ou plutôt de frustration, mon pied part tout seul à la rencontre du boîtier de l'ordinateur le faisant tomber sur le côté dans un grincement de tôle qui se tord. Un gros boom se fait entendre lorsqu'il percute violemment le plancher de bois franc lisse comme un miroir.

—Que se passe-t-il ? questionne la voix de Christine, transpirant l'inquiétude d'une mère ne voyant plus son enfant à ses côtés.

J'ai frappé le couvercle de métal recouvrant les composantes électroniques de l'ordinateur plus vigoureusement que je ne le voulais. La partie atteinte laisse voir, même dans la pénombre du crépuscule, une feuille de métal incurvée de plusieurs centimètres de profondeur. Dans le fond, je m'inquiète pour rien. Personne ne se doute que j'ai en ma possession une copie du CD. Un sourire de contentement se grave sur mon visage pour ne disparaître que plus tard en soirée.

Je cherche une réplique au questionnement de Chrystine. Une réponse qui ne viendra jamais. Je ne trouve rien de mieux à faire que de sortir de la pièce pour rejoindre Chrystine et Robert qui m'attendent patiemment à l'extérieur.



Après avoir conduit Robert à l'aéroport pour qu'il puisse prendre son vol vers Washington remis à vingt-trois heures, Chrystine et moi retournâmes à la maison. Aucune parole ne fut

prononcée pendant le trajet, seule une douce musique d'une autre génération sortant du poste radiophonique de l'auto se fit entendre.

L'auto de Chrystine n'a pas aussitôt cessé de rouler que mes pieds sortent déjà hors de la petite Mercedes argentée.

Je prends pied sur le sol et me dirige rapidement vers la porte avant de la maison. Ma migraine fait partie du passé et mon dos, beaucoup moins handicapant que cet après-midi, ne me fait souffrir qu'à l'endroit cicatrisé depuis longtemps. Tellement longtemps que je n'en ai aucun souvenir, niet, rien...

Il n'y a que ce drôle de rêve dont je n'ai qu'un vague souvenir. Je me souviens seulement que je survolais une table dans un bloc opératoire entouré de chirurgiens gantés, portant tous un masque de tissu vert sur le visage. Qui sait ? Ce rêve a peut-être une signification particulière. Explique-t-il cette cicatrice récemment découverte sur mon corps ? Je ne sais pas.

J'entre en coup de vent dans le portique du condo. J'applique les freins afin de stopper mon élan pour ne pas heurter de plein fouet, Jack, mon père. Il se trouve derrière la porte, les bras croisés sur la poitrine, affichant un regard de désapprobation.

—Où étiez-vous ? J'essaie de vous rejoindre depuis plus d'une heure. Carl m'a téléphoné pour que je vienne lui ouvrir votre porte. Mais où...

Que fait-il là ? Bien entendu ce fameux Carl...

Il est passé vingt heures et il semble en pleine forme. Son haleine n'empeste pas du tout l'alcool. À cette heure, il devrait roupiller depuis longtemps déjà.

Malgré ma surprise de le voir ici, mais surtout à jeun, je pose l'index sur mes lèvres lui signifiant de cesser son interrogatoire. Le regardant droit dans les yeux, un sourire d'innocente victime caricaturée sur le visage, je lui récite ce que Chrystine m'a dit de répéter si jamais Jack m'accable d'une kyrielle de questions à propos de notre escapade.

—Sortis prendre une bière. Pourquoi ?

Sans attendre de réponse, je continue rapidement mon monologue.

—C'est l'idée de Chrystine ! Je hausse les mains au-dessus des épaules, paumes vers le ciel, signifiant ainsi que cette fantaisie ne vient pas de moi. S'il y a des plaintes à formuler, vous savez à qui vous adresser !

Hébéété, Jack fait demi-tour, quittant le portique en direction de la cuisine où se trouve déjà Chrystine bien assise à la table.

Elle avait pénétré dans la maison à ma suite, semblant aussi pressée par le temps que je l'étais, pour se rendre au téléphone afin de contacter Carl pour le remercier. Chrystine prit le combiné et le remit sur le chargeur sans même avoir composé de numéro.

Jack ouvre la bouche en arrivant près d'elle, mais aucun son ne se fait entendre. Ne cessant de marcher tout en laissant pendre son menton d'un air déconcerté, il se dirige directement au lavabo, fait couler l'eau froide, remplit ses mains mises en coupe du frais liquide et s'en asperge le visage. Il se sèche à l'aide d'un linge traînant sur le comptoir et qui sert normalement à essuyer la vaisselle.

Il fait à nouveau demi-tour, regarde Chrystine, nous passe en revue par la suite et revient accrocher son regard sur celui de sa femme, imperturbable. Il baisse les yeux moins de deux secondes plus tard nous demandant de quel endroit nous arrivons.

Il n'a pas l'intention d'argumenter avec sa conjointe et je le comprends.

Jamais je n'ai été témoin d'un moment où émettre un doute sur certaines décisions de madame ébranlerait les convictions profondément ancrées de celle-ci. Jack, légèrement penaud, mais plutôt indifférent, déambule jusqu'au salon. Il sait très bien qu'il n'y aura aucune discussion possible sur ce sujet maintenant tabou pour l'éternité.

Ce qui importe après tout, c'est que le courant soit maintenant rétabli !

C'est parfait ainsi ! Je prends immédiatement la direction du

bureau. Il fait passablement chaud dans la maison malgré cette heure tardive et le fait que toutes les fenêtres sont entrouvertes.

Les ventilateurs de plafond ne fonctionnant pas, les pièces sont accablées par l'étouffante chaleur emprisonnée faute de vent à l'extérieur. Aucun mouvement faisant espérer un quelconque essoufflement de l'humidité ne se fait sentir. Le feuillage des arbres semble pétrifié dans le temps. Une photographie ne saurait être plus passive que ce spectacle inerte et résigné de la nature entourant notre demeure.

Le manque d'air frais ne m'empêche aucunement de fonctionner. Je tente une autre fois, en vain, d'accéder à mon CD coincé dans cette foutue boîte de métal.

Je regarde l'appareil avec écoeurement, dégoûté par cette attente qui n'en finit plus. Je relève mes yeux vers l'écran destiné à éclairer notre savoir. Celui-ci me nargue par son absence de vie.

Je fixe maintenant l'ordinateur gisant toujours sur le côté sous le bureau. Mon cerveau, quelques secondes plus tard, réalise et comprend.

Je repousse la chaise d'un geste brusque. Je me jette à genoux et éberlué, je regarde le boîtier noir recouvrant et protégeant les fragiles composantes informatiques.

C'est à ce moment que disparut le sourire agrémentant mon visage depuis notre départ. Le métal bossé s'est miraculeusement remis dans sa forme originale. Le métal tout à fait propre et lisse me nargue ouvertement. J'ai pourtant bien cabossé cet ordi, je n'ai pas rêvé ! Peut-être... Simples jeux d'ombre et de lumière ? Ma main caresse le métal froid pour rassurer mes yeux et mon cerveau qu'il est bien en parfait état.

Le faible bruit du système de climatisation se remettant à fonctionner me ramène subitement à la réalité. Chrystine s'époumone, criant à tue-tête de fermer toutes les fenêtres du logement maintenant que le problème électrique est résolu.

Bien voyons ! Je me rends bien compte que toute cette super-

cherie de mauvais goût n'avait que pour but de m'éloigner de la maison afin que l'inconnu mette la main sur mon fameux disque.

J'enfonce le bouton-poussoir mettant l'ordinateur sous tension, puis du bout de l'index, j'appuie sur la commande permettant l'ouverture du lecteur CD. J'ai réellement un problème. Sous mes yeux arrondis par la surprise apparaît le disque argenté.

Ne comprenant plus très bien ce qui se passe, j'extirpe mon trésor du lecteur, le remets bien en place dans son boîtier et le glisse bien en sécurité dans mon caleçon. Il y a trop de monde ici pour que je commence une séance de visionnement. Je peux être dérangé à tout moment.

Chrystine va bien retourner chez elle maintenant ! La sobriété miraculeuse de son mari invalide la raison qui l'a poussé à venir squatter chez moi.

Je m'empresse de fermer hermétiquement la fenêtre de la chambre. Étourdi, complètement hébété face à mon incapacité à comprendre le sens de toute cette histoire rocambolesque, je me demande ce qui m'arrive. C'est peut-être relié aux migraines ? Élyse a peut-être vu juste ? Schizophrène... Bien voyons donc ! C'est ce qu'ils veulent me faire croire. Mais qui ça, « ils » ? me demandai-je, prenant la direction de ma chambre pour fermer les fenêtres.

Toutes les ouvertures colmatées, l'air ambiant rafraîchissant, je marche lentement, songeant à tout ce qui se passe en ce moment. Pensif, je rejoins Chrystine. Jack regarde le téléviseur et zappe encore d'une chaîne sportive à une autre.

Toutes les émissions sportives sont semblables. Alors, pour quelle raison payer pour plusieurs chaînes plutôt que de choisir le poste que l'on regarde le plus souvent ? Ce n'est pas une question d'argent, mais plutôt pour arrêter le manège étourdissant de Jack quand il vient à la maison. Je songe sérieusement à annuler mon abonnement aux chaînes spécialisées. Une seule chose l'intéresse vraiment : les présentatrices plus jolies les unes que les

autres. À croire que le sport est relié directement aux poitrines plantureuses. Enfin, ça le regarde, s'il tient à devenir gaga et sénile. D'une façon ou d'une autre, s'il continue à ingurgiter de l'alcool à ce rythme, la cirrhose l'attend inmanquablement au coin de la rue. Jack se lève, regarde pathétiquement sa femme en passant et dit :

—Bon, il est assez tard ! Ah oui ! J'oubliais ! Appelle-moi Michaël, il faut absolument qu'on parle. Tu viens, Chrystine ? Je suis venu en taxi, mais je repars avec l'auto.

—Non, je reste ici pour la nuit. Michaël me ramènera à la maison demain matin ! répond-elle sèchement ne daignant même pas regarder son mari étonné. N'est-ce pas mon grand ?

—Pas de problème, signifiai-je à Chrystine malgré ma surprise, observant avec curiosité Jack sortant en vitesse du condo.

Leur querelle semble perdurer. Il veut sans doute me parler de son couple en péril. C'est sûrement pour ça qu'il veut en discuter seul à seul. Ai-je le choix ?

Pour une fois... Hé oui ! C'est la première fois depuis des années que je vois Jack sobre à cette heure et pourtant Chrystine fait la gueule. Pas moyen d'être un peu seul ! Je vais devoir encore attendre pour regarder ce foutu disque. Merde, c'est sûrement ça l'enfer !

—Je dois y aller ! À plus tard. Je vais venir souper, dis-je joyeusement après avoir dégusté un café fraîchement infusé.

J'ai ramené Chrystine à son domicile il y a trente minutes tout au plus. Je ne sais pas l'heure à laquelle ma mère s'est couchée, je dormais déjà à poings fermés. Si je regarde l'état de celle-ci, sa nuit fut de courte durée. Elle a les traits tirés. On lui donne dix ans de plus ce matin.

Je sens le regard ténébreux de Jack suivre mes mouvements jusqu'à ce que je franchisse la porte. Je me retrouve en quelques pas tout près de ma belle Mustang. Je fouille dans mes poches afin de mettre la main sur mon trousseau de clefs.

—N'oublie pas le docteur cet après-midi ! crie Chrystine de l'embrasure de la porte qu'elle tient entrouverte, ne laissant que sa tête dépasser.

—Ne t'inquiète pas ! Je serai au rendez-vous.

Christine referme l'accès à sa demeure au même moment, faisant disparaître ses traits étirés, fatigués.

Le peu de temps passé par l'électricien à la maison me laisse perplexe. Laissez-moi rire ! Je ne sais pas encore ce qui se passe réellement, mais je me fais la promesse de le découvrir.

Sur cette pensée, j'ouvre la portière... Merde ! J'ai encore oublié l'alarme. Il faut que je prenne l'habitude de désactiver ce système avant que mon cœur ne veuille sortir de ma poitrine.

Le boucan arrêté, je mets le contact et recule lentement l'auto jusqu'à la rue qui m'accueille sur son bitume grisâtre. J'enclenche la première vitesse, faisant gronder l'animal emprisonné sous le capot. J'enforce l'accélérateur lentement et avec précision. Je me retrouve de nouveau sur la route partant à la rencontre de ce drôle de personnage qu'est mon planificateur financier.

Je ne comprends toujours pas ! Par quel miracle, le CD est-il encore en ma possession ? Je suis presque convaincu que mon équilibre mental est intact et qu'un intrus s'est introduit hier soir dans mon bureau.

Mais pourquoi ? Et sans prendre possession du CD ? Je ne sais pas qui a fait ça, mais la réponse à ma question se trouve indubitablement gravée sur le disque. L'idée d'en avoir fait une copie m'apparaît maintenant comme étant d'une brillance sans pareille. L'énervement causé par l'épouvantable stress résultant de ces dernières heures emplies de questions sans réponse bombarde d'interrogations mon cerveau déjà surchauffé. Je réussis tant bien que mal à m'assurer que mes pensées demeurent le plus limpides possible.

23

Je dois me dépêcher afin de me rendre à ce rendez-vous de 10 h 00 avec Machin Chose. Je ne me souviens jamais du foutu nom de ce gestionnaire de portefeuilles. Sous le bouton de la sonnette, on peut lire une petite inscription : « Sonnez et entrez ». Je comprends la logique de base de cette affirmation qui dit tout simplement, votre client est là. Mais est-ce vraiment nécessaire ?

Confortablement installé dans un des imposants fauteuils d'époque de la salle d'attente richement décorée, je comprends que c'est la moindre des choses d'être bien assis quand on pense au prix exorbitant de la tarification horaire de ce bandit. S'il veut conserver sa précieuse clientèle, il se doit de prendre un très grand soin du postérieur de ses clients.

La salle d'attente n'est pas spécialement grande, mais la quantité de répliques d'œuvres de grands peintres se trouvant exposées sur les murs rend l'endroit très impressionnant. Ces dernières encerclent une série de fauteuils et de tables recouvertes de différents périodiques financiers. Ils sont tellement bien empilés les uns sur les autres que cela devient gênant de vouloir les feuilleter, car aucune couverture n'a de coin plié et encore moins de morceaux déchirés.

J'ai l'impression d'être surveillé, mais je ne pense pas que ce soit simplement une sensation. Je suis vraiment épié par la réceptionniste. Elle relève sans arrêt la tête, regarde dans ma direction

à l'infime bruissement de tissu, au moindre son se dissociant de son environnement scrupuleusement ordonné, même de façon excessive, dois-je dire.

Le cabinet est aussi immaculé et luxueux que dans mes souvenirs. Ayant procédé aux signatures requises afin de transférer certains fonds sagement distribués dans différents holdings, monsieur Berger, grassement dédommagé pour avoir pris soin pendant toutes ces années d'un portefeuille aussi imposant, m'indique que notre entretien est terminé.

Il me serre chaleureusement la main, réitérant son offre d'aide aux placements sécuritaires, mais avant tout, de ne pas me gêner pour faire appel à son expertise en cas de besoin.

Je suis peut-être jeune et un peu naïf face à des décisions d'une importance aussi capitale, mais je peux bien faire fructifier mon argent moi-même. C'est exactement le contraire qu'il tente de me faire comprendre. Je le rassure en lui disant ce qu'il veut entendre.

—Je communiquerai sans tarder avec votre secrétaire.

Il veut absolument élaborer une toute nouvelle stratégie pour faire prospérer mon avoir. Cette rencontre qui se veut de routine m'exaspère.

Trente minutes après avoir pénétré dans le bureau de Machin Chose, de M. Berger dois-je dire par politesse, je quitte en vitesse l'endroit.

Il est 10 h 45 lorsque je reprends place derrière le volant de mon véhicule. Un regard dans le rétroviseur confirme mes doutes, je suis encore et toujours suivi. Cette fois, une BMW arborant une couleur sensiblement identique à la Volvo attend patiemment mon départ.

Qu'il aille se faire foutre ! Je repars dans un crissement de pneus laissant sur le pavé deux longues traces noires. Il s'élève de l'asphalte brûlant une fumée opaque aussitôt dispersée par le passage des autres véhicules me séparant de mon poursuivant.

Je ralentis. Ça ne sert absolument à rien de m'énervé de la sorte ou de tenter de semer cet emmerdeur de première. Je n'ai aucun doute, il me retrouvera de toute façon.

Je prends calmement la route, tentant d'oublier la BMW, me rapprochant du bureau du docteur Henry. J'ai deux bonnes heures devant moi. Je vais donc m'arrêter pour manger un morceau au Café Internet situé à côté de la clinique médicale. Je vais enfin avoir accès à ce foutu dossier qui semble tellement important. Important au point de tuer...

Après avoir garé avec soin mon bijou dans le stationnement adjacent à la clinique, je me dirige d'un pas lent et insouciant vers l'entrée du Café Internet. Ce resto est mieux connu sous le nom de Bistrot Sainte-Croix. Jetant un regard mauvais, je croise la BMW qui cherche désespérément un endroit où se garer.

Sans tenir compte de mon poursuivant, je m'engouffre dans cette oasis électronique qu'est le Sainte-Croix. Il est possible dans ce petit bistrot de manger et de consommer une bière tout en ayant accès à un ordinateur performant de la toute dernière génération de PC sur le marché.

Je commande un Kaiser jambon fromage, garni de salade, de tomates et de cornichons à l'aneth accompagné d'une eau Perrier. L'homme à l'intérieur, le propriétaire je présume, me désigne un poste de travail légèrement à l'écart, répondant directement à ma demande d'être le plus distant possible des vitrines. Celles-ci reflètent l'accablante chaleur venant de l'extérieur. Le climatiseur bruyant parvient de peine et de misère à conserver une certaine fraîcheur à l'intérieur du local. Je tiens mordicus à me retrouver face à la porte d'entrée, au cas où... Serge, c'est du moins le nom inscrit sur le petit badge épinglé sur sa chemise d'une blancheur immaculée, m'assure que je peux aller prendre place à l'ordi et que ma commande me sera apportée dans une dizaine de minutes.

—Tout est fraîchement préparé. Aucun sandwich n'est prêt à l'avance, me confie-t-il, satisfait de démontrer aux clients

la qualité supérieure de la nourriture servie dans son établissement.

Avant de m'asseoir sur la chaise confortablement rembourrée, je ressors discrètement le CD de sa cachette. Maintenant le PC n'attend que mes instructions afin de combler le vide enveloppant mes questions. Ce questionnement est pour le moins légitime après tout ce qui m'est arrivé. Je m'installe et regarde autour de moi afin de m'assurer que personne ne s'intéresse particulièrement à ma présence en ce lieu.

Sécurisé à la vue des autres clients tapant sur leur clavier dont le regard semble hypnotisé par les mots et les images apparaissant à l'écran. Quelle drôle de façon de célébrer mon nouveau statut de célibataire que celle de prendre un Perrier en compagnie d'une machine sans âme et sans sentiment. J'espère bien avoir la chance de reprendre ce moment ultérieurement, et ce, en bonne compagnie.

Chassant ces pensées, j'insère nerveusement le CD dans le lecteur de l'ordinateur. Il se met immédiatement en fonction, laissant entendre un léger sifflement produit par la rotation rapide du disque. Tout est maintenant en place, prêt à être visionné.

Tenant de calmer en vain le tremblement de ma main tenant la souris, je clique sur l'icône désignant le disque et j'inscris le mot de passe demandé. Les différentes petites valises contenant les réponses à mes questions, du moins je l'espère, surgissent devant mes yeux. J'ouvre la première icône intitulée « *historique* » afin que je puisse revoir, mais surtout imprimer son contenu. Cinq pages sortent immédiatement de l'imprimante située à quelques mètres de mon poste sur un meuble adossé au mur derrière moi.

Je me lève de mon siège et avec empressement, je marche jusqu'à l'imprimante afin de récupérer mes documents. Les feuilles sont encore chaudes lorsque j'en prends possession.

Je fais de même pour les neuf icônes enregistrées sur le CD-ROM. Par la suite, je le retire du lecteur, le remets dans son boîtier et le dépose sur le bureau. Je prends quelques bouchées de mon délicieux goûter reçu un peu plus tôt. J'approuve entiè-

rement Serge de vanter la qualité de ses produits. Le Kaiser que j'ai commandé est le meilleur que je n'ai jamais mangé.

Maintenant, passons aux choses sérieuses.

Risquant de nouveau un regard circulaire autour de moi, je me rends compte que seul Serge me regarde. Il m'interroge du regard sur la justesse de ses propos concernant sa nourriture. Je lui fais signe de la main, joignant le pouce et l'index, indiquant que tout est parfait. Satisfait de mon attitude positive, il reprend ses activités derrière le comptoir faisant office de cuisine.

Je sors le disque compact qu'Élyse m'a donné hier de la poche latérale de mon pantalon. Celui sur lequel le disque original du général est reproduit. Je l'insère dans le lecteur.

Pour m'assurer de ne pas être séparé de cette copie, j'ai pris soin de le glisser sous mon matelas avant de dormir.

Lors de l'apparition des icônes, je réalise que leur nombre est supérieur à celui du disque précédent.

Je me doutais bien que le CD original avait été subtilisé et remplacé par un disque falsifié pendant la panne électrique d'hier. Tout était planifié. Ils veulent me faire croire que toute cette histoire n'est qu'une fumisterie montée de toutes pièces par ce général... Non, je n'y crois plus... Ils ont quand même liquidé cet homme, c'est le seul point de ce cauchemar dont je suis certain.

Je clique sur chaque dossier, les imprimant systématiquement les uns à la suite des autres.

Il y a plusieurs dizaines de pages supplémentaires enregistrées sur ce disque. De plus, des photos aériennes de divers emplacements m'étant inconnus apparaissent à l'écran avec plusieurs mentions dactylographiées sous les fichiers. Sur une des photos, je peux lire : *au sud d'Hawaï, petite île volcanique inhabitée.*

Une flèche tracée manuellement indique un regroupement de végétation contrastant affreusement avec la rudesse du décor.

Le roc est noirci par la lave et semble recouvrir la majorité du territoire photographié.

Toujours à la main, une inscription à la base de la flèche dit : *lieu probable d'un laboratoire clandestin dissimulé sous cette végétation. À vérifier...*

Enfin, je vais finalement savoir exactement les raisons pour lesquelles Grant voulait me parler, mais surtout, pourquoi il a été tué froidement avant d'avoir la possibilité de m'en faire part. Nerveux et inquiet, je me hâte de rassembler toutes les feuilles imprimées et de faire un paquet distinct de celui extrait du faux disque.

Je comprends et j'en conclus que ces gens veulent que je voie le contenu de ce nouveau CD-ROM afin que je croie en son inutilité outre que pour des fins diplomatiques.

Je regarde ma montre, il est maintenant 13 h 00. J'ai juste le temps de me rendre au comptoir et demander à Serge deux sacs identiques pour apporter mes copies. Tout souriant, il me remet des sacs arborant le logo de son restaurant. J'en profite pour lui payer mon repas ainsi que la totalité des impressions faites. Cent cinq copies, mais je m'en fiche royalement. J'ai maintenant entre les mains la source même de mes problèmes.

Après avoir inséré chaque pile de copies dans un sac différent, je glisse, avec la plus grande précaution, le sac contenant les feuilles imprimées avec les informations épurées du CD trafiqué dans l'autre. Ainsi, ceux qui me surveillent croiront, du moins je l'espère, que je n'ai en ma possession que la documentation qu'ils considèrent non préjudiciable à l'organisation. Ce regroupement se présente, j'en suis sûr, comme faisant partie de la grande famille américaine de la justice, mieux connue sous l'appellation CIA

S'ils sont convaincus que leur stratagème a fonctionné comme sur des roulettes, cela va me donner un peu de temps pour lire cette paperasse. Je pourrai enfin comprendre la signification de tout ce brassage de merde qui a envahi ma putain de vie.

Maintenant, j'exhibe nonchalamment qu'un seul sac. Il pend lourdement, abattu par le volume de toutes ces pages réunies dans le même espace de plastique. Je tente de maintenir mon

épaule droite, celle dont la main tient le sac, à la même hauteur que l'autre. Je ne veux pas trahir la lourdeur injustifiée de mon paquet. Celui-ci se doit d'être léger, car il ne devrait contenir que 27 pages et non pas plus de 100. Ne voyant aucun problème à jouer cette petite comédie, je sors du bistrot arborant le même tempérament qu'à mon arrivée, soit calme et indifférent.

D'un pas traînant, balayant le trottoir poussiéreux du bas de mon pantalon trop long, je prends la direction de la clinique du docteur Henry. J'espère en finir au plus vite avec ce rendez-vous. Je suis tout aussi persuadé que peut l'être un jury condamnant à mort un tueur en série, que cette rencontre n'apportera aucune solution tangible à mes douloureux problèmes crâniens. Ont-ils réellement l'intention de m'expliquer et de faire disparaître, une fois pour toutes, ces souffrances répétitives et inconfortantes qui hantent mon existence depuis ma tendre enfance ? J'en doute fortement.

Arrivé à la hauteur de l'entrée de l'édifice abritant la clinique, je m'apprête à aller déposer mon colis dans le coffre arrière de mon auto. Je me ravise aussitôt par crainte que mon poursuivant ne force la valise de la Mustang, subtilisant ainsi les vrais documents tant convoités.

Les dernières paroles du général défilent sans relâche, saturant l'autoroute de mes pensées, asséchant le flot régulier d'idées s'écoulant de mon esprit si vif habituellement.

Je pénètre dans l'immeuble et me dirige directement vers les ascenseurs situés en plein centre du hall. J'appuie sur la petite plaque commandant l'ouverture de la porte de gauche légèrement décalée par rapport aux autres.

Cet ascenseur, contrairement aux autres, conduit directement et sans arrêt à l'étage occupé exclusivement par les bureaux et laboratoires de la clinique médicale privée. Impossible de se tromper, une énorme affiche annonçant les mérites et bienfaits couvre la totalité du mur entourant l'accès à l'élévateur.

La porte métallique se divise en deux, donnant accès à un espace de grand luxe. Des panneaux en bois d'acajou recouvrent les quatre faces de l'élévateur. Un seul bouton est disponible et le contact de mon doigt avec celui-ci referme les portes. Une aimable voix féminine demande :

—Veuillez vous identifier et faire part de l'heure de votre rendez-vous s'il vous plaît.

—Michaël Jordan, 13 h 30, répondis-je machinalement.

Après toutes ces années de visites régulières, je suis habitué de discuter avec cette voix inconnue demeurant la même année après année.

L'ascension prit quelques secondes seulement. Absolument rien, aucun renseignement visible ne nous permet de statuer sur le niveau de la clinique dans cet édifice comprenant 20 étages en tout. Je le sais, car j'ai déjà pénétré par mégarde dans un autre ascenseur que celui-ci. Le tableau de contrôle disposait de 20 boutons numérotés de 1 à 20, laissant intentionnellement le numéro 13 absent de la liste illuminée située à la droite de la porte intérieure du cube métallique.

D'après la vision disponible par les grandes fenêtres du bureau du docteur Henry, je crois que les espaces occupés par la clinique se trouvent, en fait, au 13^e étage de cette grande bâtisse moderne. Elle est recouverte dans son ensemble de verre réfléchissant. Vous savez du style, moi je te vois et toi, tu ne me vois pas.

Les portes s'ouvrent sur une grande salle dont les murs sont peints de couleur maïs. Le plancher, recouvert d'un épais tapis dans les teintes de rouille, s'harmonise parfaitement avec les meubles en bois naturel entourant la réceptionniste. Comme toujours, elle me reçoit le sourire aux lèvres. Ses yeux étincelants, rayonnant d'une bonne humeur contagieuse, m'ont toujours fasciné et envoûté.

Grande et mince, début trentaine, elle est toujours habillée différemment, mais avec goût. Vêtue de tenues mode et classiques

tout à la fois, elle fait chavirer mon cœur chaque fois que ses yeux bleu azur croisent mon regard. Cette femme m'a toujours fait fantasmer. Même aujourd'hui, et c'est peu dire, sa présence me trouble.

Un régal pour les yeux vous dis-je ! Normalement, cela me prend toujours plusieurs jours à la suite de ma visite semi-annuelle pour libérer mon cerveau de l'image d'Amy afin de refaire place à ma réalité journalière. Eh oui ! C'est le prénom que porte mon fantasme préféré et comme il lui va bien ! Cela fait au moins dix ans que cette fille travaille ici.

—Bonjour Michaël ! Le docteur Henry te recevra dans quelques minutes, dit-elle gentiment.

Elle m'appelle par mon prénom comme je l'ai supplié de faire l'an passé. C'est un pur délice d'entendre sa voix me converser si amicalement.

Je suis mal à l'aise lorsqu'Amy me vouvoie précédé d'un monsieur gros comme ce n'est pas permis. Je préfère, et de loin, croire que je lui plais en rendant nos petites conversations plutôt banales, je dois l'admettre, plus intimes par le tutoiement et l'utilisation de nos prénoms respectifs.

—Déjà ! Comment vais-je survivre si je ne peux m'abreuver de tes paroles réconfortantes, dis-je un sourire se voulant charmeur et rempli de sous-entendus plaqués sur mon visage.

Ce que j'aimerais que cette attirance soit réciproque !

—Tu survivras, lance-t-elle plus souriante que jamais.

Elle me délaisse du regard pour inspecter timidement le téléphone qui par sa sonnerie irritante me fait reprendre contact avec la réalité. Elle saisit le combiné, écoute quelques instants son interlocuteur et dit :

—Oui, il vient tout juste d'arriver. Je vous l'envoie tout de suite, docteur...oui docteur...pas de problème, docteur...

Elle raccroche le combiné, lève les yeux vers moi, exhibant ses dents parfaites dans un sourire à faire fondre un bloc de glace.

Puis elle m'annonce :

—C'est à ton tour Michaël.

—Merci, à tout à l'heure.

Ma voix se veut mielleuse. Je me retourne en laissant un théâtral soupir de désappointement franchir mes lèvres. Je prends le corridor et déambule lentement jusqu'au bureau du médecin.

La porte du cabinet médical est toute grande ouverte.

—Entrez, entrez, nous vous attendions, m'invite poliment mon médecin traitant.

Le docteur Henry semble préoccupé aujourd'hui. Son avenant sourire qu'il arbore habituellement a pris le large. Il ne cesse de se frotter nerveusement le menton d'un geste rapide du pouce.

Je pénètre dans le grand bureau, me questionnant sur le sens de ce «nous» spécifié par le docteur Henry. Je suis toujours en possession de mon sac qui commence à peser lourd au bout de mes doigts. La lumière du jour illumine agréablement ce lieu percé de grandes fenêtres, laissant les rayons calmants du soleil emmailloter l'ensemble du mobilier en bois massif.

Un inconnu se tient debout à ses côtés. Il a les bras croisés sur la poitrine. Un sourire que je décrirais d'hypocrite lui déguise le visage. Celui-ci examine d'un regard interrogateur ma physionomie. Je croise ses yeux un bref instant. Son regard froid est dénué de toute expression.

Ce court épisode suffit pour me convaincre que cet homme n'est pas plus médecin que je ne le suis. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que fait-il exactement dans ce bureau ?

Mon sixième sens me dit que je dois rester sur mes gardes. Je suis ici pour une seule raison : élucider et faire disparaître ces maux de tête affligeants qui vont finir par me rendre fou. Si je perds la boule, ce n'est pas uniquement à cause de la douleur, mais il y a aussi ces voix et ces sons incohérents qui se font entendre lors de ces foutues migraines carabinées.

Je garde bien en tête que le docteur Henry est en relation

étroite avec Chrystine. Dois-je donc me méfier aussi de lui ? Tant de questions et tout ça à cause des dires de ce vieux soldat retraité qui a bouleversé le cours de ma paisible vie.

De toute façon, mon instinct me dicte que je dois faire part du strict minimum à ces hommes. Il faut que je quitte ce lieu le plus rapidement possible. J'essaierai de discuter avec eux sans éveiller le moindre soupçon sur ce qui se passe réellement dans ma pauvre tête.

—Je vous présente monsieur Robert Martin, continue mon médecin.

Il désigne d'un geste bref de la main, l'homme qui n'a fait aucun mouvement depuis mon entrée dans ce bureau.

—Monsieur Martin m'assiste dans mes recherches, m'explique-t-il rapidement.

À mon grand étonnement, mon médecin traitant parcourt de long en large son vaste bureau, empreint d'une nervosité palpable envahissant toute la pièce. L'atmosphère est lourde, irrespirable. Je n'ai jamais vu le docteur Henry dans un tel état, lui normalement d'un calme à endormir le plus agité des patients.

Dans quel jeu de fous tentent-ils de m'embarquer ? Comme si ce n'était pas déjà fait, et ce, à mon insu. Je dois garder mon calme, agir et discuter de façon cohérente. Je m'en voudrais d'alerter leur méfiance à mon égard. Si je veux découvrir ce qui se trame dans mon dos, je dois rester de marbre.

—Veuillez vous asseoir. Nous allons commencer par un petit questionnaire très simple, dit le docteur Henry.

Il m'indique nerveusement, d'une main tremblante, la chaise en face de lui.

Son bureau de travail est anormalement couvert d'une tonne de paperasses pêle-mêle.

Pendant ce temps, monsieur Martin profite de ce moment pour aller fermer la porte du cabinet. Je n'ai jamais été témoin de tant de désordre sur le poste de travail de mon médecin. D'ailleurs,

je ne me souviens pas avoir vu le docteur Henry dans un tel état de fébrilité. J'ai la nette impression que ce ne sont pas ses pensées qui sortent de sa bouche.

Ce monsieur Martin semble être la source de toute cette agitation malade, car les yeux de mon médecin ne cessent d'éviter mon regard. Lorsque je le regarde, il dirige abruptement ses yeux ailleurs, fixant aveuglément le miroir accroché sur le mur derrière moi.

Je me dirige docilement vers la chaise désignée par mon médecin, puis je surprends cet inconnu, ce Robert Martin, à me dévisager.

Son attitude dégage une anxiété non verbale qui le fait grimacer comme quelqu'un qui cherche quelque chose qu'il ne trouve pas. Je prends place sur la chaise, déposant le plus naturellement du monde le sac contenant mes précieuses photocopies contre le bureau à mes pieds.

Mon cher neurologue vient s'asseoir derrière son pupitre en pagaille, tassant sans aucun ménagement les dossiers et les feuilles en désordre. Il les empile les uns sur les autres, formant deux tours en l'équilibre précaire et instable. Ses gestes brusques et rapides sont inconscients et irréfléchis, je le vois bien.

Nous débutons, ce qui ressemble plus à un interrogatoire en règle plutôt qu'à une simple consultation médicale.

—Comment vous sentez-vous depuis notre dernière rencontre ? demande-t-il sans prendre le temps de me regarder.

—Je dois vous avouer que ce n'est pas le Nirvana, mais vous êtes déjà au courant, non ? lui rétorquai-je sarcastiquement.

Je tente de l'ébranler un peu par ma gaillardise. Je veux absolument qu'il me dévoile qu'il a discuté avec Chrystine, et ce, pas plus tard qu'hier.

—Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ! répond-il.

Il est sur la défensive, songeai-je. Je ne cache pas mon incrédulité face à sa réponse. J'esquisse un petit sourire espiègle.

Je me dois d'être moins acerbe dans mes propos. Il faut que je me tienne tranquille, n'oubliant jamais que je me dois de jouer leur jeu. Je tiens à découvrir le pourquoi de la mort prématurée du général. J'ai le pressentiment que la raison de ma présence en ce lieu a un rapport direct avec cet affreux événement.

Monsieur Martin se tient maintenant à mon côté, à ma droite pour être plus précis. Il me fixe inlassablement. Son regard m'indispose, mais à aucun moment, je ne laisse paraître mon malaise.

Qu'attendent-ils de moi ? Si je peux foutre le camp d'ici, peut-être vais-je trouver toutes les réponses dans la lecture des feuilles à mes pieds ? Je l'espère, car pour le moment, il m'est impossible de répondre à ces questions qui commencent d'ailleurs drôlement à me faire peur.

—Pour être plus clair, continue Henry.

Il soutient mon regard pour la première fois depuis mon arrivée.

—Je veux simplement savoir si, pendant ou à la suite de vos migraines, votre perception des choses ou des gens de votre entourage change.

—Que voulez-vous dire exactement ? questionnai innocemment.

Je ne comprends plus rien. À quoi veut-il en venir ? Quel rapport entre mes perceptions extrasensorielles et ces migraines ? Quel est le rapport entre les deux ? Moi et mon défunt père ? Je dois en finir au plus vite avec eux.

—Laissez-moi lui parler ! coupe monsieur Martin, ne laissant aucun autre choix à mon médecin qui se tut.

Il baisse la tête, fermant les yeux tout en massant nerveusement ses tempes grisonnantes.

—Ton médecin veut dire : entends-tu des voix lorsque personne ne parle ? C'est simple comme question, ça ! continue-t-il bêtement, le regard enflammé par une palpable impatience le grugeant de l'intérieur.

—Non, devrais-je ?

Ma physionomie laisse paraître une surprise des plus totales.

Je soutiens son regard. Une transpiration aussi froide et gluante que du sirop de maïs sortant du réfrigérateur s'infiltre hypocritement sous mes aisselles et suinte librement entre les racines de mes cheveux.

J'ai l'estomac noué comme un poing serré dans un gant de boxe trop ajusté.

—Ne vous énervez pas ! reprit calmement mon neurologue, voyant la panique que je ne réussis pas à occulter totalement me gagner.

—Ne pas m'énerver ! Facile à dire. On voit bien qu'il n'est pas dans ma peau, celui-là.

C'est une simple question que je pose à tous mes patients souffrant de violentes migraines, continue-t-il de son ton monotone. Il arrive parfois que ceux-ci croient avoir une sorte de don de voyance.

J'aimerais bien croire ce qu'il me dit, mais... Prenant un air détaché, il continue :

—Il faut savoir qu'une violente douleur amène au cerveau différentes données que l'on est incapable de bien interpréter. Peu de gens saisissent parfaitement ce phénomène. Lorsque la douleur atteint son paroxysme, l'esprit s'emballe afin d'oublier ce malaise profond.

Il demande que j'aille m'étendre sur la petite table d'examen qui se trouve juste derrière moi et d'oublier tout ça. Il se lève de sa chaise et se dirige vers le lit en acier inoxydable sans rien rajouter.

Monsieur Martin profite de ce moment pour me surprendre. Il appose sans la moindre retenue sa grosse main sur mon épaule amochée. Je ne peux contenir la violente douleur émanant de la blessure. Je suis incapable d'interdire à mon visage de se contorsionner tellement la souffrance est vive. J'ai la nette impression qu'un couteau chauffé à blanc pénètre dans ma chair au contact

de la lourdeur volontaire et préméditée de ce geste.

—Qu'est-ce qui ne va pas ? questionne malicieusement mon bourreau.

—Je me suis frappé contre le cadrage d'une porte !

Ma réplique se veut hargneuse et je retire d'un geste vif mon épaule de ce contact indésirable et pernicieux. Je me redresse au même moment, foudroyant d'un regard hostile ce moins que rien qui vient de surgir sans avertissement dans ma vie. Je me dirige vers la table d'examen en grimaçant et frottant mon épaule. Je m'y hisse maladroitement, m'aidant surtout de mon bras indemne.

—Retirez votre chemise que je jette un coup d'œil à cette épaule, m'ordonne mon médecin qui se trouve déjà à ma hauteur.

Je réplique sèchement.

—Non ! Ça va aller ! Je suis ici pour mes migraines, alors faites ce que vous devez faire. Pour le reste, si je ne vais pas mieux d'ici quelques jours, j'irai consulter un omnipraticien.

L'impatience gagne du terrain sur ma bonne volonté de rester calme.

—Pas de problème, mais c'est vous qui êtes le pire ! renchérit-il sur un ton laissant transpirer son mécontentement.

Alors commence une série de petits coups secs adroitement appliqués aux endroits stratégiques du corps. C'est toujours la même routine ici. Il vérifie que l'état neurologique de mes réflexes soit en parfait état. À l'aide d'une lampe munie d'une petite lumière aveuglante en son centre, il éblouit consciencieusement l'iris de chacun de mes yeux.

Monsieur Martin profite de ce moment pour quitter non-chalamment le bureau. Il prend soin de chuchoter au docteur Henry de le rejoindre à côté aussitôt l'examen terminé.

—Voilà, c'est tout. Asseyez-vous confortablement, je reviens dans quelques minutes, signifie mon médecin visiblement irrité par la directive de son associé.

Il feint un sourire et prend rapidement la direction de la sortie

afin d'aller retrouver son supposé associé dans une pièce adjacente.

Sur ces paroles, il disparaît de l'autre côté de la porte qu'il prend bien soin de refermer derrière lui.

Je me retrouve fin seul dans ce grand espace réservé à la maladie. Il m'est impossible d'entendre leur conversation malgré mon oreille plaquée contre le cuir capitonné de la cloison menant à la réception. Aucun son ne franchit cet obstacle me séparant des deux hommes. Je m'achemine donc sagement vers les fauteuils de cuir qui sont tout aussi noirs que mes pensées. J'espère un prompt retour de ces soi-disant professionnels de la santé.

Cinq minutes passèrent, jamais un si court moment ne me sembla si long. Une éternité, devrai-je dire. Incapables de rester sans bouger, mes yeux parcoururent la pièce. Ils s'arrêtent sur mon sac laissé en solitaire contre le bureau. Je me relève et m'empresse de reprendre possession de mon bien et retourne m'asseoir.

C'est à ce moment que réapparurent les deux hommes.

Reprenant place derrière son bureau, tandis que monsieur Martin s'affaisse pesamment dans l'autre fauteuil à mes côtés, le docteur Henry lève les yeux vers moi. C'est un regard artificiellement protecteur qu'il me jette. Son front est sillonné de profondes crevasses, vieillissant prématurément son visage et il déclare d'une voix se voulant rassurante :

—Je désire, plus que personne, mettre un terme à vos migraines. Pour cette raison, je veux ausculter en profondeur votre cerveau. Pour ce faire, j'ai besoin d'équipements encore plus sophistiqués que ceux à ma disposition ici.

L'inquiétude me gagne subitement.

—Qu'entendez-vous par là ?

—Présentez-vous à cette adresse demain matin, vers neuf heures, reprit-il, me présentant une carte d'affaires.

—Aucun problème ! répondis-je, me levant aussitôt.

Je saisis vivement le petit carton rectangulaire de ma main libre, l'autre tenant fermement mon sac.

Je glisse la carte dans la poche de mon pantalon sans en prendre connaissance. J'aurai bien le temps plus tard.

Pour l'instant, je ne désire qu'une seule chose, sortir de cet endroit au plus vite. Dans leur regard, je perçois qu'ils sont convaincus que je me doute que toute cette histoire n'est pas très nette. Mais surtout, ils s'attendent à ce que je prenne tous les moyens à ma disposition afin d'élucider ce que le général n'a pas eu le temps de me raconter. Malgré mon empressement à partir, je ne peux réprimer ma curiosité et demande :

—Pourquoi d'autres examens ? Avec tout le respect que j'ai envers vous, je ne saisis pas ce que vous pourrez trouver de plus en refaisant d'autres tests. Vous êtes incapable de conclure à un diagnostic, même après toutes ces années ?

—Nous disposons depuis peu d'un appareil révolutionnaire. Cet instrument très complexe permet de visualiser avec précision la véritable source des migraines. C'est difficile d'expliquer, voire même de comprendre le fonctionnement exact de cette machine. Faites-moi confiance, nous trouverons et résoudrons tous vos problèmes, conclut mon neurologue tout à coup empreint d'un réel enthousiasme.

—Excusez mon scepticisme, mais j'en ai ma claque de vous servir de cobaye ! repris-je, laissant ma fureur s'échapper par un flot intarissable de paroles coulant de mes lèvres serrées. Les douleurs progressent et sont de plus en plus astreignantes. Votre médication que j'avale m'assomme littéralement, au point que j'en perds la carte. Où tout cela va-t-il me mener ?

—Faites-moi confiance, répète-t-il, retrouvant le calme que je lui connais.

—Vous me chantez le même refrain depuis des années. Pourquoi cette fois-ci serait différente ?

Je le fixe d'un regard exprimant un découragement grandissant.

—Ce que nous allons faire ne nuira en rien à votre état de

santé actuel, reprit mon médecin. Nous ne ferons que trouver la solution à votre bobo afin de faire en sorte que votre mal fasse partie du passé, et ce, définitivement.

—Vous garantissez que le résultat final sera positif ? Vous réglerez ce cauchemar qui réveille tant de questionnements dans ma vie ? Vous certifiez que ma condition ne dégénérera pas ?

Je suis plus déterminé que jamais à leur faire croire que je vais leur faire entièrement confiance.

Suite à ce bombardement de questions, il se contente de me fixer calmement et répond simplement ;

—Oui.

—Bon, OK, j'irai à cet endroit demain matin. Y a-t-il autre chose ?

Sur ces paroles, sans attendre de réponse à ma dernière question, je sors précipitamment du cabinet.

De toute façon, demain est un autre jour et j'aurai tout le temps de parcourir ma paperasse. La voix grave de monsieur Martin interrompit brusquement le cours de mes pensées.

—Neuf heures, ce sera parfait. Vous n'aurez qu'à vous présenter à l'entrée. Les gens sur place vont être avisés de votre arrivée et vous dirigeront vers nos bureaux.

Sans répondre, je passe devant la réception. Je souris à la belle Amy occupée à mettre de l'ordre sur son comptoir bordélique. Levant les yeux, elle me retourne mon sourire, puis se remet à la tâche.

Je presse le bouton commandant l'ouverture des portes de l'ascenseur. Il s'illumine aussitôt pour mieux s'éteindre alors que le panneau de métal se fend en deux, ouvrant la somptueuse cabine instantanément.

Les portes se referment sur moi, me ramenant à la sécurité du hall d'entrée traversé d'inconnus indifférents à ma présence. Je suis soulagé d'être entouré de gens, de ne plus être seul en compagnie de ces messieurs.

Sorti de l'immeuble, je marche rapidement. Je retiens mon élan qui me pousse à courir comme un désespéré qui vient de voir la mort en plein jour. C'est exactement la sensation qui m'envahit en ce moment.

Veulent-ils réellement mon bien ou c'est encore une mascarade bien calculée voulant me le faire croire ? L'espérance d'un bien-être physique supplie mon esprit de croire les belles paroles de mon médecin. Cependant, la logique m'interdit d'admettre cette conclusion trop simpliste.

À bout de souffle, le dos hurlant sa douleur jusqu'aux creux de mes reins, je m'engouffre dans mon véhicule en me glissant précautionneusement derrière le volant.

Évidemment, l'infamale cacophonie de l'alarme de l'auto ramène brutalement mes idées cauchemardesques dans ma nouvelle réalité déstabilisante. Je désamorce rapidement la sécurité faisant automatiquement taire l'insoutenable tintamarre.

Je ferme les yeux, appuyant la tête contre le siège, respirant profondément le parfum apaisant du cuir neuf qu'embaume avec douceur l'habitacle de la Mustang. Je tente de retrouver mon calme.

Dois-je me rendre à cet endroit demain ou m'enfuir ? Il est encore temps de me sauver, mais pour aller où ? Ces gens vont facilement retrouver ma trace.

Sur ces pensées, je démarre et quitte le stationnement. Je remarque que la BMW prend aussitôt ma suite. N'en tenant pas compte, je roule lentement en direction de la maison familiale.



—Salut, c'est moi ! annonçai-je en pénétrant dans la maison de mes parents adoptifs.

—Comment s'est déroulée ta journée ? demande calmement Chrystine.

Elle est confortablement installée au salon. Elle dépose immédiatement la revue qu'elle feuilletait en m'apercevant pénétrer dans le boudoir.

—Pas très bien ! Je crois qu'on a à discuter tous les deux !
répondis-je, lui tendant le CD-ROM trafiqué.

Elle fixe le boîtier que je lui présente. Son visage se décolore prenant une blancheur cadavérique lorsque je laisse tomber à ses pieds le sac contenant les photocopies correspondantes. Avant de sortir de l'auto, j'ai pris soin de dissimuler le document authentique sous le siège côté passager de la Mustang.

Toujours aussi livide, Chrystine applique l'index sur ses lèvres closes, m'invitant ainsi au silence. Elle se lève indiquant d'un mouvement rapide du menton, la porte arrière vers laquelle elle s'empresse de se rendre.

Je suis surpris par sa soudaine réaction. Je m'attendais à voir la comédienne feindre la surprise, de l'entendre nier l'existence de ce document, et ce, même s'il déforme la réalité que l'on m'a fait croire depuis mon adhésion forcée au clan Jordan. L'apocryphe disque, au contraire, semble éveiller en elle une peur bleue non dissimulée.

Encore ébahi par son comportement inattendu, je sors à sa suite dans la cour. Elle marche rapidement jusqu'à l'endroit le plus reculé du jardin, à l'ombre du grand et magnifique chêne. Elle s'assoit directement sur l'herbe fraîche, croisant les jambes. D'un signe sans équivoque de la main, elle m'enjoint de l'imiter. Je me laisse tomber à ces côtés, le regard interrogateur.

Elle tourne son visage vers moi, secoue négativement la tête, contemplant sans la voir la verdure qui s'incline sous notre poids. Son visage a retrouvé son beau teint rose, mais une expression de découragement exhibe sans pudeur son apparente détresse.

—Je suis tellement navrée ! débute-t-elle, fixant ses genoux repliés.

—Que se passe...

—Laisse-moi parler ! coupe-t-elle brusquement. Avant tout, poursuit-elle, sois assuré que je t'aime comme le fruit de mes entrailles. J'ai toujours espéré que tout ceci ne surviendrait jamais.

Je suis stupéfié par son discours. Dois-je faire confiance à quelqu'un devant me protéger comme tout bon parent a l'obligation morale de le faire ? Je ne sais plus quoi penser.

—Puis-je souhaiter un jour recevoir ton pardon pour avoir dissimulé une vérité pas facile, voire impossible à vivre ? continue-t-elle piteusement.

Ses yeux d'une grande tristesse fouillent mon regard incertain de bien saisir la portée de chacun de ses mots.

—J'espère ardemment que tu comprendras pourquoi je n'ai jamais parlé de tout ça avant aujourd'hui. Maintenant, ouvre bien grandes tes oreilles et écoute-moi attentivement.

Jamais de toute ma vie, je n'ai été si attentif aux propos de quelqu'un.

—Je ne sais pratiquement rien de ce qui se passe présentement. Je ne suis qu'un simple pion sur cet énorme échiquier. J'ai été recrutée voilà maintenant plus de vingt ans de cela. À ce moment, ils m'ont tout bonnement expliqué que ma tâche à accomplir était d'une grande simplicité. Elle consistait à prendre soin d'un pauvre petit garçon orphelin de père et de mère qui avait certains problèmes de santé sans en spécifier la teneur. Je devais produire un rapport bisannuel de son évolution physique et mentale au sein de notre famille et de veiller à son bien-être. C'est tout.

Elle semble découragée. Comment lui faire de nouveau confiance ? Laisse-lui au moins la chance de s'expliquer avant de lui jeter tout le blâme.

—Je devais également te faire suivre périodiquement par un éminent neurologue du nom de Henry... docteur Thomas Henry. Jamais... reprit-elle hésitante.

Elle fixe maintenant l'horizon, essayant délicatement du revers

de la main quelques larmes s'échappant hypocritement de ses paupières. Chrystine prit une grande respiration, relève lentement son regard terne dans ma direction avant de poursuivre :

—Jamais, tu entends... Jamais je n'aurais accepté leur offre s'ils m'avaient avisée de tout ce que je sais maintenant ! dit-elle entre deux sanglots.

Je suis plus perdu que jamais. Que veut dire tout ceci ? Je ne comprends rien à cette histoire.

—Je ne connaissais pas du tout l'existence de cet homme qui a pris contact avec toi...

J'ouvris les lèvres pour lui faire part de la conclusion de cette funeste rencontre, mais elle continue :

—Je sais ! Il est mort.

Elle est au courant. Le général avait raison. Elle est de mèche avec ces enfoirés.

—Je te jure que c'est la vérité ! Tu dois faire très attention. Ta maison est truffée de micros. Cette conversation doit impérativement rester entre nous ! continue-t-elle, cherchant dans mon regard sceptique un peu de compassion.

Ses yeux implorent un pardon qui ne viendra pas.

Je suis sonné. Ne trouvant rien à dire pour l'aider à vaincre sa culpabilité, je la laisse poursuivre.

—Cesse de te sauver, ils te suivent et te surveillent 24 heures sur 24. Reste tranquille, ils m'ont assuré qu'il ne t'arriverait rien si tu cesses de fureter partout. Ne tente surtout pas de donner un sens à toute cette histoire.

Elle pleure maintenant à chaudes larmes. Je suis décontenancé par ces révélations inattendues. Ses aveux ne font qu'accroître ma nervosité. Je la serre contre moi feignant ainsi de la réconforter.

La colère germe en moi telle une fleur cherchant à émerger du bourgeon la retenant prisonnière. Ce contact me laisse de glace. Jamais je ne lui pardonnerai.

Tout ça est bien beau, mais ça ne répond que partiellement

aux questions qui se bousculent dans ma tête. Je signifie mensongèrement à cette femme, que j'ai aimée comme ma mère, que je suivrai son conseil et c'est avec un triste sourire qu'elle se dégage de mon étreinte.

Elle se lève tout en ébouriffant tristement mes cheveux. D'un pas lent, sans se retourner, elle regagne le confort et la fraîcheur de son salon.

Je reste là, sans bouger, assommé par les dires de Chrystine. Lentement, je refais surface reprenant contact avec la tiédeur du sol ombragé. Frictionnant mes tempes, étourdi par la confession déroutante de Chrystine, je me remets, tant bien que mal, sur pied. Je contourne la demeure pour reprendre possession de ma voiture, mais cette fois, je désarme l'antivol et reprends ma place derrière le volant.

Je me penche prenant contact avec le sac contenant, sans doute, les explications pouvant mettre un terme à ma quête de la vérité. Mettre fin à cet épisode chaotique de ma vie est ma priorité.

Je démarre vers un lieu qui me permettra enfin d'étudier ces documents en toute tranquillité. Ce lieu est le seul endroit où, de plus, je trouverai l'aide nécessaire pour tenter de me sortir de ce merdier. J'espère y trouver d'excellents conseils que seule une longue expérience de vie est en mesure d'apporter. Je m'oriente donc en direction de la propriété de mon ex-beau-père, André.

Personne ne sait encore que j'ai mis fin à ma relation amoureuse avec sa fille. Donc, il est tout à fait normal pour mes poursuivants que je passe embrasser ma copine où je peux trouver réconfort et tranquillité, non ?

24

—Oui, allo ! répond Chrystine prenant le combiné, sortant temporairement de son inconfortable torpeur.

—Alors, cette petite conversation avec notre jeune sujet s'est bien passée ? demande la voix féminine à l'autre bout du fil.

—Je crois que oui, rassure Chrystine nerveusement, le ton vibrant de sa voix laissant paraître son incertitude.

—Vous croyez ou vous en êtes certaine ? questionne âprement la femme.

—Je suis pratiquement certaine qu'il suivra mes conseils, reprit Chrystine souhaitant ardemment que Michaël cesse ses recherches.

—Il n'y a aucune chance à prendre, il doit se présenter sans faute au centre de recherche demain matin, reprit calmement la directrice canadienne de la Sécurité nationale américaine.

—Je n'ai aucun contrôle sur ses allées et venues, rétorque Chrystine épouvantée par la froideur de la voix.

—Je n'en ai rien à foutre de votre contrôle, continue avec véhémence la voix contrariée dans le combiné. Assurez-vous qu'il se présentera au labo. Toute cette merde est en partie de votre faute. Vous auriez dû vous douter qu'il irait à ce rendez-vous avec Grant.

—Mais comment aurai-je pu... commence Chrystine, irritée par les propos de cette femme.

—Vous aviez été avisée de cette rencontre imminente par nos bureaux, réplique-t-elle.

—Je sais... mais... articule péniblement Chrystine.

—Tout ceci doit rester secret, vous le savez très bien depuis le début, reprit la directrice. Assurez-vous qu'il sera à nos bureaux demain et vous n'entendrez plus jamais parler de nous, ordonne-t-elle en coupant aussitôt la communication.

Chrystine remet le combiné du téléphone en place, tremblant de rage, exaspérée par cet appel. Je dois absolument reparler à Michaël et lui faire part de toute la vérité sur sa condition et les événements ayant conduit à cette situation, pense-t-elle pris d'un soudain remords de conscience.

Elle aime ce garçon, elle a tout fait en son pouvoir pour le rendre heureux. Oui, cette fois, elle lui dira toute la vérité, se promet-elle.

25

—Il arrive chez sa petite amie, annonce Bruce dans sa radio alors qu'il suit Michaël à bonne distance. Je me range sur le bas côté de la rue et j'attends les ordres, reprit-il en coupant le moteur de sa voiture.

—Parfait ! fut la seule réponse à son appel.



—Que fais-tu ici, Michaël ? demande André surpris de voir son ex-gendre débarquer chez lui.

C'est un bon petit gars, pense-t-il en l'entourant fortement de ses bras, ravi de le revoir.

—Ouille ! gémit Michaël au contact de la main d'André contre son épaule blessée.

—Qu'as-tu ? demande-t-il, inquiet par sa soudaine réaction, essayant de déchiffrer son expression.

C'est une longue histoire... J'ai absolument besoin de votre aide, ça ne va pas bien du tout.

—Viens t'asseoir pour me raconter cette... Enfin ce qui t'arrive, dit-il en m'escortant jusqu'au petit salon.

Une seule fenêtre, masquée de part et d'autre de rideaux de velours démodés, laisse péniblement pénétrer la lueur du jour. La pièce respire la simplicité même. Deux canapés encadrant une

vieille table de bois, manquant par-ci par-là de vernis et donnant l'apparence d'un dessin sans dessin. Les divans, d'un beige d'une autre époque, sont tout de même très confortables. Nous nous asseyons face à face prenant ainsi possession de tout le mobilier logeant dans cette pièce. L'horloge moderne qui marque déjà 16 h 30 contraste affreusement avec le reste de la décoration de style vieillot.

—Je ne m'habituerai jamais à cette pièce, dis-je les yeux moqueurs.

—Je sais, je sais, articule mélancoliquement André. Je veux rénover cette pièce depuis plusieurs années, mais je ne peux me résoudre à faire disparaître les plus beaux souvenirs que j'ai dans cette maison. Chaque cadre sur les murs me rappelle un bon moment passé en compagnie de ma femme. Cette pièce était jadis notre oasis d'amour.

—Excusez-moi, je suis très sensible à votre nostalgie, mais j'ai réellement besoin de votre aide.

André sort de sa rêverie en poussant un profond soupir chargé de regrets. Pour la toute première fois depuis que nous avons fait connaissance, je sens André triste, mais résigné face à sa vie de couple.

—D'accord, je veux bien essayer de vous rafistoler ensemble, mais je ne garantis rien, marmonne-t-il, secouant la tête de découragement.

Pauvre lui ! Je préfère mon statut de célibataire à celui d'André. En couple et malheureux... Non merci ! Sans même un regard dans ma direction, il continue :

—Elle est partie quelques jours en promenade avec sa mère. Tu devras donc patienter jusqu'à jeudi soir.

—Je ne suis pas venu voir votre fille, le rassurai-je, dévoilant un timide sourire. Lors de mon départ samedi dernier vous m'aviez dit : Si tu as besoin d'aide, ne te gêne pas pour venir me voir. Je ne suis pas tout à fait certain des mots exacts, mais c'est

ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

L'atmosphère s'alourdit dans la pièce. Je vois bien qu'André s'interroge sur les raisons de ma présence chez lui. Il scrute attentivement mon visage. Le policier en lui refait surface ! Je sors de sous ma chemise le précieux sac que je dépose devant André sur la table.

—Veux-tu quelque chose à boire ? demande-t-il, se levant et arborant maintenant le regard d'un homme méfiant.

—Merci.

Ma réponse se veut polie, étant encore mal à l'aise face à ma surprenante demande d'aide.

Je n'aurais peut-être pas dû le déranger avec mes problèmes, mais à qui d'autre pouvais-je crier à l'aide ? Non, non, non. J'ai bien fait de venir ici.

Revenant, deux bières à la main, il m'en sert une et se rassoit sans jamais me quitter des yeux.

Je commence à sortir les feuilles du sac, prenant bien soin de les laisser dans leur ordre d'impression.

—Je n'ai pas encore été en mesure d'en prendre connaissance, dis-je en désignant les papiers d'une main tremblante. Ces documents proviennent d'un homme qui...

Je m'arrête, et après quelques secondes d'hésitation, je décide de me lancer, de lui faire entièrement confiance.

—Vous savez cet ancien combattant qui s'est fait descendre au *Calimaçon*... eh bien... c'est moi qui étais à ses côtés.

—Tu es en train de me dire que c'est toi le jeune homme recherché ? questionne André, l'incrédulité déformant son visage.

Je le supplie du regard.

—Laissez-moi parler avant de juger, d'accord ? C'est une longue histoire. Je peux vous la conter en détail ?

Suite à son approbation, je lui récite donc presque absolument tout. Je laisse intentionnellement de côté le passage du baiser avec Élyse.

La dernière chose à faire en ce moment est de le contrarier. À part ce léger détail, je le mets au courant de tout ce que je sais.

—Et ces papiers sont les supposées preuves de ce que tu m’as raconté ? demande André incrédule et surpris par mon récit.

—C’est tout ce que j’ai. Non... repris-je nerveusement. C’est vrai ! Il y a aussi ma blessure à l’épaule. Elle cache sûrement quelque chose...

—Montre-moi, dit André pointant du menton mon épaule affaissée.

J’obéis à sa requête, défaisant maladroitement trois boutons de ma chemise. Je fais glisser le tissu jusqu’au coude gauche, exhibant ainsi l’endroit d’où provient ma douleur. André examine attentivement mon épaule, puis il remet délicatement mon vêtement en place.

—Attends ici, je reviens tout de suite, dit-il s’élançant dans la cuisine.

Quelques minutes passent et André réapparaît. Je ne l’ai jamais vu aussi stressé. Son souffle est sonore, rythmé et profond.

—M’a-t-il cru ? Se prépare-t-il à me coffrer dans un asile ?

—OK, mon gars, on va faire un petit tour tous les deux, annonce André.

Il remet les papiers dans un autre sac qu’il a ramené de la cuisine. Je suis inquiet.

—Vous m’arrêtez ? dis-je alarmé, fixant mes pieds comme une œuvre d’art inestimable.

—Mais non, inquiète-toi pas, répond-il un sourire malin retroussant ses lèvres. Je t’emmène voir un ami. Nous allons savoir exactement ce qui incommode ton épaule, me rassure-t-il.

—À cette heure ?

Cette annonce me prend par surprise.

—Pas de problème c’est un ami et en plus il me doit quelques petits services.

Je ne sais quoi dire. André a retrouvé l'assurance du fin limier qu'il est. Ça me rassure un peu.

—Ma voiture est sur le côté de la maison, personne ne pourra te voir pénétrer dans l'habitable de l'auto. Tu te couches sur le siège arrière et tu me laisses faire le reste. C'est OK ? s'assure-t-il l'air suspicieux.

—C'est OK répondis-je aussitôt, encouragé et maintenant convaincu d'avoir pris la bonne décision.

Je dois absolument téléphoner à Chrystine auparavant. C'est le repas familial hebdomadaire ce soir. Il faut que je lui raconte n'importe quoi, mais quelque chose de vraisemblable.

—Écoute, tu es chez ta blonde, tu es invité pour le souper et à passer la nuit ici, c'est tout, conclut André fier d'avoir résolu le petit problème.

—Je veux bien, mais ça peut paraître louche, non ? Chrystine sait très bien que vous n'avez jamais, au grand jamais, permis que je passe la nuit ici. Et de toute façon, j'ai mon condo comme vous me l'avez fait remarquer plus d'une fois, me moquai-je.

—Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée, réplique André, un sourire complice dessiné sur ses lèvres.

Je prends le combiné, signale le numéro et attends nerveusement qu'on décroche. Après trois sonneries, la voix de Chrystine se fait entendre. Oubliant les bonnes manières, je ne lui laisse pas le temps de dire quoi que ce soit.

—Chrystine, ici Michaël. Ne m'attendez pas pour manger, je soupe chez Caro, débitai-je à toute vitesse.

Chrystine est incapable de placer un seul mot. Seule sa respiration, de plus en plus bruyante, parcourt les ondes.

—Ne t'inquiète pas, repris-je aussitôt, je serai sans faute à mon rendez-vous demain matin.

—Ton rendez-vous ? s'étonne-t-elle sortant de sa torpeur. N'y va pas ! Il faut absolument que je te parle de ton...

La ligne coupe, laissant le silence s'infiltrer sournoisement

entre nous. Je dépose le combiné regardant interloqué André qui attend patiemment que je le rejoigne près de la porte donnant sur le côté de la maison.

Mystifié par les paroles de Chrystine, mais surtout intrigué par la coupure drastique de notre conversation, je rejoins André qui ouvre déjà la porte extérieure.

De quoi voulait-elle me parler encore ? Quel autre mensonge a-t-elle imaginé ?

Sans qu'aucune parole soit prononcée, André sort et ouvre la portière arrière de son véhicule. Recroquevillé, je me glisse sur le siège et aussitôt la portière se referme sur moi.

André contourne lentement la voiture pour s'y engouffrer à son tour. Il insère et tourne la clé de contact, l'auto démarre et commence lentement à rouler vers la rue vide de toute circulation. Tous les habitants du quartier sont probablement, soit en attente de leur repas, soit ils le préparent. Quoi qu'il en soit, nous roulons lentement. Je sens que nous tournons à droite, nous dirigeant directement vers la voiture de mon poursuivant sagement stationnée le long du trottoir.

—Ne bouge pas ! marmonne avec autorité mon chauffeur, et ce, sans bouger les lèvres tel un ventriloque.

Les minutes passèrent, me laissant amplement le temps de me remémorer les dernières paroles de Chrystine. Qu'a-t-elle voulu me faire comprendre ? Je repousse ces pensées, j'y reviendrai un peu plus tard.

—C'est parfait, tu peux te relever, m'annonce gaiement André. La BMW n'a pas bronché d'un pouce, reprit mon nouveau complice. Son occupant a bien jeté un coup d'œil en notre direction, mais il a vite repris sa surveillance. On arrive dans cinq minutes chez mon copain.

Je me redresse et pour la première fois, loin de tout danger, je sors les photocopies du sac et commence à les parcourir avec attention.



Une heure plus tard, trois points de suture en plus et un bien-être retrouvé, résultat de l'anesthésie locale, nous étions revenus à notre point de départ. Cette petite piqûre endort les terminaisons nerveuses reliées à ma blessure. Comme c'est agréable de ne plus souffrir.

Assis au salon, incrédules, nous fixons la petite rondelle argentée insérée dans un sachet de plastique transparent déposé sur la table basse à nos pieds. André soulève la tête, me regarde fièrement et dit :

—Je crois qu'il est plus que temps que j'examine attentivement tes papiers. Je n'en reviens tout simplement pas ! s'exclame-t-il encore étourdi par la découverte du mouchard miniature bien caché sous ma peau. Laisse-moi récapituler tout ce cauchemar.

Il débite lentement toute mon histoire, prenant bien son temps, s'assurant de ne rien oublier. Il relate dans les moindres détails les différents événements qui me sont arrivés en cascade, noyant ma paisible tranquillité, et ce, depuis moins de 48 heures.

Sa mémoire est phénoménale. Il n'oublie absolument rien de ce que je lui ai raconté. Ce résumé de mon récit est plus que juste. Le plus sérieusement du monde, il reprend :

—Tu dois écouter ta mère et ne pas aller là demain.

—Au contraire... Je veux savoir ou plutôt tenter de comprendre le pourquoi de tout ça. De plus, je ne peux en aucun cas me fier à Chrystine, ça fait plus de vingt ans qu'elle me ment.

Mes yeux s'emplirent de larmes, voilant partiellement ma vision.

—Laisse-toi aller, mon gars, marmonne tendrement André, posant sa grosse main contre ma nuque grelottante et parsemée de soubresauts occasionnels.

Seulement quelques sons plaintifs parviennent à franchir

mes lèvres tremblantes.

Pour la première fois depuis deux jours, je ne me sens plus seul dans cette aventure. Cette constatation laisse libre cours aux sentiments renfrognés au plus profond de mon âme. Mes lamentations cessèrent peu à peu, faisant poindre une formidable détermination.

Je saisis une partie des documents laissés sur la table, plus décidé que jamais à résoudre le secret entourant mon existence. Voyant mes larmes s'assécher et mes tremblements se résorber, André s'empare de l'autre partie du dossier. Il s'installe confortablement et commence une lecture vigilante.

Après plus de trois heures d'étude pénible, voire même incompréhensible du fameux texte, André dépose les feuilles qu'il a lues et relues. Il frotte de ses paumes ouvertes ses yeux accablés par cette longue concentration.

—Prenons une pause, déclare-t-il fermant ses yeux rougis par l'exercice ardu canalisant toute son attention. Une pizza, ça te dit ?

Le corps d'André reprend vie. Il étire les bras et les jambes devant lui, fixant le soleil déclinant. L'énorme boule de feu s'efface lentement de notre champ de vision, laissant place au crépuscule qui ramène, inexorablement, l'angoisse et l'anxiété d'une autre nuit. Les ombres s'allongent permettant à mon imaginaire de galvauder sans retenue. Je m'interdis à la divagation mentale. Je repose les documents sur la table basse pour prendre un repos bien mérité.

—Jusqu'à maintenant, il n'y a que des suppositions dans ces textes.

Le découragement teinte le ton de sa voix normalement d'une vivacité contagieuse. André reprend lentement l'énoncé de ses pensées.

—On retrouve l'inscription *À vérifier* un peu partout et sur presque tous les textes ou photographies contenus dans ce qui semble un rapport d'enquête incomplet, continue-t-il.

La frustration modifie le ton de sa voix. Il se lève, marche

un peu et continue à s'étirer les bras vers le plafond.

—Tout laisse croire à une énorme machination, mais ton général n'a que des suppositions, reprit-il sceptique. Il n'y a aucune preuve tangible que ton père est vivant. Si je ne voyais pas ce petit bidule posé sur la table témoignant de la véracité de ton récit, je te dirais d'oublier cette horrible histoire, mais...

Il prend le téléphone, exhibant un air de policier frustré par son incapacité matérielle à résoudre une énigme. Il ordonne à la pauvre employée du restaurant de nous livrer dans les plus brefs délais une gigantesque pizza toute garnie, puis il me regarde d'un air plus que songeur.

—Je sais... admis-je avec écoeurement. C'est pour cette raison qu'il faut absolument que je me rende à ce foutu rendez-vous demain.

Je suis bien décidé à élucider la ou les causes exactes de mes origines orphelines.

Après cette lecture, j'apprends que mon père se trouve apparemment bien vivant, séquestré dans un laboratoire situé sur une petite île volcanique dans l'archipel d'Hawaï. Ces écrits émettent des doutes quant à la cause exacte de la mort prématurée de ma mère biologique. Rien de rassurant tout ça, je vous le jure.

Tout n'est que spéculation, mais les doutes du général tiennent bien la route et sont moins improbables qu'ils ne le paraissent.

L'espoir de retrouver mon père fait revivre une flamme oubliée au fond de mon cœur. La perspective de le revoir après tant d'années réanime mon corps fatigué et meurtri.

Après s'être partagé et avoir ingéré notre souper improvisé, André me confie :

—Je n'aime pas ça du tout... Oh que non ! Tous les faits mentionnés dans ces papiers se rapportent continuellement à un certain protocole de recherche. Tu sembles être la pièce maîtresse de cette folie scientifique qui se veut par le fait même politique et diplomatique.

André prend une longue inspiration puis me regarde fixement avant de poursuivre d'un ton autoritaire :

—Tu ne dois pas te rendre à ce rendez-vous ! Mais je te connais trop bien pour savoir que tu n'en feras qu'à ta tête. Alors, si tu as un problème et que tu ne peux parler ouvertement, prononce simplement les mots *pizza toute garnie*. Je comprendrai que tu as besoin d'aide. D'accord ? Mais je t'en conjure, reste caché ici. Tu prends la chambre de ton ex et tu ne bouges plus, c'est clair ?

Je ne lui réponds même pas. Je me lève péniblement de ce sofa maintenant trop mou. La douleur moindre que cet après-midi reprend lentement possession du lieu d'où on l'avait chassée quelques heures plus tôt.

—Je vais me coucher !

Je chemine vers la chambre d'un pas traînant et l'esprit brisé par trop d'émotions qu'on interprète différemment selon le moment. La joie, aussi pure soit-elle, de croire à la résurrection soudaine de mon père s'assombrit lorsque je pense à ma naïve participation à tout ce cirque.

—Bonne nuit. Je suis crevé.

—Bonne nuit Michaël, essaie de te reposer. De mon côté, je téléphone à mon collègue de la Gendarmerie royale du Canada afin de voir ce qu'il pense de ce joli conte pour adulte, conclut André qui semble dépassé par cette affaire. Et demain, m'ordonne-t-il, tu ne bouges pas d'ici.

La conversation est terminée, nous le savons tous les deux.

Sur ces propos d'André, je disparaîs dans le couloir menant à la salle de bain ainsi qu'aux chambres.

Malgré les objections d'André, ma décision est prise. Demain, je me rendrai à cet endroit indiqué sur la carte que m'a remise le docteur Henry. Je vais montrer à ces messieurs que même un simple écrivain peut jouer dans la cour des prétendus grands de ce monde.

La nervosité me transit malgré la chaleur matinale de ce bel avant-midi ensoleillé. Il est 8 h 45 lorsque je m'identifie au gardien de sécurité bien à l'abri dans sa petite guérite. Le recouvrement de la petite cabine est d'un blanc fatigué par les intempéries répétées des dernières années.

L'homme en uniforme vérifie minutieusement sur sa liste que je suis bien attendu en ce lieu. Rassuré, il lève la barrière bloquant l'entrée du stationnement de l'édifice. Je franchis l'obstacle de bois peint en rouge donnant accès à la propriété du 4444 de la 50^e avenue de ville Lachine.

Le reflet de l'auto bleue qui me colle au train depuis trois jours maintenant se dessine de nouveau au centre de mon rétroviseur. Je l'aperçois se garer tout à côté de la petite cabane de surveillance pendant que je progresse lentement vers l'inconnu.

L'aire de stationnement se situe à quelque quatre cents mètres de distance de l'entrée. L'allée est gardée de chaque côté par une opaque et gigantesque haie de cèdres. Elle est d'un vert à faire pâlir d'incompétence l'entrepreneur paysagé chargé d'entretenir les bosquets de Chrystine. Une bâtisse d'allure moderne contrastant durement avec la tendre et magnifique verdure entourant l'édifice et le parc-autos s'ouvre devant moi lorsque je débouche hors du sentier balisé.

Ce parc fait directement face à la construction d'une dizaine d'étages irritant la beauté naturelle de ce site par sa structure

contemporaine sans âme. Je me gare sans problème. Il n'y a que quelques voitures éparpillées dans le stationnement. En fait, je compte rapidement seulement six voitures, alors que cet emplacement peut, selon moi, facilement en contenir une bonne cinquantaine.

Aucune enseigne indiquant le nom ou la vocation de ce lieu n'est apparente sur la façade chromée de l'édifice. D'une froideur glaciale, la bâtisse aux fenêtres aveuglantes reflète la vive lumière du soleil levant.

Prenant mon courage à deux mains, expression complètement ridicule lorsque notre corps tremble des pieds à la tête, je me dirige nerveusement vers l'inhospitalière habitation. Arrivé devant l'entrée principale, je scrute attentivement ce lieu fantomatique, vide de toute présence humaine.

Je presse le bouton noir de la sonnette comme le précise le petit écriteau doré. Il est bien en vue, à la droite d'une porte métallique sans poignée, affublé du texte gravé SONNEZ ET ATTENDEZ. Mes yeux s'arrêtent sur l'objectif d'une caméra miniaturisée balayant de son regard indiscret l'entrée et les alentours.

—Que peut-on faire pour vous ? demande une voix masculine.

Cette voix déborde d'une arrogance faisant oublier le semblant de politesse contenue dans les premières paroles prononcées.

—Michaël Jordan, annonçai-je d'un ton méprisant non voilé.

Ma gorge desséchée par l'appréhension de ce moment se contracte. Je manque d'air. La crainte sans doute.

Un grincement métallique se fait entendre, hérissant la faible pilosité blonde recouvrant mes bras ainsi que ma nuque. La porte s'ouvre lentement, laissant apparaître un colosse d'environ deux mètres cinquante, aux épaules démesurément développées lissant le fin tissu d'un veston trop juste pour la rondeur de ses biceps. Il est, malgré tout, d'une élégance redoutable dans son costume trois-pièces noir qui recouvre une chemise amidonnée d'une blancheur impeccable. Une cravate sombre complète la

vision alarmante qu'offre à mes yeux cette montagne de muscles en liberté. Devant cet homme, au visage dur et sans expression, je me sens d'une petitesse malade.

D'un geste rapide et sans équivoque de la tête, libérant l'ouverture masquée par sa carrure d'un pas de côté vers l'extérieur, il me signifie de pénétrer immédiatement à l'intérieur. M'exécutant, trop apeuré pour questionner ou désobéir à ce monstre, je franchis timidement l'entrée de cet angoissant complexe.

Un puissant éclairage surprend mes yeux qui tentent en vain de se réfugier sous ma main relevée à leur hauteur. L'éblouissement fut de courte durée. Je compris que cet excès de luminosité provenait du flash d'un appareil photo incorporé dans le mur devant moi.

Un étroit passage recouvert du plancher au plafond de feuilles métalliques argentées m'accueille froidement. Au même moment, le cliquetis annonçant le verrouillage du seul accès apparent de la bâtisse se fait entendre derrière moi.

Je demeure là, sans remuer d'un centimètre. Je respire avec difficulté tel un asthmatique à la recherche d'un peu d'oxygène afin de combler la demande pressante de deux poumons comprimés, sur le point de paniquer.

L'homme en noir m'ordonne de lever les bras, paumes vers le plafond.

—Je suis incapable de... tentai-je d'articuler au gardien, soutenant son regard qui reflète le vide absolu.

L'absence de tout sentiment, bon ou mauvais, dans les yeux du colosse n'a absolument rien de rassurant. Au contraire, je me sens exactement comme une souris prise au piège, incapable de remuer, attendant avec fatalité la fin de ce martyre.

Je ne peux terminer ma phrase, car ce bourreau pose ses grosses mains sous mes aisselles, réveillant la douleur décroissante dont mon épaule se serait aisément passée. Je recule vivement d'un pas, libérant mon corps de son étreinte plus que désagréable,

m'objectant ainsi à subir ce contact non désiré.

—Que faites-vous ? Cessez de me toucher ! Je suis ici à la demande expresse du docteur Henry !

Je hurle. Je suis hors de moi. J'espère que mes cris surprendront mon geôlier, mais il semble dénué de toute émotion humaine. Je souhaite ardemment qu'il cesse son inconfortable manège.

—Ne bougez pas ! ordonne-t-il imperturbable. C'est mon travail de vous fouiller. Nous pouvons terminer ce petit jeu en vitesse ou préférez-vous l'usage de la force ? menace-t-il d'une voix monocorde respirant l'ultimatum à peine voilé.

Cette fois, je reste immobile. Son avertissement m'a suffi. Je tiens quand même à ma peau.

Il fait un pas vers moi, repose ses épaisses paumes sous mes bras et poursuit son investigation alors que je n'y comprends foutrement rien. Que cherche-t-il ? À croire que je suis dans un film que l'on tourne à mon insu.

Apparemment satisfait de son travail, il me redonne ma liberté de mouvement. Il se dirige vers l'autre extrémité du corridor où se découpe une autre issue dans les feuilles de métal. Arrivé à sa hauteur, il prend soin de se tourner la tête, faisant ainsi face à une caméra stratégiquement installée. Il frappe trois coups d'une sonorité étourdissante contre la paroi métallique. Le panneau argenté se détache du mur, laissant entrevoir une vaste pièce.

Une vingtaine d'écrans de téléviseurs couvrent le mur du fond de la pièce. Elles permettent, je présume, d'apercevoir et de suivre le moindre déplacement du personnel, et ce, dans tous les recoins de l'immeuble.

Deux personnes, à la corpulence tout aussi imposante et vêtue de façon similaire au portier, se tiennent debout, bien droites, les bras entrelacés contre leur puissante poitrine. Encadrant un immense comptoir, les deux gorilles restent immobiles. Du regard, ils suivent attentivement ma timide progression vers une dame d'un certain âge, pour ne pas dire d'un âge certain. Celle-ci est

confortablement assise derrière le meuble de chêne massif en forme de demi-lune plaqué contre le mur rempli d'écrans.

—Monsieur Jordan ! Le docteur Henry vous attend. Veuillez suivre monsieur Prescott, dit cordialement la femme sans âge.

Elle désigne négligemment d'un doigt à peine relevé un petit homme se tenant légèrement à l'écart, l'épaule paresseusement appuyée contre le mur de droite.

Une ouverture donnant sur un long corridor d'une blancheur aveuglante, ayant comme seule luminosité une série de néons enchâssés dans le plafond, s'ouvre à sa droite.

Monsieur Prescott s'engouffre soudainement dans ce couloir sans un seul regard dans ma direction. Je marche sur les traces de ce drôle de petit bonhomme sans qu'aucune parole ne franchisse nos lèvres. Je suis trop nerveux pour converser avec qui que ce soit. Je tente de m'orienter. Je cherche quelques repaires qui me permettront de revenir sur mes pas en cas de danger.

Tel un entonnoir menant le troupeau directement à l'abattoir, aucune embrasure sauf une succession de portes closes n'est accessible à mes yeux.

Une ouverture se dessine enfin sur ma droite. Mon guide pénètre, toujours en silence, dans cette pièce sombre et austère. Je rentre dans l'unité obscure à la suite de ce monsieur Prescott. Comme je franchis le seuil de la porte, l'éclairage est activé. Ma vision est éblouie tellement le contraste lumineux est puissant.

La porte se referme dans mon dos émettant un boum étouffé. Je me retourne vivement, faisant maintenant face à un mur tout à fait lisse sans porte apparente ou poignée.

Mon guide est disparu me laissant seul dans cette pièce que j'imaginai être le bureau de mon médecin. Surprise ! Cet endroit a tout d'une chambre d'isolement. Capitonée sur toutes les surfaces d'un revêtement moelleux et caoutchouté, d'un blanc douteux, la salle est complètement vide de tout mobilier. Rien que quatre murs.

Perplexe face à ce nouveau décor, je m'élance vers la paroi dénudée où quelques secondes auparavant une ouverture, bien réelle, figurait. On peut facilement entrer ici, mais il est absolument impossible d'en sortir par soi-même. Et voilà le cauchemar qui continue à faire des siennes. Réveillez-moi quelqu'un !

Paniqué, je commence à frapper du pied le bas du mur à l'endroit exact où se trouvait auparavant une porte. Je n'ai pratiquement aucune chance d'être entendu par qui que ce soit. Le léger bruit assourdi qu'engendrent mes coups répétés est trop faible. Malgré cet inconvénient majeur, je martèle de plus en plus fort cette foutue cloison me séparant d'une liberté tellement appréciée, surtout depuis que j'en suis privée.

Mes coups pleuvent maintenant contre le mur rembourré. Un torrent de rage coule dans mes veines trop étroites pour contenir sans douleur le flot de sang expédié par mon cœur en cavale vers mon cerveau.

Je sais, je sais... Je ne peux que m'en vouloir. Je n'avais qu'à suivre les conseils d'André et de Chrystine. C'est un peu trop tard maintenant. Je suis dans la merde jusqu'au cou. Je continue néanmoins mon triste boucan. La tête m'élance sans pitié. Une voix étouffée, voire un chuchotement, parvint de l'autre côté du mur de ma prison.

— Reculez-vous ! crus-je entendre. J'ouvre immédiatement, reprit le murmure.

Sur ces mots, je m'éloigne légèrement du capitonnage. Je prépare mentalement mon corps meurtri à bondir vers l'air libre aussitôt que ce putain de panneau sera ouvert. Je le laisse s'entrouvrir et glisse mon pied dans l'ouverture. De mon épaule valide, je repousse violemment la porte, rencontrant une certaine résistance de l'autre côté.

À ma grande surprise, le couloir est vide de toute présence humaine. Je baisse les yeux et à mon grand étonnement, je découvre monsieur Martin étendu sur le plancher, grimaçant, le

regard perdu et ahuri, se tenant le nez entre les mains.

C'est avec une certaine satisfaction que j'aperçois de grosses larmes ruisseler le long de ses joues maintenant de couleur pourpre. Du sang s'écoule abondamment entre ses doigts, colorant d'un rouge écarlate ses lèvres et son menton. Il s'assoit avec une certaine difficulté, luttant contre la houle envahissant son esprit malmené par la porte reçue en plein visage.

—Merde... s'écria le prétendu assistant médical tout en se relevant péniblement.

Ses jambes flageolantes le maintiennent avec beaucoup de problèmes en position verticale. Il s'appuie contre le mur derrière lui afin de ne pas retomber sur le sol barbouillé de sang.

—Tu m'as cassé le nez, pauvre con ! vocifère-t-il hors de lui, son orgueil lui faisant aussi mal, sinon plus que sa blessure au nez. Ça ne va pas, la tête ? continue-t-il d'une voix nasillarde et crierde, les yeux hagards et ruisselants de larmes.

Il sort de la poche de son sarrau, maintenant couvert d'une multitude de coulisses de sang, un mouchoir de tissu encore éclatant de blancheur. Tout ce rouge colorié sur son visage et ses vêtements lui donne un air franchement démoniaque.

Il porte le carré blanc à son nez, tentant d'arrêter, du moins de limiter, la propagation de l'écoulement sanguin.

—Mettez-vous à ma place, pauvre imbécile ! répliquai-je avec véhémence. Je suis enfermé dans cette cellule sans explication de la part de qui que ce soit et vous voudriez que je reste calme, sans réagir ! Non, mais vous êtes malade ? Et voulez-vous bien m'expliquer pourquoi vous m'incarcérez dans cette putain de pièce ?

Sous l'emprise d'une frayeur mortelle que j'ai du mal à contrôler, je hurle mon désespoir.

—Où suis-je exactement ? Que trafiquez-vous dans ce bunker ? Où est mon médecin ?

Les questions se bousculent. Mes lèvres tentent d'articuler aussi vite que possible les mots voulant bien se faire entendre.

—On vous a conduit ici par erreur, s'excuse monsieur Martin entre deux reniflements sonores. À ce que je vois, votre épaule si douloureuse hier va beaucoup mieux. poursuit-il, se frottant les yeux de sa main libre.

Le regard de monsieur Martin est visiblement à la recherche d'une vue exempte de brouillard et de brume salée. Le liquide irritant laisse de petites traces rougeâtres masquer la blancheur naturelle de ses globes oculaires.

—Mes douleurs ne vous regardent pas ! répondis-je abruptement.

Mes doigts tremblent d'un mélange de peur et de rage. Ils massent vigoureusement mes pauvres tempes. Celles-ci palpitent au rythme affreusement élevé de mes battements cardiaques.

Et voilà ! Le cafouillage de sons et de bruits envahit de nouveau mon cerveau, enfouissant profondément tout au fond de ma tête ma perception auditive légitime.

Je me sens dépourvu de tout contrôle face à cette situation inexpliquée. Ces gens mentent depuis le tout début et je le sais très bien. Ils vont continuer de me cacher la vérité, et ce, sans remords de conscience.

Les fameux documents du général Grant démontrent assez clairement que la CIA s'est servie de moi en tant que cobaye humain, et ce, depuis ma conception. Mon père biologique est étroitement lié à cette expérience, car toujours d'après ces papiers, il serait même l'instigateur de cette recherche.

En ce moment, je suis persuadé d'une seule chose, je vais apprendre d'ici peu de temps le pourquoi de tous ces maux et incidents dissimulés dans une incertitude volontairement mise en place par ces professionnels du secret.

—Écoutez-moi bien ! dis-je avec fermeté. Si vous voulez continuer ce petit jeu avec moi, faites votre deuil de ma collaboration. Je ne demande qu'à coopérer, mais je m'attends à recevoir beaucoup... Vous entendez ? Beaucoup plus d'explications sur

tout ce mystère m'entourant.

—D'accord, d'accord ! Calmez-vous et suivez-moi ! Je passe tout d'abord à l'infirmerie faire examiner mon nez, me signifie monsieur Martin qui semble exaspéré par mes propos.

Il tient toujours son mouchoir, maintenant imbibé complètement de sang, sous son nez enflé.

Je le suis sans rien dire. Je suis plutôt préoccupé par la façon de me sortir de ce mauvais pas.

Le médecin de service ne diagnostique aucune fracture au nez, pourtant légèrement croche, de monsieur Martin. L'hémorragie sous contrôle, le prétendu scientifique change de sarrau et me signifie de le suivre.

—Allons nous asseoir confortablement dans mon bureau, nous serons plus à l'aise pour discuter, dit-il en retrouvant une attitude beaucoup plus calme. Vous pourrez poser toutes les questions qui vous hantent. Je ferai mon possible afin d'y répondre au meilleur de mes connaissances, reprit-il sans arrogance, mais surtout sans grande conviction.

La voix anémique de celui-ci étouffée par un brouhaha venant de nulle part parvint à mon cerveau douloureux et embrouillé par cette cacophonie encéphalique.

Pourquoi sommes-nous tombés sur un garçon aussi perspicace ? S'il veut bien coopérer, tout se déroulera comme prévu, sans trop de bavures. Je doute présentement de mon équilibre psychologique. Ses pensées sont-elles réelles ou c'est mon imagination qui s'emballe ? Je décide tout de même de tenir compte de ces paroles d'outre-tombe, mais avant tout de me fier à mon 6^e sens ou à mon instinct de survie, si vous préférez. Qu'entend-il par l'expression comme prévu ? J'ai la certitude que la réponse à cette simple question ne tardera pas à faire partie de mes connaissances.

—Où se trouve mon médecin ?

Je scrute d'un regard suspicieux l'ensemble du bureau froidement meublé et sans réelle décoration.

Je pénètre avec suspicion dans cette nouvelle pièce à la suite de mon guide. Avec horreur, mes yeux s'arrêtent sur une panoplie de bocal entassés sur les tablettes alignées contre le mur de gauche et contenant divers fœtus conservés dans le formol. Cette représentation macabre alourdit encore plus l'atmosphère déjà insupportable de cet endroit.

Je tente de m'orienter. Tous ces couloirs semblables les uns aux autres m'en empêchent. Impossible de déterminer l'endroit exact, dans quelle aile du bâtiment, je me trouve présentement.

—Le docteur Henry a été dans l'impossibilité de se libérer. Cela n'a aucune importance, car la suite de notre investigation relève de ma compétence, affirme humblement mon hôte.

Je prends un malin plaisir à tenter de lire les pensées de cet enfoiré et de comparer ses dires avec les rumeurs, plus ou moins claires, qui s'insinuent involontairement dans mon esprit houleux. Il semble dire la vérité.

Me regardant droit dans les yeux, mon interlocuteur reprend la parole :

—Vous désirez que je sois honnête avec vous ? Puis-je m'attendre à la même chose de votre part ?

—Pour quelles raisons vous mentirai-je ? dis-je innocemment, supportant mal son regard inquisiteur.

—Je ne passerai pas par quatre chemin, reprit nerveusement monsieur Martin après une courte pause. Avez-vous la faculté de lire dans les pensées ?

La question nette et précise m'estomache. Je suis pris au dépourvu. Jamais je n'aurais imaginé qu'une telle question sorte de sa bouche aussi simplement. Voyant ma surprise, son visage s'illumine d'un énorme sourire de satisfaction.

—Avant de répondre à votre question, dis-je calmement, tentant de reprendre ma belle assurance ébranlée, permettez-moi de vous demander d'éclaircir le brouillard dans lequel ma vie tourbillonne depuis quatre jours.

—Avant toute chose, promettez-moi de garder votre calme, m'indique-t-il. Cette histoire est une suite d'erreurs de jugement de la part de plusieurs intervenants qui pensaient, au nom de leur patrie, agir correctement.

—Je m'excuse ! Je ne peux absolument rien vous promettre !

Je scrute en vain minutieusement le cerveau de mon interlocuteur.

Pourquoi n'entends-je rien de ce qu'il pense en ce moment ? Et ce mal de crâne qui ne cesse de s'amplifier. Et moi qui espérais découvrir quelque chose d'intéressant dans ce lieu... Du moins une idée... Non, juste un moyen me permettant de garder le parfait contrôle sur cette déroutante conversation.

—Ma réaction dépendra uniquement de la justesse des explications que vous me fournirez, finis-je par exprimer ironiquement.

À ce moment, je me rends compte que lorsque les gens écoutent attentivement ce que je dis, aucune pensée ne se fait entendre dans ma tête. Leur cerveau se place automatiquement en mode réception afin de ne rien perdre de la conversation en cours. Je présume que c'est pour cette raison qu'il m'est impossible de percevoir la pensée de mon vis-à-vis.

—Qu'est-ce qui vous fait sourire de la sorte ? demande mon interlocuteur, me faisant sortir de ma rêverie cauchemardesque.

—Oh ! Rien ! Je réfléchis à la bordélique situation dans laquelle je me noie présentement et qui est entièrement de votre faute.

—Je ne suis pas le seul responsable de ce bordel. Nous sommes tous dans la même merde ! s'excuse monsieur Martin, baissant la tête, évitant ainsi mon regard réprobateur.

—Vous employez le nous. De qui est-il question ? demandai-je plus curieux que jamais.

C'est pour évoquer les gens du département qui ont touché de près ou de loin à toute cette histoire, répond-il les yeux maintenant fixement ancrés sur ses genoux.

Je le sens indécis. Il ne cesse de gigoter sur sa chaise. Sa main droite passe et repasse dans ses cheveux.

—Maintenant, écoutez-moi attentivement, reprit-il sans crier gare, relevant du même coup les yeux pour mieux analyser ma réaction. Votre père, le docteur Muller...

Plus tôt ce matin, au poste de police, alors qu'André sirotait nerveusement un café bien chaud, il discuta des événements de la veille avec le haut responsable de la Sécurité intérieure canadienne, Paul Rockwood. Il n'eut que quelques minutes pour expliquer et convaincre son ami, sans trop de difficulté d'ailleurs, du bien-fondé de la crainte qui le tenaillait depuis la découverte du GPS implanté sous la peau de Michaël.

—Tout ça est très bizarre, lui expose rapidement André. J'ai pratiquement la preuve que les Services secrets américains jouent dans nos plates-bandes. Je suis convaincu qu'ils sont reliés au meurtre de ce vétéran à la retraite, le général Grant, tué samedi soir dernier, finit-il d'expliquer à l'agent Rockwood, lorsqu'on lui demande de prendre un appel urgent sur la deuxième ligne. Une certaine madame Chrystine Jordan exige de lui parler immédiatement, spécifiant que son appel provient d'une cabine téléphonique et que c'est, ni plus ni moins, une question de vie ou de mort. Étonné par cet appel, il s'excuse auprès de Paul, lui demandant d'enquêter sur une éventuelle recrudescence des activités illicites au Canada d'agents américains et sans tarder, il prend l'urgente communication.

Chrystine supplie André de la rejoindre immédiatement chez elle. Elle vient d'être avisée qu'un agent de la CIA se rend présentement à sa demeure. Elle craint maintenant pour sa vie

ainsi que pour celle de Michaël. Elle lui fournira toutes les explications nécessaires aussitôt qu'il sera là. Elle raccroche sur ces paroles, laissant André abasourdi par cette étonnante révélation.

André dépose le téléphone et sort en vitesse du poste 25 de l'escouade tactique policière de la ville de Montréal. Il prend aussitôt l'auto-patrouille fantôme de service, actionne le gyrophare amovible du véhicule, le fixe sur le toit et file à toute vitesse en direction de la demeure des Jordan. Il brûle tous les feux rouges ralentissant à peine aux intersections. Il se faufile parmi la circulation, zigzagant, passant d'une voie à l'autre afin d'arriver à destination le plus rapidement possible. Il abandonne le véhicule le long du trottoir, légèrement en retrait de la maison. Il court jusqu'à l'entrée. Chrystine l'attend, tentant de contenir une peur viscérale déformant ses traits normalement si doux au regard.

—Merci mon Dieu, vous êtes arrivé avant eux, soupire Chrystine, soulagée de ne plus être seule, prenant et serrant entre ses bras le policier.

—Que se passe-t-il exactement ? Qu'avez-vous à me dire ? questionne brusquement André, saisissant fermement son interlocutrice par les épaules, la repoussant brutalement afin de bien voir ses mains tout en scrutant attentivement sa réaction faciale. Rentrons, poursuit-il, nous serons mieux à l'intérieur pour discuter.

—C'est impossible ! Il y a des micros dans toutes les pièces, s'insurge Chrystine qui ne cesse de jeter de vifs regards en direction de l'allée. Ils seront ici d'une minute à l'autre, renchérit-elle. Attendez-moi dans le jardin, continue-t-elle, le visage décoloré par la peur. Restez bien dissimulé derrière le tronc du grand chêne, je vous y rejoins aussitôt que possible. Allez-y ! Vite ! J'entends une auto qui vient tout juste de s'arrêter devant la maison.

Sans demander plus amples explications, André s'exécute et disparaît, longeant le côté de la résidence jusqu'à la cachette désignée par Chrystine. C'est peut-être un piège, se dit-il, sortant

son arme de service, prêt à toutes éventualités.

De longues minutes passent, André commence à douter des intentions réelles de ce visage à deux faces qu'est la prétendue protectrice de Michaël. Il s'apprête à retourner vers la maison lorsque le grincement de la porte arrière qui s'ouvre arrive soudainement à ses oreilles.

Risquant un regard vers la demeure, il aperçoit Chrystine lui faisant discrètement signe de retourner à l'abri des regards, derrière l'énorme tronc noueux. Obéissant sans savoir pourquoi, il reprit sa position, s'adosse contre l'écorce rugueuse de son refuge, retire le cran de sécurité de son revolver et attend à nouveau, prêt à tout.

DEUXIÈME PARTIE

La fusillade terminée, André examine ce qui l'entoure, encore surpris par la rapidité du déroulement meurtrier. Ce n'est pas lui que l'agent américain a pris pour cible, mais la seule personne pouvant le renseigner sur l'endroit exact de la nouvelle prison de Michaël, soit Chrystine.

Il empoigne sa radio de service accrochée à son épaule et lance un appel à l'aide. Il demande qu'une ambulance soit envoyée au plus vite chez les Jordan, spécifiant l'urgence de la situation.

Il retourne délicatement le corps inanimé de Chrystine et presse de ses mains jointes la blessure, tentant de résorber le filet de sang s'échappant du bas ventre de celle-ci.

Les secours arrivent moins de cinq minutes après l'appel d'André. Les ambulanciers déposent Chrystine et sanglent rapidement, mais délicatement, le corps inconscient sur le brancard. Ils fixent solidement la civière au plancher de l'ambulance et prirent, sirène hurlante, la direction de l'hôpital le plus près.

Il faut qu'elle s'en sorte, elle seule peut m'aider à le retrouver, prie intérieurement André incroyablement inquiet du sort de Michaël depuis l'appel téléphonique de Chrystine, suppliant le policier de l'aider.

—Mais vous êtes complètement cinglé ! Tout ce cirque est foutrement illégal !

Offusqué et dégoûté par les propos irréalistes de monsieur Martin, je m'écris :

—Vous n'aviez aucun droit de vous servir de moi comme ça. C'est épouvantable, inacceptable de jouer ainsi avec la vie des gens ! vociférai-je en me levant d'un bond de la chaise métallique, frappant furieusement du poing la petite table servant de bureau. Je rentre chez moi immédiatement !

Je me retourne plus furieux que jamais.

—Assoyez-vous ! Préférez-vous que je fasse appel à la sécurité ? Ces gars sont très doués pour calmer les cas problèmes. Vous êtes dans l'impossibilité de quitter cet endroit de toute façon. De plus, nous n'avons pas encore terminé notre petite conversation, dit calmement mon nouveau geôlier plus souriant et plus confiant que jamais, absolument convaincu d'avoir la situation bien en main.

Le sourire qu'arbore mon vis-à-vis n'a rien de joyeux. Au contraire, cette contorsion faciale se veut une démonstration de pouvoir. L'absence de ce rictus serait plus appropriée afin de décrire la tension flottant impitoyablement dans la petite pièce, écrasant ainsi la fragile confiance m'habitant.

—Qu'attendez-vous de moi ? m'inquiétai-je en reposant

docilement mon fond de culotte sur la chaise et sans quitter du regard cet homme doté d'une arrogance peu commune.

—La première des choses, restez calme. Cela ne vous servira en rien de vous énerver ou de tenter de vous enfuir, répond-il en restant de glace, sans qu'aucune émotion ne trahisse le ton de sa voix. En second lieu, reprit-il du même souffle, faites-moi part de tous changements physiologiques et psychologiques que vous avez subis ces derniers temps.

—Et si je ne veux pas ? répliquai-je en défiant ouvertement la cause de toutes mes peurs.

—Hé bien, nous devons faire les examens sans votre consentement et je crains que vous n'appréciez pas nos méthodes, reprit monsieur Martin d'un ton se voulant maintenant menaçant.

—Vous oubliez un léger détail, repris-je, retrouvant un peu d'assurance. Tout le monde sait que je suis ici aujourd'hui, mentis-je, espérant que cette feinte déstabilise le moral de ce fou furieux.

—Ne craigniez rien, cet élément est sur le point de faire partie du passé. Mes hommes se chargent présentement de ce petit détail, même qu'à cette heure... dit-il d'un air narquois, jetant un rapide coup d'œil à sa montre, le problème ne se pose même plus.

—Qu'entendez-vous par là ? dis-je, l'anxiété dévorant l'audace et l'aplomb qui me caractérisent normalement, mon moral étant déjà fragilisé par les sombres propos de mon macabre et sadique interlocuteur.

—Ce n'est pas votre problème, reprit-il froidement sans répondre à ma question pourtant bien précise. Je vous explique... Vous êtes à l'intérieur d'un centre de recherche subventionné par le gouvernement américain et géré par les services secrets de ce même pays. Cet établissement a donc été conçu pour rechercher et expérimenter de nouvelles techniques d'espionnage, mais surtout, afin de créer de toutes pièces une nouvelle génération d'agents. Le docteur Henry fait partie de notre équipe basée, ici même, à Montréal. Plusieurs laboratoires clandestins sont dispersés à travers

le monde, dont un au large d'Hawaï où se trouve votre père, ce que vous savez déjà grâce au général Grant.

—Alors, tout ce que m'a dit cet homme est donc vrai !

—Taisez-vous et écoutez ! m'ordonne-t-il. Chrystine faisait également partie de notre équipe, reprit-il calmement en se levant de son siège, commençant à arpenter négligemment le bureau d'un mur à l'autre. C'est d'ailleurs grâce à son incompétence que vous vous retrouvez ici aujourd'hui. Elle devait vous empêcher d'aller rencontrer ce général de merde qui a chamboulé vingt-huit ans de travail et fait en sorte que nous devions changer nos plans le plus rapidement possible. Rien n'est laissé au hasard dans ce métier de fous. La bévue de votre mère était impardonnable. Mais revenons aux choses sérieuses. J'ai la pénible tâche... commence-t-il.

Arrêtant ses pas, il me regarde d'une façon diabolique, le visage rayonnant et poursuit son affreux monologue.

—...de vous informer qu'un terrible accident de voiture vous a coûté la vie.

C'est avec le sourire du conquérant imprimé sur son visage, les yeux maquillés d'une tristesse théâtrale, qu'il examine la réaction que son discours funèbre produit sur ma soi-disant belle assurance. Un rire machiavélique résonne dans toute la pièce. Monsieur Martin réprime ces éclats de bonheur artificiel remplis d'une froide méchanceté. Et tout ça afin de mieux poursuivre son incessant travail de démolition psychique à mon égard.

—Les autorités locales sont présentement à la recherche d'indices dans l'espoir d'identifier vos restes se trouvant à l'intérieur du tas de ferraille carbonisée qui vous servait de voiture, me lance froidement monsieur Martin.

Je suis complètement déboussolé par ce que je viens d'entendre et de plus, ça fait quatre fois en moins de 72 heures qu'on dit de me taire et d'écouter. J'en ai ma claque !

Je rêve sûrement... Je dois me réveiller au plus vite, car c'est la folie qui va s'emparer de mon esprit. Je pince avec force et

fermeté mon avant-bras. Si c'est un rêve, alors il est plus que réaliste, car une douleur vive résonne jusqu'à mon cerveau surchauffé et la peau de mon bras se colore d'une rougeur inconnue de mes yeux jusqu'à ce moment.

Je pense que l'annonce de monsieur Martin certifiant que mon père fait partie du monde des vivants est la nouvelle qui me déstabilise le plus.

Savoir que ça fait plus de vingt ans qu'il est prétendument décédé et qu'il n'a rien entrepris pour prendre contact avec moi, son propre fils, m'étonne et me choque au plus haut point.

La seule explication plausible me venant à l'esprit est qu'il est prisonnier, tout comme moi. Voilà pourquoi, j'en suis sûr, mon paternel ne s'est jamais manifesté à moi.

En aucun moment, la vie ne m'a semblé aussi précieuse qu'en cet instant même. Le présent fait partie d'un passé que je croyais à jamais disparu. C'est épouvantable !

Si je comprends parfaitement, dès qu'ils auront les informations désirées, plus rien, absolument aucune raison valable ne les empêchera de me rayer définitivement de ce monde.

Mon passé déboule dans mon esprit à une vitesse vertigineuse. Cette cascade d'images rétrospectives me force à revoir les bons comme les mauvais moments de ma courte vie. Je dois me rendre à l'évidence que celle-ci m'a tout de même agréablement gâtée jusqu'à tout récemment. Si je fais abstraction des foutues migraines qui m'accablent occasionnellement, il aurait été permis de croire en ma bonne étoile. Mais là...

Comment ai-je pu être assez stupide en venant me jeter, par moi-même s'il vous plaît, dans la gueule du loup.

Mon persécuteur reste là, me regardant sans rien dire. Il persiste à miner ma confiance avec ce foutu sourire à la con. Je dois au plus vite reprendre en main la situation. Je veux bien être positif, mais là, je ne vois réellement pas de quelle façon me sortir de ce traquenard.

Je fixe monsieur Martin droit dans les yeux, constatant avec horreur qu'il ne bluffe absolument pas.

—Vous ne pouvez pas agir de la sorte avec ma vie ! Vous êtes malade !

J'argumente piteusement, sans grande conviction.

J'ai une désagréable sensation. Je me sens comme un pauvre chien les oreilles pendantes, freinant de ses quatre pattes tendues, refusant catégoriquement de franchir la porte de la clinique vétérinaire.

—Je n'ai aucun espoir de sortir vivant de ce cauchemar !

Le visage déformé par la rage, oubliant mon mal crânien, je bondis de mon siège plus vite qu'une panthère sautant sur sa proie.

J'enjambe le bureau et empoigne le scélérat par le col de son sarrau au même moment qu'il tente de se remettre sur pied. Je me retrouve couché, dos au plancher avant même d'avoir le temps de dire ouf.

—Maintenant, dit très lentement mon opposant, appuyant fermement son avant-bras contre ma gorge, je ne suis pas votre ennemi, mais continuez à agir de la sorte et vous pourrez dire adieu à ce qui vous reste de vie, termine le vainqueur de cet affrontement inégal.

—OK, OK, réussis-je à articuler malgré le manque d'oxygène pénétrant dans mes poumons compressés par le poids de mon assaillant bien assis sur mon thorax.

Dégageant lentement son étreinte, il se relève, ne me quittant pas une seule seconde des yeux.

C'est avec grand plaisir que l'air remplit de nouveau mon corps libéré. Je masse délicatement mon cou endolori tandis que la douleur s'est de nouveau réveillée dans mon dos, cadeau de ma ridicule et inutile tentative d'évasion.

—Retourne poser ton cul sur la chaise ! ordonne-t-il, laissant la politesse du vouvoiement disparaître dans les limbes de l'indifférence. Tu es brillant, débrouillard et j'ai besoin de gens

comme toi à mes côtés. De plus, tu as été conçu pour ce boulot. Je t'offre de te joindre à notre équipe. Nous te décernerons une toute nouvelle identité. Une vie remplie de défis t'attend !

Je tente de me calmer. J'écoute sans bouger tous les bobards de ce salopard. J'ouvre les lèvres afin d'émettre ma profonde désapprobation face à ses attentes. Avant même qu'un son ne franchisse ma bouche grande ouverte, mon geôlier pose son pied sur le devant de mon épaule blessée, libérant une atroce douleur par ce geste sadique pendant que seule une langoureuse plainte se fait entendre dans la pièce.

—Je ne veux rien entendre ! vocifère autoritairement mon bourreau. Va t'asseoir et écoute ce que j'ai à dire jusqu'au bout. Par la suite, tu pourras prendre la décision que tu veux ! Comme je le disais... reprit-il plus doucement.

Il me libère de sa douloureuse entrave, me permettant ainsi de reprendre pied. Lamentablement résigné pour le moment, je reprends place sur l'inconfortable chaise.

—D'accord, j'écoute...

Ce fut plus un murmure que des paroles d'assentiment que je réussis à émettre.

—Ta vie va être radicalement transformée. Michaël Jordan est décédé. Les cendres de ce qui a auparavant été un corps humain vont être enterrées dans les prochains jours. Le tout dans le lot du cimetière réservé au Muller. Donc, ton ancienne identité est effacée de notre belle planète, et ce, sans espoir de résurrection.

Ce discours me rend malade. Si cet enfoiré de bas de gamme pense que je vais en rester là, il se trompe grandement. Je trouverai bien un moyen de lui faire regretter de m'avoir rencontré.

—Tu seras conduit à l'extérieur du pays et formé par des professionnels pour faire face à ton nouveau travail.

—Un nouveau travail... Laissez-moi rire. Je suis écrivain et j'entends bien le demeurer.

En passant, je m'en voudrais de te laisser un quelconque

espoir. Même les radiographies dentaires de l'infortuné atrocement calciné ont été insérées dans ton dossier médical, remplaçant ainsi les tiennes qui sont maintenant détruites. Dis-toi bien que nous avons des alliés dans toutes les sphères de la société, déclare d'un ton solennel et sans sourciller mon interlocuteur feignant une moue décrivant la mort tragique d'un proche.

Je sais maintenant qu'au moindre faux pas de ma part, c'en est terminé. Je n'ai besoin de personne pour me rappeler que, d'une façon ou d'une autre, Michaël Jordan... Muller si on préfère est maintenant décédé. Je suis bien pris au piège, pensai-je plus découragé que jamais.

—Vous avez tout prévu, n'est-ce pas ? déglutis-je, abattu.

—Je ne fais que mon travail.

Une question me préoccupe, dis-je sans élever la voix. Quelle est l'identité de l'homme brûlé dans ma voiture ?

—Cela n'a aucune importance.

Il lève les yeux au plafond, découragé par l'insignifiance de ma question.

—Tu as quarante-huit heures pour me faire part de ta décision. Tu es avec moi ou contre moi ? À toi de décider. D'ici là, tu es mon invité. Tu trouveras des vêtements pour te changer dans une chambre spécialement aménagée à ton attention.

Sur ces mots, il presse du bout de l'index un petit bouton rouge se trouvant sur le panneau latéral de son poste de travail. Dans les secondes suivantes, le monstre m'ayant introduit dans cet enfer plus tôt ce matin pénètre dans le bureau. Il me signifie d'un rapide mouvement de la main de le suivre. Son regard sans vie m'assure que je n'ai aucun autre choix que de sortir d'ici en sa compagnie.

—Bon séjour et surtout, bonne réflexion, me notifie plus sérieux que jamais monsieur Martin comme nous quittons la pièce.

Après avoir parcouru, ce qui me semble des kilomètres de

ce labyrinthe, mon gardien ouvre une grande porte. Elle est toute aussi argentée que la paroi du corridor et, sans préambule, il me fit discrètement signe de pénétrer dans cette autre chambre.

Estomaqué, c'est le bon mot afin de décrire mon état d'âme lorsque je franchis la porte et que je me retrouve dans une très belle suite. Moi qui croyais être de nouveau confronté à une autre affreuse chambre d'isolement. Enfin un peu de répit ! me surpris-je à penser.

Un plancher de bois franc d'une brillance aveuglante recouvre le sol. Aucune trace de parois métalliques dans ce studio, seulement une décoration de très bon goût se laisse admirer.

La détente est de mise dans ce fabuleux environnement alliant chaleur et richesse. Sur ma gauche, deux luxueuses causeuses de cuir noir encadrent une grande table basse de bois aux pattes richement sculptées, le tout reposant sur le plus beau tapis perse qu'il ne m'a jamais été possible d'admirer auparavant. Au mur, une imposante bibliothèque croule littéralement sous le poids d'une tonne d'ouvrages. Sans exception, tous exhibent de riches reliures de cuir recouvrant leur savant contenu.

Sur ma droite, une grande table pouvant accueillir un minimum de six convives attend patiemment que l'on daigne bien s'y accouder afin de déguster un repas digne d'une royauté disparue. Plusieurs bouquets de fleurs des champs multicolores ornent gaie-ment ce coin-cuisine. À cela se mélangent des effluves sucrés et épicés. Tout au fond, de grandes fenêtres grillagées laissent la lumière pénétrante du jour envelopper ce chaud décor d'un autre monde. Un lit baldaquin garni de voile blanc et divers meubles de bon goût complètent l'ornementation de cette prison dorée.

—Veuillez me suivre s'il vous plaît, demande poliment mon guide du moment. Si vous désirez quoi que ce soit, n'hésitez aucunement. Servez-vous de l'interphone juste sur la gauche de la porte et je tenterai de répondre à votre demande dans les plus brefs délais, reprit l'homme désignant du regard l'appareil en question.

—Quel est votre nom ?

—Charles, mon nom est Charles, m'informe gentiment ce mélange de brutalité et de politesse.

Indifférent, il continue de se diriger vers l'extrémité gauche du studio.

Mon regard va dans tous les sens, cherchant désespérément un moyen d'évasion possible. Rien ne me permet d'espérer une conclusion aussi aisée de ce mélodrame. Charles franchit une ouverture sur le mur de gauche, disparaissant de ma vue.

Me rapprochant de l'arche découpée dans le plâtre, je découvre avec éblouissement une grande salle équipée d'un bain-tourbillon pouvant accueillir facilement une dizaine de personnes. Toutes les facilités nécessaires à la toilette d'un être humain sont disposées à divers endroits. Rien ne manque. Ça va du rasoir à la robe de chambre en passant par une brosse à dents qui se tient bien droite dans le verre et dont l'emballage scellé n'attend que l'heure de ma toilette pour exhiber son contenu bleu.

Charles désigne la rangée d'interrupteurs composés de sept boutons, m'expliquant en détail les propriétés de chacun d'eux. D'un simple toucher, il est possible de changer le type d'éclairage, passant d'une lumière tamisée intimiste à une clarté de plein jour. Le cadran réglant la minuterie du bain-tourbillon est accessible au même endroit. D'énormes plantes vertes suspendues ornent le haut plafond. Un doux parfum de fleurs récemment cueillies, rappelant la chaude saison en cours, flotte dans l'atmosphère. Tout dans cette intime pièce amène notre esprit vers une relaxation certaine si on peut passer outre les caméras et micros dissimulés un peu partout. J'en suis bien conscient, ils doivent surveiller le moindre de mes mouvements et enregistrer toutes réflexions que je passerai à haute voix. Sortant de ce havre de paix empoisonné, Charles se tourne dans ma direction et me confie :

—Ah oui ! J'oubliais... Deux gardes sont continuellement de service devant votre porte. Il vous est physiquement impossible

de chercher à prendre la poudre d'escampette. Le risque n'en vaut pas la peine, croyez-moi !

Je ne trouve rien à dire, momentanément paralysé par les propos dissuasifs de Charles. Celui-ci se dirige vers le mur situé à la droite du lit et appuie légèrement sur la cloison.

Un infime déclic se fait entendre ouvrant un panneau et libérant ainsi un espace dissimulé derrière le mur. Un immense walk-in se révèle à mes yeux agrandis par cette vision. Du complet trois-pièces à la tenue du parfait sportif, absolument tout semble s'y trouver. Je prends un certain plaisir à fouiller dans ce mini magasin pour gens fortunés. Plusieurs tiroirs abritent un vaste choix de sous-vêtements et de chaussettes. Une imposante rangée de chaussures appareillées aux vêtements complète le tout.

— Tous ces vêtements... ?

Mon nouveau valet poursuit son énumération sans tenir compte de ma surprise.

— Ils ont été spécifiquement achetés pour vous, d'après vos mensurations. Vous y trouverez de tout, selon vos besoins du moment. Croyez-moi, je me suis chargé personnellement de voir à ce qu'il ne vous manque rien, dit-il en bombant le torse d'une fierté à peine déplacée.

Il ne me manque que la liberté, innocent !

— Comme vous vous en doutez, la porte sera continuellement verrouillée. Votre repas sera servi dans quelques minutes. Et comme je vous le disais plus tôt, si vous désirez quoi que ce soit, n'hésitez pas, servez-vous de l'interphone, nous vous répondrons sans tarder.

Sur ces mots, il tourne sur lui-même et se dirige vers la porte d'entrée. Il cogne trois coups successifs sur la paroi de celle-ci. Dans les secondes suivantes, la porte se déverrouille et s'ouvre. Charles sort, indifférent à mon désarroi mêlé d'une frousse qui jusqu'à aujourd'hui m'était étrangère.

Me retrouvant seul, je fais le tour de ma nouvelle prison dorée.

Mon regard s'arrête sur le lit que je m'empresse d'essayer. M'asseyant sur le rebord de mon nouveau plumard, plus que douillet, il m'est impossible de refouler de grosses larmes irritantes et déferlantes. Telle une rivière évenrant le frêle barrage de mes paupières closes, elles glissent lentement le long de mes joues brûlantes. Incapable de me contrôler davantage, je réalise que je pleure abondamment, tel un enfant souffrant d'une vilaine blessure. Je suis déchiré et perdu par la décision que je dois prendre, voilà la raison de mon désespoir.

Qu'y a-t-il de plus important ? Retrouver mon père qui est, ni plus ni moins, qu'un vague souvenir d'enfance ou me battre afin de sortir de ce cauchemar aussi grandiose soit-il ? Je tiens à vivre ma vie sans compromis, maintenant plus que jamais, mais je trouve que le prix à payer pour la conserver est exorbitant. C'est bien beau ici, mais ce n'est pas chez moi. Personne n'achète ainsi mon futur. Pour l'instant, je dois jouer le jeu, du moins jusqu'à ce qu'une occasion de sortir de ce pétrin se présente.

La porte s'ouvre. Surprenant mon malaise profond, une femme que j'arrive à peine à distinguer entre. J'ai la vue complètement brouillée par ma déroute infantile. Elle pousse un chariot sur lequel repose une grande variété de plats.

Je me lève, essuyant de mon mieux les traces de ma détresse humidifiant encore mes joues. C'est avec surprise que je reconnais cette femme.

Amy, la belle secrétaire et réceptionniste du docteur Henry se trouve juste devant moi. Hésitante dans sa démarche, risquant un sourire dans ma direction, elle dépose mon repas délicatement sur la table beaucoup trop grande pour un dîner en solitaire.

André regarde avec dégoût le cadavre fixant de ses yeux sans vie l'infini absolu de ce beau ciel d'été. Les spécialistes de l'escouade des homicides du corps policier sont déjà occupés à reconstituer la scène de la fusillade avec minutie.

—Faites analyser le contenu de cette seringue et trouvez rapidement l'identité de ce cadavre ! Téléphonez-moi aussitôt que vous aurez des réponses ! exige André au chef de la section. Je veux aussi des hommes de garde en permanence au chevet de la femme blessée. À sa sortie du bloc opératoire, limitez au personnel médical l'accès à sa chambre. Je vais immédiatement à l'hôpital voir si elle s'en sort, car je veux en savoir un peu plus sur cette affaire. Prévenez son mari. Qu'il me rejoigne à l'hôpital, j'ai quelques questions à lui poser, conclut-il en se dirigeant d'un pas rapide vers son véhicule.

Elle doit absolument survivre ! Elle est le seul lien entre Michaël et moi. Quelle histoire ! pense André, démarrant à toute vitesse dans un crissement de pneus.

Dix minutes plus tard, il gare l'auto-fantôme à l'emplacement réservé aux véhicules d'urgence. Sortant son insigne, sans dire un mot, il l'exhibe au gardien de sécurité venu lui signifier l'interdiction de stationner à cet endroit. Ce dernier retourne à sa petite guérite sans prononcer une seule parole. André court jusqu'à l'entrée des urgences et pénètre dans ce havre de souffrance où les

bactéries se complaisent. Il se dirige directement vers la femme assise derrière le comptoir des admissions.

—Une dame blessée par balle est arrivée un peu plus tôt, dit-il en montrant de nouveau sa plaque officielle. Comment va-t-elle ?

—Je ne sais pas, répond-elle d'un ton monocorde, indifférente au malheur des autres.

La réceptionniste semble vaccinée contre la souffrance humaine.

—Votre cliente est au bloc opératoire. Septième étage, reprend-elle après avoir jeté un œil sur le registre des admissions.

La femme reprend sa tâche routinière sans se préoccuper plus longtemps du policier devant elle.

L'ascenseur monte trop lentement au goût d'André qui fait les cent pas dans la cabine. L'impatience de connaître l'état de santé de Chrystine le rend nerveux. 5^e... 6^e... L'élévateur stoppe sa progression. Les portes s'ouvrent sur le sixième étage pour laisser pénétrer un bénéficiaire très mal en point, installé dans un fauteuil roulant poussé par un infirmier. L'homme est recouvert d'un plâtre blanc fraîchement appliqué encore humide pour tout dire. Cet inconfortable revêtement enrobe ses deux jambes, du haut des cuisses jusqu'au bout des orteils. Il a le regard hagard, semblant dépassé par les événements.

Finalement, André se faufile entre l'éclopé et les portes qui s'ouvrent lentement sur le corridor du septième étage du centre hospitalier. Il se rend directement d'un pas accéléré, pour ne pas dire en courant, au poste infirmier enveloppé d'une atmosphère lugubre respirant la mort. L'éclairage à son plus faible niveau oblige les gens au silence. Dans ce département où la crainte de voir disparaître une vie humaine ou qu'on vient à peine de sauver est omniprésente.

—Avez-vous des nouvelles de la femme blessée par balle ? demande André à une infirmière qui le croise. Pour la troisième fois depuis son arrivée dix minutes plus tôt, André présente son insigne.

—Pas vraiment, monsieur l'inspecteur, répond la garde de service d'un calme plutôt rassurant. Elle est toujours sur la table d'opération, mais le médecin semble très optimiste quant à ses chances de survie. Le peu que je sais indique qu'elle devrait s'en sortir sans aucune séquelle grave.

—D'accord ! Je m'assois de ce côté, signale André d'un simple geste de la tête en indiquant le petit coin salon.

C'est le seul endroit qui baigne dans l'éclatante lumière du jour filtrée par de grandes fenêtres teintées. Il est situé tout au fond du couloir.

—Avertissez-moi aussitôt que vous en saurez plus, s'il vous plaît, implore André en regardant l'infirmière.

André est complètement déchiré entre la haine viscérale qu'il ressent pour cette femme qui a piégé Michaël et l'espoir de voir celle-ci survivre à cet attentat pour connaître le lieu où se trouve l'écrivain.

—Le médecin ira vous voir dès sa sortie de la salle d'opération, répond-elle simplement en lui jetant un rapide coup d'œil indifférent.

Effeillant avec attention divers dossiers éparpillés sur le comptoir, elle reprit soudainement :

—Excusez-moi ! Pourrai-je connaître le nom de cette personne ? C'est pour nos dossiers.

—Chrystine Jordan, dit froidement André.

Il est anxieux et impatient de connaître l'état de santé de l'agentesse blessée.

—Amy ? Que fais-tu ici ? Tu n'es pas de connivence avec ces salauds ?

Je suis plus déçu que surpris. Après tout, cela fait plus de dix ans que je la vois régulièrement s'affairer et prendre soin des clients du docteur Henry. Alors pourquoi devrai-je m'étonner de sa présence ici ? C'est logique, non ?

—Je fais simplement mon travail, chéri, répond-elle, laissant échapper un petit ricanement nerveux de ses belles lèvres délicates.

Pour couronner le tout, voilà que je suis son chéri. Et quoi encore ? Ils me prennent pour un dégénéré ! Qu'ils aillent tous se faire foutre. Cette fille me faisait peut-être flipper, mais là trop, c'est trop. Je n'en peux plus et ce foutu mal de tête...

—Je ne connais pas la raison exacte de ta présence ici, mais je suis agréablement surprise que ce soit toi qui loges dans ce studio.

En plus, elle fait l'innocente !

—Ils m'ont demandé d'agréementer, au meilleur de mes compétences, ton court séjour en ces lieux, déclare-t-elle en éblouissant mon regard d'un sourire ravageur.

Elle exhibe de ravissantes dents parfaitement droites et d'une blancheur presque trop pure pour être naturelle. Je tente de retrouver la belle assurance me caractérisant normalement, mais mon désarroi prend le dessus et les paroles qui s'échappent

de ma bouche me surprennent.

—Aide-moi, s'il te plaît !

De grosses larmes réapparaissent, dévalant avec insistance la peau satinée de mes joues.

—Il faut absolument que je sorte d'ici et au plus vite. Je t'en conjure, aide-moi !

—Impossible, soupire-t-elle, semblant touchée par mes supplications.

L'adorable mimique de « la » Amy que j'ai toujours connue ne dure que quelques secondes. La nouvelle Amy efface son cordial sourire. C'est avec une fermeté que je ne lui connais pas qu'elle poursuit :

—Pleurer ne te mènera à rien, mon beau, reprit froidement Amy. Reprends-toi en main ! Accepte l'offre de monsieur Martin et joins-toi à nous.

—Tu ne peux pas comprendre.

Je hoche négativement la tête, insulté par sa demande insensée. Et ces maudites oreilles qui bourdonnent...

Pour la seconde fois de ma putain d'existence, ma vie se meurt. Elle glisse sous mes pieds sans que je puisse la retenir ou dévier son itinéraire. Je déteste perdre le contrôle sur ce qui m'appartient et ma liberté est le pivot de toute mon existence. C'est avec frustration que je poursuis mon défoulement.

—J'ai été trahi par ma propre famille. Ils m'ont menti, fait croire à la mort de mon vrai père. Tu souhaites que j'en pense quoi ? Personne ne veut m'expliquer ce qui se passe exactement. En plus, tu veux que je me reprenne en main ! Et quoi d'autre ? conclus-je avec sarcasme, plus déboussolé que jamais.

—Tu permets que je partage ton repas ? s'enquit-elle timidement, changeant radicalement de sujet.

Elle a la voix cassée par l'émotion. Une émotion contrariante, pleine d'espoir et de tristesse. Je vois bien qu'elle tente de deviner l'issue fatidique de la cruelle décision que je dois prendre sous peu.

Malgré les circonstances, aucune émotion autre que la fureur m'habitant n'arrive à franchir le cap de mes sentiments.

Je crois qu'Amy ne dit que partiellement la vérité sur ce qu'elle sait réellement de toute cette affaire. Malgré tout, cette fille m'est plus que sympathique. Sentir Amy près de moi m'aide un peu à calmer l'angoisse tenaillant mes entrailles, et ce, depuis maintenant trop de temps.

—Je n'y vois aucune objection, répondis-je, un pâle sourire dessiné sur les lèvres.

J'assèche de mes paumes déjà moites les larmes fraîchement débarquées sur mes pommettes rougeâtres.

—Ça m'empêchera de broyer encore plus de noir si tu restes à dîner avec moi, rajoutai-je tristement.

Ta présence apaise la lourdeur de ma solitude, écartant légèrement les nuages de mon malheur, laissant une petite éclaircie de bonheur transpercer mon âme grisonnante, me surpris-je à penser en admirant la poétique silhouette de ma compagne de cellule.

En silence, Amy dispose les différents plateaux sur la table. Une quantité incroyable de nourriture défile sous mes yeux irrités par mes ridicules sanglots. Le menu se compose de différentes assiettes de pâtes chaudes, d'hambourgeois, de sandwiches, de croustilles et de salades.

Une fois le fabuleux buffet transféré du chariot à la table, Amy se penche et sort de sous la nappe blanche décorant le chariot maintenant libéré de tous ces plats, une bouteille de vin rouge d'une marque inconnue de mon pauvre répertoire.

Cette fille sourit constamment. De plus, elle semble très heureuse de se trouver ici. Pourquoi ? Je n'en sais foutrement rien.

Sous son tailleur bleu presque noir, je devine facilement une silhouette tout en muscle, entraînée et sculptée à la perfection par les efforts soutenus de dures séances quotidiennes d'entraînement.

Sa peau basanée complète parfaitement l'agréable portrait

de cette femme aux allures à la fois sauvage et raffinée. Les cheveux retenus à l'arrière par un simple élastique lui donnent l'aspect d'une jeune universitaire récemment diplômée. Silhouette envoûtante, visage d'une grande beauté, je devine facilement dans la profondeur de ses yeux d'un bleu pâle pur une intelligence au-dessus de la moyenne.

Je constate avec étonnement que j'apprécie grandement sa présence. Malgré tous les ennuis rencontrés depuis trois jours, cette vision à faire pâlir d'envie le plus indifférent des hommes rend mon humeur plus sereine. Ça aide mon esprit à penser à autre chose qu'à cette foutue prison.

Je me lève du lit tout en m'approchant prudemment de la table envahie de victuailles. Amy est maintenant assise, attendant patiemment que je fasse de même afin de déguster le festin royal qui s'étale devant elle.

Pour le moment, mon estomac noué par la peur et l'incompréhension ne peut s'imaginer recevoir quelconque nourriture sans que celle-ci reprenne le chemin inverse et ne se retrouve inexorablement au fond de la cuvette de la salle de bain. Je prends tout de même place au bout de la table, faisant ainsi face à Amy dont le regard ne cesse de me bouleverser. Son sourire dévastateur transperce mon cœur déjà accablé par tant d'inutiles souffrances.

Je regrette un peu mes violentes migraines. Oui, c'est vrai, j'ai mal à la tête, mais pas au point de vouloir mourir. Aucune pensée de la belle Amy ne parvient à mon cerveau. Quel soulagement cela aurait été de savoir exactement ce qu'elle pense en ce moment même. Quelle est sa véritable opinion à propos de la situation invraisemblable dans laquelle je me suis jeté les yeux fermés ? Et tout ça pour la quête insensée d'une vérité que je ne tiens plus réellement à découvrir.

—Je suis incapable de manger.

Je regarde les victuailles d'une moue dédaigneuse.

Essaie d'avaler quelque chose ! Tu vas avoir besoin de toute ton énergie lors des prochains jours, supplie-t-elle tendrement.

—À quoi ça va servir ?

Me voilà plus découragé que jamais.

—J'espère seulement que tu prendras la bonne décision. Monsieur Martin ne bluffe pas, tu sais, déclare tristement Amy sans répondre à ma question.

—Je sais, c'est justement ce qui m'inquiète.

Je laisse le repas du regard pour mieux le porter sur le beau visage enjôleur d'Amy.

—Même en acceptant l'offre de votre organisation, ma vie sera tout de même privée de tout ce que j'ai aimé jusqu'à ce jour. Je ne conçois pas de quelle façon je peux être heureux dans ces circonstances. J'ai énormément de difficultés à entrevoir la moindre parcelle de bonheur lorsque j'essaie d'analyser le déroulement des événements m'entourant.

Elle écoute attentivement, sans broncher, mes malheureuses plaintes.

—Tu es certain de ne rien vouloir manger ? demande-t-elle, glissant avec gourmandise sa jolie langue toute rose sur ses lèvres.

Elle se sert un plat de pâtes carbonara. L'odeur de bacon me laisse sincèrement indifférent.

—Non merci... Mais je prendrais bien un peu de vin, lui présentant la coupe de cristal.

—Avec plaisir ! s'exclame-t-elle, retrouvant instantanément sa bonne humeur.

Sirotant avec délice, dois-je l'avouer, le voluptueux nectar rouge, je poursuis mon inquisition avec une certaine méfiance.

—Pour quelles raisons t'ont-ils réellement envoyée me tenir compagnie ?

Avalant calmement sa dernière bouchée, prenant bien soin d'essuyer le coin de ses lèvres à l'aide de la serviette de table, elle relève la tête et dit brusquement :

—Je te l'ai dit tout à l'heure ! s'impatiente-t-elle. De plus, monsieur Martin m'a signifié que nous ferions équipe si tu prends la décision d'être des nôtres. Donc, c'est très important d'apprendre à mieux se connaître. Non ? J'ai quarante-huit heures devant moi pour te convaincre de l'apport inestimable que tu peux nous apporter.

—Pourquoi moi ?

Je reste sur mes gardes et je tente du même coup d'en savoir le plus possible sur leurs réelles intentions.

—Écoute Michaël... reprend-elle en exhalant bruyamment son exaspération grandissante. Monsieur Martin a la certitude que tu es pourvu d'une certaine faculté télépathique.

—Si je comprends bien leur raisonnement, ils sont persuadés que j'ai le don de lire dans les pensées. Un don, c'est vite dit. Ces sons, généralement inaudibles, proviennent forcément d'un débalancement quelconque d'une connexion de type cérébral. Cependant, j'avoue que sans la médication du docteur Henry, il me semble que j'entends de drôles de choses autour de moi.

—Grâce à ce pouvoir, toutes négociations internationales et nationales deviendraient un jeu d'enfant. C'est une des raisons de ta présence ici, reprit-elle sans cacher l'expression de découragement lui traversant le visage.

J'écoute péniblement ses explications, fixant attentivement ma coupe de vin. Je masse frénétiquement mes douloureuses tempes espérant faire disparaître le tonnerre grandissant dans ma tête. Je fais signe à Amy de poursuivre.

—Seule l'organisation se doit d'être au courant de ce fait. Une seule fuite signifie l'élimination systématique de toutes preuves et n'oublie jamais que toi et moi en faisons partie. Nous ne sommes que quelques-uns à connaître cette réalité.

Sur ces paroles se voulant peu réconfortantes, elle se lève, commençant à transférer les plats à peine entamés sur le chariot.

Seules la bouteille de vin et nos coupes demeurent sur la table.

—Tu as mal ? m’interroge-t-elle, une inquiétude à peine voilée modifiant légèrement le ton enjôleur de sa voix.

Elle voit parfaitement bien le manège de mes mains contre ma tête.

—Ça va aller, dis-je tentant de la rassurer.

—Je vais chercher ta médication.

Je saisis fermement son poignet relevant les yeux vers elle.

—J’ai dit, ça va aller ! Assieds-toi !

—Très bien. Ne te choque pas. Encore un peu de vin, alors ? s’enquit-elle, présentant la bouteille au-dessus de ma coupe déjà vide tout en me narguant de son sourire complice retrouvé, plus resplendissant que jamais.

—S’il te plaît.

Je retrouve peu à peu le sourire, incapable de rester indifférent à sa bonne humeur renaissante.

Puis, me présentant une liasse de feuilles imprimées qu’elle retire de sous le chariot, elle m’annonce :

—Monsieur Martin m’a demandé de te remettre ces documents. Il m’a spécifié que ces textes sont en mesure de répondre aux questions que tu te poserais encore. Tout est là. De mon côté, je te quitte pour l’après-midi et si tu acceptes, bien entendu, je reviendrai prendre le repas de ce soir avec toi. Ça te va comme programme ? demande-t-elle les yeux implorant ma collaboration.

—Ai-je vraiment le choix ?

D’un geste empli d’impatience, je prends possession de la pile de feuilles boudinées.

—Non, pas vraiment.

Elle gratifie mes yeux d’un clin d’œil adorablement taquin.

—Nous discuterons de la conclusion à laquelle tu parviendras à la suite de ta lecture, dit-elle, désignant du regard le petit document entre mes mains. Bon après-midi, répète-t-elle, et surtout bonne lecture.

Elle presse délicatement le petit bouton rouge de l’inter-

phone m'offrant de nouveau son agréable physionomie en guise d'au revoir.

—Oui, dit une voix d'homme sortant de nulle part.

—Ouvrez. Je sors, ordonne Amy d'un ton autoritaire.

La porte s'ouvre aussitôt. Un des gorilles se tient les bras croisés sur la poitrine en plein centre de l'ouverture, empêchant ainsi toutes sorties non autorisées par le grand patron. Il s'écarte, laissant sortir Amy qui me sourit avant de disparaître dans le corridor. Le garde entre, récupère le chariot et sans un mot ressort aussitôt en poussant nonchalamment celui-ci. Il prend bien soin de refermer et de verrouiller la seule issue apparente de ce nirvana déguisé.



Tenant ma coupe d'une main de nouveau remplie de ce délicieux Merlot et le fameux document de l'autre, je me dirige paresseusement vers la fenêtre.

Arrivé à sa hauteur, je risque un regard à l'extérieur, vers cette liberté inaccessible pour l'instant. Je découvre l'aire de stationnement située à l'avant du bâtiment, cherchant instinctivement mon automobile. Avec horreur, je dois me rendre à l'évidence que la Mustang ne s'y trouve plus.

Avec dédain, je retrouve une terrible réalité qui n'a rien à envier aux pires cauchemars ayant abondamment comblé l'obscurité de mes nuits passées. Un sentiment d'impuissance remplit tout mon être.

Bien assis sur le rebord de la fenêtre, profitant au maximum de l'éclairage diurne, je jette un œil aux documents laissés par Amy. Je suis incapable de me concentrer et dans un mouvement exprimant toute ma rage ressentie, je lance cette paperasserie de toutes mes forces en direction du lit. Le manuscrit atterrit sur la couette rembourrée pour rebondir ensuite sur le sol, laissant le

document intact, mais maintenant ouvert. De ma position, je suis dans l'incapacité de déchiffrer le texte et je m'en fous éperdument.

Je porte la coupe à mes lèvres tremblantes et je vide son contenu d'un seul trait. Je me lève, récupère la bouteille qui me nargue sur la table et emplis de nouveau ma coupe. Je retrempe mes lèvres dans le somptueux nectar. En moins de deux, ma coupe se retrouve de nouveau asséchée. Après quelques minutes de cette folie et plusieurs verres, la bouteille se retrouve complètement à sec.

La tête me tourne. Je n'ai rien avalé de solide depuis ce matin et il est maintenant plus de deux heures de l'après-midi. Je me laisse flotter sur les vagues de l'ivresse jusqu'au lit. Tel un surfer qui tente à son premier essai de domestiquer une mer déchaînée et de voguer jusqu'à la sécurité du sable chaud, mes pas et mes mouvements sont incertains. Toute coordination est plus un souvenir qu'un automatisme. Me laissant tomber à la renverse sur ma nouvelle paillasse, je ferme les yeux.

La pièce fuit sous mon corps. Je suis trop assommé pour suivre le tourbillon incessant qui m'entoure. J'ouvre péniblement et lentement les lourdes paupières qui masquent mon nouvel univers. Celui-ci tourbillonne follement. Je me redresse difficilement de ma position en prenant appui sur mes mains. Je dépose mes pieds au sol, me lève avec précaution et déambule péniblement jusqu'à la salle de bain.

Arrivé sur les lieux sans trop de détours, je reconnais à peine l'homme me faisant face dans la glace. C'est pourtant bien moi.

De grands cernes d'un noir obscur se dessinent sous mes yeux éblouis par la lumière incandescente du petit néon fixé au-dessus du miroir. J'ai les traits tirés, les cheveux en broussaille et ma peau est d'une blancheur cadavérique. Rien dans ce lugubre portrait ne me ressemble.

J'ouvre le robinet d'eau froide. De mes mains placées en coupe et remplies d'eau glacée, je m'asperge de ce vivifiant fluide.

La sensation de ce glacial contact est énergisante et délicieusement réconfortante. Je répète ce manège pendant au moins cinq bonnes minutes.

Lorsque je me redresse pour faire de nouveau face au miroir, je me sens un peu mieux. Ma douleur crânienne est moins pénible à supporter. Je suis trempé de la pointe des cheveux à la taille. Je saisis une serviette pendue à un crochet sur ma gauche, me sèche le visage et frotte fermement mes longs cheveux.

Je retire mes vêtements trempés et enfle lentement le peignoir d'un blanc immaculé accroché derrière la porte. La robe de chambre n'attendait que ce moment pour envelopper le corps de ce nouveau visiteur que je suis.

Je ne parviens pas encore à penser librement. Je me sens tel un zombie errant dans le noir cimetière et qui évite avec peine les pierres tombales à la recherche de sa véritable identité.

Retournant devant la glace, je lisse mes cheveux humides vers l'arrière à l'aide d'une brosse déposée sur le comptoir. Regardant de nouveau dans le miroir, je retrouve, malgré les larges lignes noirâtres imprimées sous les yeux, le Michaël que je connais.

Ma léthargie fait maintenant place à une espérance plutôt vague. Un réel espoir de sortir de ce mauvais rêve se pointe dans mon esprit vacillant. Amy a raison sur un point, je dois me reprendre en main sans tarder. Non pas pour le motif qu'elle avance, joindre leur putain d'organisation, mais pour survivre. Eh oui ! Simplement demeurer vivant en restant moi-même.

C'est pour cette raison toute simple que je veux tenter de jouer leur jeu. Mes geôliers doivent absolument croire que je suis maintenant disposé à faire ce qu'ils attendent de moi.

Pour ce faire, je dois manger pour éliminer le plus rapidement possible l'effet paralysant de l'alcool dans mon organisme.

Par la suite, je dois prendre connaissance du fameux dossier, et ce, avant le retour d'Amy.

Je me dirige, vacillant encore légèrement sur mes jambes,

vers l'interphone. Arrivé à sa hauteur, j'appuie fermement sur le bouton rouge en exigeant :

—Je veux quelque chose à manger !

—Donnez-nous dix minutes, répond immédiatement la voix provenant de l'autre côté de la porte.

Reprenant la direction du lit, résistant à l'appel du sommeil envahissant mes yeux embrumés par les effluves d'alcool, je ramasse le document qui jonche encore le sol. Je m'installe confortablement, le dos soutenu par deux oreillers repliés sous mes reins. J'ouvre le document. C'est avec espoir que j'en amorce la lecture. Ce ramassis de mots répondra-t-il enfin à toutes mes nébuleuses interrogations existentielles ?

À peine la première page du dossier parcourue, la porte de ma cellule s'ouvre. Un de mes gardiens entre. Il me présente un plateau chargé d'une montagne de sandwiches enserrés de croustilles et de boissons gazeuses ne demandant qu'à être dégustées avec appétit.

Mon repas aussitôt déposé sur la table, le gorille sort précipitamment sans jeter le moindre regard en ma direction. Un sinistre claquement résonne dans toute la pièce lorsqu'il referme la porte derrière lui.

L'appétit n'étant pas réellement au rendez-vous, quelques minutes s'écoulent avant que je me soulève de ma confortable position. Mon physique est récalcitrant à bouger.

Afin de m'approprier le plateau débordant de nourriture, je zigzague légèrement jusqu'à celui-ci et m'en empare maladroitement. Je concentre mes efforts à tenir bien droit le cabaret, tout en me redirigeant vers le lit qui semble maintenant plus stable à mes yeux. Avec précaution, je dépose mon dîner sur la table de chevet bordant ce lieu normalement voué au sommeil et maintenant aménagé en fauteuil de lecture.

Reprenant ma position, moitié couchée moitié assise dans le lit, je prends une pointe de sandwich qui semble être garni de

salade de poulet. Je me fous de la garniture, je dois manger un peu afin de reprendre le plus d'énergie possible. Sans trop de mal, je parviens à avaler quelques bouchées. Je me sers une boisson gazeuse et commence à feuilleter le dossier.

Les premières pages de cette paperasse expliquent avec précision quel sera mon nouveau rôle si j'accepte de me joindre à eux.

Je n'ai rien à foutre de ces écrits ! Je passe rapidement ces passages plus qu'inintéressants pour moi et je cherche avidement un texte explicite. Un texte démontrant le pourquoi de ces foutues migraines accompagnées de cette intolérable cacophonie cérébrale. Mon regard s'arrête sur une page intitulée :

EXPÉRIMENTATION CONCLUANTE

Le docteur Muller semble avoir réussi à modifier avec succès le génotype humain. Il prétend parvenir ainsi à créer de toutes pièces une nouvelle génération d'agent secret. Le docteur Muller, après plusieurs expérimentations concluantes sur des singes de laboratoire, passe à la phase 2 du protocole. Dans le but d'accélérer le rythme de ses recherches, le scientifique se porte volontaire pour la suite de l'expérience. Il modifiera son propre génome (détails en page 16) afin de passer à la phase 3, soit concevoir un enfant génétiquement modifié.

Et ça continue ainsi sur plusieurs pages. Pétrifié, incapable de poursuivre cette désagréable lecture, je me demande si ma mère était au courant du véritable enjeu des travaux de mon père. A-t-elle consenti volontairement à ces folies ? A-t-elle vraiment accepté que son corps serve d'incubateur afin de créer une nouvelle race de mutants ? Aucune réponse à ces questions n'apparaît dans le document que je mets de côté.

Le temps s'écoule lentement. Je passe ces heures de solitude au lit, perdu dans mes pensées, éberlué par ces quelques explications sommaires. Je tente de comprendre froidement la raison de ce geste que je considère complètement fou et irréfléchi, mais

je n'y parviens tout simplement pas.

La porte s'ouvre enfin. Je jette un œil sur le document traînant à mes côtés encore ouvert à cette page dont le texte est plus troublant qu'autre chose. Je n'ai qu'une kyrielle de questions qui chamboule complètement ma logique. Pourquoi mon père a-t-il fait une chose pareille ? Aucun parent, digne de ce nom, ne se permettrait de jouer ainsi avec la vie de son propre enfant !

Totalement enragé par cette découverte impensable, j'ai peine à voir qu'Amy est de retour. Reprenant tant bien que mal mes sens, je me tourne vers celle qui vient de me faire revenir subitement sur terre.

Elle porte un jean agrémenté d'un simple chandail blanc à manches courtes. Elle est vraiment très belle cette femme. Ses cheveux laissés à eux-mêmes glissent élégamment sur ses épaules musclées, rehaussant ainsi la forme parfaite de son visage. La porte se referme et elle relève la tête, me cherchant du regard. M'apercevant confortablement installé sur le lit, son agréable sourire réapparu, irradiant son visage aux lignes tendres et parfaites.

—Beau bonhomme ! lance-t-elle, poussant un léger ricanement gêné faisant rougir ses joues.

J'avais complètement oublié que seul le peignoir enfilé à la suite de mon aventure aquatique recouvrait mon corps.

Je me dois d'être de bonne humeur. Il faut absolument qu'elle croie que j'ai compris les raisons de ma détention et que je suis sur le point de décider de me joindre à eux malgré encore quelques réticences.

—Pardonne ma tenue, je ne me suis pas rendu compte de l'heure.

Je lui rends un sourire se voulant le plus naturel possible.

Elle traverse le studio jusqu'à moi, s'assoit sur le rebord du lit et désignant le document du menton, elle demande :

—Alors, tu as des questions ?

—Quand vais-je voir mon père ?

Anxieux, j'évite intentionnellement son regard.

—Tu n'as pas lu le document ? accuse-t-elle, surprise, la déception déformant légèrement ses traits. Tout est là pourtant ! reprit-elle en levant les yeux au plafond en signe de découragement.

Elle saisit fermement le dossier entre ses mains afin de le feuilleter.

—Bon, d'accord, je te résume le tout. En premier lieu, nous partons dans deux jours pour retrouver ton père. Bien sûr, à la condition que tu décides d'être des nôtres...

Amy fixe intensément mon regard inquisiteur, respire profondément avant de poursuivre :

—Deuxièmement, ce « nous » signifie, toi et moi, pour la très bonne raison qu'à compter d'aujourd'hui nous formons, du moins officiellement pour les apparences, un couple très amoureux. Je suis responsable de ton entraînement qui, en passant, se déroulera sur une période de trois mois. Officiellement, tu es mon nouveau coéquipier sur le terrain. Tu veux savoir autre chose ? siffle-t-elle entre les dents, un léger vibrato d'impatience modifiant désavantageusement la douceur voluptueuse de son ton de voix normal.

—C'est d'un acteur dont vous avez besoin ! dis-je avec le sourire, retrouvant un semblant de bonne humeur.

—Personne ne nous oblige à devenir comédiens, s'exclame-t-elle le regard rieur, se penchant vers moi, déposant ses chaudes lèvres contre les miennes.

—Que fais-tu ?

Je retire ma bouche de ce piège pourtant si doux.

—Je suis probablement prêt à collaborer, mais essayer de m'acheter de cette façon... C'est plus que... Plus que dégradant de ta part !

Elle ne bronche pas d'un millimètre. Son éternel sourire ne quitte pas son visage, mais prend un air feignant la culpabilité.

—Je comprends ta réaction, reprit-elle piteusement. Par-

donne mon audace. Tu as tout à fait raison. Apprenons à nous connaître davantage et nous verrons bien ce qui en découlera.

Interrompant notre discussion, monsieur Martin apparut dans le cadrage de la porte. Le regardant s'avancer vers nous, une grande fierté s'empare de moi.

De grandes lignes noires cernent ses yeux anormalement petits, presque fermés. Son nez légèrement plus large que ce matin a pris différentes couleurs. Le bleu, dominant le jaune et le rouge, s'étend sur toute la largeur de son visage méconnaissable. Je suis incapable de retenir un ricanement en voyant la face déconfitée de celui qui se prend pour Dieu le Père.

—Tiens, tiens ! Vous avez retrouvé le sourire, monsieur Muller, lance monsieur Martin, un petit rictus volontairement narquois dessiné sur ses lèvres.

Amy parut surprise par la présence de son patron. Elle se lève et va, sans mot dire, près de la fenêtre. Elle se contente de fixer le stationnement pratiquement vidé de ses locataires à quatre roues.

—Comment se déroulent les présentations ? de s'enquérir notre cher patron.

—Lorsque je vous regarde, je me rends compte que la porte a réussi, avec succès d'ailleurs, une transformation extrême de votre facial. Mes poings n'auraient pu faire mieux.

Un éclat de rire incontrôlable s'échappe de ma gorge, dissimulant sans doute ma grande nervosité.

—Je ne vois aucune raison de partager ta putain de joie !

Les traits enflés et colorés de mon geôlier sont encore plus déformés par la violente colère que dégage son regard sombre et malfaisant.

—Tu as jusqu'à demain, seize heures, pour me faire connaître tes réelles intentions, jeune homme. Pas une seule minute de plus, signifie-t-il brusquement.

Il ne fait absolument rien pour camoufler son irritation. Il se retourne, reprend le chemin inverse conduisant à la sortie de

ce cloître, puis arrête ses pas.

—Ah oui ! J'oubliais... reprit-il se tournant vers moi, un sourire sarcastique tordant ses lèvres. Regarde les infos de dix-huit heures. Tu vas réaliser que tu joues maintenant avec les pros et que tout ça n'a rien à voir avec un passage lugubre d'un de ces stupides bouquins de science-fiction.

Sur ces paroles, il nous tourne le dos, accélère le pas et disparaît derrière la grosse brute restée plantée, sans bouger devant la porte demeurée ouverte.

—Vous m'aviez pourtant donné quarante-huit heures de réflexion, pas trente-six ! criai-je dans sa direction.

Trop tard, la porte est déjà fermée. Je suis furieux contre cet homme. Non, non et non ! Je ne suis pas seulement en rogne contre cet enfoiré de merde. J'en veux au monde entier. Je vocifère plusieurs obscénités contre tous les services secrets, et ce, de tous les pays, y compris le mien.

Dans quelle sorte de monde vivons-nous ? Quelqu'un peut-il éclairer ma lanterne ?

—Je t'ai pourtant prévenu que monsieur Martin n'entend pas à rire, me confirme laconiquement Amy.

Elle prononce chaque syllabe, chaque mot, d'un ton sévère signifiant clairement : écoute-moi la prochaine fois quand je parle, mon gars.

Me tournant dans la direction d'où vient la voix d'Amy, je constate qu'elle fait toujours face à la fenêtre, le corps recouvert de la lumière du soleil. Elle n'a pas bronché d'un centimètre depuis l'entrée en scène du grand patron.

Elle me fit face. Son beau sourire fait maintenant partie du passé. Elle poursuit un monologue se voulant apaisant. Seul le son de sa voix réconfortante parvient à calmer mon envie de tuer.

Je suis... C'est ça... Je suis comme... hypnotisé par la douceur de sa voix, envoûté par sa beauté féline. Ça fait... Trop longtemps en fait que je fantasme sur cette femme. Deux, trois

ou quatre ans... je ne sais pas... et je m'en fous royalement. Elle me plaît, c'est tout. Allez savoir pourquoi !

—Je ne sais que te dire de plus, Michaël. J'espère simplement avoir l'occasion, mais surtout le temps de mieux te connaître.

Une gêne passagère traverse son visage. Pour la toute première fois depuis son retour, ses yeux ne me fixent pas. Ils contemplent simplement le sol, ses paupières balayant le vide.

Je suis plus que conscient que nous sommes étroitement surveillés et écoutés. De plus, Amy jette régulièrement de petits regards nerveux au grand cadre reproduisant l'infini glacial d'une mer semblant froide, très froide. Des plaques de glace surgissent du tableau, se brisant, se détruisant entre elles. Accrochée sur le mur au-dessus de la tête de lit, la peinture nous surveille, j'en ai la certitude.

Franchement, cette toile fait affreusement peur par son austérité, son absence de vie. Ça prend des malades pour mettre une horreur pareille sur le mur d'une chambre à coucher ! La plus chaude des femmes se transformerait en statuette frigide à son seul contact visuel. Cette peinture réalisée par un artiste qui m'est inconnu me fait frissonner de la tête aux pieds.

—Ne t'en fais pas, dis-je chaleureusement.

Je tente de modifier l'atmosphère lourdement négative régnant dans l'espace restreint de la chambre.

—Tu es parfaitement consciente que je n'ai guère de choix. Je me rallie sans grande joie, je l'avoue, de votre côté. Il me faudra un peu de temps pour que j'arrive à me convaincre du bien-fondé de cette décision. Je considère qu'il est préférable de tenter d'expérimenter les plaisirs de cette nouvelle vie plutôt que de finir mes jours entre quatre planches. Tu ne crois pas ?

Immobile, Amy ne dit rien. Elle reste là sans parler, se contentant d'écouter mes doléances.

—Je ne peux tout simplement pas concevoir, poursuivis-je avec un certain degré de chaleur dans la voix, que ma contribution,

si petite soit-elle, à la vie puisse se limiter aux quelques heures de sursis que ce clown de Martin me concède.

—Dis-toi bien mon beau Michaël qu'on ne joue pas ici. Tu dois définitivement, et elle mit beaucoup de poids sur le mot définitivement, oublier la vie qu'a connue Michaël Jordan. Tu as bien compris, j'espère ?

Sans avertissement, la porte s'ouvre. Un chariot apparut poussé par un des deux gardiens présents. Ce fut par un grognement sourd sortant d'entre ses lèvres à peine ouvertes qu'il nous signifie de s'avancer, le repas du soir étant prêt à être consommé.

Je reprends pied, saisis le plateau contenant mes sandwichs pratiquement intacts et le présente au gorille. Arrivant à ma hauteur, il glisse sa main à l'intérieur de son veston trop ajusté. Il me signifie clairement du regard de ne pas tenter de faire le malin.

De toute façon, avec l'imposante stature lui servant de corps, seul un être ayant complètement perdu la tête ou étant aveugle peut espérer, je dirais plutôt rêver, gagner un combat à mains nues contre ce monstre de muscles.

Il saisit de sa main libre, l'autre étant toujours bien ancrée entre sa chemise et son veston, le plateau et quitte le studio. Son clone referme bruyamment la porte derrière eux.

—J'espère que ton appétit est au rendez-vous cette fois-ci ? m'interroge Amy, semblant inquiète quant à mon assentiment.

—Que nous a cuisiné le chef pour le repas de ce soir ?

—J'ai demandé au cuisinier de nous préparer du poulet à l'indienne. Un peu épicé, mais combien savoureux. C'est un de mes mets favoris, annonce Amy avec gaieté, retrouvant sa merveilleuse et contagieuse joie de vivre. Pour ce qui est du vin, j'ai demandé au chef de nous faire l'honneur de sélectionner la bouteille qu'il considère s'avérer le meilleur cru pouvant accompagner ce mets.

Elle s'avance à mes côtés, s'empare de ma main et m'oblige à la suivre jusqu'à la table.

Les effluves se dégageant des plats sont voluptueux. La pièce dans son ensemble s'imprègne de cette odeur remplie d'exotisme, dégageant une sensation de béatitude que l'on peut facilement associer aux rêves les plus doux.

Cette fois, ce fut un plaisir de participer à ce festin digne des plus hautes sphères gastronomiques de la société. Nous mangeâmes, récitant de simples banalités concernant l'excellence de ce repas, laissant temporairement mes problèmes d'éthique personnels de côté.

Le souper terminé, j'aide Amy à ranger les restes de notre banquet sur le chariot. Une fois la table bien nettoyée, je prends possession des coupes de vin et de la bouteille. Je me dirige vers l'immense bibliothèque afin de rejoindre Amy qui, debout, m'attend patiemment.

Je dépose nos consommations sur les sous-verre traînant négligemment sur la table basse. Deux causeuses sobres, d'un noir charbon, encadrent le meuble. Je fais face à la bibliothèque encombrée de volumes. Je me laisse littéralement crouler dans un des invitants fauteuils à deux places. Amy se laisse choir à son tour dans l'autre causeuse placée en angle, laissant les accoudoirs se frôler. Elle saisit en s'étirant le bras une manette noire gisant au centre la table et pointe celle-ci en direction d'un point sombre émanant entre deux rangs de livres.

À ma grande stupeur, les livres s'écartent, semblant glisser de gauche à droite. Puis, ils disparaissent derrière un téléviseur sortant de nulle part. Le journal télévisé débute au même moment.

Amy écoute avec attention les nouvelles nationales et internationales. Quelques minutes plus tard, les informations régionales débutent.

Ma nouvelle partenaire jette un bref coup d'œil dans ma direction, s'assurant que mon attention se porte bien sur le reportage, non pas sur ses jambes bien moulées dans son jean ou sur ses jolis petits seins bien ronds étirant avec grâce le fin tissu de coton blanc de son adorable t-shirt.

L'image projetée par l'écran me bouleverse. Je rêve ? Pincez-moi quelqu'un ! Mais non. C'est réellement les décombres d'une voiture décapotable noire que je vois sur l'écran. Une terrible explosion de nature criminelle suivie d'un incendie particulièrement virulent impliquant ce véhicule est largement et froidement décrite par la lectrice de nouvelles. J'ai envie de vomir. Je suis horrifié par la vue des restes encore fumants de ce tas de ferraille tordu. C'est bien ma belle Mustang. Je reconnais mon bolide, du moins ce qu'il en reste.

Cet enfoiré de Martin a dit la vérité, je suis mort...

—Inspecteur ? questionne une voix masculine.

André saute sur ses pieds en entendant l'homme. Il est revêtu d'un uniforme chirurgical vert et coiffé d'un bonnet de la même couleur.

André raccourcit intentionnellement ses pas afin de ne pas courir dans ce lieu. Seul un bip-bip sonore, régulier et rassurant provenant des appareils médicaux se fait entendre. Il se dirige directement vers le médecin qui semble épuisé.

Monsieur Jordan brille par son absence. C'est à ne rien comprendre. C'est tout de même sa conjointe qui repose en ces lieux !

André est incapable de comprendre les raisons exactes de cette tentative de meurtre. Ce n'est pas dans les habitudes de la CIA d'éliminer ses propres troupes.

Et son mari qui n'est toujours pas arrivé. Cet homme ne pense qu'à une chose, prendre un verre. C'est probablement la raison de son absence.

Après plus de trois heures à tenter de rafistoler un abdomen, le médecin a toutes les raisons du monde d'être si fatigué, se dit André pour lui-même. Trois heures, c'est très long pour extraire une seule balle. Il tente de se convaincre que Chrystine est toujours vivante. Laissant échapper quelques grognements d'ours mal léché, il trotte jusqu'au médecin qui retire son couvre-chef, essuyant de son bonnet roulé en boule la sueur perlant encore sur son front dégarni.

—Comment va-t-elle, docteur ? s'empresse de demander André plus qu'inquiet au chirurgien.

Le policier ne tient pas en place, tournant autour du médecin avec la grâce du carnassier reniflant sa proie.

—Alors ? s'énerve André, elle est sortie du pétrin, oui ou non ?

—Calmez-vous, inspecteur. Allons nous asseoir, voulez-vous ? André se ressaisit rapidement et suit l'homme.

—Elle est maintenant hors de danger, rassure le magicien du bistouri en se laissant choir sur une chaise.

—C'est sûr ?

—Nous avons connu quelques problèmes, mais elle s'en sortira. Une hémorragie interne a failli lui coûter la vie. Je vous le dis, il était plus que temps qu'elle arrive ici ! annonce le chirurgien en prenant un air désabusé.

Il adore sauver des vies. C'est sa raison d'être après tout, mais pour ce qui est des hors-la-loi...

Sauver l'existence des criminels blessés par balle ou déguisés en steak tartare par un imbécile jouant maladroitement du couteau a toujours été un fardeau pour lui. Intérieurement, au plus profond de son âme, il préfère que ces pourritures crèvent. Il déteste que sa participation soit requise afin de leur préserver la vie. Il trouve aberrant de les voir recouvrer la santé pour mieux les incarcérer par la suite. Pire encore, plusieurs retrouvent comme par enchantement la liberté. Comme contradiction, il ne peut trouver mieux.

Bien entendu, il est totalement en désaccord avec ce principe lorsqu'il est question de pauvres victimes de violence gratuite.

—Je peux lui parler ? demande André, les yeux brillants, plein d'espoir.

—Non, c'est impossible. Pas avant demain midi, répond calmement le médecin.

Il fixe intensément le policier avant de reprendre la parole.

—Elle est inconsciente et le demeurera pour les prochains vingt-quatre heures. L'effet des sédatifs que nous lui avons admi-

nistrés s'estompera graduellement d'ici là. Demain, elle ne sera pas réellement en état de discuter, mais sera sûrement en mesure de répondre à une ou deux questions.

Le médecin se lève, regarde sévèrement André et poursuit ses recommandations :

—Maintenant, allez vous reposer et je ne veux pas vous revoir dans cet hôpital avant demain, exige-t-il en se retournant.

Il prit lentement, sans le moindre regard vers André, le chemin menant au département où Chrystine repose.

Un policier en uniforme, installé sur une petite chaise droite en plastique beige, contrôle les allées et venues de toute personne voulant pénétrer dans ce local. Chrystine est maintenant sous haute surveillance comme l'a exigé André.

—Je dois absolument lui parler aujourd'hui même ! supplie André troublé comme jamais. La vie d'un homme est en jeu ! crie-t-il au médecin qui s'éloigne.

André souhaite que cette affirmation mette plus de poids à sa demande initiale.

—Vous n'êtes pas au département des miracles ! répond le chirurgien tout en continuant à marcher. Revenez demain, conclut-il, disparaissant derrière la porte de l'unité des soins intensifs qui se referme aussitôt sur lui.

Bordel de merde... Que vais-je faire ? Et Michaël qui ne répond pas à mes appels. Tête dure... Je suis certain qu'il est allé à ce rendez-vous malgré nos avertissements. La seule personne qui peut nous renseigner sur le lieu de cette rencontre est plus morte que vivante en ce moment. De quelle façon puis-je le retrouver ? se questionne intérieurement le policier déçu de ne pouvoir interroger Chrystine et ravi par le fait qu'elle soit tout de même vivante.

Contrairement au chirurgien, André adore que les présumés suspects qu'il arrête survivent à leurs blessures. La plus grande satisfaction que ressent le représentant de l'ordre qu'est André,

c'est justement de mettre ces ordures derrière les barreaux pour qu'ils soient en mesure de réfléchir à leurs actions passées. Mais il est conscient que la plupart d'entre eux sont trop bêtes pour revenir dans le droit chemin. L'appât facile du gain, sans doute...

Sur ces pensées, il quitte rapidement le septième étage. Arrivé au rez-de-chaussée, les portes métalliques se séparent enfin libérant son seul occupant plus pressé que jamais. André se précipite hors de l'élévateur. Il remet sa radio de service en fonction, car celle-ci est formellement interdite en ce lieu. L'inspecteur prend aussitôt contact avec son collègue du service de la pathologie.

—Salut, Greg, c'est André. Tu as les résultats d'examen que j'ai demandés ?

—Salut, André, oui...attends une petite seconde... Ah ! Les voici !

—Alors ! s'impatiente André. Qu'est-ce qu'il y avait dans cette seringue ?

—Attends...

André entend un bruit de papier. Vous savez le genre de froissement que notre oreille perçoit lorsqu'on cherche rapidement une réponse qui se trouve dans un tas de feuilles et que nous ne savons pas à quelle page se cache l'information.

—Ça y est, je l'ai ! s'exclame Grégorie, soulagé. La seringue contenait plus de 500 mg de chlorure de potas...

—Épargne-moi tes noms à coucher dehors, s'il te plaît. Dis-moi seulement si c'est dangereux et quels sont les effets possibles de ce produit sur l'être humain. OK !

—C'est parfait, André, répond Greg résigné.

Grégorie n'aime pas sa profession de pathologiste pour la brigade criminelle, il l'adore. Il est très conscient de l'importance de la précision et surtout de la compétence qu'un homme occupant un poste comme le sien doit absolument avoir.

La plupart des crimes avec violence, pas seulement les meurtres, mais aussi les agressions physiques, sexuelles ou autres

commencent à être élucidés dans ce département. Les connaissances policières sont maintenant telles, qu'un criminel récidiviste n'a aucune chance de se tirer d'affaire grâce à son avocat. Ils savent tout de lui, empreintes digitales, génétiques et dentaires. Tous ces précieux renseignements sont répertoriés et classés avec soin dans leurs banques de données informatisées.

Greg ne peut s'empêcher de nommer les produits par leur nom scientifique. Pas qu'il veut vraiment embêter ses confrères de travail, mais il se fait un malin plaisir de leur exposer ses connaissances universitaires durement acquises à la sueur de son front, mais surtout de son portefeuille.

—Si on t'injecte ce produit, c'est l'arrêt cardiaque assuré dans les minutes qui suivent, résume brièvement Greg.

—Et le cadavre ? demande André.

—On continue les recherches... répond Greg mal à l'aise, mais... c'est exactement comme s'il n'avait jamais... existé. Tu comprends ! Rien. Nada. Aucune trace de ce mec dans les bases de données existantes. J'ai demandé au FBI, à la CIA, à la GRC, bref à toutes les agences connues de m'identifier ce gars. J'attends encore des nouvelles du FBI, partout ailleurs, rien.

—Si tu as du nouveau, bipe-moi, OK. Merci Greg, tu es le meilleur, dit André honnêtement. Ah, oui ! J'y pense... reprit-il avant que la communication ne coupe, es-tu devant ton ordinateur ? interroge l'inspecteur.

—Oui, pourquoi ? demande Greg, une curiosité non voilée dans le ton de sa voix.

—J'ai besoin de ta mémoire en premier lieu. Depuis combien de temps travailles-tu avec nous ? Au moins vingt ans, n'est-ce pas ?

André poursuit sans laisser le temps à Grégorie de prononcer un seul mot, ni même le temps de penser à répondre.

—Te souviens-tu... reprit André, il y a à peu près vingt ans de cela... Tu sais ? La jeune femme dans la trentaine qui est décédée chez elle d'un arrêt cardiaque ? Nos policiers venaient de

lui annoncer la disparition de son mari. Ça te rappelle quelque chose ? J'ai complètement oublié son nom, ment-il à demi, ignorant effectivement le nom de jeune fille de feu madame Muller.

André se souvient maintenant de ce drame invraisemblable. Il aurait été incapable de faire un lien entre Michaël et cette histoire. Mais après la discussion et la lecture de tous ces papiers que Michaël avait en sa possession hier soir, il se souvient. Son instinct de flic lui dit maintenant que toute cette affaire n'est qu'un simple ramassis de merde bâclé et classé à toute vitesse.

—Attends un peu...commence le pathologiste. Oui... bien sûr ! Personne ne peut oublier une histoire aussi épouvantable. Pauvre petit... si jeune...dit tristement Greg.

Reprenant un ton de voix normale, oubliant aussitôt le petit moment d'émotion qui l'a à peine effleuré, il dit d'un air pensif.

—Je ne sais pas ce qu'il est devenu, bon enfin ! Le nom de notre belle cliente, tu disais ? Attends un peu...

—Son nom de femme mariée était Muller, annonce André.

Il est découragé par la lenteur occasionnelle, tout de même, du cerveau de Greg.

—Tente de te remémorer cette histoire et retrouve tous les renseignements que tu peux concernant cette affaire, commence André frustré par sa propre ignorance. Résultats d'autopsie, endroit exact de l'inhumation du corps, bref tout ce que tu trouveras qui a un rapport de près ou de loin avec ce drame. Tu me contactes aussitôt que tu déniches quoi que ce soit. D'accord ? Maintenant, raccorde-moi immédiatement au poste de Peter aux archives.

—Compris. Je te transfère. À plus tard, répond Greg en coupant la communication.

Il demande aussitôt à Peter, par le réseau de communication interne, de prendre la deuxième ligne. André veut lui parler immédiatement.

—Salut André, dit avec enthousiasme Peter, que puis-je faire pour t'aider ?

—J'ai un énorme service à te demander. Sors-moi toutes les adresses de bâtisses, maisons ou entrepôts, appartenant au gouvernement américain. Toutes celles situées sur le territoire de la ville. Je veux aussi que tu me dises qu'elle est la vocation officielle de chacune de ces places, exige André plus déterminé que jamais, voulant retrouver Michaël au plus tôt, avant qu'il ne soit trop tard. Tu peux faire ça pour moi ?

—Ça va prendre un peu de temps, mais c'est possible, répond le spécialiste des archives légales.

—Le temps, c'est justement ce que je n'ai pas. Aussitôt que tu as cette liste, reviens-moi sans tarder. De toute façon, je serai à mon bureau d'ici trente minutes environ.

André coupe la conversation et retourne rapidement prendre possession de son véhicule. Aussitôt installé derrière le volant, il communique avec le central, lançant un appel à tous afin de retracer Jack Jordan au plus tôt. Il allume ses gyrophares et prend la route menant au poste 25.



André entre en trombe dans le poste de police après s'être garé dans l'espace du garage souterrain identifié à son nom. Il se dirige directement au comptoir des archives légales situé dans le deuxième sous-sol de l'édifice.

—Salut, Peter. Tu as ce que je t'ai demandé ? demande nerveusement André.

André appuie l'avant-bras droit sur le petit comptoir séparant les deux hommes. Il pianote celui-ci d'impatience, exprimant ainsi l'incroyable nervosité qui l'habite.

—Pas encore ! Vous le faites par exprès aujourd'hui ? Les demandes sont toutes prioritaires, c'est de la pure folie ! s'insurge Peter.

—Cesse de pleurnicher ! se moque André avec une pointe

d'impatience dans la voix.

—Je ne peux faire plus vite, chacun son tour. Laisse-moi dix minutes de plus et je t'apporte le tout directement sur ton bureau, répond avec exaspération Peter.

Il est trop occupé pour regarder son collègue, beaucoup trop occupé pour se rendre compte du bruit émis par les quatre doigts de l'inspecteur qui martèlent inlassablement dans un rythme infernal et régulier la tablette en bois recouvrant la base de l'ouverture les séparant.

—Pas de problème, mais dépêche-toi ! C'est plus qu'urgent. C'est une question de vie ou de mort, rajoute André, déçu par toutes ces lenteurs administratives qu'il déteste et combat depuis tellement d'années.

Il fait rapidement volte-face, prend le couloir et passe devant l'élévateur qu'il considère trop lent. Il continue tout droit jusqu'à la porte de la sortie d'urgence. Il ouvre celle-ci et monte les marches de l'escalier deux par deux jusqu'à son repaire, deux étages plus haut.

Son bureau est tout petit, mais c'est son espace de travail bien à lui. Il est l'un des rares policiers bénéficiant d'un peu d'intimité, n'ayant pas à partager cet espace avec un confrère.

Aussitôt entré dans le fouillis quotidien qu'est son local personnel, il prend le téléphone et signale le 565, soit le numéro de poste de Grégoire, et attend que celui-ci veuille bien décrocher le combiné.

—Oui, qu'est-ce qu'il y a encore ? interroge le pathologiste semblant débordé de travail.

—Du calme, c'est moi ! répond André, surpris de l'impatience de son compagnon de travail.

—Du calme, du calme, du calme... C'est facile à dire. Un règlement de compte s'est produit plus tôt ce matin et je viens de recevoir un tas de cendres et d'ossements carbonisés que je dois analyser. Il faut que j'identifie à qui appartenaient ces foutues

poussières, révèle Greg découragé. Je n'ai jamais compris comment on peut s'embarquer dans une histoire où seule la mort est la conclusion possible.

—Je suis désolé, ricane André, mais c'est ton boulot d'élucider les mystères, conclut André.

—En parlant de mystères... reprit plus calmement Greg. J'ai les renseignements que tu m'as demandés !

—Et quels sont les résultats d'autopsie ? coupe André, impatient de connaître la nature exacte de la mort de la mère de Michaël.

Si ses suppositions sont exactes, Greg est sur le point de lui apprendre que madame Muller n'a pas fait l'infarctus avancé, mais a plutôt été tuée d'une simple injection identique à celle que devait recevoir madame Jordan ce matin même.

—Le problème est justement là ! dit Grégoire, l'incompréhension masquant sa voix. Aucune autopsie ne fut pratiquée sur le cadavre de madame Muller ! reprit-il.

—Comment ça, pas d'autopsie ? hurle André plus décontenancé qu'en colère.

—Veux-tu baisser le volume ?

—Excuse-moi, reprit André en réalisant soudainement qu'il criait d'exaspération dans le combiné.

—J'ai tout vérifié. Son nom de jeune fille était Parker. Jocelyne Parker était mariée au docteur Robert Muller. Le docteur Muller était un éminent scientifique spécialisé dans l'étude du génome humain.

—Tu es bien certain de ce que tu avances ? Tu n'as pas égaré une partie du dossier dans un autre de tes tiroirs ou tout simplement...

—J'ai tout examiné ! coupe sèchement Greg, insulté qu'on mette en doute ses compétences. J'ai mis la main sur une note qui spécifie qu'aucune autopsie n'était requise dans ce cas. D'après le rapport, deux policiers se trouvaient sur place lors du

drame, termine plus calmement Greg.

—Tu as leur nom et leur matricule ?

—Attends... J'y suis ! Ce n'est pas normal ça ! Le rapport n'est signé que par un seul, répond Greg, la voix remplie de questionnements.

—Ils étaient deux ou...

—Le rapport est très clair. Deux de nos hommes étaient sur place au début de l'intervention. Dans la confusion du moment, un des deux policiers s'est volatilisé. Je ne comprends pas ce qui...

—Envoie-moi le nom et les coordonnées du signataire que je prenne contact avec lui, demande André exaspéré par le peu d'informations que Greg a de l'incident.

—Il est décédé, s'excuse piteusement Greg.

—Je vais demander qu'un juge ordonne l'exhumation du corps de madame Muller. Le coroner doit procéder à une autopsie au plus vite, marmonne André découragé.

Il commence à se demander s'il verra un jour l'issue finale de cette histoire.

—Pas de chance ! Son corps a été rapatrié aux États-Unis le lendemain matin par sa famille, continue Greg, plutôt ravi du résultat de ses recherches.

—Ce n'est pas vrai ? Tu me fais marcher, hein ? demande André, assommé par ces révélations.

Il dépose le combiné sur son bureau, sachant très bien que Grégorie a minutieusement fait son travail. Il sait pertinemment que tout ce que vient de lui affirmer Greg est d'une exactitude maladive.

Après quelques secondes de réflexion, il remet le combiné contre son oreille, remercie froidement Greg et raccroche.

Au même moment, Peter entre dans son bureau une liasse d'au moins deux centimètres d'épaisseur entre les doigts. Lui souhaitant bonne chance dans ses recherches, il dépose la liste sur le coin de la table de travail et ressort aussi vite qu'il est entré.

André prend le répertoire entre ses mains. D'un œil attentionné, il parcourt les feuilles imprimées d'une quantité astronomique de noms et d'adresses d'immeubles de diverses vocations. Le gouvernement américain possède tellement de bâtisses à Montréal... Découragé, il met la liste dans sa mallette afin de mieux l'étudier chez lui. Et toujours pas de nouvelles de monsieur Jordan...

Il retourne, tout penaud, reprendre possession de son véhicule personnel pour enfin rentrer à la maison.

Trente minutes plus tard, André dépose la liste sur la table basse du salon. Il ouvre le téléviseur. C'est maintenant l'heure des informations. Il retire ses chaussures et dépose ses pieds fatigués sur la table. Enfin seul ! Personne n'est là pour lui faire remarquer l'impolitesse de son geste et que l'odeur se dégageant de ses pieds est insupportable. Il se sent relativement bien, profitant au maximum de ce semblant de liberté.

Ses yeux se posent sur la liste. Il se penche, la prend entre ses mains et commence à l'examiner attentivement. Il veut bien filtrer le document, enlever, rayer tous les immeubles connus et respectés de tous, mais il y a tellement d'endroits différents sur cette maudite liste... Il lui est impossible d'imaginer pouvoir visiter, même le tiers des adresses restantes après épuration du document, et ce, avant la fin de la semaine, et encore.

Il laisse la liste du regard, regarde le reportage décrivant l'hécatombe dont lui a fait part Greg.

La gorge nouée, respirant avec difficulté, André lance le document de toutes ses forces, envoyant valser la centaine de feuilles un peu partout dans le salon.

Il prend son téléphone portable, compose le numéro de Greg. Il n'obtient que sa boîte vocale. Au bip sonore, la voix brisée par l'échec qui le brûle de l'intérieur, il laisse le message suivant :

—Ne cherche plus l'identité de ton client. La victime de l'explosion... J'ai reconnu son automobile... Mustang noire. C'est... Michaël Jordan.

—Salut, Jacob ! C'est Jack Jordan, le père de Michaël. Tu peux descendre ? Je dois te parler. C'est urgent !

—J'arrive ! s'exclame Jacob inquiet comme jamais.

Il retire son doigt de l'interphone, prend son cellulaire et sort en catastrophe rejoindre le père de son meilleur ami qui l'attend en bas.

Jacob dévale les marches en vitesse. Jack se tient nerveusement derrière la porte vitrée et verrouillée de l'entrée principale de son appartement.

—Il est arrivé quelque chose à Michaël ? demande-t-il fébrilement.

Jacob ouvre précipitamment la cloison de verre le séparant de Jack.

—Je suis désolé, fut la seule réponse qu'obtint Jacob.

Deux hommes pointent leur revolver en direction de monsieur Jordan. Il est blanc comme un drap et son visage parsemé de couperose est luisant de transpiration. Un des inconnus saisit Jacob par le bras, lui coinçant du même coup le canon de son arme contre les reins.

—Suivez-nous sans faire d'histoire, ordonne froidement son assaillant.

Jacob ne comprend absolument pas ce qui se passe. En premier lieu, Jack semble sobre et deuxièmement, qui sont ces

gens qui les menacent. Sans préambule, les inconnus les pressent de s'engouffrer dans une fourgonnette stationnée devant la façade de l'édifice à logements.

—Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ? questionne Jacob éberlué et apeuré.

Pour toute réponse, Jacob est brutalement poussé à l'intérieur du véhicule. Avant même d'avoir été en mesure de réagir, un objet lui percute l'arrière du crâne. Il s'effondre sur le plancher de la camionnette, inconscient.

Lorsqu'il reprend ses esprits, il reconnaît l'habitacle de l'auto de Michaël. Monsieur Jordan est assis à ses côtés sur le siège du passager, le menton reposant sur la poitrine. Ce fut la dernière vision de l'ami de Michaël.

Monsieur Martin ne bluffait pas. Les images de mon automobile tordue, détruite et en partie calcinée ne cessent de défiler dans mon esprit perturbé. Je suis surpris de constater la présence d'Amy assise à mes côtés sur la même causeuse. Elle me tient fermement la main, étudiant passivement mon visage. Elle tente sûrement d'évaluer la portée des images projetées sur l'écran sur mon comportement.

J'ouvre la bouche pour exprimer mon désarroi, mais en vain. Mon incompréhension est totale face aux méthodes employées par ces malades pour en arriver à leur fin. Une grande faiblesse s'empare de tout mon être, basculant mes sens dans un environnement sans lumière et sans âme, me laissant inconscient.

Cet épisode ténébreux fut de courte durée. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis encore assis à la même place. Les doux doigts d'Amy caressent tendrement la peau moite de ma main toute tremblante.

—Excuse-moi... réussis-je à articuler. J'ai un urgent besoin de solitude, finis-je par dire en reprenant peu à peu mes esprits surchauffés.

—Aucun problème, on se revoit un peu plus tard ! répliquet-elle, visiblement mal à l'aise, délaissant ma main tout en se remettant debout.

La porte s'ouvre soudainement laissant apparaître monsieur Martin au comble de la nervosité.

—Changement de programme ! hurle-t-il, pointant son revolver dans ma direction. Nous devons partir immédiatement. Notre avion décolle dans une heure, lâche-t-il brusquement.

Il fait signe à Amy de sortir rapidement de la pièce, lui intimant l'ordre d'aller immédiatement se préparer.

—Que se passe-t-il ? interroge Amy visiblement inquiète par la tournure des événements.

—Tu n'as pas écouté les infos avec Michaël comme je te l'avais demandé ? reprit monsieur Martin outré par la désobéissance de son agente. Bruce est mort. Il s'est fait descendre avant de finaliser sa mission, déclare-t-il aussitôt. Allez, grouillez-vous le cul. Nous partons d'ici dans dix minutes exactement. Alors qu'as-tu décidé, Michaël ? Je n'ai plus le temps de jouer avec toi ! dit-il, braquant de nouveau son arme dans ma direction.

—Je suis avec vous !

Ce fut les seuls mots qui franchirent mes lèvres crispées par la peur. Une peur viscérale jusque-là inconnue de moi. Mon nouveau patron parut satisfait de ma réponse. Il baisse son arme sans toutefois la ranger. Amy quitte la pièce, semblant soulagée elle aussi par mes propos positifs.

—Vite alors, habille-toi. Nous revenons te chercher dans...

Monsieur Martin regarde sa montre, puis tout en me fixant intensivement, il poursuit :

—Dans neuf minutes et sois prêt !

Tout le monde quitte le studio qui m'a accueilli momentanément en ses murs. En tout cas, plus brièvement que prévu.

Je me précipite vers la salle de bain. Mes vêtements jonchent le sol et sont encore imbibés d'eau. Je retourne dans la pièce principale. J'ouvre la garde-robe contenant mes nouveaux vêtements. Je saisis un sous-vêtement, une paire de chaussettes, un jean et un chandail sans réellement m'assurer que le tout se coordonne parfaitement. De toute façon, c'est le dernier de mes soucis en ce moment.



Effectivement, comme monsieur Martin nous l'a précisé plus tôt, une heure plus tard je me retrouve à bord d'un avion privé luxueusement aménagé. Nous roulons lentement sur la piste de décollage. Je suis entouré de toutes mes nouvelles connaissances entraînées à me remettre à ma place au moindre faux pas.

—Où allons-nous ? risquai-je de demander à Amy assise à ma gauche.

—Tu verras bien, répond sèchement monsieur Martin, laissant Amy la bouche ouverte.

Je crois qu'elle s'apprêtait à éclairer ma lanterne sur notre destination, mais...

Ça ne donne absolument rien de poser des questions à ces gens !

Je m'assois le plus profondément possible dans mon siège, laissant mon regard se perdre dans l'horizon à travers le hublot. Défilant de plus en plus vite, le sol disparut. Nous avons définitivement quitté mon ancienne vie sans que je puisse faire mes adieux à tout ce qui me rattache à ce bas monde.



Je me sens tel un illusionniste ayant perdu la mémoire et qui se débat dans un bassin rempli d'eau glacée, ignorant de quelle façon se défaire de ses lourdes chaînes restreignant ses mouvements.

Douze heures plus tard, la voix du commandant de bord annonce le début de notre descente vers les îles d'Hawaii, plus précisément vers sa capitale, Honolulu. Honolulu se situe sur l'île touristique d'Oahu.

Amy refait surface après une sieste de plus de trois heures, dégageant ainsi ma pauvre épaule complètement ankylosée sur laquelle sa tête reposait lourdement.

—Tu as été en mesure de dormir un peu ? me demande gentiment Amy.

Elle s'étire les bras et les jambes, émettant un grognement de satisfaction.

—Non, trop stressé, répondis-je amèrement en délaissant le hublot pour poser mes yeux endoloris par le manque de sommeil sur mes genoux.

Le seul effet bénéfique que ce long vol m'a apporté est que mes douleurs cervicales ont subitement disparu et sans soin.

J'ai refusé, à maintes reprises, d'ingérer la médication offerte par Martin, évitant systématiquement de boire toute consommation non scellée par crainte d'être drogué. C'est dans l'indifférence la plus totale que mes bourreaux acceptèrent ma décision.

—Savais-tu que l'archipel d'Hawaïi a été annexé par les États-Unis en 1898, suite à la rébellion de planteurs américains en 1893 contre la monarchie indigène de l'époque ? m'explique Amy toute souriante, participant ainsi à ma première leçon de l'histoire américaine. C'est seulement en 1959 que ce territoire est devenu le 50^e état de l'Union, continue-t-elle gaiement.

Je lui signifie négativement de la tête mon ignorance. Et de toute façon, je m'en fous éperdument.

—Ajuste ta montre Michaël, il est maintenant deux heures du matin, m'annonce candidement Amy reculant les aiguilles de son bracelet-montre de cinq heures.

Je m'exécute sans poser de question. Au même moment, les roues du petit jet privé touchent délicatement, sans heurt, le bitume de la piste d'atterrissage. L'avion freine, inverse la poussée de ses réacteurs, ralentissant sa vitesse. Puis nous roulons lentement vers l'aérogare jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil. Tout le monde à bord détache sa ceinture de sécurité et je fais de même.

Monsieur Martin nous signale de nous préparer à descendre. La porte de l'habitacle se déverrouille, une hôtesse l'ouvre et un petit escalier sort du fuselage pour se déposer doucement au sol.

Je me retrouve debout sur la piste derrière Amy et monsieur Martin, encadré de monsieur Univers et de son clone. Nous marchons ainsi sur une centaine de mètres jusqu'à une porte nous permettant de pénétrer à l'intérieur de l'aéroport.

Arrivant directement du Canada, nous sommes dans l'obligation de passer par la douane. Monsieur Martin présente son passeport et le douanier nous fait signe de passer. Aucune question de l'agent, aucune parole de mon geôlier ne fut nécessaire pour que l'on se retrouve en sol hawaïen.

J'étais bien averti de me taire. Ils m'indiquèrent qu'ils ne supporteraient aucune initiative de ma part pour attirer l'attention sur ma condition lors de ce passage en sol américain. L'ultimatum a été très clair. Je ne sais comment, mais monsieur Martin m'avait spécifié que je serais immédiatement éliminé si je bougeais simplement le petit doigt ou si j'essayais de m'enfuir. Alors, je suis docilement mon kidnappeur pas à pas, les yeux rivés sur le talon droit de l'espadrille d'Amy.

De l'autre côté des immenses vitrines de l'aéroport, une limousine noire attend, les phares allumés et le moteur ronronnant. Un homme se tient debout, les mains bien enfoncées dans les poches de son pantalon de toile beige, tout près de la portière arrière de la grosse voiture.

Je me crois au cinéma, jouant un rôle de figurant dans un mauvais film.

Malgré l'heure tardive, une chaleur suffocante m'agresse lorsque je me retrouve sur le trottoir sortant de l'aérogare climatisée. Notre petit groupe se dirige rapidement en direction de l'homme et de la voiture.

Un chauffeur immobile, assis derrière le volant, semble attendre notre arrivée afin de nous conduire dans le repaire de la

bête machiavélique qui orchestre ce cauchemar.

La réalité est plus désolante que tout ce que mon imagination peut créer. Arrivé à la hauteur de l'homme, celui-ci me scrute de la tête aux pieds, puis il pose ses yeux intrigués sur mon visage. Je reste d'une impassibilité digne du prix d'interprétation décerné au meilleur acteur de l'année. Mais à l'intérieur, tout au fond de mon âme, je tremble comme un pauvre gars sur le point de rencontrer son pire ennemi, la mort.

—Je suis très heureux de te voir ! me dit l'inconnu.

Un sourire chaleureux et authentique illumine son regard inquisiteur.

—Michaël, voici ton créateur ! m'annonce fièrement monsieur Martin.

Le torse bombé de fierté, Martin serre énergiquement la main tendue que lui présente l'homme près de la limousine.

Je n'en reviens tout simplement pas. Je suis devant cet homme que l'on associe à ma conception. Un mélange de tristesse et de rage s'empare de mes sens jusque-là endormis par la crainte.

Je m'approche lentement de l'individu qui sourit toujours et je lui retourne son sourire.

Mon rictus doit ressembler beaucoup plus à une mauvaise grimace qu'à un signe de bonheur. Mes deux gardiens, répondant affirmativement de la tête au geste impatient de monsieur Martin signifiant le départ, glissent leurs grosses pattes sous mes aisselles, m'immobilisant instantanément sur place.

—Laissez-le ! ordonne d'un ton autoritaire mon supposé patriarche ne laissant aucune place à une réplique de la part de qui que ce soit.

Martin incline la tête en signe d'approbation vers les gros bras sans cervelle qui le fixent d'un regard interrogateur. Ils ne savent plus exactement de quelle façon se comporter envers moi. Ils libèrent mes bras de leurs entraves et je m'avance, présentant la main droite dans un mouvement pacifique.

Au moment où sa main approche la mienne, je ne peux contenir mon exaspération. Mes doigts se referment et, sans avertissement, mon poing percute avec violence le menton de ce scientifique à la con. Non, mais... Il se prend pour qui ? Un dieu ! Personne n'a le droit de jouer ainsi avec la vie des gens comme bon leur semble.

L'homme, surpris par la rapidité de mon attaque, tombe à la renverse et me voilà de nouveau prisonnier des bras de fer avant que je puisse sauter et marteler de toutes mes forces l'instigateur de toute cette chimère.

—Tu n'avais pas le droit !

Je crie ma colère avec force, gigotant et tentant de me libérer des gorilles.

Je n'ai qu'une seule idée en tête, c'est de continuer la démolition en règle de cette face de rat à présent étalée à mes pieds.

Maintenant que je connais son rôle dans mes mésaventures, je suis incapable de considérer cet homme comme mon père. Je n'ai jamais autant détesté un être humain, si toutefois ce terme peut lui correspondre, ce qui n'est vraiment pas le cas. J'avoue que cette brève altercation m'a permis de remettre mon instinct de survie à jour. La douleur pulsante dans mes jointures ne m'incommode nullement. Je ressens une incomparable fierté, mais surtout un sentiment de légèreté qui usurpe toutes mes autres émotions. La peur, l'angoisse des derniers jours s'est envolée, déchirant, effaçant la grisaille qui m'envahissait un peu plus chaque jour pour enfin dévoiler à la lumière cette espérance de me voir sortir vivant de ce merdier. J'ai tout de même réussi à étendre l'un d'eux au sol, d'un seul coup de poing. Cette pensée me fait sourire et je retrouve soudainement mon calme.

Je cesse de me débattre, regarde d'un rictus dégoûté mon prétendu père se relever de sa gênante position, massant sa mâchoire délicatement de la paume ouverte de sa main droite.

—Besoin d'aide ? interroge une voix autoritaire passable-

ment inquiète venant de l'arrière.

—Non, non, non, non, tout va bien... l'informe monsieur Martin en se tournant vivement. Tout va pour le mieux, monsieur l'agent, termine-t-il en voyant le gardien de sécurité s'avancer vers nous.

—Je ne vous parle pas, monsieur, reprit l'agent fixant monsieur Martin droit dans les yeux.

Il regarde mon père se relever péniblement et lui demande :

— Avez-vous des problèmes avec ce jeune homme ?

—Non, ça va aller, merci, répond celui que j'ai déjà aimé comme seul un fils peut aimer son père. Un petit différend familial, c'est mon fils, excusez-le encore.

Le policier salue de la tête notre groupe, me lançant au passage un regard chargé de reproches.

—Dites à vos gros toutous domestiques de me lâcher ! ordonnai-je froidement à monsieur Martin. Si mon intention avait été d'alerter la ville à propos de mon enlèvement, ce serait déjà fait. Vous ne croyez pas ?

Je termine mes dires en tapant un clin d'œil que je veux complice vers mon procréateur.

—Lâchez-le ! intervint de nouveau mon père. Allons-nous en maintenant. Il se fait tard et nous ne sommes pas encore arrivés à destination. J'ai ma dose d'émotions pour aujourd'hui, conclut-il en ayant retrouvé un semblant de bonne humeur.

Il ouvre la portière arrière de la limousine indiquant de son menton, qui commence à prendre de drôles de couleurs, d'accélérer la cadence et d'entrer rapidement dans l'auto.

Aussitôt les portières closes, la limousine commence à rouler laissant derrière nous l'éclairage aveuglant de l'aérogare et de ses alentours pour pénétrer dans l'ombre de la nuit. Seul l'astre nocturne, qui est majestueux par l'ampleur de sa circonférence en ce soir de pleine lune, adoucit la noirceur et délimite le contour assombri du paysage tropical s'offrant à mes yeux fatigués. Assis

entre la belle Amy et monsieur Martin, directement face à mon père, je me laisse conduire en silence. Je me cale dans le siège de cuir moelleux de la limousine.

—Je peux vous poser une question ? dis-je, considérant avec curiosité mon père.

Je brise ainsi le lourd silence régnant dans l'habitable insonorisé de l'auto.

—Pas cette nuit ! répond-il abruptement, n'ouvrant même pas ses paupières hermétiquement closes depuis notre départ de l'aéroport. Demain, OK. Nous aurons tout le temps et toute l'énergie nécessaire pour nous connaître. Tu saisis parfaitement le pourquoi de ta présence ici et le rôle qui t'es réservé avec l'organisation.

—Mais...

—Demain, j'ai dit ! coupe-t-il sèchement.

Il tourne la tête et couche sa joue gauche contre le dossier du siège sans même ouvrir le moindrement les yeux.

—Repose-toi, reprit-il. Le centre est encore loin.

Amy prit délicatement ma main, la dépose sur sa cuisse et me fait une drôle de mimique faciale signifiant, sans l'ombre d'un doute, qu'il est préférable que je me résigne à suivre les consignes émises par mon père.

Ce petit geste réconfortant d'Amy semble suffisant pour me détendre. Tous les occupants de la voiture, sauf le chauffeur bien entendu ainsi que les deux clones qui ne se lassent pas de me fixer, ont les yeux clos. De toute façon, l'épuisement gagne du terrain sur ma vigilance. Chaque seconde qui passe voit ma conscience quitter, lentement mais sûrement, ce lieu maudit.



Amy me réveille doucement, susurrant à mon oreille que nous changeons de moyen de transport. Regardant autour de moi,

je réalise que nous sommes près des quais d'une grande marina. Des centaines de bateaux de toutes les dimensions se laissent bercer par les minuscules vagues de l'océan sur lequel ils reposent.

Il fait encore nuit. Je regarde ma montre. Il est trois heures du matin lorsqu'on me fait monter sur le pont d'un grand bateau à moteur. L'embarcation est d'une grosseur plus que respectable, environ une quinzaine de mètres. Il doit nous conduire à notre destination finale d'après les dires d'Amy.

Tout le monde reste sur le pont du yacht. Nous nous faisons secouer par le contrecoup de la surface aqueuse fouettant inlassablement la coque du bateau filant à toute vitesse sur ces eaux noires.



Moins de dix minutes plus tard, j'aperçois l'ombrage menaçant d'un amas de pierres encore plus noir que l'océan. Le bruit infernal émis par les puissants moteurs du luxueux yacht diminue graduellement. Le boucan mécanique devient un vigoureux ronronnement ponctué de nombreux hoquets provenant des turbines tournant au ralenti. Nous contournons l'île noirâtre et nous nous enfonçons entre d'impressionnantes parois rocheuses. Hautes d'une dizaine de mètres chacune, elles séparent la petite île en deux laissant pénétrer en son sein le flot d'une mer obscure.

Le capitaine ne semble avoir aucun problème d'orientation malgré l'obscurité envahissante. Tranchant l'obscurité grandissante, deux petits jets de lumière blanche balayent les eaux sombres. Ces fantômes dansant sur les vagues de la nuit proviennent de projecteurs mobiles fixés sur la coque à l'avant du yacht. Le pilote fait habilement glisser le palace flottant entre les falaises noires et abruptes. Les étoiles quittent le ciel faisant place au noir total. À ma grande surprise, nous pénétrons dans une vaste grotte aménagée d'un quai d'où provient de chaque planche une faible lumière tamisée permettant d'accoster un navire sans heurt.

Amy me tient par la main. J'ai un peu mal aux jointures, mais peu importe. Pour rien au monde, je ne lui ferais part de ce léger malaise, trop apeuré de perdre le contact privilégié de ces doigts. Sa peau est si douce, si fine et si belle, une vraie peau de pêche. Me priver du bonheur de la toucher devient obsessionnel, impensable. Je commence réellement à prendre goût à la présence de cette femme.



Les hommes de main de Martin font glisser la rampe d'accès jusque sur le quai et nous descendons finalement à terre. Amy me tient toujours par la main guidant mes pas vers une ouverture creusée dans le roc.

De l'autre côté de la paroi de pierres se trouve un lobby modestement décoré, mais de bon goût. Cette vision me rappelle le hall d'un hôtel correct, ni trop chic, ni trop bas de gamme.

—On se revoit demain ! déclare mon père, les traits du visage creusés par la fatigue. Vous connaissez toutes les aires de la maison, alors bonne fin de nuit ! termine-t-il dans un bâillement incontrôlable, étirant sa mâchoire endolorie, lui arrachant une grimace d'inconfort.

Il pénètre dans le premier des trois couloirs qui s'allongent devant nous, s'arrête devant une porte sur sa gauche, l'ouvre et se volatilise derrière elle.

Monsieur Martin nous salue à son tour et avant même que je ne puisse voir la direction qu'il prend, Amy me tire solidement par le bras en disant :

—Viens, dépêche-toi, je suis crevée.

Je suis docilement Amy jusque dans le corridor se trouvant à l'opposé de celui qu'emprunta mon père. Elle ouvre une porte et nous pénétrons sans tarder dans une chambre semblable au studio de Montréal. Tout est analogue, le décor, la salle de bain

et même le plumard. La froide toile au-dessus de la tête de lit est revenue me hanter dans ce lieu glacial et stérile, vide de toute émotivité.

—Ha ! Enfin arrivé ! Je me douche et dodo, souffle de contentement Amy.

—Où est mon lit ?

Je reluque dans tous les coins à la recherche d'un éventuel sofa-lit.

—Il n'y en a qu'un seul, rétorque-t-elle étonnée, mais extrêmement amusée par ma question. Monsieur Martin m'a formellement ordonné de rester près de toi, alors je n'exécute que les ordres. Il y a un problème chéééri ? s'exclame-t-elle, riant de bon cœur.

Mon visage s'enflamme, passant du blanc laiteux au rouge cramoisi. La température ambiante monte d'au moins dix degrés, mais tout ce que je réussis à articuler d'un ton honteux, c'est : parfait.

—Ne sois pas gêné, me rassure-t-elle d'une voix mielleuse accompagnée d'un sourire légèrement moqueur. Tu ne me trouves pas assez bien pour toi ?... Hein, c'est ça ?

—Non ! Voyons donc... tu es la plus belle femme que je connaisse !

—Merci pour le beau compliment, Michaël, mais il se fait tard pour flirter et je suis très fatiguée, ajoute Amy solennellement.

Puis elle éclate de rires à nouveau, mais ne rajoute rien et se dirige, riant toujours, d'un pas bondissant vers la salle de bain.

Elle retira son chandail en chemin, le lance avec désinvolture sur le lit, s'arrête et sans aucune gêne retire son jean. J'ai devant mes yeux la plus somptueuse personnification de ce qu'est la beauté féminine. Elle me fait toujours dos, mais j' imagine aisément son buste parfait, coiffé de jolies auréoles légèrement plus foncées. D'un mouvement habile du bras, elle balance son pantalon qui retrouve aisément son t-shirt sur les couvertures de notre couche.

Les yeux arrondis par ce magnifique et inattendu spectacle, je suis incapable de détacher mon regard admiratif de ses belles fesses. Ses beaux petits pains sont galbés d'un sous-vêtement blanc arborant fièrement « I got You ! » imprimés de biais et en rose sur la fesse droite du minuscule slip de coton.

Elle reprend lentement sa marche, pénètre dans la salle de bain, disparaissant ainsi de ma vue. Je reste là, pétrifié, sans voix.

Dix minutes plus tard, elle revint dans le studio, cette fois, revêtue d'un spongieux peignoir d'un blanc immaculé et coiffée d'une grande serviette également blanche. Elle sourit en voyant mon empressement à me retirer à mon tour afin d'aller me rafraîchir sous une bonne douche d'eau glacée. Dieu sait que j'en ai rapidement besoin. Je suis furieux contre cette fille, mais elle est si belle...



Lorsque mes esprits furent enfin calmés, je regagne la pièce principale.

J'ai les idées claires, plus de maux de tête et aucune cacophonie cérébrale pour me déstabiliser. Le silence de mon esprit n'est perturbé que par une série d'images représentant Amy se déshabillant en roucoulant de plaisir. Comment puis-je penser au sexe alors que ma vie fout le camp ? Suis-je si pervers que ça ? Peut-être bien, mais je n'en crois rien. Je suis simplement un homme. Un homme qui est toujours vivant, voilà tout.

Seule la faible lueur d'une petite lampe au centre de la table de chevet à la droite du lit est allumée. Amy dort déjà de l'autre côté, bien emmitouflée dans la mince couverture épousant parfaitement les courbes de son corps.

Je m'approche du plumard et m'assois délicatement dessus, puis retire en vitesse le peignoir et me glisse le plus délicatement possible sous le drap.

Sans succès, je tente de reprendre possession de mon sang-froid. Je ne parviens pas à effacer l'image d'Amy libérant, d'un geste assuré, ses splendides fesses de son jean ajusté. Elles bougent frénétiquement, m'invitant à les caresser, à les embrasser... Il faut que... et puis merde ! J'ai bien le droit d'imaginer ce que je veux !

Je bascule la tête sur ma droite pour mieux regarder Amy. Ses paupières s'ouvrent avec une lenteur calculée, libérant des yeux langoureux, enjôleurs. D'un geste lent, mais sans équivoque de son majeur, elle fait signe de me rapprocher, de venir me blottir dans son dos. Et moi qui croyais qu'elle dormait déjà, ce que je peux être bête parfois.

Je suis déchiré entre mon envie de fuir ce lieu maudit et le profond désir que j'éprouve envers cette superbe femme qu'est Amy.

Dans le fond, pourquoi résister ? Je ferais mieux de profiter de cette occasion qui m'est offerte sur un plateau d'argent afin de faire enfin l'amour à mon fantasme. Qui sait ce que me réserve l'avenir ? En ai-je simplement un ? De plus, je suis déjà officiellement décédé, alors...

Nerveusement, je m'agglutine contre sa peau veloutée si invitante. Amy bascule pour mieux me faire face. Elle me saisit la tête de ses mains et dans un baiser animal débordant de passion, elle prend doucement mes lèvres entre ses dents. Ses yeux rieurs et envoûtants fixent les miens sans relâche.

Je me laisse bercer par les mouvements félines de son corps caressant adroitement le mien. Dans un seul mouvement, elle se redresse, enjambe ma carcasse inerte, pourtant plus vivante que jamais, s'asseyant sur moi à la hauteur de mes hanches. Je suis subjugué par tant de grâce et de beauté.

Elle saisit mes poignets, les repousse et les maintient fermement au-dessus de ma tête. Gardant cette position de cavalière émérite, elle rend la liberté à mon bras gauche qui demeure

quand même immobile, paralysé devant la fougue d'Amy.

Ébloui et engourdi par cette vision paradisiaque, elle est encore plus belle que mon imagination pouvait concevoir, je lui laisse toute l'initiative. Je suis incapable de quitter du regard les formes affriolantes s'agitant d'un mouvement de va-et-vient du bassin, lent et régulier, contre mon sexe au garde-à-vous.

Ses lèvres gourmandes quittent ma bouche, descendent lentement le long de mon torse. Elle laisse savamment traîner le bout de sa langue contre ma peau brûlante. Elle se laisse glisser langoureusement à mon côté. Le manège infernal de sa langue se dirige maintenant vers ma hanche droite.

Ses mains se joignent joyeusement à sa bouche qui émet discrètement de petits roucoulements de plaisir. Ses doigts errent délicieusement sur ma peau dénudée. L'excitation est à son paroxysme. Ses doigts et ses lèvres ne s'attardent jamais à un endroit bien précis. Ils effleurent au passage, doucement et lentement mon sexe survolté.

Je n'en peux plus. Subir cette adorable torture me rend complètement gaga. De ses mains habiles, elle saisit mon pénis et l'enveloppe de ses chaudes lèvres douces et pulpeuses. Elle glisse mon membre d'une rigidité douloureuse profondément dans sa bouche et entreprend un mouvement de haut en bas, sa langue tourbillonnant doucement autour de mon sexe emprisonné. Quelle délectable sensation !

Elle se redresse à la seconde où je crois ne plus pouvoir retenir plus longtemps ma jouissance. Amy reprend sa position de cavalière à la hauteur de mes épaules. Elle présente sa courte toison brune, bien élaguée en forme de V, à ma bouche avide, prête à recevoir ce cadeau du ciel. De mes mains, je pétris ses petites fesses toutes rondes. Avec ma langue, je parcours avec tendresse la partie la plus intime de cette superbe anatomie. À l'aide de petits coups de bassin, elle guide savamment ma caresse vers son clitoris. Je m'attarde sur celui-ci et je le sens se gonfler entre mes lèvres.

Son bassin s'emballe dans un indescriptible mouvement de balancement que mes lèvres et ma langue tentent de suivre. La cadence des gestes brusques et saccadés de son corps luisant de transpiration me grise d'un plaisir certain.

Mes mains glissent le long de sa taille, montent fébrilement jusqu'à s'emparer de ses seins. Je pince amoureusement et tendrement ses jolis petits mamelons rosés et parfaitement ronds entre le pouce et l'index de chaque main. Un gémissement approuvateur accompagne l'agitation grandissante de son sexe contre mes lèvres gourmandes.

Elle se courbe vers l'arrière, prend mon canon de sa main gauche et se dégage de ma bouche. D'un mouvement rapide, elle s'assoit à la hauteur de mes hanches guidant adroitement mon sexe gorgé de sang vers l'entrée rose et humide de sa désirable grotte d'amour.

Je glisse en elle avec fureur, mais elle freine tout mouvement de ma part. Elle se contente de rester immobile, pubis contre pubis. Elle renverse la tête vers l'arrière, une grimace de satisfaction déformant son doux visage. Après quelques secondes qui me semblent une éternité, elle reprend vie. Elle commence très lentement à faire bouger son bassin, faisant glisser en elle à un rythme pervers mon dard prêt à exploser.

De sa main libre, elle commence à se masturber vigoureusement, laissant échapper de longs soupirs entremêlés de faibles ricanements. Je lui signifie mon incapacité de retenir ma jouissance plus longtemps, mais elle ne m'écoute pas. Sa respiration s'accélère, laissant échapper des gémissements qui ne laissent aucun doute quant à son état de bien-être et de plaisir. Le bas de son corps se contracte violemment m'amenant par le fait même aux portes du paradis. Tout mon corps se crispe et est secoué de spasmes incontrôlables. Je m'abandonne allègrement dans une jouissance digne des plus beaux feux d'artifice.

Elle se laisse tomber sur mon torse, un énorme soupir gut-

tural de satisfaction s'échappant de sa bouche souriante. Je la serre très fort contre moi, l'embrassant de petits becs sonores sur les épaules ainsi que dans le cou. Amy s'affale silencieusement à mon côté et se blottit contre moi, ronronnant de satisfaction.

Pour une première rencontre intime, cela en fut toute une. Ce moment restera à tout jamais gravé au plus profond de ma mémoire.



Je croise les mains sous ma tête voulant réfléchir à la meilleure tactique à employer pour faire payer mon père pour le mal qu'il a fait. Avant tout, je veux connaître toute l'histoire, du début à la fin. Et je tiens à l'entendre de sa propre bouche.

Puis-je réellement faire confiance à Amy ou est-ce encore une supercherie pour m'attirer dans leur filet ? Au fond, je m'en fous royalement. J'ai pleinement profité de ce moment d'intimité avec Amy qui fut foutrement agréable pour un homme mort.

Ma pensée s'arrête là. Le sommeil m'avale sans prévenir, me faisant basculer dans le gouffre noir d'un repos sans rêve.



J'ouvre les yeux et vois le ventilateur au plafond. Non, pensai-je, je n'ai pas rêvé, c'est la foutue réalité qui n'a aucun sens ! J'ai besoin de quelques secondes pour me rappeler de l'endroit où je me trouve. Je suis seul dans le lit, Amy ne s'y trouve plus.

—Debout paresseux !

Cette remontrance vient de la salle de bain. Ces paroles sont suivies de l'accrocheur ricanement d'une Amy semblant de très bonne humeur.

Poussant de mes coudes, je me soulève le torse. Je ne ressens pratiquement plus la douleur causée par la destruction et l'extrac-

tion du petit module métallique.

Amy a la tête collée contre le cadrage de la porte de la salle d'eau, souriant joyeusement. Je ne sais vraiment pas comment elle réussit à exécuter ce tour de magie ! Elle est fraîche comme une rose tandis que j'ai de la difficulté à simplement garder les yeux ouverts.

—Les déplacements, les changements de fuseaux horaires et tout le tralala que comprennent les voyages, ne te dérangeront plus d'ici quelque temps. Allez, debout ! Nous sommes attendus pour le petit déjeuner et je meurs de faim, ordonne-t-elle en ré-intégrant la pièce.

Je me laisse retomber sur le dos, étirant au maximum mes bras tendus de chaque côté de moi. Ce que le manque de repos peut engourdir un organisme !

—Ton dos va mieux ? s'enquit-elle.

—Tu savais pour le GPS ? marmonnai-je en guise de réponse.

Je ne suis pas totalement éveillé, mais je ressens clairement l'espoir qu'Amy dégage. Elle prie silencieusement pour que ma journée se déroule à la perfection. Sans maux ou douleurs cérébrales chroniques.

Comment est-ce possible ? Est-ce mon sixième sens qui parle ainsi ? Je ne sais pas !

Peut-être que les petites pilules du docteur Henry y sont pour quelque chose ? Un autre élément de plus à résoudre. J'en ai ma claque !

Je me doute bien que je peux lire dans leurs pensées, mais je garde cette nouvelle donnée pour moi et de plus, c'est encore à vérifier. Je ne sais pas ce que je vais faire de ce fabuleux pouvoir, mais une chose est sûre, personne n'en saura rien. Je sens que je vais bien m'amuser aujourd'hui.

Ma belle partenaire espère que la suite de ce périple sera à l'image de cette fouguese nuit. Plaisant et sans anicroche. Je ne

peux rien promettre.

Je suis surpris d'apprendre, en fouillant plus profondément dans sa tête, qu'Amy ne savait pas qu'un mouchard avait été implanté sous ma peau. C'est complètement débile, mais ce don peut être plus que pratique. Je dois apprendre à m'en servir correctement.

Si je ne rêve pas, je trouverai sûrement un moyen de me sortir de cette impasse.

—Tu as d'autres vêtements dans ce placard, dit-elle sans répondre à ma question.

Elle n'a pas besoin de répondre, car maintenant je sais, du moins je crois savoir. Du bras tendu, elle me désigne l'emplacement exact où se trouvent mes nouvelles fringues.

Sans réfléchir, je lui signifie que je sais.

—Comment ça, tu sais ? Est-ce que tu peux lire dans mes pensées ? formule-t-elle incrédule.

Je hausse les épaules en souriant. Je tente par ce geste de lui signifier que je ne sais pas de quoi elle parle. Son regard trahit sa curiosité, mais surtout son scepticisme. Elle sait. Je l'entends. Elle sait même très bien.

Elle me regarde fixement, m'illuminant de son sourire contagieux.

—Donne-moi dix minutes ! dis-je tout en cherchant à fuir son regard inquisiteur.

J'enfile la robe de chambre tout en me dirigeant vers la penderie dans le but de choisir une tenue pour la journée.

Comme promis, dix minutes plus tard, je franchis la porte du studio en compagnie d'Amy. Elle me guide vers notre lieu de rencontre, mais surtout vers l'assiette que j'espère copieuse.

Nous entrons dans une grande pièce, monsieur Martin ainsi que mon père sont déjà bien installés à une table. Ils sont seuls, aucune trace des gorilles de service. Ils discutent entre eux.

À notre arrivée, le silence envahit la pièce, le regard des deux complices se tourne vers nous.

Bizarre... Voulez-vous bien m'expliquer les raisons de ce silence psychique. Ça va et ça vient... J'entends, je n'entends pas... Vive l'imaginaire d'un auteur ! J'en conclus finalement que toute cette histoire de télépathie se passe entre mes deux oreilles.

Mon odorat se réjouit, flirtant avec les effluves des croissants au beurre bien dorés mélangés à l'odeur de bacon croustillant. Ma bouche salive à la vue du buffet, bien au chaud sous de grosses lampes rouges. Cette montagne de bouffe séduit mes yeux gourmands.

—Bien dormi ? interroge joyeusement monsieur Martin.

Il scrute attentivement nos physionomies, puis nous décoche un rictus complice. Il sait pour la nuit dernière, j'en suis convaincu ! Il s'avance nonchalamment pour se retrouver debout à nos côtés, distribuant allègrement les assiettes nous permettant de nous servir. Mon estomac est impatient de faire le plein d'énergie.

—Oui, merci, répondis-je sans émotion, avec froideur.

Je reviens m'asseoir à la table, mon assiette remplie de denrées appétissantes.

Le repas s'ingurgite dans le silence le plus complet. Amy jette entre deux bouchées un coup d'œil agrémenté d'un sourire complice dans ma direction. Comblé et rassasié, je remplis de nouveau ma tasse vide de ce café voluptueux, préservé au chaud dans la cafetière thermos déposée au centre de la table.

Je fixe intensément mon père sans réussir à franchir la barrière de son cerveau. Quelles sont les raisons de ce silence cérébral ? J'ai peut-être envisagé trop rapidement avoir certaines capacités télépathiques. De toute façon, je considère que le moment est enfin venu de discuter des vraies choses avec mon prétendu géniteur.

—OK, maintenant, raconte-moi toute l'histoire et sans oublier le moindre détail, exigeai-je de mon père d'un ton calme et posé.

Sans se faire prier, il commence son récit vieux de plus de trente ans. Il raconte de quelle façon il a rencontré ma mère alors

que ses recherches sur le génome humain commençaient à donner des résultats inattendus. Comment ma mère, elle-même une agente des services de renseignements, lui fit la cour. Il me parle du jour où elle l'a convaincu de laisser tomber sa chaire, de démissionner de son poste de chercheur et d'enseignant à l'université, tout ça afin de se joindre à l'agence américaine. Elle lui faisait miroiter un emploi beaucoup mieux rémunéré, mais surtout un portefeuille bien rempli lui permettant de poursuivre ses savantes recherches.

Ma mère faisait donc partie de ce groupe, pensai-je, étonné par cette nouvelle donnée. Je laisse mon père poursuivre cet étonnant récit sans l'interrompre. Je réserve mes questions pour la fin de son exposé.

Il m'explique minutieusement les circonstances entourant ma conception suite à sa découverte révolutionnant le monde génétique. Il est parvenu, par sa méthode unique de décryptage du génome humain, à modifier celui-ci. L'ajout d'un simple gène permet, selon lui, le développement d'une partie du cerveau humain inexplorée jusqu'ici. Le résultat de cette modification doit donner naissance à cette faculté télépathique tant rêvée par le monde scientifique. Il conclut son émouvante histoire par sa mystérieuse disparition au-dessus du Pacifique et la douleur qui a accompagné le décès de ma mère qu'il aimait tant. Ces événements furent des moments pénibles selon ses dires chargés d'émotions contradictoires.

Je ne saisis pas toutes les explications concernant la modification génétique faite en laboratoire, mais par contre, je suis conscient qu'il enrobe sa narration d'éléments adoucissant une pénible réalité.

—Cela n'explique pas la mort de ma mère.

Je suis intérieurement ulcéré. Le survol intentionnel de mon père sur les circonstances exactes de la mystérieuse crise cardiaque de ma mère me donne envie de gerber.

Ma colère gagne du terrain. Peu à peu, j'oublie ma résolution

de rester flegmatique. Les émotions rattrapent rapidement ma bonne volonté.

—Qui vous a permis de vous servir de moi pour vos putains d'expérimentations clandestines, continuai-je hors de moi.

—Premièrement, discuter de la mort de ta mère ne la ramènera pas, lance froidement mon père biologique.

J'écoute, mais je suis tellement en rogne que je ne cherche même pas à comprendre.

—Deuxièmement, tu n'étais rien d'autre qu'une expérience scientifique. Tu ne devais survivre que quelques heures après ta naissance. Par je ne sais quel miracle, tu t'en es sorti et te voici maintenant devant moi à discuter d'un passé révolu. Si nous parlions plutôt de l'avenir ! conclut-il, arborant une indécente bonne humeur qui me fit perdre mon sang-froid.

Ça dépasse les bornes. J'en ai assez. Je préfère crever plutôt que de continuer à écouter le délire de ce fou furieux.

La violence qui s'échappe de mon corps m'étonne moi-même. D'un mouvement sec et rapide, je soulève la table encombrée de vaisselle sale et de café brûlant. Elle se renverse violemment, laissant son contenu dégringolé sur cet illuminé qui se dit mon père. Le tout se brise contre sa poitrine et éclabousse son visage qui exprime une surprise non feinte. Monsieur Martin se lève brusquement, sort son arme et pointe le canon meurtrier dans ma direction. Il ordonne de cesser mes conneries et de ne plus bouger si je tiens à vivre.

Je me fous éperdument de l'avertissement. Je me dirige rapidement vers le scientifique échoué sur le sol. Il gémit de douleurs. Son visage est lacéré par les éclats de vaisselle brisée et sa blouse blanche est barbouillée de taches de café renversé. De ses yeux perdus dans la folie celui qui affirme être mon père biologique implore l'aide de ses coéquipiers.

Je préfère mettre un terme à tout ceci plutôt que de m'écraser devant ces gens.

Réveillé en sursaut, prenant son arme de service, James regarde son réveille-matin. C'est quoi tout ce boucan ? Il n'est que quatre heures du matin, pense-t-il. Il repère une ombre qui s'abat sur lui à la vitesse d'une panthère. Aucune chance de se défendre ! Il est aussitôt immobilisé sur son lit par ce fantôme sortant de nulle part. Un deuxième individu pénètre dans la chambre. La pénombre de la nuit est soufflée par la lumière du plafonnier qu'on vient d'allumer. James, ébloui par cette soudaine luminosité, plisse les yeux. Il tente de voir à qui il a affaire.

—Salut, James.

—Qui êtes-vous ? s'enquit James pas tout à fait éveillé.

—André.

—Je ne connais pas d'André, dit calmement James encore abasourdi par ce réveil brutal.

—Aucune importance. Où est Michaël Jordan ?

—Je ne sais pas de qui vous parlez.

—Tu vas fouiller dans ta petite tête et vite, sinon...

—Sinon quoi ? demande James un sourire narquois sur les lèvres. J'ai l'immunité diplomatique !

—Je me fous de ton immunité diplomatique. Où se trouve Michaël Jordan ?

Comme réponse, André reçoit un sourire qui a l'effet d'une gifle. Il demande à son coéquipier de désarmer l'espion et de les

laisser seuls quelques instants.

La porte de la chambre aussitôt fermée, André, pointant toujours son revolver en direction du torse nu du malftrat, poursuit son interrogatoire.

—Pour la dernière fois, où est...

—Va te faire foutre, coupe James avec fureur. Tu ne peux rien faire contre moi, enfoiré.

—Je ne suis pas venu ici pour me faire traiter d'enfoiré, rugit André rouge de colère.

André joignit ses mains sur la crosse du pistolet et appuya sur la gâchette. Le coup de feu retentit, perçant au passage la tête de lit. James reste étonnamment calme. Plus souriant que jamais, il regarde André avec défi.

André n'en peut plus de voir cet énergumène se moquer ainsi de lui. Il pointe de nouveau son pistolet vers James qui le nargue toujours de ses yeux rieurs. Il fait feu de nouveau. Cette fois, James perd complètement son air désinvolte. Il se contorsionne sur le lit, criant sa douleur et tenant à deux mains sa cuisse transpercée par le projectile.

—Ta mémoire est-elle revenue, mon salaud, ou préfères-tu que j'essaie l'autre jambe ? interroge André avec hargne.

—Va te faire enculer ! rugit James entre deux grimaces.

—Parfait, reprit calmement André.

Il pointe le canon de son arme vers l'autre cuisse de James. Il est en furie contre les espions du monde entier, toutes races et allégeances confondues. Ils sont plus sournois et dangereux que le pire criminel notoire qu'André n'ait jamais rencontré pendant sa brillante carrière de policier. Et pourtant, des malfamés il en a vu, arrêté, revu et arrêté de nouveau. Sa vie n'est qu'une mauvaise suite de rencontres indésirables si nous excluons ses proches et sa famille immédiate. Et encore, on ne choisit pas tous les membres de sa famille.

Mais là, André en a plus qu'assez de ces rencontres désagréables. Il en a tout simplement marre de ces bandits, voleurs et

escrocs de tout genre.

Son ami, Paul Rockwood, haut responsable de la sécurité intérieure du pays, lui a téléphoné peu avant minuit. Il affirme que Michaël est toujours vivant. André questionna son ami sur le lieu de détention de Michaël, mais sans succès. Paul lui répéta inlassablement que Michaël était bien vivant et qu'effectivement la CIA était l'instigatrice de tout ce bordel. Il ne peut rien dire d'autre, car cela pourrait compromettre l'opération en cours.

André considère Michaël comme le fils qu'il n'a jamais eu. Il admire sa détermination et les efforts qu'il déploie pour arriver aux buts qu'il s'est fixés. L'authenticité de Michaël l'émerveille. Et c'est à lui, André, que Michaël avait demandé de l'aide. Maintenant qu'il sait que l'écrivain est de ce monde, il va tout faire pour lui venir en aide et c'est ici que son mandat débute.

André relève le chien du revolver, considère sa cible qui le menace d'épouvantables représailles et appuie de nouveau sur la gâchette du 357 magnum. Un autre cri de douleur s'échappe des poumons brûlants de James. Une plainte à peine audible étouffée par le bruit sourd de la détonation du 9 mm.

—Tu veux continuer à jouer, mon James ? demande calmement André sans même jeter un coup d'œil en direction de l'agent américain.

—Va chier.

—OK, comme tu veux. La jambe du milieu maintenant.

—Tu es malade !

La panique s'empare de James lorsqu'André pointe son arme vers l'entrejambe du filou. Les mains de l'espion laissent ses blessures pour les porter contre son sexe en guise de bouclier.

—Je ne sais pas où il est. Je le jure ! réussit à formuler James entre deux plaintes.

—Qui le sait ?

André fixe durement le blessé, relève de nouveau le chien

du puissant pistolet et...

Le regard perdu dans la douleur, James se mit à gémir comme un enfant égaré. Puis, une cascade de paroles se glisse entre ses lèvres tremblantes.

—Blankenberge, il n'y a que Blankenberge qui soit au courant. Je jure que c'est tout ce que je sais, déclare James tremblant maintenant de frousse, se tordant de douleur.

André sourit. Il remit lentement le pistolet dans son étui et quitte promptement la chambre, satisfait du résultat de son interrogatoire non conventionnel. Son coéquipier visiblement consterné par la tournure des événements regarde de ses yeux arrondis André passer devant lui.

Le jeune policier reçoit l'ordre de veiller sur le blessé en attendant l'arrivée des ambulanciers.

André sortit en catastrophe de la maison pour disparaître dans la nuit.

Il sait qui est cette Blankenberge. Mieux encore, il connaît même l'endroit où trouver cette grosse fripouille.

Le boucan infernal d'une détonation me fait sursauter. Je m'attends à ressentir la désagréable douleur de l'impact glacé du projectile frappant mon dos, mais rien. Je tourne la tête vers monsieur Martin. Il se trouve maintenant sur le sol, un petit trou rougeâtre entre ses yeux ouverts exprimant une surprise totale. Une mare de sang s'agglutine autour de sa tête inerte. Amy pointe toujours son pistolet dans la direction de la victime, mais me regarde étrangement. Elle semble étonnée elle-même par la tournure des événements. Sa soudaine réaction m'a sauvé la vie.

—Je ne pouvais pas le laisser te tuer, émit Amy froidement.

Elle prend le revolver encore emprisonné entre les doigts de feu monsieur Martin.

—Tiens, prends ça, continue-t-elle, lançant l'arme dans ma direction.

C'est plus par réflexe qu'autre chose que je saisis l'engin destructeur virevoltant vers moi.

—Tu risques d'en avoir besoin pour sortir d'ici ! rajoute Amy tendue.

Son regard scrute la pièce dans son ensemble, mais ses yeux s'arrêtent plus longuement sur les ouvertures donnant sur les différents corridors nous entourant. Cette pièce semble au centre de ce funeste édifice.

Je ne comprends pas ce qui se passe exactement et je m'en

contresous. Je ne pose aucune question à mon ange gardien afin de clarifier la situation présente. Je suis conscient à présent que j'ai une alliée dans la boîte et ça me suffit.

Une seule chose me préoccupe pour l'instant. C'est l'homme ensanglanté étendu sur le sol parmi les débris de ce qui fut notre petit déjeuner. Le visage tuméfié et le regard affichant une peur malade, celui se disant mon père tente péniblement de se remettre sur pied.

Il considère Amy avec étonnement. Il semble complètement déboussolé par ce coup de théâtre. Ses pensées traversent mon esprit : C'est un désastre ! Je savais bien qu'il ne fallait pas faire confiance à cette gréliche.

J'oublie immédiatement ce commentaire, car je n'en ai pas encore terminé avec lui. Je veux des réponses claires, nettes et précises.

—Qu'est-il arrivé à ma mère ?

Je regarde cet homme avec plus de pitié que de haine. Ce Frankenstein des temps modernes tremble maintenant. Sa belle assurance a foutu le camp.

—Nous avons été dans l'obligation de mettre un terme à notre association, articule mon paternel incapable de soutenir mon regard désapprobateur et rempli de colère.

Il est plus préoccupé par son apparence que par mon questionnement. Je le sais, je le sens.

Il secoue ses vêtements et à l'aide d'une serviette de table essuie son visage dégoulinant de sang.

—Vous avez tué ma mère ! Ça, je m'en doute bien. Mais pour quelle raison ?

Je pointe l'arme directement vers la tête du scientifique fou.

—Dépêche-toi, Michaël, supplie Amy nerveusement. Finis-en avant que ne débarque la sécurité. La déflagration...

—Cela ne sera pas long !

Je me rapproche un peu plus de mon père qui tremble de toutes parts.

—Pourquoi elle ?

Ta mère ne voulait plus que tu sois le cobaye de mes recherches. De plus, elle désirait vivre une vie normale avec son fils. Tu veux les vraies raisons et bien tu les as maintenant, répond hargneusement le docteur Muller.

Je sais qu'il dit la vérité, mais je persiste en vain à forcer la barrière de son cerveau. Je dois savoir. Il continue à essuyer le sang perlant ses joues blafardes.

—Vas-y ! Tire ! Tu n'as pas assez de couilles ! crie-t-il en s'élançant littéralement vers moi.

Pris par surprise, je fige sur place. Je suis incapable de réagir à cet assaut inattendu. Par chance, ma nouvelle partenaire réagit instinctivement à cette attaque. Amy tire. Elle atteint d'une balle à la poitrine mon ex-père. Il écarquille les yeux, porte les mains à son thorax, vacille et tombe à la renverse laissant échapper un énorme soupir.

Je me rends compte que je ne suis pas particulièrement doué comme télépathe. Cette délirante capacité doit tout d'abord exister et j'en doute de plus en plus. J'ai été dans l'impossibilité de prévoir l'attaque de mon père. Je n'ai jamais perçu ou entendu que mon agresseur eût décidé de se ruer sur moi. Sans l'intervention immédiate d'Amy, je serais présentement dans le pétrin. Dans le fond, je discerne seulement les pensées que les gens veulent bien me laisser entendre. Donc, ce supposé pouvoir ne sert foutrement à rien ! Et tout ce bordel...

—Vite, amène-toi ! Nous sommes tous les deux dans la merde jusqu'au cou, s'alarme-t-elle.

Elle prend fermement ma main et m'entraîne à sa suite.

—Il faut qu'on sorte d'ici en vitesse. Au bateau, vite !

Étant trop bouleversé pour parler, je suis Amy sans dire un mot. Les explications viendront plus tard.

Nous sortons du réfectoire en courant. Un coup de feu retentit derrière nous. Je risque un regard par-dessus mon épaule,

mais je ne vois personne. Amy tire sur mon bras de toutes ses forces, m'obligeant ainsi à regarder devant moi. Elle arrête sa course au bout du passage menant à la réception. D'un mouvement sec et rapide, elle me colle abruptement le dos contre la paroi glacée de la pièce. Elle jette un rapide coup d'œil dans le corridor. Personne. Par chance, nous ne rencontrâmes aucune âme qui vive dans le couloir lors de notre fuite, comme si nous étions fin seuls sur cette île maudite.

À bout de souffle, nous sortons du laboratoire pour nous retrouver sur les quais où nous attend le yacht qui nous permettra enfin d'échapper à une mort plus que probable.

Amy me presse de monter à bord du bateau. Je saute sans tarder sur le pont. Je tends la main à ma nouvelle coéquipière pour qu'elle en fasse autant. Elle décline mon aide et bondit prestement à son tour à mes côtés. Des cris de panique s'échappent des couloirs du laboratoire faisant écho contre les parois rocheuses de la grotte.

—Vite ! J'entends des gens qui arrivent, m'exclamai-je horrifié.

Sans avertissement, Amy me plaque au sol. Des détonations résonnent partout autour de nous. Amy se redresse, appuie ses avant-bras sur la rambarde du bateau et tire à son tour. De ma position, je ne vois absolument rien. J'entends uniquement siffler les projectiles au-dessus de ma tête.

—Ne reste pas couché là ! Aide-moi ! commande désespérément Amy.

Faudrait peut-être qu'elle se décide. Elle m'envoie paître au sol et maintenant elle veut de l'aide. Ah, les femmes ! Franchement, je suis peut-être doué pour écrire des histoires, mais pour ce qui est de les vivre, on repassera.

Toutes ces émotions m'ont fait oublier que je tiens encore fermement un pistolet dans ma main. Je me redresse. Je prends la même position qu'Amy. Je presse plusieurs fois sur la détente

du revolver sans distinguer de cible en particulier. Les projectiles partent dans tous les sens, ricochant sur la paroi de pierres. Ce n'est pas comme à la télé. Le contrecoup m'empêche de tirer avec précision.

Trois gars sont tombés sous les balles d'Amy. Ils gisent inertes, face contre terre sur le quai. Il y a un autre tireur embusqué derrière une série de barils métalliques. Je tente de faire feu dans sa direction, mais au même moment une détonation se fait entendre et Amy s'écroule. Un hurlement de douleur accompagne sa chute. Elle gît maintenant à mes côtés, inconsciente. Du sang s'écoule de son thorax, juste au-dessus de son sein droit. Je me jette à ses pieds. Heureusement, elle respire. Difficilement, mais son thorax monte et descend avec régularité.

Que vais-je faire maintenant ? Puis une voix familière m'interpelle.

—Arrête de tirer frerot, c'est terminé !

—Robert ? C'est bien toi ?

Surpris, je risque un regard ahuri dans la direction d'où provient la voix.

André roule lentement tous phares éteints jusqu'à proximité de l'immense grille. De larges barreaux noirs bloquent l'accès à l'allée menant à la cossue demeure de la directrice de la CIA au Canada.

Non, André n'a pas de mandat et il s'en fiche éperdument. Il ne veut plus perdre de temps. Cette femme sait où se trouve Michaël et, d'une façon ou d'une autre, elle va le lui dire. Il trouve sa nouvelle technique d'interrogatoire assez efficace. À cette pensée, André ne peut empêcher un large sourire d'illuminer son visage. Oh que oui ! Cette putasse de Blankenberge parlera. Il n'y a aucun doute dans l'esprit d'André, elle causera.

André stationne la voiture non loin de la grille, coupe le moteur et sort en catimini de l'auto. Il longe le mur de pierre en silence en faisant bien attention de rester hors du champ de vision des caméras de surveillance. Elles sont positionnées stratégiquement sur le haut du muret entourant la propriété. De par son expérience, André sait qu'il y a toujours certains recoins sombres que ces caméras ne peuvent filmer. Il souhaite ainsi pouvoir s'infiltrer sur le terrain de la propriété en restant hors du champ de vision des gardiens. Il veut surprendre la sécurité pour mieux la désarmer, sans effusion de sang si possible. Ensuite, il s'attaquera à cette matrone pour qu'elle vide son sac.

Il commence l'escalade du petit mur, s'agrippant du mieux qu'il peut aux pierres lisses et usées par le temps.

—Que fais-tu ici ?

Je suis plus que surpris par la vision inattendue de mon frère sautant sur le pont.

Sans répondre, Robert s'avance vers Amy étendue sur le dos, toujours inconsciente. Une mare de sang s'étend lentement autour de son corps. D'un vif coup de pied, il repousse au loin le revolver qui repose encore entre les doigts inertes de la jeune femme. Pendant tout ce temps, qui semble durer une éternité, mon frère pointe dangereusement son pistolet dans ma direction.

Je ne reconnais pas Robert. Ses yeux reflètent une dureté qui m'est inconnue. Un rictus malsain relève le coin droit de ses lèvres.

—Dis adieu à ta nouvelle flamme, fréro.

—Tu ne peux faire ça ! Tu dois l'aider ! Tu es médecin tout de même !

Je suis épouvantablement horrifié par ses propos. Je ne peux croire qu'il soit de mèche avec ces truands. Absolument rien, aucun indice ne pouvait me laisser supposer que Robert s'était associé à ces pernicious rêveurs. Comment un médecin aussi doué que lui peut-il devenir un meurtrier ? Tout ça dépasse ma compréhension.

Je reprends pied et me glisse promptement entre Robert et Amy.

—Tu devras m’abattre avant ! dis-je courageusement à la face de Robert que je ne reconnais plus.

—Ne m’oblige pas...

Me voilà fou de rage. Je crie ma colère tout en avançant lentement en direction de mon frère.

—Tu n’es pas un tueur ! Que se passe-t-il avec toi ? Explique-moi ! Je ne comprends plus rien.

Mon ton est chargé d’arrogance et de fureur.

Sur ces paroles, je m’élance vers Robert qui n’est maintenant qu’à un pas de moi. De la main gauche, je saisis le revolver par le canon pendant que mon poing droit percute violemment son menton. J’essaie de le désarmer, mais rien à faire, le coup de poing l’étourdit à peine.

Une détonation se fait entendre. Je m’écroule ébranlé par une épouvantable douleur. Une vive brûlure transperce affreusement ma jambe. Je suis touché à la cuisse gauche par le projectile.

Robert me dévisage en se frottant le menton. Il semble découragé par la tournure des événements. Il hoche négativement de la tête.

—Tu n’aurais pas dû faire ça, murmure-t-il les dents serrées.

Il relève son arme à la hauteur de sa hanche, la pointant dans ma direction.

Je dois gagner du temps et dégoter un moyen de me sortir de là vivant.

Je presse fortement ma plaie de mes deux mains jointes. Je ne peux étouffer un râle plaintif qui fit grimacer Robert d’inconfort.

—Tu me dois bien quelques éclaircissements, suppliai-je entre deux plaintes. Tu ne peux effacer vingt ans d’amitié de cette façon ! Après tout, j’ai bien le droit de comprendre ce qui se passe.

—Tu n’as qu’à lire dans mes pensées.

—Vous êtes bouchés ?

Je hurle de désespoir tout en fixant intensément les yeux de

Robert. Son regard dénué d'amour fraternel dégage une peur grandissante. Je n'en crois pas mes yeux, mais je dois me rendre à l'évidence, Robert a perdu la tête ou est en train de la perdre.

Je dois étirer le temps. Trouve quelque chose de plausible à dire...

—Je n'ai aucun contrôle sur ce phénomène. Votre expérience n'est tout simplement pas au point. Votre truc ne fonctionne pas !

—Tu as tout à fait raison, dit bêtement en ricanant celui que je considérais comme un frère. Mais le temps manque pour les explications, excuse-moi !

Il relève un peu plus le canon du revolver. Il vise présentement mon front ruisselant de sueur. Je ferme fortement les yeux attendant le moment fatidique. C'est trop bête. Pourquoi moi ?

L'alarme annonçant un problème cardiaque retentit au poste des infirmières de l'unité des soins intensifs de l'hôpital. Le jeune policier en fonction, surveillant l'accès au département où se trouve Chrystine, sursaute.

Il ouvre les yeux et regarde sa montre. Il est soulagé de constater que son assoupissement fut bref. Moins de cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait succombé à l'appel du sommeil. Sa montre indique quatre heures trente-cinq.

Apercevant le personnel infirmier se précipiter dans sa direction, il se relève rapidement de sa chaise, scrutant le sombre couloir du regard. Il croit bien avoir vu une ombre se glisser derrière la porte donnant sur l'escalier de secours, mais préoccupé par l'arrivée massive des blouses blanches affolées, il se dit que son cerveau partiellement endormi imagine cette brouille.

Les aides soignantes s'agglutinent à présent autour du lit de Chrystine, lui prodiguant les techniques de réanimation de routine. Nerveusement, le policier considère l'apocalyptique scène. Il ne quitte pas des yeux les intervenantes qui s'agitent autour de la femme qu'il se doit de protéger.

Il ne peut que constater que son boulot est terminé. Le drap blanc est relevé, couvrant le visage livide et sans expression de la femme. Toute vie vient de quitter ce corps.

André réussit adroitement son ascension jusqu'à la crête du muret. Soudainement, une automobile arrive à toute allure et se gare promptement devant son véhicule. Croyant avoir été repéré par la sécurité, il se jette de tout son long sur les galets recouvrant le sommet du mur. Il distingue un léger bruit de pas se rapprochant de sa précaire position. Il sort son arme, relève le cran de sûreté et se prépare à défendre chèrement sa peau lorsqu'il entend :

—Provost ! C'est moi, Paul. Ne gâche pas ta carrière. Descends immédiatement de là !

Surpris par la présence inattendue de son ami en ce lieu, André chuchote :

—Qu'est-ce que tu fais ici ? Comment m'as-tu trouvé ?

—Ne pose pas de question. Fais-moi confiance. Ils t'attendent de pied ferme de l'autre côté du mur, répond son ami à voix basse.

—Elle sait où se trouve Michaël ! affirme André ne sachant plus quoi penser de tout ça.

—Débarque tout de suite de là avant de foutre en l'air toute ta carrière, s'impatiente Paul. Je t'expliquerai tout. Allez, viens.

Perplexe, André rengaine son arme après avoir remis son cran de sûreté en place. Il décide de descendre de sa position et d'aller rejoindre Paul. Celui-ci s'active dans un va-et-vient nerveux à la base du muret.

André saute à côté de Rockwood. Le mur n'a après tout que deux mètres de hauteur.

—Reprends ta voiture et suis-moi. Éloignons-nous d'ici en vitesse, ordonne Paul tendu, craignant l'arrivée d'agents américains.

La fébrilité de Paul est palpable. Sans dire un mot de plus, il s'engouffre aussitôt dans l'habitacle de son automobile. Il démarre son moteur et roule lentement, laissant le temps à André de faire de même.

Deux kilomètres plus loin, Paul se range sur le bas côté de la route. André l'imite, sort de son automobile et rejoint en courant son confrère. Rockwood fait signe à André de venir s'asseoir à ses côtés sur le siège avant de la voiture.

—Vas-tu enfin m'expliquer ce qui se passe ? interroge André en pénétrant promptement dans l'auto.

Le ton de sa voix trahit l'intensité de son inquiétude. Il est las, trop fatigué pour jouer aux devinettes.

—Tu vas me répondre ! demande avec impétuosité André.

—En premier lieu, commence lentement Paul, madame Blankenberge a été avisée de ton arrivée imminente à son domicile.

—Comment et par qui ? implore André sidéré.

—Notre bon ami James, répond tristement Paul.

—Ce n'est pas possible ! s'exclame André incrédule. Je l'ai laissé sous bonne surveillance voilà à peine quarante-cinq minutes.

—Je sais. Un de mes hommes guettait le domicile de cet enfoiré.

—Et alors ? s'enquit André stupéfait.

—Alors... Eh bien, ton homme s'est fait descendre moins d'une minute après ton départ.

—Quoi ?

—Tu as bien entendu. L'Américain cachait un autre revolver sous le matelas.

Paul explique alors que le jeune policier avait reçu une seule balle. Le projectile lui ayant fait éclater le cœur.

Lorsque la vigile de Paul a entendu la déflagration, il est accouru rapidement sur les lieux. En entrant dans la chambre, il a aperçu James armé et pris de panique. Il refermait son téléphone portable. L'agent canadien, voyant l'Américain armé ainsi que le corps inerte du policier au sol, réagit. Il a aussitôt tiré, vidant le chargeur de son revolver, en direction de James.

— Dame Chance était de ton côté mon cher, reprit Paul découragé par le manque de jugement de son ami. Je peux couvrir ta bévue, mais qu'est-ce qui t'a pris de plomber ce gars ?

— Je voulais des réponses... André prend une grande inspiration, puis fixant avec détermination son ami, il poursuit : je croyais être le seul à chercher Michaël. J'ai alors pris les moyens nécessaires, c'est tout !

— Maintenant, retourne chez toi, ordonne Paul imperturbable. Attends mon appel, je me charge du reste.

André, dépité de ne pouvoir rien faire de plus pour aider Michaël, suit le conseil de son ami. Sa sagesse retrouvée, il reprend sa voiture pour retourner dans sa demeure vide. Il ne lui reste qu'à attendre. Attendre impatiemment l'appel de son confrère. Que peut-il faire d'autre ?

J'ouvre les yeux après quelques secondes d'une attente interminable. La détonation annonçant mon arrêt de mort ne se fait pas entendre. Je suis intrigué, mais surtout soulagé d'être toujours vivant. Robert semble indécis. Son regard vitreux passe d'Amy à moi sans arrêt. Amy est toujours inconsciente, mais respire encore avec régularité.

Mon frère tremble de la tête aux pieds. Il abaisse son arme et se met à pleurer comme un enfant perdu à la recherche de ses parents.

Je me redresse péniblement sur les coudes, laissant la douleur de ma jambe s'exprimer sans en tenir compte.

—Ne bouge pas ! ordonne Robert entre deux sanglots.

Robert relève le pistolet. Je n'ai jamais vu mon frère si troublé. Je crains que sa main secouée de spasmes ne presse accidentellement la gâchette.

—Pourquoi ? reprit Robert, pleurant maintenant à chaudes larmes. Tout aurait été si simple si tu avais fait comme moi, poursuit-il échappant entre deux pleurs un ricanement nerveux.

—Que veux-tu dire ? me risquai-je innocemment à poser comme question.

Le regard détraqué de Robert se pose sur moi.

—Je leur avais pourtant bien dit de te mettre au courant avant...

Robert fait une pose, soupire bruyamment en essuyant les larmes qui ruissellent sur son visage.

—Je regrette de ne pas pouvoir remonter dans le temps, changer le passé et tout reprendre à zéro.

—Je ne comprends absolument rien. De quoi parles-tu ?

—J'espère voir mon frère retrouver ses esprits.

—C'est simple, non ! reprit Robert avec hargne. Si tu avais fait équipe avec nous, rien de tout ça ne serait arrivé, continue-t-il avec brutalité.

Il pointe du canon de son arme les corps inanimés jonchant les quais.

—Tous ces morts...

Robert prend une autre pause et inspire profondément. Il ne pleure plus, mais semble complètement désorienté. Son discours totalement incompréhensible reprit de plus belle.

—Partons tous les deux. Laissons derrière nous ce cauchemar et rentrons.

—OK, faisons comme tu dis. Aide-moi à me relever, dis-je, feignant mon approbation.

Je tends la main vers Robert qui sourit à présent.

—Tu sais frerot, je t'aime, alors ne m'oblige pas à faire feu. Joins-toi à moi, le futur nous appartient. Nous sommes de la même race tous les deux, affirme Robert fixant de nouveau le vide.

Que veut-il dire par nous sommes de la même race ? Ma curiosité l'emporte. Je ne peux m'empêcher de le supplier d'éclairer ma lanterne. Il réfléchit. Son front se creuse de ridules et ses paupières plissent devant l'intensité de sa réflexion.

—Nous sommes dans la même galère. Je peux maintenant t'en parler. Ton père biologique a aussi joué avec mon génome, annonce avec amertume Robert.

Je demeure abasourdi par cette révélation.

—Tu es télépathe ?

Il ne répond pas. Son regard demeure inchangé et indéchiffrable.

—Tu sais ce supposé don ! annonce Robert, l'air pensif comme s'il se parlait à lui-même. Eh bien ! Ça n'a rien d'un don.

Robert jette un rapide coup d'œil sur le pistolet qu'il agite de droite à gauche d'un lent mouvement du poignet. L'arme se balance, signant négativement l'air de son canon comme s'il appuyait les dires de son propriétaire.

Je feins un sourire malgré la douleur intolérable qui darde sans arrêt ma pauvre jambe. Puis je ne trouve rien de plus intelligent à dire que :

—Mais c'est super d'apaiser les gens, non ?

—Tu es malade ! crie-t-il de colère. Tu trouves ça super ! Ça fait chier, oui ! Laisse-moi te dire qu'il n'y a rien de **super** à ça ! J'en ai marre. Que penserais-tu si chaque fois que tu posais la main sur ta blonde, elle s'endormait, hein ? Trouverais-tu encore ça super ?

J'avoue que je n'ai jamais songé à cet inconvénient aussi majeur puisse-t-il être. De toute façon, cela n'a rien à voir avec notre situation actuelle. Je dois absolument dénicher une façon de décamper d'ici. Amy a un urgent besoin de soins et moi aussi d'ailleurs.

Je fais signe de la main à Robert d'approcher et, pour la seconde fois, de m'aider à me remettre sur pied. Il s'avance à ma hauteur, saisit fermement ma main et tire. Je suis incapable de supporter la douleur qu'entraîne ce mouvement. C'est le visage ravagé par une épouvantable grimace que je délaisse la main de Robert pour retrouver immédiatement ma position assise.

Mon frère se rapproche de nouveau, glisse sa main sous mon aisselle gauche. Je tente en vain de prendre appui sur son épaule pour mieux me redresser.

Apparemment conscient de la souffrance que j'éprouve, Robert dépose son arme au sol. Tout souriant, il s'accroupit tout

contre moi. Dans ce sourire, je retrouve mon avenant frerot. Que se passe-t-il exactement dans sa tête ? Le passé et le présent semblent se confondre. Transiter des larmes au sourire en si peu de temps ? Ce n'est tout de même pas banal. Son comportement changeant ne me dit rien qui vaille. Les explications viendront plus tard. Pour l'instant, toute mon attention se porte vers le revolver gisant à mes pieds.

Il passe mon bras autour de son cou, m'agrippe fermement sous l'aisselle en précisant :

—À go.

—Très bien.

Robert entreprend lentement le décompte.

—3-2-1-Go.



—Que personne ne bouge ! ordonne sèchement une voix venue de je ne sais où.

—Qu'est-ce... commence à formuler Robert incrédule.

Je tourne la tête dans tous les sens cherchant anxieusement la provenance de cet ultimatum. Mon regard repère une embarcation glissant silencieusement sur les flots à l'entrée de la grotte. Une silhouette debout sur le pont braque une carabine dans notre direction.

Après avoir douloureusement réussi à me relever et sans égard à ma position précaire, Robert délaisse instantanément son emprise et je perds aussitôt l'équilibre. Il se penche hâtivement pour ramasser le revolver gisant à nos pieds.

Instinctivement mes doigts s'agrippent fortement au chandail de Robert. Malgré la douleur qui assaille ma cuisse, je ne lâche pas prise. Nous nous effondrons sur le pont. Mon frère se retrouve le dos au sol, emprisonné sous mon poids. Il se débat désespérément afin de se dégager de son inconfortable position,

étirant son bras au maximum pour s'emparer du revolver. Il lui manque quelques centimètres à peine. Je saisis ses poignets, l'immobilisant du mieux que je peux tout en tentant de le raisonner.

—Arrête tes conneries, recommandai-je à Robert entre deux douloureux élancements.

Mon frère cesse de se débattre. Il me fixe de ses yeux ahuris et apeurés. Son regard m'implore de lui rendre sa liberté.

—Laisse-moi partir, m'exhorte-t-il. Je ne t'ai jamais voulu de mal. Tu es et tu resteras à jamais mon meilleur ami. Sincèrement, pardonne-moi pour ta jambe, confesse piteusement mon frère, risquant un timide sourire.

—Le mensonge et l'amitié sont incompatibles, hurlai-je horrifié par ce que je considère comme une trahison de sa part.

Mon amour fraternel est à jamais détruit par tout ce cirque. Je n'ai plus confiance en personne. Il n'y a qu'Amy qui m'importe et maintenant, la voilà inconsciente gisant dans son propre sang. Quel merdier !

Ma colère n'empêche aucunement une profonde compassion envers Robert de s'immiscer dans mes entrailles. La commisération qui m'attriste et me fait souffrir intérieurement fait en sorte que je desserre légèrement mon emprise qui immobilise les poignets de mon frère.

D'un geste vif et imprévisible, Robert se dégage les bras. Dans un effort désespéré, il me renverse, roule sur lui-même et se remet rapidement sur les genoux.

Je ne peux empêcher une plainte de douleur, mêlée de frustration de franchir mes lèvres.

Ignorant l'homme à la carabine qui vogue sur le bateau qui pénètre dans la grotte, Robert s'élance sur le quai et court prestement, tête première, trouver refuge derrière les barils métalliques. Précipitamment, il s'engouffre dans l'ouverture creusée à même la pierre. Une porte coulissante glisse lentement sur ses rails en émettant un grincement métallique. Le portail se referme

doucement, isolant mon frère du reste du monde.

Aucune détonation ne se fait entendre. Seul un ricanement névrosé rebondit sur la paroi de pierre. L'écho de cette raillerie démoniaque me glace le sang. Ce n'est pas la voix apaisante de mon frère que j'aimais tant que j'entends, mais celle d'un dément obsédé par l'écroulement de ses illusions.

Je rampe jusqu'à Amy. Une sourde lamentation s'échappe de sa gorge. Elle reprend lentement conscience. Et moi qui croyais ne plus jamais entendre la douceur de son baragouinage. Je lui prends tendrement la main dans l'espoir que ce geste réconfortant la rassure. Elle ouvre les yeux, referme ses doigts sur ma main et m'offre, entre deux grimaces, un avenant sourire.

—Reste avec moi, suppliai-je en voyant Amy refermer les paupières.

Elle serre plus fermement ma main en guise de réponse.

C'est à ce moment que débarquent sur le pont du bateau, deux hommes habillés de noir et armés de fusils mitrailleur. De ma position précaire, je fixe avec inquiétude les nouveaux venus. Nous sommes vulnérables. Les armes d'Amy et de Robert sont déjà en possession du commando. Si l'intention première de ces gens est de nous éliminer, nous pouvons faire nos prières.

—Venez ! Faut pas traîner par ici. Nous vous amenons en lieu sûr, dit un des hommes en me relevant tandis que son confrère soulève avec précaution Amy dans ses bras.

Je ne connais pas l'identité exacte de ces types, ni d'où ils sortent, mais incontestablement, ils sont venus à notre secours. Que va-t-il se passer maintenant ? Et pour Robert ? Pourquoi l'ont-ils laissé s'échapper aussi facilement ?

Il y a beaucoup de questions qui encombrant mes pensées, mais je suis trop bouleversé pour les poser. Je me laisse donc sagement conduire sur leur bateau bien arrimé au quai.

Moins de deux minutes plus tard, nous voguons hors de la caverne à bord de l'embarcation de nos sauveurs.

Hébété par la tournure des événements, souffrant le martyre, je tente de retrouver mes esprits. Amy a repris conscience. Elle est couchée sur une civière à mes côtés. Un soluté, bien ancré dans une veine de son bras immobilisé, se balance sur son poteau au gré des vagues.

Après un bref examen, nos valeureux bienfaiteurs pansèrent temporairement nos blessures, affirmant qu'elles étaient anodines et que nous nous retrouverons tous les deux sur pieds d'ici peu. La balle a perforé ma cuisse sans faire trop de dommages. Par contre, Amy est plus sévèrement atteinte. La balle lui a violemment traversé l'épaule, fracturant la clavicule au passage.

Dans son rêve, un téléphone sonne sans arrêt. S'éveillant brusquement d'un sommeil agité, André tente d'attraper le récepteur à tâtons. Il consulte sa montre. Six heures.

Habituellement, à cette heure, il est sur le point de quitter son domicile pour le bureau. Mais aujourd'hui, tout est différent. André, confortablement installé au salon, s'est laissé surprendre par le sommeil moins de deux heures avant ce réveil brutal, mais attendu avec impatience. Il saisit l'appareil et le porte rapidement à son oreille.

—Paul ? interroge l'inspecteur en se frottant les yeux de sa main libre.

—Désolé inspecteur, s'excuse la voix, c'est Chantal.

Désorienté, André eut du mal à reconnaître la voix enjouée de la standardiste de la centrale policière.

—Que se passe-t-il ? demande impatiemment André.

—Deux choses, reprit posément la standardiste. Le caporal Vallières m'a demandé de vous informer du décès de Mme Jordan et...

—Quoi ? Qu'avez-vous dit ? s'exclame André assommé par la nouvelle.

—Mme Jordan est décédée cette nuit, répète lentement Chantal.

—Dites à Vallières que je veux son rapport complet sur mon

bureau avant neuf heures, ordonne André dépité. Et la deuxième nouvelle ? demande l'inspecteur plus qu'inquiet.

—Greg fait dire qu'il y avait deux occupants dans la voiture qui a explosé hier matin, mais il n'a pas encore réussi à les identifier, résume calmement Chantal.

—Avez-vous des informations concernant la disparition de monsieur Jordan ?

—Non, inspecteur.

—Merci Chantal. Laissez le message à Greg de me contacter sans faute lorsqu'il arrivera au bureau.

André coupe la conversation aussitôt. Il regarde le combiné avec exaspération. Dans quel merdier Michaël s'est-il fourré, pense-t-il tout en se prenant la tête à deux mains ? Il a sa petite idée sur au moins un des occupants de la Mustang, mais l'autre... Et Paul qui ne rappelle pas !

Incapable de demeurer chez lui à tourner en rond plus longtemps, André sort précipitamment dans le jardin. Il fait volte-face et rentre en courant dans la maison au moment où la sonnerie du téléphone retentit de nouveau. L'inspecteur s'empresse de décrocher le combiné et d'un ton impatient, frôlant l'exaspération, il répond :

—Oui ?

—André, c'est moi, Paul.

Tu as de bonnes nouvelles ?

—Inquiète-toi pas. Nous avons récupéré Michaël. Il est sain et sauf.

André soupire de contentement.

—Et pour ce qui est de la bonne femme ? demande André résigné.

André connaît la loi. Il sait très bien que cette espionne va se cacher derrière son immunité diplomatique et ainsi se sauver de toutes poursuites judiciaires. De plus, il n'a aucune preuve tangible de son implication dans un quelconque complot. Le

seul qui aurait été en mesure de l'impliquer dans cette histoire s'est fait zigouiller par la vigile de Paul, alors...

—Nous avons intercepté le docteur Henry à l'aéroport. Il tentait de quitter le pays en catastrophe, annonce fièrement Paul. Mes gars sont en train de l'interroger en ce moment.

—Qui ça ? Henry ? Connais pas.

—C'était le neurologue de Michaël Jordan depuis vingt ans, l'informe Paul. Nous savons qu'il était de mèche avec Muller. S'il parle, nous tenons madame Blankenberge.

—C'est tout ? s'indigne André.

—Pour l'instant, oui confirme Paul.

Maintenant qu'il est en sécurité derrière les portes closes du laboratoire, Robert se dirige en courant vers la cafétéria. Il ne sait que faire d'autre. Il ne comprend plus rien à ce qui se passe. Tout devait être si simple.

Son supérieur lui avait dit d'attendre son appel avant de les rejoindre pour le petit déjeuner. Monsieur Martin désirait surprendre agréablement Michaël par la présence de Robert en ce lieu.

Robert, quant à lui, se faisait une joie de pouvoir enfin révéler à son frère toute la vérité sur sa double vie. Il attendait ce moment depuis si longtemps. Voilà maintenant plus d'un an qu'il assistait secrètement le docteur Muller dans ses recherches. Et tout ça gâché en quelques minutes à peine par cette petite merdeuse d'Amy ! Il ne le prend tout simplement pas.

Il doit immédiatement aviser monsieur Martin de la perte de ses hommes de main ainsi que de l'arrivée du commando.

Son affreux rictus disparut instantanément lorsqu'il franchit la porte de la salle à manger. Il est atterré par le désordre qui règne dans la pièce. Cette vision rebranche instantanément son cerveau à la réalité. Son regard parcourt précautionneusement le fouillis s'étalant à ses pieds. Le corps de son patron, monsieur Martin, est allongé dos au sol fixant le plafond de ses yeux sans vie.

Robert comprend alors la provenance des premiers coups de feu qu'il a entendus avant de se précipiter vers le quai rejoindre

la sécurité déjà sur place.

Paniqué, il se dirige rapidement vers le laboratoire du docteur Muller situé juste à côté. Il ouvre la porte. Le scientifique est bien là. Sa tête, du moins ce qu'il en reste, repose contre le dossier de sa chaise de travail. Des flammes s'échappent d'un des tiroirs de la gigantesque filière. Elles lèchent déjà le mur en crépitant sauvagement.

D'après les marques de sang au sol, le docteur Muller blessé a probablement rampé jusqu'à son bureau pour ensuite allumer l'incendie afin d'effacer toutes traces de ses recherches avant de s'enlever la vie. C'est la seule conclusion à laquelle Robert parvint.

Mais, il n'a pas le temps de réfléchir plus longuement. La fumée commence à envahir la pièce. Ses yeux picotent et l'oxygène se fait de plus en plus rare. Le système de gicleurs automatiques déclenche une trombe d'eau déferlant abondamment dans tout le bureau. Robert, trempé et conscient de son impuissance à changer le cours des choses, reprend sa course folle et retourne directement au quai.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, il constate avec soulagement que les inconnus ont disparu. Il contourne les corps jonchant le sol en évitant de regarder leur visage impassible et monte à bord du yacht. La vue de tous ces cadavres ne fait qu'augmenter son état de panique. Il s'élance dans la cabine de pilotage, s'empare du double de la clef du bateau tout au fond de sa poche et démarre les puissants moteurs du bateau. Aussitôt sorti de la grotte, il enfonce au maximum la manette des gaz et se dirige expressément vers les côtes salvatrices de l'île d'Oahu.

Quand l'ébahissement du déroulement meurtrier dans lequel notre évasion m'avait plongé fut moindre, je m'empresse de demander certaines explications à Amy.

J'enveloppe amoureusement de mes doigts encore tremblants la main de ma libératrice. Voyant ses lèvres dessiner un faible sourire, je lui demande tendrement la raison pour laquelle elle m'a courageusement porté secours. J'étais bien confiant d'entendre comme réponse qu'elle était follement amoureuse de moi, mais son explication fut tout autre.



Agent double, vous imaginez ? Enrôlée à sa sortie de l'université par les Services secrets canadiens, elle joue ce rôle depuis plus dix ans, une éternité dans le métier selon elle. Elle s'était fait engager par le docteur Henry à titre de secrétaire médicale. Puis, petit à petit, son patron lui dévoila sa véritable identité en tant qu'agent de la CIA Il lui demanda de joindre les rangs de l'organisation, vantant les avantages de cette affiliation.

Malgré sa douleur affligeante, elle ouvre les yeux. Lentement, grimaçant entre chaque respiration, elle poursuit son long monologue.

En premier lieu, j'appris avec étonnement, qu'André avait

alerté une de ses connaissances bossant pour la Gendarmerie royale du Canada, la GRC Cet homme, Paul Rockwood, se trouve comme par hasard le véritable patron d'Amy. Le haut gradé de la sécurité nationale canadienne cherchait, depuis trop longtemps, une preuve solide que le docteur Muller était encore bien vivant.

L'appel d'André n'avait fait qu'amplifier les espoirs de l'agence canadienne quant à la possibilité de mettre enfin la main au collet de l'infâme scientifique recherché depuis tant d'années. Paul ne put que donner suite aux informations d'André, aussi vagues soient-elles.

Le docteur Muller a livré de multiples secrets militaires aux Américains et Paul se doute bien que le scientifique fait encore certaines recherches subventionnées par les États-Unis.

Amy m'affirme qu'André n'était pas au courant de tous ces faits, sauf bien sûr, de ce que je lui ai appris moi-même.

Quant au pauvre général Grant, il avait un peu perdu la tête depuis sa retraite, m'assure Amy sans aucune méchanceté dans la voix. Il s'imaginait que la GRC avait fermé le dossier concernant Muller et abandonné l'enquête. Ce qui était absolument faux.

Mon désir de bien saisir tous les éléments entourant notre inimaginable aventure m'amène à continuer mon interrogatoire.

—Et Robert dans tout ça ? Pourquoi tes coéquipiers ne se sont-ils pas emparés de lui ?

—La mission des gars était de nous sortir de là vivants, c'est tout. N'oublie pas nous sommes en territoire américain. Nous n'avons aucune autorité légale dans ce pays, finit-elle par me dire.

J'avoue que toutes ces révélations chamboulent ma conception de la vie. Je tente de digérer les informations reçues, mais je suis encore sous l'emprise de vertiges.

Amy me fait part en ricanant douloureusement, que sa couverture de petite secrétaire médicale est maintenant grillée, mais que cela importe peu. Elle détestait plus que tout ce boulot.

L'air salin lui fouettant vigoureusement le visage, Robert retrouve peu à peu ses esprits. Il se demande présentement quelle sera la suite de ce délire meurtrier. Jamais ! Oh non, jamais, il n'avait songé à en arriver là.

Il jette un dernier coup d'œil derrière lui, vers ce qu'il pensait être son avenir. Une large colonne d'émanation noirâtre scie le ciel en deux. Découragé, il constate amèrement que ses ambitions s'envolent en fumée.

Robert arrive en vue du port d'Honolulu, coupe les gaz et attend l'arrêt complet du bateau.

Il jette l'ancre et met à la mer le petit Zodiac fermement sanglé contre la poupe du navire. Il ne veut pas pénétrer dans les eaux du port avec le luxueux yacht. Il est conscient de son inexpérience en tant que marin. Il ne veut surtout pas mobiliser l'attention des autres plaisanciers par ses manœuvres de navigateur novice.

Une activité peu commune autour des quais du port attire l'attention de Robert. Une horde de bateaux de plaisance de tous gabarits prennent d'assaut la mer vers le large. Tous se dirigent vers l'impressionnante colonne noire qui assombrit l'horizon. Il est plus que temps pour lui de disparaître de ce lieu avant que la garde côtière ne s'intéresse à la récente arrivée du yacht au large de la marina.

Rapidement, Robert s'installe à bord du canot pneumatique, détache l'amarre et démarre le puissant moteur. Sans porter attention aux plaisanciers qui le croisent de toutes parts, il met les gaz à fond et se dirige vers la terre ferme. Il doit absolument retrouver Michaël le plus rapidement possible sans se faire repérer par l'organisation. Il a la vive impression que sa vie en dépend.

—Alors ? s'inquiète André en pianotant nerveusement de ses doigts son bureau.

Voilà maintenant une heure qu'il attend impatiemment cet appel de Paul. Sa frustration, augmentant au rythme des minutes s'étant écoulées jusque-là, est à son comble.

—Rien ! Henry est muet comme une tombe, résume Paul d'un ton jovial.

André ne comprend absolument pas ce qui peut rendre son ami aussi heureux.

—Mais... reprit André abasourdi.

—Il y a beaucoup de va-et-vient chez Blankenberge, dit Paul, coupant ainsi la parole à son ami. Tout indique que notre bonne femme s'apprête à quitter le pays en catastrophe, poursuit-il enthousiaste.

—Mais Paul...

—Oublie ça, il n'y a pas de mais ! Immunité diplomatique oblige ! coupe Paul d'un ton frôlant plus le dégoût que la hargne. Un de mes agents, une jeune recrue en plus, manque à l'appel. Il était chargé de veiller en permanence sur Michaël. Peut-être est-il le mystérieux passager de l'auto qui a explosé ? Je te faxe sa photo ainsi que sa description. Ça peut aider ton pathologiste, on ne sait jamais ! poursuit Paul.

—Je demande à Greg de vérifier cette éventualité, car nous

avons maintenant deux victimes, annonce André avec tristesse.

—Deux ? Quelle merde ! s'indigne Paul. Mais, entre toi et moi, tu dois être conscient que je ne peux rien faire de plus dans ce foutu dossier, reprit-il plus calmement. De toute façon, le résultat final demeure le même, non ? Sous peu, Blankenberge disparaîtra définitivement du paysage montréalais pour retourner aux États-Unis. Qu'elle aille brasser sa putain de merde dans son propre pays. Bon débarras ! conclut-il amèrement.

—Je sais, répond André, plus découragé que satisfait de ce dénouement diplomatique.

André se demande quel est le véritable but de mettre en place une foutue impunité diplomatique. Un criminel est un criminel, non ! Il n'y a que des politiciens qui soient assez véreux pour conclurent de pareilles ententes, se dit-il en raccrochant le combiné tout en haussant les épaules d'une incompréhension fataliste.

Cela fait trois longues journées que Robert passe terré comme une bête traquée dans ce trou à rat qu'est cet hôtel miteux. Situé tout à côté du port, l'établissement est une planque parfaite pour lui. Personne ne songera qu'un homme de son statut social puisse choisir un endroit aussi exécrationnel comme abri et pourtant... Il doit quitter ce lieu inconfortable au plus tôt. Il le sait trop bien.

Un parfum âcre s'élève de la poissonnerie située de l'autre côté de l'étroite rue. Le vent du large souffle la puanteur étouffante des reliquats de poissons dépecés. L'air vicié s'infiltrerait aisément par la petite fenêtre entrouverte de sa chambrette. La piaule étant dépourvue de climatiseur, il n'y a qu'un simple ventilateur au plafond, le seul moyen de récupérer un peu de fraîcheur est d'ouvrir les carreaux à la tombée du jour.

Cherchant depuis son arrivée le meilleur moyen pour sortir de cette maudite impasse dans laquelle il s'est enfoncé jusqu'au cou, Robert termine avec difficulté son dernier sandwich. Il a beau chercher, se creuser les méninges, mais la seule réponse qui lui vient à l'esprit le rend nerveux. Il sait très bien que c'est la seule solution, mais il repousse encore cette idée.

Ne tenant plus en place et profitant de la pénombre sécurisante, Robert sort de sa planque. Il a joué le maboul assez longtemps. Sa décision est prise. Il n'a aucun autre choix. Il s'engouffre sur le siège arrière du seul taxi stationné devant

l'hôtel et s'adresse nerveusement au chauffeur :

—À l'ambassade canadienne.

—Avec plaisir, docteur Jordan.

Pris de panique en entendant de son nom et avant même que Robert ne puisse réagir, les portières se verrouillent. Une vitre s'élève devant ses yeux apeurés, le séparant ainsi du chauffeur qui le fixe d'un regard fier et inébranlable dans le rétroviseur.

La voiture se met immédiatement en branle. Robert tente vainement d'ouvrir une portière, frappe violemment le vitrage de ses pieds joints, mais rien à faire, il est pris au piège.

Une odeur facilement perceptible émane dans l'habitacle clos du fameux taxi. Robert reconnaît facilement les relents de ce gaz. C'est de l'éther. Saisi de vertiges, Robert s'écroule pesamment sur le siège, inconscient.

À notre arrivée au port d'Honolulu, une ambulance nous attend. En vitesse, les hommes nous transfèrent à son bord et sans se presser, tous gyrophares éteints, nous conduisent directement à l'ambassade canadienne où nos blessures seront adéquatement soignées.

Mes migraines refont hypocritement leur apparition, mais les ambulanciers se font rassurants. Les chercheurs de l'agence canadienne ont, depuis peu, réussi à concocter un nouveau médicament exempt d'effets secondaires désagréables. Tout ça après qu'Amy leur ait fait parvenir un échantillon des cachets élaborés par le docteur Henry.

Sans poser de questions, trop souffrant et me sentant en sécurité pour la première fois depuis ce qui me semble une éternité, j'avale les comprimés apparemment spécialement conçus pour enrayer mon problème.

Les jours suivants notre arrivée à l'ambassade furent consacrés à soulager et à panser nos blessures. À la télévision, différentes prises de vue aériennes de l'île enveloppée d'une fumée noirâtre furent projetées sur l'écran. Un prétendu prélude, lié à une hypothétique éruption volcanique, est décrit sommairement par la narratrice. Rien dans ses propos ne nous permet de saisir l'importance du drame qui s'y est déroulé. On ne parle pas de la tuerie. Pas plus que de la présence du laboratoire au sein même de l'île.

Pas un mot à propos de Robert non plus. Dans les circonstances je ne devrais pas, mais je m'inquiète affreusement pour lui.

À en croire Amy, toutes ces informations ne parviendront jamais jusqu'au grand public. Nous sommes très près de l'état totalitaire avait-elle certifié nonchalamment, un malin sourire au coin des lèvres. En résumé, elle affirme que tout est une question de manipulation médiatique et de sécurité nationale.

Je suis horripilé par ces affirmations. Dans quelle sorte de monde vivons-nous ? Qui devons-nous croire ?

La vérité est falsifiée, déformée pour nous rassurer et nous faire croire que tout va pour le mieux. Mais qu'en est-il concrètement ? Eh bien, pour ma part, je crois que les autorités nous maintiennent dans l'ignorance afin de mieux nous contrôler. Je ne peux accepter cela sans rien dire. Mais que faire ?

Nous discutâmes plusieurs fois de la paranoïa malade véhiculée par les différents gouvernements à travers le monde. Ceux-ci légitiment ces chicanes de clôtures même lorsqu'elles se terminent dans le sang et la mort.

Le troisième jour, Amy demande que je m'asseye près d'elle. Aidé de béquilles, je m'exécute maladroitement. Sa figure d'enterrement ne me dit rien de bon. Elle dépose délicatement sa main glacée sur mon épaule. Je repousse cette main se voulant réconfortante, la regarde droit dans les yeux et lui demande :

—Quoi ? Que se passe-t-il encore ?

—C'est à propos de Jacob... commence-t-elle péniblement.

—Jacob ? Tu veux parler de mon ami Jacob ? Tu le connais ? demandai-je totalement étonné d'entendre le nom de mon ami sortir de la bouche d'Amy.

Comment se fait-il qu'elle parle de Jacob ? À ce que je sache, elle n'a jamais fait sa connaissance. Aurai-je tenu certains propos le concernant ? Je ne crois pas.

Prenant une grande inspiration, Amy laisse son regard attristé se déposer sur ses genoux croisés. D'un seul souffle, indifférente à

mon incompréhension, elle poursuit son discours.

—Ton ami était...

—Comment ça était ? lançai-je paniqué, interrompant brusquement l'annonce qu'Amy tente désespérément de me communiquer.

Jacob est tout de même le seul véritable copain qui me reste et je n'arrive toujours pas à comprendre ce qui s'est réellement passé dans le cas de Robert. Et dire que je considérais, jusqu'à tout récemment, mon frère d'adoption comme étant mon plus grand ami...

—Jacob a disparu, finit-elle de préciser.

—Je ne te suis pas. Qu'est-ce que Jacob vient faire dans ce cirque ? questionnai-je, étourdi par cette dernière annonce.

—Il était... Excuse-moi. Il est à notre solde, poursuit-elle après un bref soupir.

—Tu veux bien répéter ?

—Tu as très bien entendu, reprit-elle ancrant ses yeux dans les miens.

Je n'en peux tout simplement plus. Trop, c'est trop ! J'empoigne le premier objet qui se trouve à ma portée et dans un excès de colère incontrôlable, je lance la petite lampe de bureau contre le mur. Celle-ci se disloque sous la force de l'impact.

Je me redresse en vitesse, glisse les béquilles sous mes aisselles en jetant un regard noir à Amy qui demeure d'un calme à rendre fou.

—J'ai besoin d'air, dis-je furieux, sortant précipitamment de la pièce en claquant bruyamment la porte derrière moi.

Le taxi ne peut éviter la collision. Une fourgonnette sortie soudainement de nulle part percute violemment l'aile avant, côté chauffeur, de la voiture taxi. Les vitres volent en éclat et le véhicule s'immobilise quelques mètres plus loin.

Deux hommes vêtus de noir et armés de fusils-mitrailleurs russes sortent rapidement par la porte latérale de la fourgonnette. Ils se dirigent en courant vers le taxi qui, le capot tordu sous la force de l'impact, crache son lot de fumée nauséabonde.

La portière du taxi s'ouvre. Le conducteur ébranlé par le choc tente de s'extraire du véhicule. Une détonation sourde se fait entendre. Frappé de plein fouet à l'épaule par le projectile, l'individu s'abat pesamment contre le volant.

Un des hommes extirpe Robert toujours inconscient de sa fâcheuse position tandis que son comparse vérifie à ce que l'individu écroulé sur le volant du taxi soit toujours de ce monde.

On veut s'assurer qu'il ne risque pas d'intervenir ni de gâcher la mission, mais qu'il sera en mesure de quitter les lieux aussitôt qu'il reprendra conscience. Ainsi, la disparition de Robert Jordan demeurera une énigme aux yeux de tous et chacun.

Une autre fourgonnette s'approche en vitesse du lieu de la collision. La mini van s'immobilise. Robert est promptement transféré dans ce deuxième véhicule.

Le commando s'engouffre hâtivement dans la fourgonnette qui disparaît aussi rapidement qu'elle est arrivée.

Toute l'opération s'est déroulée en moins d'une minute.

50

Amy, le bras maintenu fermement en place par une écharpe, ne me laissa seul dans ce lieu qu'une seule fois, soit la veille de notre départ clandestin de l'ambassade canadienne. Elle sortit, prenant soin de me mettre en garde de me tenir loin des fenêtres. On ne sait jamais, avait-elle pris soin de rajouter.

Ce fut les trente minutes les plus longues de ma vie. Je restai couché, sans bouger, les tripes nouées par l'insécurité et la peur de ce futur méconnu. Que va-t-on devenir ? Nous ne pourrions nous cacher éternellement, lui avais-je fait remarquer. Ils finiront tôt ou tard par nous retrouver. La seule réaction d'Amy face à mes interrogations se résuma par un timide sourire enjôleur peint délicatement sur ses lèvres.



Au retour de sa courte escapade, son bras valide chargé de sacs contenant une gamme de nouveaux vêtements, Amy tente de me rassurer. Elle affirme que les préparatifs nous permettant de quitter cette île sont en branle.

Tout en parlant, elle me remet un passeport diplomatique au nom de Michaël Muller. J'aurai tout vu ! Voilà que je suis diplomate à présent, mais le plus surprenant dans tout ça, voilà que je retrouve mon véritable nom de famille, celui hérité lors de

ma naissance.

Voyant ma surprise, Amy m'explique que légalement, je n'ai jamais été adopté par la famille Jordan. Toute cette histoire n'a été qu'une énorme affaire de falsification bien orchestrée par une bonne femme répondant au nom de Blankenberge, Tanguay à l'époque, directrice canadienne des Services secrets américains.

—Grâce à ces papiers officiels, nous sortirons rapidement de ce pays, affirme-t-elle.

C'est trop beau pour être vrai, me dis-je intérieurement. C'est un visage déconfit et empli de scepticisme que je projette en direction d'Amy. Comme j'aimerais y croire !

—Avec un peu de patience, on arrive à faire de bien grandes choses, lance-t-elle toute souriante.

Elle espère sans doute me transmettre une partie, aussi minime soit-elle, de sa propre assurance qui semble inébranlable.



Quelqu'un cogne doucement à la porte de la chambre. Amy s'empresse d'aller ouvrir.

Je n'oublierai jamais ce matin qui annonça la fin de ce court séjour à Hawaïi. Une femme et un homme pénètrent dans la pièce. Amy présente les nouveaux venus comme étant des confrères de travail. Ils nous invitent à les suivre et à prendre place dans la limousine nous attendant en bas devant les portes de l'ambassade. D'après les dires d'Amy, la luxueuse voiture doit nous conduire directement à l'aéroport afin de nous permettre de quitter cet enfer.

Effectivement, un Challenger arborant fièrement la feuille d'érable, emblème du drapeau canadien, attend notre arrivée sur la piste. L'avion est prêt à prendre son envol vers la sécurité. Amy me signale que notre destination finale demeurera secrète jusqu'au moment où nous quitterons l'espace aérien américain.

Après avoir passé sans difficulté la douane réservée au corps diplomatique, et ce, malgré notre piètre condition d'éclopés et mon évidente nervosité, on nous dirige directement vers l'avion. Amy et moi marchons jusqu'à l'aéroplane, encadrés de deux hommes fortement baraqués. À ce que je vois, les messieurs univers ne travaillent pas exclusivement pour les Américains. Ce genre d'individus bien musclés et sans émotion apparente semble monnaie courante dans le monde interlope de l'espionnage.



Une fois à bord, une hôtesse désigne poliment nos sièges respectifs. M'assoyant lourdement sur le siège, je laisse dériver ma nuque jusqu'à ce qu'elle se dépose sur le cuir frais de l'appui-tête. Je ferme les yeux, enfin rassuré.

J'ai besoin de me recentrer, de retrouver en moi le vrai Michaël. Celui pour qui le lendemain est une autre belle journée d'écriture en perspective. Celui qui a confiance, peut-être un peu trop, je l'avoue, que l'Humanité va un jour se réconcilier, oublier ses différences religieuses, car à mes yeux tous ces dieux sont une pure invention de l'Être humain pour mieux contrôler le peuple. La population doit se désintéresser d'une simple différence de couleur de peau et se moquer des distinctions linguistiques. Plus précisément, je souhaite pour l'Humanité que la horde d'intégristes religieux de toutes allégeances prêts à sacrifier leur vie afin de s'élever au rang de martyr comprenne enfin qu'ils sont manipulés par des leaders sans scrupule qui se servent de la religion pour mieux justifier leur soif de pouvoir.

Enfin, je veux simplement récupérer celui qui désire être, tout en me débarrassant du clone que je suis devenu, créé par la folie des hommes qui ne fait que paraître.

Je suis sur le point de m'assoupir sur ces pensées lorsqu'un bruit de pas feutré attire mon attention. J'ouvre les yeux. Je dois

rêver ? Je pince fortement mon avant-bras pour m'assurer du contraire. Eh non ! Je suis bien réveillé.

J'ai sûrement l'air d'un parfait idiot avec mes yeux arrondis par la surprise et la mâchoire inférieure pendante. Je frotte vigoureusement mes pauvres yeux victimes, j'en suis certain, d'une hallucination.

Drôlement attriqué, Robert se trouve devant moi dans l'allée, chaque coude solidement appuyé contre les bancs. J'ai un peu de difficulté à le reconnaître. Affublé d'une énorme moustache et d'une horrible casquette de baseball enfoncée sur la tête jusqu'aux oreilles, il sourit faiblement. Pour terminer, des verres fumés de style aviateur reflètent mon regard ahuri.

Ça y est, je délire. Mon cerveau panique et transgresse sans aucune pudeur les règles dormant sur la mince ligne délimitant la folie de l'équilibre psychologique. Voilà que je prends mes rêves pour la réalité.

Mon regard cherche les yeux sécurisants d'Amy. Je ne trouve que son éternel sourire qui modèle de nouveau son beau visage. Je ne suis plus capable de voir tant de positivisme dessiner sa physionomie.

—Quelqu'un va-t-il enfin m'expliquer la signification de toute cette mascarade ?

Comme seule réponse, un éclat de rire envahit l'habitacle de l'avion. Exaspéré par le ridicule de la situation, je me redresse de mon siège et me dirige maladroitement vers mon frère. Ma jambe est atrocement douloureuse.

Un des mastodontes se lève et s'interpose entre moi et celui que je croyais disparu à jamais. Je regarde Amy avec agacement qui, d'un signe de tête, signifie au garde du corps de s'écarter de mon chemin. Je m'approche en boitillant de Robert qui retire son déguisement. Un mélange d'incompréhension et de bonheur accompagne mes pas jusqu'à lui. Je suis tout de même heureux de le voir sain et sauf.

Je me trouve maintenant à moins d'un mètre de lui.

Je suis incapable d'endiguer mon geste. Mon poing percute violemment le menton de Robert surpris par ma réaction. Le coup lui fait perdre l'équilibre et il se retrouve assis sur la moquette entre les deux rangées de sièges.

—Ça, c'est pour ma jambe ! dis-je en exhibant fièrement mes dents dans un sourire sarcastique.

Je tends la main. Robert s'en empare et se relève de sa position disgracieuse tout en se frottant la mâchoire de sa main libre.

—C'est la deuxième fois en moins d'une semaine que tu me frappes. J'espère que tu n'en prendras pas une habitude ? émet candidement Robert.

Je fixe avec intensité ce gars que j'ai toujours aimé comme un frère. Même si je me sens trahi par son insondable attitude des derniers jours, je serre fortement Robert contre moi.

Je le repousse aimablement me dégageant de cette étreinte inespérée. Je replonge mon regard dans le sien.

—Tu me dois des explications, exigeai-je froidement.

—Et tu y as droit ! réplique joyeusement Amy maintenant debout derrière moi. Venez vous asseoir tous les deux. Nous quittons ce foutu pays dans quelques minutes et nous aurons tout le temps voulu pour discuter, conclut-elle.



—Je peux ? demandai-je d'une voix empreinte d'indifférence, pointant du menton l'appareil téléphonique reposant sur le dossier du siège devant Amy.

Le regard inquisiteur de la jeune femme scrute intensément mon visage.

—Nous faisons maintenant équipe, non ? repris-je, espérant que mon sourire enjôleur dissipera la méfiance que je lis dans les

yeux d'Amy.

—Qui veux-tu contacter ? questionne-t-elle avec circonspection.

—L'inspecteur Provost.

Sans autre question ou commentaire, Amy prend le combiné. Elle appuie sur une touche du clavier, marmonne quelques mots inaudibles dans l'appareil, puis se tourne vers moi.

—La communication sera établie d'ici peu, dit-elle me présentant le combiné.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis André fait résonner mon tympan par un oui exprimant d'impatience et de nervosité. Lorsqu'il reconnut ma voix, ce fut un gars fou de joie et surexcité qui prit la parole.

Il ne cesse d'exiger des explications. Je récite à mon ex-beau-père tout ce que je peux lui révéler. Amy m'a clairement fait comprendre qu'à partir d'aujourd'hui, mes activités doivent demeurer confidentielles.

Tous ces secrets m'énervent et me stressent, mais ai-je vraiment le choix ? De son côté, André me fit part de sa folle aventure qui s'était déroulée dans l'arrière-cour de cette chère Chrystine.

J'appris avec stupeur le risque que ma mère adoptive avait pris afin de me venir en aide et que ce geste lui avait finalement été fatal. Sa volte-face de dernière minute m'émut, mais pas au point de lui pardonner son rôle dans cette folle histoire.

André m'apprit que le pathologiste a finalement identifié les victimes se trouvant à bord de mon automobile lors de l'explosion. Jack et mon ami Jacob ont eu moins de veine que moi. Je comprends pour Jacob, mais pourquoi Jack ?

Selon le patron d'Amy, Jack aurait tenté de me mettre en garde du danger qui me guettait. Paul Rockwood présume que Jack était au courant de la double vie que menait sa femme et qu'il désapprouvait fermement ses activités illicites. Ce serait d'ailleurs la raison principale ayant amené Jack à prendre une

retraite hâtive et à devenir un alcoolique invétéré.

Il préférerait sans doute oublier les frasques de sa femme en se noyant dans l'alcool plutôt que de faire face au gourou de l'organisation secrète américaine. Mais tout cela restera nébuleux à jamais, avait pris soin d'ajouter André.

On ne retrouva aucune trace des autres acteurs de ce mélodrame, m'expliqua André. Il est plus que déçu d'avoir laissé se barrer la tête dirigeante canadienne du réseau d'espionnage américain.

—Robert s'est évanoui dans la nature, il est introuvable, m'annonce André en cachant mal sa profonde tristesse.

Je lui dirais volontiers que Robert est à mes côtés en ce moment, mais après les avertissements d'Amy, je m'en abstiens.

Amy m'expliqua que l'enlèvement de Robert avait été préparé de façon à ce que la CIA croie fermement à un rapt orchestré par l'organisation russe. Les Services secrets canadiens, surveillant étroitement Robert, avaient avisé les Russes, anonymement bien entendu, de la présence du docteur Jordan à cet hôtel. C'est d'ailleurs eux, toujours selon les dires d'Amy, qui avaient tenté de s'emparer de lui à sa sortie de la chambrette près des quais.

Lors de son réveil dans les locaux de l'ambassade canadienne, Robert fut froidement avisé du décès de ses parents. Bouleversé par la nouvelle, horrifié et criant vengeance, il s'empressa d'accepter l'offre de se joindre à l'équipe de recherche scientifique canadienne. Mais qu'en est-il réellement ? Je veux bien croire que c'est la vérité, mais...

—Quand peut-on espérer ton retour parmi nous ? questionne André avec une curiosité teintée d'inquiétude.

—Je ne sais pas... dis-je en jetant un coup d'œil rapide à ma montre. Je viens d'apprendre que le Challenger doit atterrir à Montréal sur la piste réservée aux jets privés dans... environ cinq heures. Une dernière chose... repris-je immédiatement.

Jetant un regard furtif vers Amy qui se repose, les yeux clos, la tête appuyée contre mon épaule, je reprends la conversation :

—Je veux déguster une bonne pizza toute garnie à mon arrivée. Vous pouvez vous en charger ? demandai-je innocemment.

—Je vais voir ce que je peux faire, répond simplement André.

Sur ces paroles, je dépose le téléphone sur son réceptacle, mettant ainsi fin à la communication.



À l'heure prévue, le Challenger touche terre et se dirige en douceur vers le débarcadère lui étant réservé.

L'avion s'immobilise et la porte d'accès s'ouvre aussitôt. C'est avec joie que je vois apparaître la physionomie d'André dans l'embrasure de l'issue de secours. Mes espoirs furent de courte durée. Un inconnu pénètre à sa suite, félicitant toute l'équipe pour leur bon travail.

André s'avance vers moi, un air défaitiste lui tord le visage. Arrivant à ma hauteur, il me sert une accolade en me murmurant à l'oreille qu'il est sincèrement désolé, mais qu'il lui est impossible de me sortir de ce pétrin.

—Tu ne peux te fier qu'à toi-même, ajoute-t-il amèrement.

Mes espoirs d'en terminer avec cette histoire de fous, grâce à son aide, s'envolent littéralement en fumée.

Ce n'est pas vrai ! J'en ai assez de tout ce bordel !

Je glisse habilement ma main dans le veston d'André, prends contact avec son revolver de service et d'un geste vif m'en empare. Je sors le pistolet de son étui, repousse promptement André et place rapidement le canon contre ma tempe.

André me regarde. Ses yeux brillent de fierté. D'une main, il tente de dissimuler un sourire complice dessinant maintenant ses lèvres. Il n'a surtout pas intérêt à laisser savoir qu'il sympathise avec moi !

—Laisse cette arme ! m'ordonne l'inconnu qui semble être le grand patron de tout ce beau monde.

—Pas question, lui répliquai-je bêtement, rivant mes yeux enflammés dans son regard inquiet.

Le temps semble s'arrêter. Je suis incroyablement calme dans les circonstances. Personne ne bouge. On peut distinguer le bruit d'une mouche qui, prise de panique, vole dans tous les sens et parcourt frénétiquement la carlingue à la recherche de sa liberté perdue. Je n'entends que les battements sourds de mon cœur résonner sans cesse contre mes tempes.

—Allons, ne fais pas l'idiot ! renchérit l'homme.

—Écoutez-moi bien, repris-je d'un ton autoritaire. Dites à vos gorilles de mettre leurs mains bien en évidence au-dessus de leur tête.

Tous s'exécutèrent après que l'inconnu leur eut fait signe d'obtempérer. C'est avec une rage hors du commun s'échappant de ma bouche que je continue :

—Si mon cerveau vous intéresse autant, eh bien, laissez-moi vivre comme je l'entends.

Je rêve simplement d'un monde meilleur. Un endroit où je peux croire au lever continu du jour effaçant efficacement les frayeurs qu'amène la grisaille nocturne. Plus calmement, je reprends :

—Je veux écrire des histoires et non les subir !

Mon frère arbore un air d'un extrême découragement. Ses yeux fixent le sol tandis que sa tête ne cesse de se balader lentement de droite à gauche en signe de désapprobation. Quant à Amy, son visage reste de glace. Aucune émotion ne transpire de ses traits. Sans broncher, elle semble attendre la suite des événements.

—Mais notre vie est en danger, Michaël, indique Robert sortant de sa torpeur.

—Pas ma vie, mais plutôt ce que vous en avez fait avec vos recherches à la con, répondis-je, imperturbable. Maintenant, j'ai une offre à vous faire et c'est à prendre ou à laisser !

Je peux lire une certaine surprise sur leur visage. J'examine intensément la réaction d'Amy tout en lui présentant un sourire

mi-moqueur mi-sérieux et je lui demande :

—Tu es avec moi, ma belle Amy ou pour toi suis-je un simple accessoire ayant servi à agrémenter ta partie de jambes en l'air de l'autre soir ? Le but ultime de notre bonne entente était-il de me convaincre de joindre l'organisation ?

Amy me fusille du regard. Je vois bien que mon propos l'offense grandement.

—Ne te gêne surtout pas ! réplique-t-elle amèrement. Tu sais très bien que tu peux compter sur moi ! s'indigne-t-elle.

Eh bien, voilà au moins un point de réglé.

Je me sens soulagé par la réaction d'Amy tandis que le canon de l'arme repose toujours contre ma tempe.

—Et toi fréro ? Tu viens avec moi ?

Aucune réponse ne franchit la barrière de ses lèvres. Robert reste immobile, le regard perdu dans une profonde tristesse.

—Je présume qu'ils t'ont fait une offre que tu ne peux absolument pas refuser !

Robert se contente d'acquiescer d'un piteux signe de tête.

—Parfait ! Qu'il en soit ainsi. Voilà ce que je vous offre, déclarai-je en regardant à nouveau l'inconnu. En premier lieu, l'avion refait le plein d'essence et doit être prêt à décoller d'ici trente minutes. Deuxièmement, vous et vos gorilles disparaissent de ma vue.

L'agent Rockwood grimace. Il fait quand même un rapide signe de l'index, signifiant ainsi de continuer mon discours.

—J'exige qu'Amy demeure à mes côtés pour assurer ma protection et je promets que mon frère pourra m'ausculter annuellement. De cette façon, tout le monde sort gagnant de cette histoire. De votre côté, vous obtenez le suivi médical qui semble tellement important de cette putain d'expérience, et moi, je disparaîs de la circulation pour vivre ma vie comme je l'entends.

Tous les regards sont maintenant tournés vers Robert. Je ne comprends pas leur réaction. Tous semblent attendre qu'il réagisse,

qu'il dise quelque chose. Mais pourquoi ? Ai-je manqué quelque chose ?

Mon frère relève le menton, m'exhibe un rictus se voulant rassurant et dit d'une voix hésitante :

—Ne fais pas le con. Tu es la seule famille qu'il me reste, frérot, supplie-t-il, la voix légèrement déformée par un trémolo plaintif. Arrête ton cinéma, reprit-il avec tristesse et dépose ce maudit flingue. L'Agence canadienne nous garantit une protection à toute épreuve et...

—Jamais, vous n'avez rien entendu, jamais je ne travaillerai pour vous ni pour personne d'autre d'ailleurs.

Je réplique en hurlant de détresse, relevant d'un geste brutal le chien du revolver.

Le désespoir d'être contraint à devoir subir une vie dont je ne veux rien savoir prend le dessus. Je jette un dernier regard désapprobateur à mon frère, ferme les yeux et appuie sur la détente.

—Nonnnnn ! hurlent d'horreur Amy et Robert.

Un insignifiant clic s'échappe de l'arme, me laissant simplement mort de trouille. J'ouvre les yeux, affolé par le changement d'une conclusion que je croyais irréversible.

Mon frère se précipite vers moi le regard perdu dans une mare de larmes.

—Robert... Qui es-tu réellement ? parvins-je à articuler péniblement.

Amy s'avance doucement vers moi. Son visage a retrouvé toute sa beauté à travers un sourire plus qu'éblouissant, un sourire de grand bonheur. Pendant une courte seconde, nos regards se croisent. Je sens une connexion entre nous, un mince fil magnétique nous unissant.

—Après tout, je n'ai rien à perdre et tu ne me laisses pas grand choix ! J'accepte cet arrangement, m'annonce l'inconnu à contrecœur.

Je ne comprends plus rien. J'abaisse le revolver, complètement décontenancé par ce revirement de situation.

—Je suis un con ! Juste un pauvre con. Pardonne-moi, fréro, débite Robert dans tous ses états, essuyant du revers de la main les larmes de son désarroi.

Robert, écartant largement les bras, m'invite à lui faire l'accolade. Je suis incapable de refuser cette marque d'affection.

Il est tout de même la seule famille qui me reste !



—Bon vol et à bientôt, souhaite mon frère, retrouvant son sourire complice des beaux jours.

Sans un mot de plus, il sort de l'avion encadré de près par les gardes du corps. L'inconnu entre dans la cabine de pilotage du Challenger et en ressort quelques secondes plus tard en me disant :

—Le pilote attend tes indications pour dresser un nouveau plan de vol. En passant, reprit posément l'inconnu, je me présente : Paul Rockwood, directeur de l'Agence de sécurité nationale. Nous allons bientôt avoir l'occasion de nous revoir, conclut-il.

Rockwood sourit et sort aussitôt de l'appareil, signifiant à Amy de venir le rejoindre pour un instant.

Éberlué, complètement perdu, je cherche désespérément une logique à ce qui vient de se passer. André s'approche de moi, tend la main vers le revolver et dit :

—Tu n'en as plus besoin maintenant. Tu es de nouveau un homme libre, l'écrivain.

—Quelqu'un va-t-il enfin m'expliquer ce qui se passe ?

—J'ai simplement conseillé à Paul de te laisser choisir ta vie. Je lui ai expliqué que, d'après moi, tu n'en feras qu'à ta tête et que de toute façon, la seule façon d'assurer ta sécurité est de savoir où tu te trouves, non ? Si tu te caches, nul ne sait qui retrouvera en premier le fameux télépathe.

—Alors, j'ai fait tout ce cinéma pour rien ? m'exclamai-je horrifié pendant qu'Amy reprend place sur le siège à mes côtés.

—Non, reprit André. Par ton geste, tu as prouvé à Paul le sérieux de tes convictions. De plus, j'avais pris soin de retirer les munitions du barillet de mon arme. Je me doutais bien que tu tenterais de me le subtiliser à la première occasion qui s'offrirait à toi, annonce André retenant un fou rire.

—Et toi ? Tu étais au courant ? demandai-je d'un ton réprobateur à Amy.

—Non ! Je te jure que non, affirme-t-elle en se rapprochant tout près de moi.

Elle passe son bras valide autour de ma taille et me serre amoureusement tout contre elle.

—Et pour mon frère ?

—Robert n'était au courant de rien. Rockwood lui a enjoint de tenter de te convaincre de joindre nos rangs, de travailler pour ton pays. C'est tout !

J'ai de la difficulté à croire le résumé d'Amy, mais son regard semble toutefois sincère. Ai-je vraiment le choix de mettre toute ma confiance entre ses mains ?

—C'est d'ailleurs Paul, poursuit-elle, qui a organisé toute l'opération visant à te protéger lorsqu'il a su que le général Grant t'avait contacté. Robert, de son côté, sera en garde à vue pour quelque temps. Vos cerveaux sont très précieux pour la Sécurité nationale, car ils contiennent des infos convoitées par tous les pays du monde.

Le pilote vint nous interrompre.

—Nous sommes prêts au décollage, monsieur Muller. Quelle est notre destination ?

Ça me fait tout drôle d'entendre prononcer mon ancien nom de famille.

—Puerto Plata en République dominicaine. Sortez-moi d'ici en vitesse, je n'en peux tout simplement plus.

André reprend possession de son arme, me sourit et déclare :

—Reposez-vous bien tous les deux. Et toi, l'écrivain, laisse-moi savoir où je peux te trouver si jamais il me prend le goût de déguster une petite bière en ta compagnie.

André sourit, puis il quitte tranquillement l'appareil en sifflant tant bien que mal l'hymne national canadien.



C'est au moment de descendre sur la piste, à l'asphalte surchauffé de l'aéroport de Puerto Plata, que je remarque qu'Amy projette un sourire plus qu'éblouissant. Un sourire rempli de grâce et d'une détente peu commune.

—Tu as perdu ta couverture. Tous les agents de la CIA savent maintenant qui tu es vraiment. Vas-tu me dire ce qui te fait sourire de la sorte ?

—C'est ma nouvelle affectation, répond-elle simplement.

Avec douceur, elle prend ma main entre ses doigts brûlants, ne cessant de sourire.

—J'ai de nouveaux ordres. Je dois te protéger. Mais maintenant que nous sommes seuls et en sécurité... reprit-elle, rapprochant ses lèvres invitantes de mon oreille.

Elle marche lentement frôlant son corps contre le mien, laissant ses seins se lover tendrement contre mon épaule.

—Je dois avouer... reprit-elle d'une voix langoureuse, je suis particulièrement bien en ta présence. Tu me plais énormément et si tu le permits, mon dernier travail pour le gouvernement sera de t'aimer...

Épilogue

Aujourd'hui, seul derrière la fenêtre de ma chambre à coucher, un café noir bien chaud déposé sur la petite table en verre à mes côtés, j'entends le froissement des couvertures recouvrant le corps encore endormi de la belle Amy.

Voilà maintenant un mois que nous partageons cette chambre d'hôtel donnant directement sur cette plage de sable blanc appelée Playa Dorada en République dominicaine. La nouvelle médication contre mes migraines, ingénieusement fabriquée par les médecins de l'Agence canadienne, contrôle efficacement mes douleurs cérébrales sans pour autant m'empêcher de fonctionner normalement dans la vie de tous les jours.

Ma jambe va mieux. Je serai en mesure de délaisser ma canne d'ici quelques jours. Je peux maintenant jouir de la vie, et ce, à tous les niveaux.

Malgré ce baume réconfortant empli de soleil, de plages et de plaisir, étendu quotidiennement sur ma souffrance, mes plaies psychologiques ne se cicatriseront probablement jamais. Comment pourrai-je ignorer, dans le meilleur des cas, ensevelir sous une tonne de moments joyeux, ces pénibles souvenirs qui me hantent et qui me hanteront à tout jamais ?

Ce nouveau monde rempli de cachettes, d'énigmes et de secrets ne me convient réellement pas. Je ne m'habituerai jamais à toutes ces cachotteries malsaines. D'un autre côté, je n'échan-

gerais pour rien au monde ma nouvelle condition d'exilé. Peut-on trouver meilleur endroit pour écrire ? Un univers d'une beauté insoupçonnée s'ouvre à moi. Je n'ai qu'à regarder tout autour pour que mon imagination s'emballe.

En dépit de la féerie de ce paysage inexploré et cette quiétude inédite en compagnie de ma nouvelle compagne, la peur de l'inconnu et l'angoisse du futur ombragent toujours un peu ma vision de la vie. L'anxiété du dernier mois s'estompe au fur et à mesure que le temps passe.

J'ai finalement décidé de ne pas envoyer à l'éditeur mon dernier manuscrit. Après ma folle aventure au pays des énigmes insolubles, cette histoire que je trouvais pourtant fabuleuse me laisse maintenant de glace.

En ce moment, j'écris plutôt sur la malveillance et les guerres de pouvoir qui se jouent entre les différentes nations. Le peuple est volontairement mal informé de ces faits.

Je me dois de coucher ma rage et ma frayeur sur papier. Je veux romancer mon histoire en espérant ouvrir les yeux de tous ces fous qui jouent impunément avec la santé et la vie d'autrui. Mais que voulez-vous, le monde est ainsi fait.

Amy sort finalement de son profond sommeil. Ses yeux me dévorent littéralement. Ce regard demeurera à jamais gravé dans ma mémoire.

A.T.
Valleyfield, Québec
7 novembre 2007

Aux Éditions la Caboché

Courriel ; info@editionslacaboche.qc.ca

www.editionslacaboche.qc.ca

Autobiographie

Blandine Leblanc *Viens, que je te raconte*

Humour

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e édition
Revu, amélioré, enrichi et illustré,*

Poésie

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*

Armande Millaire *Au fil des jours*

Armande Millaire *Au gré du vent*

Roman

Alain Trudeau *Protocole*

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*

Lina Savignac *Lili*

Yvan Savignac *Le projet Panatium*

Théâtre

Claire Gosselin *Gold Académie*

À venir

En mai 2008

Théâtre

Claire Gosselin

Où est-ce qu'on s'en va

En août 2008

Roman

Lina Savignac

Charles, dernier tome de la trilogie

En août 2008

Théâtre

Écriture collective
sous la direction de
Élisabeth Gadoury

À sa place, je ferais pas mieux
La vie en rose
J'arrive
Les blues de la mère tannée
La douche

La distribution est assurée par la
Coopérative de **d**istribution et de **d**iffusion de livre
CDDL

Courriel : info@cddl.qc.ca
Site web : www.cddl.qc.ca



Imprimé sur du papier Avantage antique.
Page couverture imprimée sur carton Kallima.

Achevé d'imprimer au Québec
en avril 2008
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace



Photo : Annie Bergeron

Touché par une maladie pernicieuse, encore méconnue aujourd'hui, Alain Trudeau est condamné au fauteuil roulant à l'âge de 25 ans, car les médecins ont découvert qu'il était atteint de la sclérose en plaques (maladie dégénérative du système nerveux). Combatif dans l'âme, Alain refuse d'adhérer à cette attitude fataliste des spécialistes et continue, malgré leurs contre-indications, à s'entraîner en gymnase et à mordre dans la vie. Il réussit à déjouer les médecins et demeure sur ses deux jambes.

Dans la jeune vingtaine, son parcours professionnel est diversifié, mais il se stabilise pendant près de 15 ans au niveau des coopératives en milieu scolaire. Ainsi, Alain est passé de libraire à directeur général. Amant des livres et passionné de lecture, il y trouve un grand plaisir et côtoie constamment des étudiants, ce qui le garde jeune d'esprit.

Cependant, un rêve l'anime depuis plusieurs années déjà, celui de devenir écrivain. À l'âge de 45 ans, confronté à sa maladie, il doit cesser son travail en librairie. Il saisit l'opportunité d'écrire son premier roman qui révélera un talent extraordinaire et qui le poussera sans aucun doute vers les plus hauts sommets. Son écriture est unique. Elle vous révélera les profondeurs insoupçonnées de l'âme de l'auteur, vous renversera et vous fera voyager dans un autre univers.

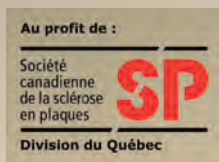


UN ROMAN D'ACTION CAPTIVANT QUI VOUS SÉDUIRA

Faites la connaissance de Michaël Muller, âgé de huit ans, dont la vie sera à jamais perturbée par la mort de ses parents dans des circonstances pour le moins inhabituelles. Cet événement tragique amènera le petit Michaël dans un autre monde encombré de peurs et d'angoisses.

Michaël reprendra goût à la vie au contact d'un autre enfant de son âge, Robert, qui deviendra son frère d'adoption. Pendant 20 ans, il vivra une vie normale en se consacrant à l'écriture. Une seule chose perturbe le jeune homme... ses migraines que seule sa mère adoptive peut faire cesser.

À l'âge de 28 ans, Michaël fait une rencontre qui changera drastiquement le cours de sa vie. Un homme, voulant lui donner des informations sur la mort présumée de son père biologique, sera sauvagement assassiné sous ses yeux... Ceci constituera le début d'une nouvelle vie pour celui qui vivra traqué à la poursuite de sa réelle identité.



10% des profits nets leur seront versés

